HARVARD
MEDICAL LIBRARY

IN THE
Francis A. Countway
Library of Medicine
BOSTON

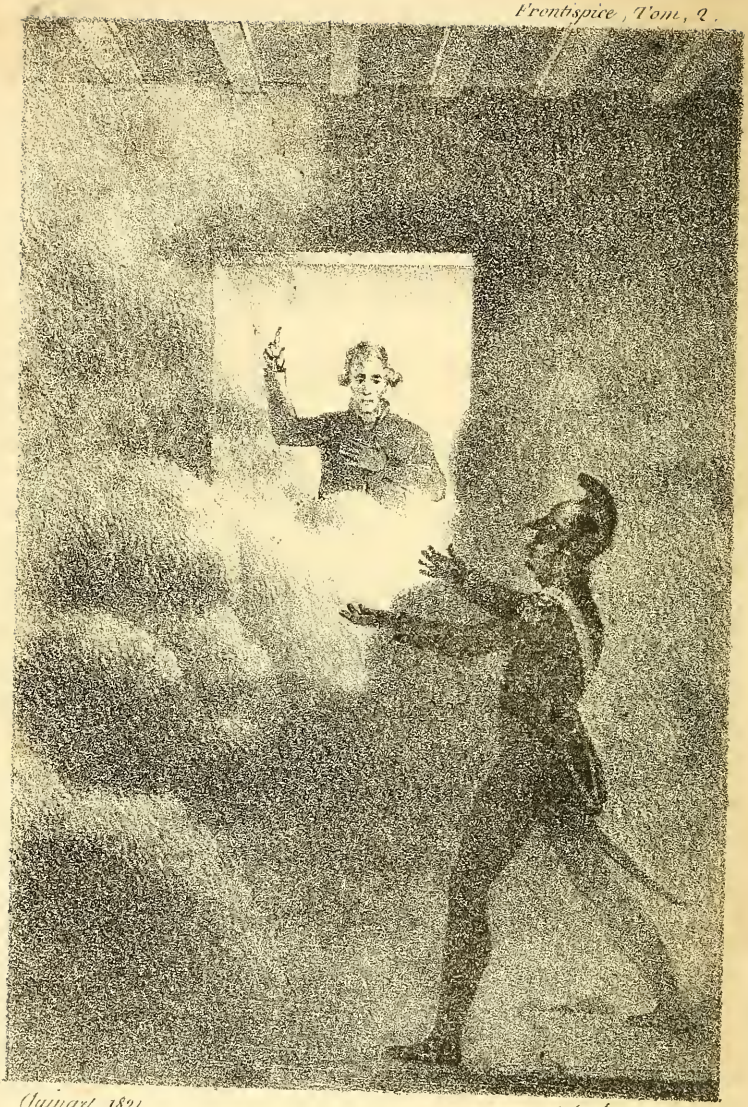
LES

# FARFADETS.

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.

Berbiguier
de terre neuve du thym

MELAIGNE
164 Avenue de Madrid
NEUILLY S/S



Janvier 1821.

Lith de Langlumé

# LES FARFADETS,

OU

# TOUS LES DÉMONS NE SONT PAS DE L'AUTRE MONDE.

PAR AL.-VINC.-CH. BERBIGUIER,
DE TERRE-NEUVE DU THYM.

Jésus-Christ fut envoyé sur la terre par Dieu le père, afin de laver le genre humain de ses péchés; j'ai lieu de croire que je suis destiné à détruire les ennemis du Très-Haut.

ORNÉ DE HUIT SUPERBES DESSINS LITHOGRAPHIÉS.

## TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue Guénégaud, n°. 24;
P. GUEFFIER, Imprimeur, même rue, n°. 31;

Et chez tous les Marchands de nouveautés des quatre parties du Monde,

1821.

Aussi me voilà arrivé à mon second volume, en dépit de l'enfer, en dépit d'un de ses suppôts, qui, pour mieux me tromper, s'est offert à mes yeux sous les traits imposans de la vieillesse, et sous le nom plus imposant encore de l'archange Michel, le plus vaillant des guerriers de Dieu.

C'était par un beau jour, au rayon du soleil le plus pur, à l'instant où mon âme enivrée de délices semblait m'annoncer l'arrivée, la présence d'un esprit consolateur; je méditais sur les faveurs divines, mon cœur dans sa reconnaissance tressaillait vers le ciel.... lorsque tout-à-coup ma porte s'ouvre sans bruit; puis s'avance à pas tranquille, mais au regard sombre, le vieillard trompeur, et me serrant la main avec l'émotion d'une amitié tendre, il me dit discrètement: *O mon ami! écoutez la voix de mes cheveux blancs, et fiez-vous à l'autorité de mon âge, la leçon du vieillard est un oracle du ciel, parce qu'elle est le fruit de l'expérience; cessez, cessez, au nom de Dieu, cet ouvrage chimérique qui va vous exposer aux persifflages les plus cuisans. Vos ennemis auront les rieurs pour eux, et qui peut faire rire a remporté la victoire. — La victoire, m'écriai-je!... Ce n'est point une telle victoire que je recherche, les éclats de rire du mondain sont le plus souvent*

*la preuve de la vérité. Qu'ils rient à mes dépens : pour moi, je rirai un jour aux dépens des incrédules opiniâtres ; aujourd'hui je ne puis que les plaindre en travaillant à leur bonheur. Au reste, le ciel a protégé le commencement, il protégera la fin de mon ouvrage ; et s'il me sourit, que m'importe le persifflage du méchant ! Je repousserai loin de moi leurs éloges, et je rougirais de leur accueil : j'ambitionne une récompense plus belle ; et s'il est vrai que vous soyez un ministre de paix, levez les yeux et osez fixer ce signe. A ce spectacle le faux Michel pâlit, s'enfuit et échappe à mes regards, et une fumée fétide décéla sa nature et confirma mon opinion.*

Eh bien ! esprits impurs, si l'amitié n'a rien pu sur mon âme, l'amitié, ce charme si doux à un sage, l'amitié qui a toujours fait mes délices, la passion de mon enfance, la passion de mes vieux ans ; je vous le demande, quels moyens employerez-vous encore ? Vous les avez épuisés : cessez de me poursuivre ; j'ai cessé de vous craindre, alors que le ciel m'a protégé de ses ailes et m'a mis à l'abri de vos coups. Mais, tremblez ! tremblez ! la crainte vous est permise ; j'ai encore bien des turpitudes à vous révéler, bien des cruautés à mettre

au grand jour, et bien des actions de grâces à rendre à Dieu pour mes victoires.

On verra dans le second v lume, d'un côté, des attaques mieux concertées, des coups plus vigoureux, des menées, des embûches moins grossières, des prestiges plus puissans, un désespoir mieux caractérisé, et d'un autre côté plus de constance encore, si cela est possible, des marques plus évidentes de la protection de Dieu, des succès qui tiennent du prodige, et des remèdes et des contre-poisons plus efficaces et mieux dirigés. Le thym, dont j'ai décoré mon nom, comme les anciens Romains décoraient les leurs des circonstances de leur victoire; le thym, cette plante que les anges du ciel ont semée sur la terre; cette plante qui a crû sous l'ombre de l'arche de vie et au milieu des vallons de l'Eden, le thym est devenu l'arme de mes victoires et la terreur de mes ennemis.

O vous qui me lisez, ne jugez pas encore, pardonnez-moi quelques longueurs dans mon récit; je n'écris pas pour vous plaire, j'écris pour vous instruire et vous garantir; écoutez-moi avec le désintéressement qui me fait prendre la plume, et souvenez-vous que *lorsque deux ou trois s'assemblent ou sympathisent au nom du Seigneur, J. C. est parmi eux.*

## CHAPITRE II.

*Coco persécuté se réfugie sous mon bonnet de coton. On ne parlera de moi qu'en le citant; on dit* Saint-Roch et son chien, *on dira* Berbiguier et son Coco.

Les maudits farfadets ont tant d'empire sur tout ce qui a reçu l'être, que mon pauvre écureuil en était tourmenté cruellement. Ce charmant animal, qui sentait par instinct que ces monstres pouvaient lui être funestes, venait souvent se réfugier sous mon bonnet de coton que je gardais par habitude, ou par précaution, dans ma chambre; il semblait que cette petite bête croyait avoir trouvé à cette place un abri contre les tracasseries qu'il éprouvait de la part de ces démons malfaisans.

Mais par un effet du maléfice, s'il quittait sa place, le sort que les farfadets lui destinaient se fixait à mes cheveux et à mon bonnet. Je voulais, sitôt qu'il était parti, porter la main sur ma tête, et je sentais quelque chose qui grossissait au point de former une espèce d'excroissance sur mon chef; mais quand j'avais ôté mon bonnet, je

ne découvrais rien ; je conclus de là que le sort dont on menaçait le pauvre animal et moi, restait dans le bonnet, puisqu'il n'affectait plus ni Berbiguier ni son Coco.

Il résulte de cette épreuve que si une personne s'attache à une bête quelconque, soit quadrupède ou bipède, les magiciens qui lui en voudront lui donneront un sort, dont elle héritera, si le pauvre animal s'éloigne d'elle ou la quitte. Voilà pourquoi nous voyons tant de gens poursuivis par cette engeance diabolique, car il faudrait avoir un cœur de fer pour ne pas s'intéresser à un animal qui vient vous caresser. D'ailleurs, les animaux n'ont-ils pas aussi du sentiment ? leur physionomie n'exprime-t-elle pas des signes qui les distinguent entre eux ? Jupiter, que par tradition on appelle le maître du tonnerre, n'a-t-il pas adopté l'aigle pour symbole, comme l'animal le plus fier ? Tous les dieux de l'antiquité n'ont-ils pas presque tous des emblêmes qui désignent la puissance ou les vertus qui les caractérisent ? N'avons-nous pas aussi, dans l'Histoire Sainte, le Saint-Esprit qui emprunte la forme d'une colombe ? Parcourons les Eglises, nous n'y verrons pas un tableau sans que quelque symbole en fasse l'ornement ; nous y verrons Saint-Roch peint avec son chien, symbole de la fidé-

lité; Saint-Antoine avec son cochon, symbole de la bonté. Je ne finirais pas, si je voulais citer tous les faits qui justifient la prédilection que l'on pourrait avoir à juste titre pour tel ou tel animal que l'on adopte. Et pourquoi ne croirait-on pas qu'il y a de la sympathie entre nous et les animaux? car enfin, si nous ne pouvons pas juger les causes qui font mouvoir telle ou telle planète, parce que nous ne pouvons pas, par des moyens palpables, nous en convaincre, pourquoi ne serions-nous pas certains qu'il y a beaucoup de rapport entre nous et les animaux, puisqu'ils appartiennent comme nous à la création, et qu'il nous est aisé de distinguer leur amitié de leur haine, leur bonté de leur méchanceté?

Ainsi, je conclus, avec toutes les personnes sensées qui auront eu de l'amitié pour un animal quelconque, que si, par malheur, les farfadets ou sorciers en veulent à l'animal, son maître, qui est aussi son ami, éprouvera la même peine que celle que l'on fera à la pauvre bête, et par conséquent le même plaisir, si elle en ressent.

D'après ces raisonnemens je désire que lorsqu'on parlera de moi on dise: *Berbiguier et son Coco.*

## CHAPITRE III.

*Guérison de deux Dames attaquées par les monstres ennemis des humains.*

Je crois avoir entretenu mes lecteurs d'une conversation que j'ai eue avec un Monsieur à qui j'avais communiqué les découvertes heureuses que j'ai faites pour préserver des atteintes des farfadets. Ce Monsieur m'avait cité une dame à laquelle il s'intéressait, et qu'il voulait que je guérisse, à son retour de la campagne. Elle était toujours dans une triste position. Je priai ce Monsieur de demander à cette dame si elle désirait mon entremise pour opérer sa délivrance. Elle accepta, et me fit inviter à l'aller voir.

J'allai à son domicile; elle me reçut très-bien, et me fit un détail exact de sa position. J'eus bientôt deviné les véritables causes de ses souffrances; je reconnus de suite l'ouvrage des infâmes farfadets. J'avais un remède contre la perfidie de ces monstres, dont je donnerai la recette à mes lecteurs. Je priai cette dame d'en faire usage, en l'assurant que son efficacité égalait sa simplicité et la modicité de la

dépense qu'il nécessitait. Cette dame, victime, ainsi que moi, de la barbarie des infernaux, me remercia beaucoup, et me promit d'essayer de suite le spécifique. Je m'imaginais bien que le remède produirait un effet salutaire, je ne tardai donc que de quelques jours à me rendre chez ma malade pour en avoir des nouvelles. Lorsque j'arrivai chez elle, on m'apprit qu'elle était à la campagne, et que les lettres qu'elle avait écrites annonçaient qu'elle était rétablie, que toutes ses nuits étaient douces et tranquilles, tous ses jours purs et sereins; qu'elle ne pouvait exprimer toute la joie qu'elle ressentait d'un changement si heureux et si prompt. Elle disait aussi qu'à son retour de la campagne elle se proposait de me remercier de mes soins et de ma bonté; qu'elle appréciait le service qui la délivrait de tout ce qu'il y avait de plus affreux au monde, et qu'elle espérait qu'à l'aide du remède que je lui avais si généreusement indiqué, j'en serais moi-même incessamment délivré; elle ajoutait que c'était à ma considération qu'elle l'avait employé, pour me convaincre qu'il opérerait sur moi comme il avait opéré sur elle.

On m'avait dit vrai sur le compte de cette dame, et j'eus le plaisir de la voir à son retour et d'entendre de sa bouche même le récit du

bien qu'avait opéré l'excellent remède dont elle avait fait usage. Sa visite me fit plaisir ; je lui témoignai mes regrets sur ce qu'elle avait bien voulu prendre la peine de venir chez moi ; mais elle avait cru, par reconnaissance, devoir me faire cette visite.

Je vais citer un nouveau fait de la même importance, au sujet d'une autre dame de ma connaissance, qui éprouvait de cruelles agitations sans pouvoir en approfondir la cause. Cette dame se refusait à croire tout ce que je pouvais lui dire à ce sujet ; enfin, pressée par mes vives sollicitations, elle se rendit à mes instances, et fit usage du même remède que j'avais composé pour le bonheur de l'humanité. Depuis qu'elle se l'est administré, elle jouit de la plus parfaite tranquillité.

Un jour qu'elle me témoignait sa satisfaction d'être délivrée du malin démon farfadéen qui l'avait tourmentée, je lui dis que j'étais bien satisfait de ce qu'elle éprouvait ; mais que si elle m'eût écouté plus tôt, elle n'aurait pas souffert si long-temps, et que le malheur qui était arrivé à son mari, de s'être cassé la cuisse, n'avait eu lieu qu'en raison du retard qu'elle avait mis à suivre mes conseils ; que les monstres avaient profité de son irrésolution, et du temps qu'elle perdait pour augmenter mes souf-

francs au moral et au physique. Je finis par la convaincre qu'il était toujours très-mal de remettre au lendemain ce qu'il était urgent de faire la veille. Le mari et la femme furent tous deux d'accord sur cette vérité; ils avaient écouté l'un et l'autre ma remontrance.

## CHAPITRE IV.

*Deux incrédules avec lesquels je m'étais lié d'amitié, finissent par se convaincre de l'efficacité du remède anti-farfadéen.*

Je m'étais lié d'amitié avec deux Messieurs qui m'avaient inspiré beaucoup de confiance. Je leur fis part des persécutions continuelles que me faisait éprouver la race infernale des farfadets, et ils ne voulaient pas me croire : plus je parlais, plus leur incrédulité augmentait. Saint-Thomas ne fut pas aussi incrédule qu'eux, car ils me disaient que si je ne leur donnais pas des preuves palpables, rien ne pourrait les convaincre.

Dans le courant du mois de juin ou juillet 1819, ces deux Messieurs, qui logeaient ensemble, se sentirent tout-à-coup surpris par les farfadets; la frayeur les prit si vivement

qu'ils se rapprochèrent et se communiquèrent leur mutuel effroi. Ils ne voulaient pas convenir entre eux que cet effroi leur était inspiré par les farfadets, ils avaient honte d'en faire l'aveu, et ils se reprochaient tous les deux leur faiblesse particulière, tant il est vrai que rien n'est plus difficile que de convaincre les incrédules.

Les deux nouveaux Thomas s'accusaient mutuellement d'employer des moyens désavoués par la pudeur, pour se chagriner l'un et l'autre. Ceci les amena à une explication vive, et dans l'accès de leur fureur ils se donnèrent des coups de poing et portèrent leur colère jusques à l'excès. Il était nuit, alors les sens s'irritent plus promptement. Leur querelle fut si violente, que le maître de la maison en fut troublé et se trouva obligé de quitter son lit pour venir séparer les deux combattans que les farfadets avaient mis aux prises.

Le lendemain matin, je passai devant la maison où logeaient les deux champions, qui, en m'apercevant, m'appelèrent et me firent part de ce qui leur était arrivé, sans oublier la moindre circonstance. Ce sont les farfadets, leur dis-je, qui vous ont désunis. Après avoir réfléchi mûrement sur les confidences que je leur avais faites précédemment, ils me firent

l'aveu que leur incrédulité s'évanouissait devant mes raisonnemens, qui n'étaient pas aussi superficiels qu'ils avaient pu d'abord le croire ; qu'ainsi ils se sentaient disposés à mettre en usage les précieux remèdes que je leur avais enseignés dans ma sagesse pour les soustraire aux persécutions des esprits infernaux. Je fus donc obligé de leur confirmer ce qu'ils avaient déjà appris d'une personne qui, comme moi, avait été attaquée, poursuivie et tourmentée par une foule innombrable de farfadets qui la désolaient nuit et jour, et qui, comme moi, avait perdu par leur maléfice l'habitude du sommeil. Ils convinrent aussi qu'ils étaient heureux de m'avoir communiqué leurs maux, pour que je pusse leur appliquer le remède. Il fut donc arrêté que ces Messieurs se procureraient un cœur de bœuf, qu'ils le mettraient sur un feu ardent, non pas pour le griller, comme on devrait le faire, si c'était le cœur d'un farfadet, mais pour le faire bouillir dans une marmite assez grande pour le contenir avec deux pintes d'eau.

Lorsque l'eau commencera à bouillir, leur dis-je, vous préparerez le cœur, que vous devez auparavant piquer entièrement avec des épingles et des aiguilles, et en le piquant vous prononcerez ces paroles : *Que tout ce que je te*

*fais te serve de paiement, je désole l'ouvrier de Belzébuth.* Vous tremperez ensuite ce cœur ainsi piqué dans l'eau, et après lui avoir donné trois coups de couteau, vous répéterez les mêmes paroles. Il faut avoir soin, sur-tout, que les pointes des épingles et des aiguilles soient très-fines et très-acérées, afin que la douleur que doit ressentir le corps du farfadet contre lequel vous dirigez vos poursuites, soit plus profondément ulcéré; et crainte qu'il n'échappe à la douleur et au supplice qu'il mérite, il faut piquer le cœur tout entier avec les épingles et les aiguilles. Cette dépense n'est pas forte en raison de l'effet salutaire qui en résulte. Voilà le commencement de mon remède anti-farfadéen.

On peut aussi accélérer la guérison du farfadérisé, en ajoutant à cette opération efficace un autre procédé qu'on a trouvé très-salutaire, celui de jeter dans le feu qui fait bouillir la marmite, beaucoup de sel et de soufre, en ayant soin que la marmite soit bien couverte, pour que l'eau bouillante ne puisse s'évaporer. Il est impossible de ne pas avouer que la combinaison de ces trois objets brûlés au même moment et pour le même motif ne soit très-préjudiciable aux esprits infernaux et ne leur fasse éprouver les tourmens qu'ils ressentiront un jour aux enfers.

Mon remède, très-bien observé par l'un des deux persécutés, lui procura un parfait soulagement; l'autre n'ayant pas voulu l'exécuter, resta en proie aux souffrances les plus cruelles; mais son ami le voyant dans cet état le détermina à l'imiter, et le soulagement s'ensuivit bientôt.

Lecteurs, qui endurez les persécutions des farfadets, ne vous impatientez pas, j'ai encore bien d'autres moyens curatifs à vous faire connaître.

---

## CHAPITRE V.

*Conseils donnés à un vieillard, et efficacité de ces conseils.*

On me fit connaître un respectable vieillard, âgé de 70 à 75 ans, qui habitait dans le voisinage des Messieurs dont je viens de parler; il était, depuis très-long-temps, affecté par les persécutions des farfadets; il n'y avait pas de souffrances qu'ils ne lui eussent fait éprouver. Cet homme vénérable était très-religieux, il ne s'absentait presque jamais des églises, assistait à tous les offices du matin et du soir, et pour ne pas perdre de vue ce saint emploi de son temps,

il avait dressé dans son appartement un autel et une petite chapelle, où il exerçait ses devoirs de bon chrétien.

Un jour qu'il avait déposé sur son autel la somme de vingt-cinq francs, les farfadets la lui enlevèrent; ces misérables joignirent encore à cette action infâme l'horreur de lui renverser sa petite chapelle, monument de sa piété et de son amour pour Dieu. Il ne pouvait attribuer un scandale et un crime aussi hardi qu'à la race infernale des farfadets, qui ne respecte ni l'âge ni les intentions nobles et chrétiennes. Il fit donc confidence de ses malheurs à plusieurs de ses voisins, entre autres aux Messieurs qui avaient éprouvé l'efficacité de mon remède. Ceux-ci en donnèrent la recette au bon vieillard, qui en fit usage et se débarrassa ainsi des poursuites des émissaires de Belzébuth.

La publicité que je vais donner à mes Mémoires doit nécessairement amener par mon remède un résultat bien satisfaisant.

Je n'ai pu jusqu'à ce moment faire part de mes découvertes qu'aux personnes que je vois journellement, et que je fréquente, tandis que lorsque mon ouvrage sera imprimé, tous ceux qui savent lire pourront prendre connaissance des moyens que j'emploie pour contrarier mes ennemis.

Mais, vont me dire les farfadets, pourquoi, si vous guérissez les autres, ne vous guérissez-vous pas vous-même ? Je devais m'attendre à cette objection, et j'y réponds :

*Jésus-Christ fut envoyé sur la terre pour laver le genre humain de ses péchés. Je suis peut-être destiné à détruire les ennemis du Très-Haut.*

Voilà la réponse qui sert d'épigraphe à mon ouvrage. Elle est parabolique : que mes ennemis la commentent.

J'ai promis de détruire les farfadets, et je les détruirai. Dieu, mon créateur, qui a déjà, par vingt-trois ans de résignation de ma part, éprouvé ma constance, veut que je guérisse les autres et que je ne sois pas guéri moi-même. Ce n'est pas que dans quel état que je puisse être, je n'en serai pas moins l'ennemi de la secte farfadéene. Mais ce n'est pas par des jouissances qu'on parvient à la gloire céleste. Si j'étais heureux, je serais peut-être moins crédule. *Souffrir ou mourir*, c'était la devise de Sainte-Thérèse. Pourquoi ne serait-elle pas la mienne ? Je veux être persécuté pour l'amour de mon Dieu ; je veux que les farfadets continuent à être mes ennemis acharnés ; je veux qu'ils m'empêchent de dormir ; je veux..... je veux obéir en tout à la volonté de mon

Créateur. Ah! que je serais heureux, si ceux qui feront mon épitaphe pouvaient écrire sur mon tombeau : *Ci gît la victime des farfadets, elle en fut aussi le fléau.....* Ainsi soit-il !

## CHAPITRE VI.

*Fait arrivé dans une Eglise catholique de l'empire d'Allemagne.*

Je vais faire diversion à ce qui m'est personnel, pour raconter un fait arrivé dans une des églises d'Allemagne, décorée d'une quantité immense de ces tableaux dont on orne les églises du culte que je professe. Les exercices religieux étaient terminés : un pauvre, chargé de peines, de travail et d'enfans, entre dans l'Eglise pour y faire sa prière et supplier quelque saint de le retirer du triste état où il se trouvait ; il savait que beaucoup de personnes, en s'adressant à un saint, avaient obtenu, par son intercession, des bienfaits dont elles n'auraient pas joui en les demandant elles-mêmes.

Ce pauvre et digne homme se mit de suite à genoux devant l'emblême de la bonne Vierge, dont on célébrait la fête, et dont on avait orné

la statue d'une couronne d'argent; l'enfant Jésus avait aussi une même couronne sur sa tête. Cet homme priait avec une ferveur angélique pour obtenir un soulagement à sa misère, lorsqu'en faisant un mouvement pour remercier la Vierge et Jésus-Christ, il vit disparaître de dessus leur tête les deux couronnes d'argent. Stupéfait, le pauvre sortit de l'Eglise.

On ne s'aperçut point de suite de cet enlèvement; comme c'était après les offices il y avait très-peu de monde dans l'Eglise. Le sacristain, en faisant sa tournée du soir, ignora la soustraction qu'on avait faite à la Vierge et au bon petit enfant Jésus; mais le lendemain, quand on vit cette profanation, le curé et toute la paroisse en furent très-scandalisés.

Les soupçons se portèrent de suite contre le pauvre homme qu'on avait vu aux pieds de la Sainte-Vierge; tant il est vrai que souvent des innocens ont été punis comme convaincus des crimes qui étaient l'ouvrage des farfadets. Le pauvre n'eut pas de peine à se justifier, et on fut forcé de convenir que c'était le malin esprit qui avait envoyé quelque farfadet dans l'Eglise pour voler la couronne de la mère et de l'enfant.

Il est donc certain que les lieux saints ne sont pas exempts des larcins des farfadets, et qu'au

contraire, c'est là où ils exerceraient encore mieux leurs brigandages, si l'on n'avait pas le soin de renfermer tous les vases sacrés dans le tabernacle. Et vous ne voulez pas, farfadets, que je vous surnomme les enfans de l'enfer, les disciples de Satan et de Belzébuth ! vous vous introduisez dans les Eglises, vous ne respectez pas ce que les païens eux-mêmes ont été obligés de reconnaître, et vous voudriez m'empêcher de dévoiler votre affreux sacrilége !.... Vous ne m'en empêcherez pas, exécrables disciples de l'esprit malin !

## CHAPITRE VII.

*Nouvelles circonstances relatives aux guérisons que j'ai opérées par mon remède.*

Je reviens à mon remède : l'un des deux Messieurs que j'ai si heureusement guéris, me dit qu'il avait une jeune cousine, tourmentée jour et nuit par les sorciers, et qui, comme tant d'autres personnes, souffrait sans connaître la cause de son mal. C'est vainement, me dit-il, que je lui ai fait l'aveu d'avoir éprouvé le même mal et d'avoir été guéri.

Ma cousine, incrédule encore sur l'efficacité de votre remède, se met à rire et se persuade que je veux me moquer d'elle.

Pendant ce temps le mal faisait des progrès très-rapides : le cousin se vit dans la nécessité d'employer l'autorité des parens pour forcer sa cousine à faire usage du remède qui l'avait mis lui-même à l'abri des méchans esprits. La famille de la demoiselle était, comme elle, incrédule. Ce ne fut qu'après les plus grandes attestations de la bonté de mon remède qu'elle consentit à en conseiller l'usage. Tous le trouvaient tellement nouveau, original, étranger à tout ce qu'ils avaient entendu dire jusqu'à ce jour en pareilles circonstances, qu'ils se déclarèrent pendant long-temps les antagonistes de l'innovation ; il fallut ensuite la faire agréer à la jeune personne et vaincre sa répugnance. On y parvint heureusement ; elle se décida à obéir à ses parens, et le bien qu'elle en ressentit lui fit ouvrir les yeux et l'obligea à rendre justice à son cousin, qui fut chargé de me remercier.

Voilà encore une victoire remportée sur les incrédules ; ceux qui diront que cela n'est pas croyable, pourront prendre mon remède pour de la graine de niais : je les abandonne à leurs résistances opiniâtres, les incrédules sont incurables.

Imprudens, lorsque vous aurez épuisé votre bourse et altéré votre santé, en suivant des ordonnances données par des gens qui n'ont pas, comme moi, fait une étude particulière des abominations des farfadets; quand vous aurez employé mille remèdes, tous plus inutiles les uns que les autres, et souvent même contraires aux maux que vous souffrez, et qui vous affligent si cruellement, vous viendrez, après vous être moqués de moi, me prier de vous donner les moyens de vous délivrer promptement de l'esclavage abominable où vous tiennent les agens du pouvoir tyrannique des Belzébuth, des Satan, des Lucifer, et de tous les agrégés de la race infernale et diabolique!..... Je vous guérirai, je ne vous rebuterai pas, malgré votre incrédulité.

Ainsi, s'il se trouvait encore quelques mortels qui fussent tourmentées par les farfadets, je les invite, et je ne crois pas pouvoir leur faire une plus noble invitation, à se soumettre à mes ordonnances. Ils verront quel bien ils en éprouveront; j'en ai pour garans les témoignages de toutes les personnes raisonnables qui ont écouté mes avis, et de plus, la promesse qu'elles m'ont faite d'en faire part à leurs amis et connaissances; ce qui ne doit pas laisser le moindre doute sur la vérité de ce que j'affirme.

Si la sœur de la jeune personne dont je viens de parler m'avait écouté, elle ne serait pas maintenant enceinte, elle n'aurait pas été obligée d'en faire la déclaration à M. le curé de Saint-Roch.

N'est-ce pas là une preuve qu'à défaut de la demoiselle que j'ai guérie, les infernaux ont farfadérisé sa sœur, qui n'a pas voulu me croire.

## CHAPITRE VIII.

*Circonstances qui devront faire connaître le moment où il faut employer le remède qui peut également servir pour conjurer le temps.*

Puisque j'ai fait connaître la manière de se servir de mon remède, je dois indiquer les momens favorables de l'employer.

Lorsque vous entendrez le moindre bruit dans votre maison, que vous trouverez les plus petites choses hors de leurs places, que vous éprouverez la plus légère incommodité ou la plus faible contrariété, soit dans l'intérieur ou à l'extérieur de vos maisons, soyez persuadés que toutes ces choses sont l'ouvrage de Belzébuth. Vous devez alors vous mettre en devoir de

travailler et de faire opérer le remède, qui ne manquera jamais son effet, pourvu que vous ayez la même persuasion que j'ai, lorsque je l'emploie moi-même; mon invitation n'est pas celle d'un charlatan, je n'ai d'autre intérêt que celui de contrarier les farfadets, et depuis vingt-trois ans je les contrarie. Ce terme est assez long pour que l'on puisse croire que je n'ai envie d'abuser personne. Ceux qui me connaissent savent que j'en suis incapable.

J'avoue cependant que les épreuves et les sacrifices que j'ai faits n'ont pas toujours opéré ce que je voulais. Mon remède arrête la pluie, et les pluies continuaient pourtant en juillet 1819. Effrayé de cette inondation, je demandai à plusieurs personnes, et principalement aux habitans de la campagne, si le temps pluvieux n'était pas un fléau pour la récolte des grains? Leur réponse fut affirmative; j'en fus d'autant plus affligé, que je me souvins qu'en 1816 et 1817 les malheurs furent si grands dans plusieurs endroits, qu'ils n'étaient pas encore effacés de ma mémoire. Un jour que je manifestais mes inquiétudes à plusieurs personnes, elles frémirent en pensant aux plaies profondes, et encore saignantes, qui affligèrent plusieurs milliers de familles que les ennemis de Dieu avaient prises pour victimes, en leur

faisant éprouver les temps affreux qui dévastent les moissons.

Dans l'espoir de prévenir de pareils malheurs, je résolus d'adresser une prière au Seigneur, persuadé que les prières sont ce qu'il y a de plus fort pour contrarier la race des farfadets. Voici ce que je dis à mon Créateur : *Seigneur, si c'est par votre volonté que nous voyons tomber tant de pluie, nous sommes et nous devons être prêts à nous soumettre à votre irrévocable arrêt ; mais si ce n'est que l'ouvrage des ennemis de votre saint nom, il est juste que nous fassions tous nos efforts pour nous y opposer, afin de rentrer dans la jouissance des biens qui nous ont été accordés par votre divine puissance.* Je répétai cette prière jour et nuit, jusqu'au mois d'août ; mais les mauvais temps ne cessèrent pas. Je dus y ajouter alors ce qui suit : *Si c'est par votre ordre que nous supportons tant de calamités, résignons-nous ; mais si ces temps affreux ne viennent que par les ouvriers de Satan ; si ce chef de ces infâmes créatures les excite contre les serviteurs de votre sainte religion, permettez-moi de faire l'épreuve que je sais leur être préjudiciable. Ils m'ont appris que le foie et le cœur de bœuf que j'e fais cuire et piquer avec des milliers d'épingles et d'aiguilles, ainsi que le soufre et le sel dont je*

*me sers pour faire une parfaite opposition avec l'encens que l'on brûle dans les temples consacrés à votre culte, leur déplaisent ; je dois donc m'en servir. Que cette opération soit pour eux un supplice affreux. Je vais me rendre avec dévotion au temple de Saint-Sulpice, élevé à votre gloire, je vous prierai instamment de faire cesser nos peines, et s'il était vrai que nous les ayons méritées, je vous promets de me résigner sans gémir à votre volonté toute puissance. Si nos maux sont le résultat de la méchanceté des esclaves de Belzébuth, je vous prierai, Seigneur, de me permettre, à mon retour de votre divin temple, de commencer mes opérations si funestes à ces misérables, et de donner à mon sacrifice toute la force qu'il peut recevoir de votre puissance divine. Dans le moment où je ferai ma conjuration, je jugerai, par l'effet qu'elle produira, si les farfadets sont les auteurs de tous nos maux, et je les signalerai par tous les moyens qui sont en mon pouvoir à tous les hommes affligés de leurs affreuses machinations, afin qu'ils puissent s'en garantir, comme vous me permettrez de le faire.*

Ma prière fut agréée. En revenant chez moi, je me munis d'une assez grande quantité de cœur de bœuf, et de plusieurs milliers d'épingles et d'aiguilles, de vingt livres de sel et

de huit livres de soufre ; j'y joignis de l'huile et du papier piqué sur lequel les noms des misérables qui me persécutent depuis tant d'années furent écrits, et je fis mon opération anti-farfadéenne. Elle réussit. Je fus donc convaincu que ma découverte avait été utile aux propriétaires dont les récoltes dépérissaient. J'en remerciai le maître du ciel et de la terre, et je promis bien de renouveler cette épreuve toutes les fois que les pluies seraient trop fréquentes. J'ai rempli ma promesse : les cœurs de bœuf, les épingles, les aiguilles, le sel, le soufre, ne me coûtent rien. Quand le mauvais temps se lève, je le conjure, je l'affronte, je le maudis, et mes semblables profitent de mes conjurations, de mon courage et de mes imprécations.

Ainsi, il est donc maintenant constant que mon remède opère contre le mauvais temps ; qu'à l'aide de mes découvertes on parviendra à conserver les récoltes que les infâmes farfadets détruisaient par leurs maléfices.

Laboureurs, agriculteurs, vignerons, jardiniers, remerciez-moi de ma persévérance ; j'ai enfin découvert le moyen de vous faire jouir du fruit de vos sueurs. Mais ne soyez pas égoïstes, secondez-moi dans mes opérations. Faisons ensemble un feu de babord et de tribord ; lorsque

nous verrons s'accumuler les nuages, déchaînons-nous contre la foudre, la grêle, la neige et les éclairs farfadéens. Lorsque les farfadets voudront s'emparer de l'atmosphère, opposons-leur le remède qui les détruit. Délions nos bourses, achetons tous les ingrédiens qui contrarient les infernaux.

Piquons les farfadets avec nos aiguilles et nos épingles, étouffons-les avec notre soufre, faisons un feu roulant contre eux avec notre sel, brûlons leurs cœurs en consumant des cœurs de bœuf.

Sans doute nos désirs seraient criminels, s'il ne s'agissait pas des farfadets, car il ne faut jamais se laisser emporter par la colère; mais la destruction des ennemis de Dieu, c'est une œuvre commandée par les trois vertus théologales. La foi, l'espérance et la charité, sont les plus implacables ennemis des disciples de Belzébuth.

*La Foi.* Les farfadets l'ont méconnue, en faisant une alliance avec le malin esprit.

*L'Espérance.* Ils y ont renoncé eux-mêmes, en contractant un engagement qui leur interdit sans appel l'entrée du paradis.

*La Charité.* Ils n'en ont pas pour leurs semblables, comment pourraient-ils en espérer de la part de qui que ce soit?

O mon Dieu ! je vous remercie de tout ce que vous m'inspirez journellement. Je me glorifie de mes souffrances, puisque j'en suis récompensé par votre protection. C'est vous, ô mon Créateur ! qui m'avez fait composer mon remède ; je l'emploierai, il est efficace.

Laboureurs, agriculteurs, vignerons, je vous le répète, réunissons-nous contre les ennemis du Très-Haut, employons, toutes les fois qu'il en sera besoin, mon remède, et vos récoltes seront abondantes, vos fruits savoureux, votre vin excellent ; vos champs seront embaumés par le parfum des fleurs, et nous aurons tous dans nos maisons des greniers d'abondance.

## CHAPITRE IX.

*Nouvel emploi de mon remède. Prières et Stations qui en furent la suite.*

Je ne crois pas devoir rappeler ce que j'ai déjà répété plusieurs fois contre mes cruels ennemis, que je pourrais à juste titre appeler hommes du diable, puisque ce sont des êtres associés à Belzébuth, qui par leur transformation en farfadets obtiennent une invisibilité cruelle pour me tourmenter. Je veux me con-

tenter de faire connaître les moyens que j'emploie pour les contrarier.

Je venais de les harceler de plusieurs manières, lorsqu'un jour, en rentrant chez moi, je leur dis d'une voix ferme : Ah ! ah ! Messieurs les perturbateurs du repos des pauvres mortels, vous vous faites un plaisir de me suivre sans cesse, vous voulez être témoins de tout ce que je veux faire ! Eh bien ! vous voyez que je ne suis pas ingrat, que je pense à vous aussi, car voici des provisions qui vous réjouiront, je l'espère. J'étalai mes emplètes en leur présence, afin qu'ils pussent les contempler et voir à quoi ils devaient s'attendre. Je commençai par piquer un foie de bœuf de toutes les aiguilles et épingles que j'avais préparées, de manière qu'à sa surface il avait la forme d'un hérisson, dont les pointes menaçantes n'étaient pas faites pour satisfaire les farfadets qui auraient été tentés de s'approcher de moi pour me tourmenter. Trop heureux, me disais-je, si tous les mortels persécutés par ces vils démoniaques pouvaient se joindre à moi pour opposer à leur cruauté autant de pointes aiguës qu'il en faudrait pour les éloigner ou même leur donner la mort !

Je faisais ces réflexions en préparant le feu de mon fourneau, sur lequel je mis une poêle remplie d'huile, et lorsque cette huile fut parvenue

à son dernier degré de chaleur, j'y mis le foie que j'avais lardé d'épingles et d'aiguilles, et je le retournai de temps en temps. On ne peut se faire une idée du mouvement que faisait dans la poêle le cœur farci d'épingles et d'aiguilles. Sur un autre fourneau, que j'avais allumé, je mis une cuiller de fer, où j'avais fait entrer cinq ou six livres de soufre, que je fis fondre; alors je pris le papier que j'avais piqué, et qui contenait les noms des magiciens contre lesquels je conjurais; j'avais eu le soin de le rouler et de le bien serrer avec du fil d'archal; j'y mis le feu avec une allumette, et j'attendis que tout fût consumé; pour cela, je remettais du soufre lorsque je voyais que le feu s'affaiblissait, je ne voulais pas qu'il restât le moindre vestige du papier. Je n'oubliai pas non plus de faire du feu au poêle, sur lequel était aussi une marmite à moitié pleine d'eau et bien fermée, qui bouillit promptement, puisque j'alimentais le feu avec du soufre, du sel, et même avec des aiguilles et des épingles.

Lorsque mon eau fut bouillante, j'y jetai dedans les épingles et les aiguilles les plus fines que j'avais achetées, afin que le bouillon de l'eau pût mieux les agiter; car on prétend que plus les épingles bouillonnent, et plus les farfadets sont cruellement tourmentés.

Quand tout mon travail fut en train, et que je vis l'opération parvenue au point d'en imposer à la race infernale, j'adressai à la société exécrable l'imprécation suivante : « Vous » voyez, engeance du diable, ce que je viens » d'opérer ? Eh bien ! tout ceci est calculé pour » être en opposition avec votre infernal pouvoir. » Ainsi, vous pouvez, en votre qualité d'émis- » saires des puissances diaboliques, vous rendre » près de vos maîtres et leur faire savoir que » mes différentes opérations n'ont pour but » que le contrarier vos projets de détruire » les fruits de la terre par les inondations » fréquentes que vous suscitez pour notre mal- » heur. »

Je m'aperçus que mon imprécation, toute juste qu'elle fût, était importune à mes coquins, et qu'elle les irritait, puisque, quatre minutes après, la pluie redoubla et tomba avec beaucoup plus de violence, et si abondamment, que l'on eût dit qu'un torrent s'était écarté de sa route et venait ravager tout ce qu'il rencontrait dans sa course. Ah ! c'est alors que je connus la malice de ces monstres des enfers, et je leur dis encore : « C'est en vain que » vous voulez m'en imposer en cherchant à bra- » ver les opérations qui détruisent votre pou- » voir, et en opposant toute la violence de

» votre savoir magique à la puissance d'un re-
» mède que vous redoutez ; votre colère n'est
» rien pour moi, elle n'en impose pas à mon
» esprit, je ne vois dans tous les efforts impuis-
» sans de votre magie qu'un reste d'audace
» que je veux bien vous pardonner. Vous vou-
» driez peut-être me faire croire que la dé-
» pense que je viens de faire est inutile ? Non,
» non, vous vous livrez à une trop grande er-
» reur ; et pour vous le prouver, je suis prêt à
» recommencer quand les provisions d'aujour-
» d'hui seront épuisées. Dieu merci, j'ai assez de
» moyens, tant en argent qu'en courage, pour
» être sans cesse en opposition avec vos infâmes
» manœuvres. »

Pour leur prouver que je tiendrais parole, je continuai jusqu'à six heures du soir à alimenter les feux qui servaient à mes opérations ; la fatigue et la chaleur que je devais inévitablement supporter ne m'épouvantèrent pas.

Mais l'heure de la prière étant arrivée, je quittai tout pour aller à Saint-Roch ; j'y fis mes prières comme à l'ordinaire. Dans un excès de zèle, je m'adressai à Dieu, à son fils, au Saint-Esprit, à la Vierge et à Saint-Joseph. Je ne doutais pas que par leur intercession je ne parvinsse à obtenir l'avantage de confondre

les ennemis de la Foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui voudraient faire de notre terre bienfaisante un vaste désert, où nous serions obligés de mourir de faim ou de nous manger les uns les autres ; ce qui amenerait insensiblement la fin du monde, que Dieu n'a pas encore ordonnée.

Une sainte inspiration m'apprit que les signes de la très-sainte croix font fuir les infernaux, mais que pour s'en venger ils emploient l'autorité qu'ils ont sur les planètes, les font mouvoir à leur gré sur les différentes personnes qu'ils veulent accabler ou ruiner.

Je fis encore la remarque que le démon devait être contrarié par les prières qu'on adresse à Dieu, et les bénédictions que ses fidèles ministres font dans les divers lieux où ils s'arrêtent les jours de procession. J'ajoutai donc, ce jour-là, la prière suivante à celles que je fais journellement : « Permettez, Seigneur, à l'un » de vos plus fidèles serviteurs, en raison de la » grâce que vous lui accordez, de bénir le ciel, » la terre, et tout ce que renferme non-seule- » ment la France, mais encore toute l'Europe » et toute la terre habitée. Souffrez qu'en exor- » cisant la terre, il la purge des malins esprits » qui dévastent nos récoltes; je veux réduire les

» infâmes farfadets, et les faire rentrer dans le » néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir. »

Je quittai la maison du Seigneur, bien déterminé à exécuter ce que je venais de demander à Dieu, et je commençai mon exorcisme en me plaçant premièrement en face de l'Orient, ensuite je me retournai du côté de l'Occident. L'ardeur que je mettais dans mes gestes fit rassembler beaucoup de monde autour de moi, chacun me remarquait et ne savait nullement ce que je voulais faire.

Cependant, pour ne pas trop donner à connaître mes intentions, je tâchai de m'y prendre de manière à rendre mes gestes moins démonstratifs. Je récitai d'abord le *Credo*, l'*Ave Maria*, l'*Angelus*, etc.; je fis aussi plusieurs signes de croix. Ma première station commença rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle de Saint-Roch et celle du Dauphin. J'avais trouvé cette première position analogue à mes pieuses intentions, vu que les trois rues forment très-bien le signe de la croix. J'entrai ensuite dans la rue du Dauphin, au bout de laquelle je fis ma deuxième station en récitant toujours les mêmes prières, et en ayant bien soin de faire comme j'avais fait au bas des degrés de l'église de Saint-Roch. Cette deuxième station étant terminée, je voulus traverser le jardin des Tuileries pour

préserver, par mes prières, la demeure de nos rois des projets malfaisans des farfadets. Mais quelle fut ma surprise lorsque j'en vis la grille fermée ! je fus long-temps à réfléchir, pour me dissuader que ce n'était pas le malin esprit qui m'avait joué ce tour abominable ; mais comme je ne voulais pas perdre un instant, je pris le parti de longer la rue de Rivoli jusqu'à l'entrée de la rue de l'Echelle, où je m'arrêtai pour ma troisième station ; j'y fis les mêmes cérémonies tant du côté du levant que du côté du couchant ; je dirigeai ensuite ma course vers la place du Carrousel : cette belle place si commode à toutes sortes de cérémonies m'inspira l'idée de faire une station à ses quatre faces ; mais comme je craignais toujours d'être remarqué et d'être gêné dans mes opérations, je me retirai à l'écart pour y procéder à l'abri des importuns.

Lorsque cette quatrième station fut finie, je me rendis sur le quai, où je fredonnai ma cinquième doléance ; je n'oubliais jamais aucunes des prières ni aucunes des cérémonies que j'avais consacrées à cette espèce d'exorcisme, en me tournant sans cesse à droite et à gauche.

Mon intention était d'en faire une sixième vis-à-vis le pont des Arts ; je m'y arrêtai avec plaisir, d'autant que la superbe façade du Louvre est un

des plus beaux morceaux d'architecture qu'on puisse préserver de l'influence des génies diaboliques. En quittant cette position je me rendis au pont au Change ; mais avant d'y arriver, et pour mettre un peu plus d'ordre dans ma marche, je fis ma septième station à l'entrée du Pont-Neuf, d'où je poursuivis ma route vers le pont au Change, où, arrivé, je me plaçai au milieu du trottoir qui regarde l'est-sud-est ; j'y fis les prières stationnaires, puis traversant ledit pont, je me trouvai à l'ouest-nord-ouest pour y faire encore une station. Je longeai le pont, au bout duquel je fis la même chose ; ses issues formaient parfaitement bien l'image de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Palais de Justice fixa aussi mon attention, je ne voulus pas passer devant le temple des lois où siégent jour et nuit les magistrats qui se sont consacrés à défendre nos communs intérêts, sans avoir préalablement fait une nouvelle prière. De là je pris le chemin du pont Saint-Michel, où je stationnai, à l'entrée, au milieu, à droite, à gauche et à l'autre extrémité. J'en sortis pour continuer ma route jusqu'au pont Royal. En faisant cette importante course je m'arrêtais devant les rues qui me présentaient l'emblême d'un objet religieux ; je ne voulais pas me distraire par des

occupations mondaines, je répétais, chemin faisant, les prières que j'avais faites au moment de mes stations.

Je ne dois pas laisser ignorer à mes lecteurs, en faveur de mes pieuses stations, que lorsque je sortis de Saint-Roch, le temps était très-couvert, et qu'avant la fin de ma tournée, les nuages les plus noirs, sous lesquels j'étais obligé de passer, et qui m'accablaient sous le poids de leur chaleur, s'élevèrent peu-à-peu et permirent à l'œil admirateur de la belle nature de jouir de la vue des brillantes étoiles dont Dieu a orné le firmament ; aussi je remerciai bien sincèrement l'architecte du ciel d'avoir eu la bonté d'exaucer mes prières. Je fis une dernière et très-pieuse station au milieu, à droite et à gauche du pont Royal, et je rentrai chez moi le cœur plein de reconnaissance envers ce Dieu de bonté qui avait exaucé mes ferventes prières.

Je lui promis de recommencer le lendemain ma pieuse promenade, et même de la continuer aussi long-temps que je la croirais nécessaire et qu'elle pourrait lui être agréable.

Voilà comment je passe mon temps : La nuit je veille pour protéger le sommeil des victimes des farfadets, qui ne connaissent pas d'où partent leurs persécutions ; je conjure par mon

remède la foudre, la grêle, la pluie, la neige et tous les mauvais temps qui nous sont procurés par la physique farfadéenne ; le jour, je vis de sobriété, je passe une grande partie de mon temps dans les églises de ma sainte religion, et lorsque j'en sors je continue à prier mon Dieu afin qu'il arrête le mal que depuis trop long-temps les farfadets font à notre terre. C'est ainsi que mes concitoyens sont à l'abri du mauvais temps. Ah ! lorsqu'ils connaîtront tous les moyens que j'emploie pour contrarier la race diabolique, ils se réuniront à moi, ils veilleront une partie de la nuit, ils allumeront le feu anti-farfadéen pour faire mon remède, ils iront plus souvent qu'ils ne le font aujourd'hui dans les temples consacrés à la religion catholique, ils prieront avec plus de ferveur et ils se réuniront à moi pour faire processionnellement les stations dont je viens de les entretenir dans ce Chapitre, et qui maintes fois, lorsque je les ai faites seul, ont eu un si heureux résultat.

O mon Dieu ! plus je m'avance dans la confection de mon ouvrage et plus je sens s'accroître dans mon âme l'amour que j'eus toujours pour votre majesté divine. Jetez un regard favorable sur votre humble créature pour qu'elle puisse continuer sans interruption le récit de ses découvertes.

## CHAPITRE X.

*Nouvelles Stations ; j'aime les Bourbons ; l'emploi de mon remède est couronné de succès.*

Fidèle à ma promesse, je fis, le lendemain, en sortant de Saint-Roch, d'autres stations : de la petite rue Dauphin, je rentrai aux Tuileries, dont je trouvai la porte ouverte, à mon grand contentement ; j'en profitai pour traverser le jardin ; lorsque je fus au milieu, je me crus trop heureux d'y pouvoir faire ma prière en demandant à Dieu d'accorder au Roi une meilleure santé, la prospérité de sa famille pour le bonheur du peuple français et celui de toute l'Europe ; car nos destinées sont attachées à la prolongation de la vie de notre bon Roi, elle ne sera jamais trop longue pour affermir le bonheur qu'il veut nous procurer, et que nous aurions déjà obtenu entièrement sans la méchanceté des cruels farfadets, qui sont ses ennemis comme les miens.

Je sortis du jardin par la grille du pont Royal où je fis encore une station, en contemplant l'appartement de Louis XVIII. Ensuite je continuai

mon chemin jusqu'au pont au Change, que je traversai pour revenir au pont Royal en passant par la rue de la Barillerie et le pont Saint-Michel; je n'oubliai pas de m'arrêter, comme la veille, aux rues, ponts et carrefours, pour y faire mes prières stationnaires: j'eus le bonheur de voir un ciel parsemé d'étoiles brillantes, beaucoup de personnes jouissant du plaisir de la promenade; ce qui augmentait ma satisfaction, et me confirmait que mes prières étaient agréables à Dieu, puisque j'en obtenais le résultat désiré. Je le remerciai avec une grande ferveur, et je m'en revins chez moi en continuant toujours mes prières.

Dans la nuit du 6 au 7 août je me mis au lit à minuit, deux heures après mon retour du pont Royal; j'eus le plaisir de voir le ciel encore fort beau, la lune était sur son déclin et répandait sur la surface de la terre toute la force et la vivacité de cette lumière argentée qui lui est communiquée par le premier astre du firmament. Quelle fut ma surprise, lorsque, dans la nuit, vers trois heures du matin, le temps s'obscurcit; j'entendis la pluie tomber avec force! Je dus alors m'adresser aux monstres que je désigne sous le nom de farfadets, et je leur dis: « Ah! scélérats, vous travaillez! eh » bien, je travaillerai aussi, moi. » Je ne le pou-

vais pas en ce moment, je n'avais pas chez moi tous les ingrédiens anti-diaboliques.

Je restai au lit jusqu'au moment d'aller à la messe ; lorsque j'y fus, je fis toutes les prières que le temps commandait. Après avoir satisfait à ce devoir indispensable, je m'adresse à Dieu : « Vous avez entendu, grand Dieu ! le travail » de la compagnie infernale, ennemie du repos » des humains, permettez qu'à mon tour je » travaille pour les contrarier dans leurs opé- » rations criminelles ; je veux être en guerre » avec eux toute la journée, tant je suis irrité » de leurs affreuses manœuvres. »

En rentrant chez moi, voici comment je leur parlai : Si je reviens à ma chambre, Mes- » sieurs, c'est pour m'acquitter des promesses » que j'ai faites cette nuit à ceux dont vous » suivez les ordres destructeurs. » J'allumai tous les feux dont j'avais besoin pour mes opérations ordinaires, et j'y travaillai avec ferveur. Je ne les quittai qu'à six heures du soir pour aller à la prière à Saint-Roch ; lorsqu'elle fut finie, je sortis par un temps fort couvert, mais il ne put retarder l'ardeur de mon zèle ; je pris le chemin que je suivais ordinairement pour mes stations, et vers la fin de cette pieuse promenade le temps nébuleux s'éclaircit, j'eus le plaisir d'entendre dire aux passans et aux per-

sonnes qui se promenaient : « Voyez donc le » beau temps, comme il s'est éclairci depuis » un instant! » On peut se figurer la joie que je ressentais d'entendre ces paroles, puisque c'était par mon travail continuel et les prières que je faisais journellement, que nous goûtions cette faveur divine. Je rentrai chez moi, enchanté de ma journée, et je continuai mon pélerinage jusqu'au 15 du mois d'août.

C'est ainsi que je me comporterai toutes les fois que le mauvais temps s'opposera à la régularité des saisons. Remède anti-farfadéen, promenades religieuses, stations multipliées, rien ne sera négligé pour que la nature ne soit pas contrariée par les esprits infernaux.

Mais je ne me bornerai pas, ainsi qu'on le verra bientôt, à combattre les farfadets lorsqu'ils voudront détruire nos blés et nos plantations ; mon remède sera encore employé lorsqu'ils chercheront à contrarier nos affections et nos jouissances.

Lorsque j'apprendrai qu'une vierge est menacée, je me précipiterai sur mes fourneaux. Je brûlerai mon soufre et mon sel, et je sauverai l'honneur de la vertueuse personne. J'en agirai de même, lorsqu'il s'agira de procurer un beau jour pour célébrer les fêtes du roi et de nos princes. J'ai déjà réussi plusieurs fois à ce sujet.

Je ne dois pas le dissimuler à mes lecteurs. J'aime et je vénère l'immortelle dynastie qui règne pour le bonheur des Français ; et quoique né dans un pays qui n'était pas sous leur domination, lorsque je suis venu au monde, je n'en désire pas moins de voir perpétuer la race auguste des Bourbons.

Je suis né papiste dans le Comtat Venaissin ; mais pour cela, je n'en dois pas moins être bon français. Ainsi que tous les vrais chrétiens, j'ai deux souverains légitimes : le pape et mon Roi. Le pape représente sur la terre l'apôtre qui y planta la foi ; le Roi, par la grâce de Dieu, veille à notre bonheur dans ce monde : l'un est le protecteur du spirituel, l'autre veille à notre bonheur temporel. J'ai donc raison de dire que j'ai deux souverains légitimes ; c'est parce que je leur suis dévoué, que je dois veiller à ce que rien ne les contrarie.

Leurs fêtes doivent être célébrées sans être troublées par le mauvais temps ; c'est pour cela qu'il faut que tous les bons français se réunissent à moi pour conjurer les mauvais esprits, lorsqu'on devra célébrer ces fêtes.

On verra bientôt le triomphe que je remportai sur les farfadets, le jour même de la Saint-Louis. Sans moi, la fête de ce jour aurait été troublée par l'orage et par la tempête.

Ah ! si je pouvais être en même temps à Rome et à Paris, je serais trop heureux, j'aurais la faculté de m'opposer au travail farfadéen le jour qu'on célébrerait la fête du Saint-Père. Il est vrai que si, jusqu'à ce moment, personne n'a pu travailler à Rome, ainsi que je le fais à Paris, plusieurs Romains pourront m'imiter, lorsqu'ils auront lu mon ouvrage. Jusqu'à présent je n'ai pas eu des imitateurs; mais dans le délire qui me transporte, je me plais à répéter chaque jour et chaque nuit : *Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.*

---

## CHAPITRE XI.

*Événemens qui ont suivi la cérémonie religieuse que j'ai fondée à Saint-Roch. Je parviens à empêcher les Farfadets de troubler la fête du Roi.*

J'ai déjà parlé d'une fondation que j'ai faite à Saint-Roch, et du motif qui me la fit faire. Le jour anniversaire de cette fondation, je me rendis à l'église, pour y entendre la messe. En sortant de chez moi le temps était très-beau, et, pendant que j'étais à prier Dieu, il se gâta. Je sortis du temple pour me porter aux

Tuileries. Le Roi, qui venait aussi d'entendre la messe à la chapelle, se mit au balcon pour procurer au peuple réuni sur la terrasse, le plaisir de contempler les traits d'un monarque bien aimé. La joie publique se manifesta par de vives acclamations auxquelles je participai de tout mon cœur. Je fis plus : dans l'excès de ma satisfaction, je récitai pour le Roi et sa famille une petite prière qui ne pouvait être que favorable, car elle partait du fond de mon cœur.

Je sortis des Tuileries par la grille du pavillon de Flore. A peine fus-je rendu sur le quai du Louvre, qu'un tourbillon de poussière, poussé par plusieurs vents qui se combattaient, vint sur moi avec violence. Je jugeai bien que c'était le malin esprit qui agitait tout les vents impétueux et les forçait de se battre ensemble : chacun cherchait à se couvrir les yeux pour éviter la poussière qui pouvait porter atteinte à la vue ; et moi, je vis qu'il était temps de faire mes prières stationnaires, afin que Dieu, par sa toute-puissance, dissipât ce fléau, qui pouvait entraîner avec lui de grands dommages et contrarier la cérémonie qui devait se faire à Notre-Dame et dans les rues circonvoisines.

Selon ma louable habitude, je m'adressai ainsi à mon Créateur :

« O mon Dieu ! serait-il possible que les en-

» nemis de l'ordre et de la religion fussent assez
» puissans pour troubler une cérémonie aussi
» sainte, aussi utile que celle qui doit avoir
» lieu le 25 de ce mois? Quel malheur si les
» personnes qui désirent assister à la fête, en
» étaient privées, et quel désagrément si les
» troupes qui doivent être placées pour protéger
» et garder les issues de la procession solen-
» nelle, se trouvaient trop incommodées par la
» pluie et ne pouvaient exécuter leurs évo-
» lutions! Non, Seigneur, j'ai toute confiance
» en votre ineffable bonté. Je crois que vous
» ne souffrirez pas que les magiciens, les sor-
» ciers, triomphent, dans un moment où l'on
» doit célébrer la fête de ce Roi pieux qui ne
» vit que pour le bonheur de ses sujets, pour
» le bonheur de l'Europe, et qui se dévoue à
» à la défense et à la propagation de notre sainte
» religion. »

Tout en adressant ma prière à Dieu, je continuai ma promenade, et je voyais avec la plus grande joie le beau temps revenir de plus en plus. Ma course étant finie, je rentrai chez moi, je continuai à faire ma prière jusqu'au 25 au matin. Le temps était superbe pendant la matinée de ce jour. J'en éprouvai d'autant plus de plaisir, que je remarquai sur toutes les figures un air de contentement parfait, occa-

sionné par les préparatifs de la fête de notre Roi.

Ma joie ne fut pas de longue durée. A midi, je vis, à ma grande surprise, trois nuages qui semblaient se réunir, s'entre-choquer et nous menacer d'un orage : ce contre-temps m'inspira les réflexions suivantes. « Souffrirai-je qu'un » si beau jour soit troublé par la malice des » partisans de Belzébuth? Non, je ne le souffrirai » pas, je ne puis me faire à l'idée de voir une si » belle fête, pour laquelle on a fait des prépa- » ratifs immenses et qui procurent un si grand » plaisir à toutes les classes de la société, trou- » blée par les maléfices des émissaires de Belzé- » buth; et, puisque ces méchans travaillent » pour en empêcher la célébration, je vais aussi, » de mon côté, travailler, mais tout-à-fait con- » tradictoirement avec eux, car ce sera pour » tâcher de dissiper, par les heureux effets de » mon remède, tout ce que les satellites du dé- » mon entreprennent pour faire manquer cette » belle et auguste fête. »

Je rentrai de suite pour faire mes préparations; rien ne fut épargné. Tous les ingrédiens dont j'ai déjà parlé, et qui entrent dans la composition de mon sacrifice, furent prodigués pour pouvoir réussir. Il semblait que la solennité du jour augmentait mon animosité contre cette cruelle engeance farfadéenne. « Monstres,

» scélérats, vampires, leur dis-je, vous voudriez priver les malheureux marchands de vendre les provisions qu'ils ont faites en l'honneur d'un si beau jour? vous voudriez empêcher les amateurs des belles choses de jouir du feu d'artifice qui doit clôturer les fêtes? Non, non, non, mille fois non, vous ne réussirez pas; tant qu'il me restera quelques moyens, je vous combattrai de toutes mes forces. Je suis infatigable lorsque je lutte contre des monstres de votre espèce. Je ne dois rien épargner pour vous expulser de tous les endroits où je pourrai vous trouver. »

Je recommençai mes opérations en leur jetant du sel et du soufre autant que j'en eus.

Mais par un malheur inoui il se trouva que le tuyau de mon poêle fut bouché par mes ennemis. Cette perfidie, que je n'avais pas prévue, empêcha la fumée de monter, puisque le courant d'air était intercepté. Au contraire, elle descendit et sortit avec une telle violence par la petite porte du poêle, qu'elle eut bientôt rempli la chambre d'une fumée si épaisse, que, pour n'en pas être empoisonné, je fus obligé d'ouvrir la porte et la croisée de ma chambre. Ma prévoyance fit sortir une vapeur si épaisse et d'une odeur si forte, que les voisins se mirent spontanément à leur fenêtre, pour voir si le

feu n'avait pas pris à mon appartement : leur crainte fut si grande, qu'on fit appeler les pompiers. Le caporal entra dans ma chambre, et comme il ne pouvait me voir, en raison de la fumée épaisse dans laquelle j'étais engouffré, il me demanda si le feu était chez moi. Je lui répondis, sans l'apercevoir, que non ; mais que la fumée provenait d'une opération très-utile, que j'étais en usage de faire contre les farfadets, et que je renouvelais contre eux en ce moment, pour les empêcher de troubler la fête de Louis XVIII, qui devait avoir lieu ce jour-là même. Je veux, ajoutai-je au pompier, que chacun se divertisse et célèbre avec joie le jour solennellement consacré à prier pour le père de tous les vrais chrétiens. Votre intention est très-louable, Monsieur, me répondit le pompier ; mais je vous invite à ne rien faire qui puisse mettre le feu.

Je fus très-satisfait des conseils et du bon ton de M. le caporal des pompiers. Ses procédés, dans cette circonstance, me le firent considérer comme un brave homme. Cela devait être, il appartient à un corps qui se dévoue au bonheur de l'humanité, et qui est bien en opposition avec les farfadets incendiaires.

Plein de satisfaction de la scène qui venait d'avoir lieu, je continuai mes opérations, et

mes peines ne furent point infructueuses, tous les nuages se dissipèrent, le beau temps reparut et se maintint toute la journée, de manière que la fête fut très-belle. Elle commença par la distribution des comestibles et du vin pour la classe ouvrière et malheureuse; ensuite on vit des danseurs et des chanteurs, et de distance en distance des orchestres devant lesquels on admirait de fort jolis quadrilles. Dans les Champs-Elysées ce n'était que jeux et plaisirs. La quantité de marchands de toutes espèces, qui s'y étaient établis, donnaient à cette promenade un air vivant qui ravissait. Le feu d'artifice fut tiré à neuf heures et demie; il était si considérable, qu'il fit l'admiration de toutes les personnes qui aiment les choses surprenantes.

Quant à moi, je réfléchissais à l'autorisation que je voudrais obtenir pour en tirer un, qui pût être dirigé contre les infâmes farfadets, afin de pouvoir les faire tomber et pulvériser en cendres, comme mes différentes pièces d'artifice.

Lorsque le feu fut fini, chacun put jouir de la beauté des illuminations, qui toutes étaient fort belles, elles durèrent très-avant dans la nuit. Le ciel avait repris toute sa sérénité, grâce à mon étonnant remède.

Eh bien! lecteurs, que pensez-vous de cette

scène? n'est-elle pas vraiment dramatique? Il y aurait, je crois, de quoi en tirer le sujet d'un beau mélodrame. J'ai cru, moi, qu'elle était assez piquante pour en faire rendre l'effet par le dessin qui est au frontispice de mon second volume. Jetez les yeux sur ce dessin, voyez comme il est vaporeux! Examinez l'air soucieux du pompier! Mais, par opposition, contemplez combien j'étais calme. Je semble dire à celui qui m'interrogeait: Tranquillisez-vous, vous n'avez rien à craindre, je remplis une mission céleste, le feu ne prendra jamais dans les appartemens où on fera l'opération anti-farfadéenne.

Ce dessin était nécessaire à mon ouvrage. Les deux autres qui seront attachés à mon second volume, me représentent dans le moment où j'opère contre les farfadets. Les trois lythographies du deuxième volume sont corrélatives, elles ne peuvent pas marcher l'une sans l'autre. Elles représentent les sensations différentes que j'éprouve selon la position où je suis. Là, comme je vous l'ai déjà fait observer, je suis calme. Ici, je suis attentif et persévérant. Dans cette autre opération, je suis rayonnant d'avoir triomphé de mes ennemis.

Lorsqu'il en sera temps, je donnerai l'explication, à mes lecteurs, des autres vignettes qui ornent mon ouvrage. Si j'ai anticipé pour

celles qui se trouvent à mon second volume, c'est que j'ai été entraîné par le récit que je venais de faire. En effet, la scène qui s'est passée entre moi et le caporal des pompiers est assez intéressante, pour qu'après la lecture de ce chapitre on ne s'empresse de jeter un coup-d'œil sur le dessin qui la représente. Je le regarde en ce moment..... Lecteurs, faites comme moi.

## CHAPITRE XII.

*Conférences avec des paysans et un militaire provençal en garnison à Vincennes. Mon remède est encore employé plusieurs fois avec efficacité.*

Le soir du 25 août, je rentrai chez moi, enchanté de ce que les émissaires du diable n'avaient pas réussi dans leur infâme projet de troubler la fête de notre bon Roi. Je continuai mes prières jusqu'au 29 du mois. Ce jour-là, j'eus un entretien avec des gens de la campagne, car j'ai toujours eu beaucoup de foi dans les connaissances astrologiques des campagnards. Je les consultai sur les besoins de la terre, sur la nécessité où ils étaient d'avoir du soleil ou de la pluie. Ils me répondirent que la terre

était déjà très-sèche, et qu'elle aurait besoin qu'il tombât un peu d'eau. Je me suis rendu à leurs raisons, j'ai dit : qu'il pleuve; et pour cela je fis trève à mes opérations. Mon souhait fut accompli : il plut, mais un peu trop.

Je me levai, le 30 août, à cinq heures, et je me mis en route de suite pour aller à Vincennes. A peine étais-je sorti de la barrière du Trône, que la pluie tomba à verse. Je m'adressai alors aux farfadets et leur dis : « Ah ! » coquins, vous profitez des momens où je me » mets en route, pour me mouiller; mais je » vais bientôt vous déjouer, en adressant une » prière à Dieu. » Je priai, et la pluie cessa.

Je continuai mon chemin jusqu'au château : de là, je me rendis à la porte de la barrière du polygone. Le premier militaire que je rencontrai, était un provençal, mon compatriote, des environs de mon pays. Il eut la complaisance de me faire les détails du désastre qui avait été occasionné par l'explosion du petit magasin à poudre du château ; le feu avait pris à des cartouches de poudre à tirer, que l'on préparait pour la fête. Il me fit aussi remarquer sur un mur éloigné du lieu de l'accident, l'empreinte du corps de l'imprudent que l'explosion de la poudre avait fait sauter à plus de deux cents pas. Lorsque j'eus visité toutes ces choses, qui

offraient des souvenirs douloureux, je proposai à mon compatriote de venir prendre un petit verre. Je lui donnai mon adresse, en l'invitant à venir me voir, et je le quittai.

De retour à la barrière du Trône, la faim se faisait tellement sentir, que je fus contraint d'entrer dans un cabaret pour déjeûner. Je fus très-satisfait de ne payer le vin que sept sous, d'autant que je le trouvai meilleur que celui que l'on paye seize sous dans l'enceinte de Paris. La rivière n'est pas aussi près des marchands de vin des barrières, que de ceux qui habitent le grand village. Je revins ensuite chez moi, puis je me rendis le soir à Saint-Roch. En sortant de la prière, je remarquai que, par un effet de la puissance divine, le temps était très-beau.

Le lendemain j'étais dans une maison où l'on parla de la récolte, on prétendait qu'elle serait abondante en grains et en fruits. J'avoue que ces paroles me firent un grand plaisir, et je dis aux maîtres de céans qu'ils pouvaient en rendre grâces à mes prières ; que sans elles on ne pourrait se féliciter d'avoir sauvé les biens de la terre. Comment ! me dit-on, seriez-vous pour quelque chose dans la pluie et le beau temps ? — Je ne m'en flatte pas ; mais j'ai grande confiance en Dieu, je le prie et j'espère. — Eh bien !

priez-le donc d'arrêter le mauvais temps qui se prépare en ce moment. — Oui, Messieurs, je le prierai, et vous en verrez les effets. Je sais me soumettre, d'ailleurs, aux volontés du grand régulateur de nos destinées. Je sortis à l'instant et je m'en revins à la maison.

Il était une heure vingt ou trente minutes, lorsque la grêle tomba. Je priai Dieu, j'allumai tous mes feux, je fis mes opérations, et la grêle cessa. Le ciel se montra dans toute sa beauté à cinq heures quarante-huit minutes. J'allai à Saint-Roch, et je m'en revins à la maison par le chemin que j'avais choisi pour faire mes diverses stations. J'eus le bonheur de voir mes peines récompensées : le temps était tout-à-fait au beau. Je jouis encore une fois d'entendre toutes les personnes qui se promenaient, vanter la sérénité du ciel et la pureté de l'atmosphère.

Le 1er septembre, je passai l'après-midi près de la maison des personnes qui m'avaient dit de prier pour avoir du beau temps. J'y entrai, et leur demandai quel temps il avait fait depuis que je ne les avais vues, et quel temps il faisait aujourd'hui. Elles me firent beaucoup de complimens. Eh bien ! leur dis-je, c'est en raison du travail que j'ai fait hier contre les farfadets, que vous avez un si beau temps aujourd'hui. On me félicita et on m'invita à prier pour avoir de

belles vendanges. J'observai que cela ne dépendait pas de moi; mais que, pourtant, après les avoir demandées à Dieu, je ferais mes opérations pour obtenir un bon jus de la treille. Nous vous en prions, me dit-on, et nous vous en aurons une grande obligation. Je sortis très-satisfait. Je suis aimé de Dieu.

Dans les derniers jours du mois d'août, j'avais vu des personnes avec lesquelles j'étais lié d'amitié, elles me dirent avec familiarité : M. Berbiguier, vous savez que nous avons besoin de pluie ; et, comme à l'aide de vos opérations et surtout de vos prières, vous avez les moyens d'opérer la pluie et le beau temps, nous vous invitons à nous procurer l'eau qui est nécessaire pour favoriser l'abondance.

Messieurs, leur dis-je, vous m'attribuez des pouvoirs qui n'appartiennent qu'à la Divinité. Je vous déclare que je n'ai aucuns moyens pour obtenir ce que vous désirez. Je me borne à prier Dieu. Il est juste et bon en toutes choses, nous devons nous en rapporter à sa miséricorde divine. Apprenez donc, puisque vous ne le savez pas, que les opérations que je fais ne sont, ni pour nous préserver, ni pour demander de la pluie, mais qu'elles sont dirigées contre les ennemis de la puissance divine, pour m'assurer si les mauvais temps nous viennent

par leur maléfice, ou si nous devons nous y soumettre par obéissance aux lois divines, auxquelles ces monstres ne veulent jamais se soumettre. Quand je reconnaîtrai que la pluie nous vient par ordre de Dieu, je la laisserai tomber, et mes opérations seront nulles; mais si elle est l'ouvrage des malfaiteurs dont nous avons à nous plaindre, j'ose me flatter qu'alors mes prières multipliées et mes opérations ne seront pas toujours infructueuses. Mes amis me firent compliment de ma modestie et de la manière dont je rapportais toutes mes actions à Dieu et non à moi. Ils me dirent que chacun convenait que l'on m'avait beaucoup d'obligation; qu'on ne faisait que me rendre justice, en me considérant comme un homme utile à la société, et qu'il serait à souhaiter, pour la ville de Paris, que je voulusse bien m'y fixer.

Tant de complimens blessaient ma modestie, je pris la parole pour les faire cesser : Messieurs, je vous assure que je ne fais rien que tout autre ne puisse faire. Ma grande vertu, c'est la foi, elle seule nous sauve; ayez-en, et vous serez heureux dans vos opérations, comme je le suis dans les miennes. Ces paroles convainquirent mon auditoire. Je saisis ce moment pour le laisser réfléchir.

## CHAPITRE XIII.

*Réflexions sur les vicissitudes humaines. Conseils à mes semblables.*

Que MM. les habitans de Paris et ceux des environs comparent le temps du mois de juillet 1819 à celui du mois d'août de la même année, ils conviendront qu'il est bien plus agréable de vaquer à ses affaires par un beau temps, de se promener, d'aller à la campagne, comme on l'a fait pendant ce dernier mois, que d'être abîmé par la pluie, le vent, l'orage, etc., comme on l'a été pendant le mois précédent. Si le temps pluvieux et orageux avait continué, que seraient devenus les voyageurs, les ouvriers qui travaillent en plein air, et qui sont ainsi exposés aux bourasques et aux tempêtes?

Il en est de même des biens de la campagne, ils ne peuvent prospérer s'ils sont submergés ou renversés par la grêle. Toutes les classes de la société, et toutes les plantes, en général, sont bien plus heureuses quand elles n'éprouvent aucun de ces fléaux. Eh bien! il est donc constant que j'ai appris, par mon

travail, que le temps qu'il avait fait en août était l'ouvrage de Dieu, et que celui du mois précédent était celui des magiciens, sorciers ou farfadets qui ont fait pacte avec le diable. Les personnes qui voudront bien lire mon ouvrage m'approuveront, j'en suis certain, d'avoir écrit contre l'influence maligne que le démon a usurpée sur l'espèce humaine; car, d'après l'Ecriture sainte, on sait qu'il n'est pas au monde un monstre plus accompli que le chef des farfadets. Voyez-le, pour notre malheur, favoriser ses émissaires sur la terre, tandis qu'il est occupé à diriger ses états souterrains au milieu des enfers. Sa voix est encore plus effrayante que son corps, tout tremble à son aspect et à sa parole, si l'on peut appeler parole le cri d'un monstre infernal.

Depuis long-temps je me suis familiarisé avec les cruautés de ses émissaires, j'ai compris leurs atrocités, j'ai découvert leurs intentions perfides, et j'ai trouvé que le meilleur recours qu'on puisse employer contre leur scélératesse, c'est la prière et les opérations que j'ai très-heureusement imaginées pour les combattre.

Tout ce que j'ai entrepris et fait pour traverser leurs intentions m'a été suggéré par les plaintes journalières que j'ai entendues dans le monde; je ne pouvais être insensible aux gé-

missemens des malheureuses victimes du mauvais temps.

Quelle satisfaction pour moi ! me disais-je, en remarquant la joie répandue sur le visage des infortunés que j'avais secourus par ma science ; les expressions du contentement que je voyais dans tous leurs traits étaient pour moi la plus douce et la plus belle des récompenses.

C'en était bien assez pour m'encourager à agir toujours de la sorte toutes les fois que les farfadets voudraient abuser de leur pouvoir pour faire tomber la pluie, la grêle, la neige, gronder la foudre ou faire souffler le vent, sans autre motif que celui de nous faire du mal. Que d'actions de grâces ne dois-je pas à Dieu pour m'avoir donné des connaissances si utiles aux hommes et si préjudiciables à leurs ennemis ! Mais ma modestie me fait une loi de ne pas m'attribuer toute la gloire de ce bienheureux résultat.

Je me borne seulement à inviter les personnes vraiment pieuses, qui se font un devoir de conscience de rapporter toutes leurs actions à la divinité, soit qu'elles demeurent en France ou dans l'étranger, à faire le remède que je leur ai déjà indiqué plusieurs fois, de manière à ce que le meilleur commerce sur toute la terre soit celui de marchands de cœurs de bœuf, de

soufre, de sel, d'aiguilles, d'épingles, de vinaigre et de tabac, d'autant mieux que je recommande expressément de payer avec générosité tous les ingrédiens qui doivent procurer à mes imitateurs le repos et la jouissance de mon bienfaisant talisman.

Ceux qui, comme moi, feront mon remède, doivent adresser au Seigneur cette prière : « O » mon Dieu ! si telle est votre volonté de nous » faire éprouver du mauvais temps, nous de- » vons nous y soumettre; mais si ce mauvais » temps est occasionné par le maléfice de nos » ennemis communs, faites, ô mon divin maître, » que le travail que je vais faire contre les es- » claves de Satan puisse leur ôter les moyens » de faire souffrir les malheureux en leur fai- » sant éprouver la misère, qui est le plus grand » des maux que puisse supporter l'honnête » homme. »

C'est après cette prière qu'on connaîtra l'efficacité ou la non efficacité du remède. Si le mauvais temps se maintient, c'est que Dieu le veut, et nous devons encore nous soumettre à ses ordres divins, puisqu'ils ont pour but d'accorder ce qu'il juge nécessaire à la fertilité de la terre et à la santé des hommes. L'architecte du monde sait et voit tout; c'est pour cela qu'à une trop grande sécheresse il fait succéder une

forte pluie, et qu'à une trop grande pluie il oppose le beau temps.

La religion chrétienne est la consolatrice de nos souffrances, c'est dans ses préceptes que j'ai puisé et puiserai ma persévérance et ma résignation.

## CHAPITRE XIV.

*Quelques mots de plus sur les planètes. Discussion scientifique à ce sujet.*

J'ai déjà parlé des planètes, j'en dois parler souvent. Plusieurs personnes, avec lesquelles je causais, me demandèrent un jour ce que c'était que mes planètes. Vous en parlez, me dirent-elles, à propos de pluie et de beau temps. — Messieurs, j'entends par planètes l'astre lumineux que les farfadets emploient pour soumettre une ou plusieurs personnes à leur empire. C'est ainsi qu'ils placent leurs victimes sous l'influence de la planète du vent, de la pluie, de la neige, de la grêle ou de l'orage, et qu'ils s'en emparent ensuite comme d'une proie qui leur appartient; mais leur opération n'est parfaite que lorsque, par leur infâme manége, ils ont dé-

truit l'effet de notre étoile bienfaisante ; sans cela ils ne pourraient peut-être pas nous soumettre à leurs lois, parce qu'il y aurait un combat inévitable entre notre étoile protectrice et la planète destructive qu'ils lancent contre nous.

Mais, Monsieur, me répondit-on, la pluie et la neige sont souvent nécessaires aux productions de la terre, à sa culture et aux plantes qu'elle produit : l'une est propre à faire mourir les insectes qui endommagent les plantes, les arbustes et les arbres fruitiers ; l'autre nous est souvent favorable pour arroser la terre, qui ne produirait que peu de récolte sans ce secours divin. Cela est si vrai, ajouta-t-on, que lorsqu'il a régné pendant un certain temps une sécheresse trop longue, on fait dans la campagne une procession à laquelle un bon nombre de fidèles prend part pour obtenir de la faveur divine la pluie nécessaire à la récolte ; dans le cas contraire on prie Dieu de la faire cesser quand elle est trop abondante. Les vents et les orages sont souvent favorables pour purger l'air qui se trouve quelquefois trop épais et trop resserré dans l'atmosphère; alors la pression des nuages forme une détonation qui produit un orage, en raison des obstacles qui s'opposent à son effet ; et ce bruit effroyable, que rien ne peut arrêter, nous annonce que l'air a repris son équilibre et se

trouve dégagé de la pesanteur sous laquelle nous étions accablés.

J'avais à faire à forte partie, et cependant je répondis à mes frondeurs audacieux que je n'étais pas tout-à-fait de leur avis, en leur faisant comprendre, autant qu'il me fut possible, que Dieu ayant tout prévu, avait par conséquent pourvu à tout. Je leur donnai pour solution que tout ce qui est extrême est mal; que ce qui est mal est un vice, et qu'assurément le vice n'est pas en Dieu. Je consens bien, leur dis-je, qu'il fasse du vent, qu'il tombe de la pluie, de la neige, et qu'il éclate quelques orages pour purger l'air corrompu qui pourrait, par la suite, nous occasionner une peste inévitable; je crois même que la pluie est nécessaire pour arroser la terre, et que le vent est utile pour la sécher; mais vous conviendrez que le trop est trop, et que les extrêmes n'ont jamais rien produit de bon. Or, les extrêmes ne sont jamais l'ouvrage d'un Dieu qui est juste et bon, et qui ne veut pas, sous le prétexte de nous faire du bien, nous envoyer beaucoup trop de vent ou de pluie pour nous faire du mal. Je conclus de ma réponse que la plus grande partie des mauvais temps qui nous désolent, ainsi que les autres maux auxquels nous sommes exposés, sont en-

tièrement l'ouvrage des farfadets et non l'effet de la volonté du Seigneur. — Mais, Monsieur, permettez-nous de vous observer que de tous temps ces choses ont eu lieu, qu'elles sont à la connaissance de tous les siècles passés. — Oui, j'en conviens ; mais c'est parce que de tout temps il y a eu des farfadets, et que jusqu'à ce jour personne n'a combattu leurs infâmes manœuvres ; mais il y a un terme et un commencement à tout. Que savez-vous si Dieu ne m'a pas choisi pour être le fléau de la race farfadéenne ? Ne faut-il pas, pour combattre les farfadets, connaître leurs noirceurs et persuader aux mortels qu'ils doivent s'armer du bouclier de la foi pour les détruire ou prévenir les coups qu'ils pourraient en recevoir ? Souffrez, Messieurs, que je vous pose un dilemme raisonnable au sujet de la trop grande quantité de pluie que nous avons vu tomber : Ou Dieu voulait nous punir par un nouveau déluge, ou les dernières pluies ne sont pas son ouvrage. Car, par analogie, que penseriez-vous d'un père qui, pour désaltérer son enfant, que la soif incommoderait, l'obligerait à boire d'un seul trait un sceau plein d'eau ? Ne serait-ce pas donner un remède pire que le mal ? et ce père insensé ne pourrait-il pas s'accuser de noyer son fils au

lieu de le désaltérer? Voilà justement ce qu'on ne peut supposer, sans crime, de la part d'un être aussi bon, aussi juste que Dieu.

Mes raisonnemens étonnèrent mes gloseurs; aussi n'osèrent-ils plus rien répondre, si ce n'est que je les avais confondus par mes raisonnemens scientifiques. Et pourtant je ne me suis pas livré toute ma vie à étudier, mes connaissances ne peuvent être attribuées qu'à une faveur toute particulière du Dieu que j'adore et que je sers avec tant de ferveur.

C'est en faisant ces réflexions que je me séparai de mes discoureurs. Je crois que dans cette occasion je fus plus heureux que l'apôtre, ma voix ne se fit pas entendre dans le désert. Ah! je suis vraiment glorieux lorsque je puis triompher de l'incrédulité de quelques hommes, qui se croient instruits parce qu'ils se permettent de déraisonner. Les grands principes du bien finiront par l'emporter sur le sophisme d'une philosophie mal entendue.

Oui, ce que je n'ai pas fait jusqu'à ce moment, parce que mon éloquence verbale n'est pas persuasive, aura un résultat satisfaisant lorsque mon livre sera dans les mains de mes semblables qui auront confiance en moi.

# CHAPITRE XV.

*Nouvelles preuves de l'efficacité de mes Stations. Mon voyage au Calvaire et à Saint-Cloud.*

En 1819, dans le mois de septembre, je sortais de l'église de Saint-Roch, le temps était si couvert qu'on ne voyait ni le ciel ni la terre; je pensai qu'il était nécessaire de me livrer, sans tarder, à quelques-unes de mes opérations anti-farfadéennes. J'en demandai la permission à Dieu en lui adressant ma prière accoutumée. Lorsque je l'eus terminée, je continuai mon chemin, et je fis une station au Carrousel, vis-à-vis le palais du Roi; j'en fis une seconde près du pont au Change, et de là je revins au pont Royal, comme j'avais l'habitude de le faire depuis que je me livrais à ces exercices religieux.

Chose remarquable, en marchant et en faisant mes prières, je vis les nuages se séparer et se dissiper sensiblement, on eût dit qu'ils descendaient sur ma tête pour m'annoncer que le beau temps allait venir. Ma promenade était à peine finie, que le ciel fut entièrement pur et brillait d'un nombre infini d'étoiles. Personne ne pouvait se rendre compte d'un changement

si prompt, chacun disait à cet égard tout ce qu'il pensait ; mais les raisonnemens du vulgaire prouvaient bien qu'il était tout-à-fait ignorant sur les véritables causes de ce phénomène; personne n'avait vu et compris ce que Dieu m'avait fait la grâce de me faire voir et de me faire comprendre. Je ne jugeai pas à propos d'instruire l'ignorance, pour ne pas avoir à soutenir des discussions sur la puissance divine; je me bornai à remercier Dieu de la faveur qu'il m'avait faite; je pensai que mon lecteur judicieux et éclairé aurait la faculté de réfléchir comme moi sur la réalité et l'utilité de mes connaissances.

Quelques jours après cet événement, c'était, je crois, le 11 septembre, à dix heures du soir, après avoir fini mes prières, je vis le ciel bien étoilé: je m'en réjouis beaucoup, parce que j'avais l'intention de faire le lendemain matin mes prières au saint Calvaire.

On le sait, je ne me couche que très-rarement : à minuit, je regardai le ciel comme pour le contempler; j'aperçus qu'il était tout couvert de nuages se dirigeant avec une rapidité étonnante du nord-ouest au sud-est. Je voulus alors me reposer un moment pour prendre les forces nécessaires à mon pélerinage. Le 12, au matin, je fus très-surpris de voir le temps tout

couvert ; mais j'avais promis à Dieu d'aller au Calvaire, je voulus tenir ma parole, et je sortis de chez moi à quatre heures et demie du matin.

Chemin faisant je me livrai à mes réflexions. Il n'est pas une plante, pas un arbre, me disais-je, qui ne soit un bienfait de Dieu, soit pour les hommes, soit pour les animaux ; mais les animaux sont plus heureux que nous, leur nourriture est pure et sans apprêts, ils ne craignent pas qu'une main malfaisante atténue le suc qui entretient leur existence, tandis que nous autres créatures civilisées nous sommes en butte à la méchanceté de nos semblables ; j'en suis un exemple bien frappant, car enfin qu'ai-je fait aux hommes farfadets pour être tourmenté comme je le suis ? je n'ai jamais envié le bien d'autrui, je n'ai jamais dit du mal de personne, ma conscience n'a rien à se reprocher, et si je ne fais pas autant de bien que je désirerais en faire aux pauvres par mes aumônes, c'est que j'emploie mes deniers à préserver le monde de la méchanceté des ennemis de la foi et de notre humanité. Ces réflexions, qui se renouvelaient sous différentes couleurs, m'occupèrent pendant toute ma route.

Enfin j'arrivai au saint lieu ; mon premier devoir fut d'entrer à la sacristie et de demander à un prêtre qui s'y trouvait, s'il pourrait dire

une messe à l'instant et à l'intention de la Vierge Marie. Ce ministre du Très-Haut me dit avec beaucoup de sagesse que cela n'était pas possible pour ce jour-là, attendu que toutes les messes du jour étaient retenues et payées d'avance, comme cela se pratique toujours; mais que si cela pouvait m'accommoder, il me promettait que le lendemain j'en aurais une pour mon compte. J'acceptai très-volontiers cette aimable proposition, et je priai le chapelain de recevoir d'avance ce qui lui revenait de droit, parce que j'ai toujours trouvé très-juste que le prêtre vécût de l'autel. J'assistai néanmoins à la messe qui allait se dire, afin de ne pas perdre le temps que je devais rester dans ce saint lieu.

Quand la messe fut dite je m'éloignai de la foule des fidèles pour me livrer à mes prières particulières et à mes cérémonies d'usage. Un grand nombre de petits chemins conduisent au Calvaire, je fus remarqué par une quantité prodigieuse de personnes qui virent le mouvement de mes bras élevés vers le ciel, que je dirigeais tantôt du nord au sud, et tantôt de l'est à l'ouest, afin de demander à Dieu d'empêcher les méchans de causer aucun ravage dans aucune des quatre parties désignées par les mouvemens télégraphiques de mes bras; dans le même

moment ces personnes virent, ainsi que moi, tous les nuages se dissiper et le temps devenir fort beau. Je remerciai Dieu de cette nouvelle faveur et je pris la route de Saint-Cloud pour jouir des plaisirs d'une fête renommée dans toute la France. C'était la foire du village.

Je m'y suis beaucoup promené, quoiqu'un peu fatigué par la route que j'avais déjà faite depuis quatre heures et demie du matin. Je ne remarquais guères les longueurs des chemins, car les réflexions sans nombre qui m'occupaient m'empêchaient de calculer les distances; je marchais toujours seul, et sans avoir envie de me rendre compte du chemin que j'avais fait dans la journée.

Je parcourus le parc de Saint-Cloud; j'eus, comme tant de personnes qui aiment les belles choses, le plaisir de voir jouer les eaux. Pendant que je prenais part à ce charmant spectacle, je crus m'apercevoir que le temps se couvrait; j'en accusai la race infernale, que j'apostrophai de cette imprécation : « Monstres, coquins, scélérats, je devine quelle est votre envie! c'est parce que ce lieu renferme un grand nombre d'honnêtes gens qui viennent se divertir un instant et faire trève aux peines et aux travaux qu'ils éprouvent toute l'année, que vous

voulez les en punir en lançant contre eux une planète furibonde ; mais je vous attends de pied ferme. »

En prononçant ces mots, j'entrai dans un cabaret pour prendre quelques forces ; je remarquai que le vin était fort bon ; il est vrai qu'ayant marché toute la journée, il est possible que la fatigue ait excité mon indulgence, puisque j'entendis d'autres buveurs qui s'en plaignaient.

Lorsque je fus restauré je repris la route de Paris, durant laquelle je me disais : Je voudrais bien savoir à quoi servent les moyens que les magiciens emploient pour troubler le beau temps et nous menacer de pluie, d'orages, etc., puisqu'ils savent maintenant que par la grâce de Dieu, les prières que je fais dissipent tous leurs projets en moins d'une demi-heure. La réponse est facile : les farfadets ne veulent pas perdre l'habitude du crime ; ils espèrent peut-être triompher de mes efforts.

## CHAPITRE XVI.

*Mon retour du Calvaire. Mort de mon fidèle Coco, dont les Farfadets étaient jaloux.*

Lorsque j'arrivai du Calvaire mon écureuil vint me caresser comme à son ordinaire pour

prouver l'amitié qu'il avait pour moi. Cette petite bête était vraiment la seule consolation que j'avais ; je lui rendis de tout mon cœur caresse pour caresse, et en m'occupant du soin de me mettre à table, je l'invitai à venir me tenir compagnie. Elle vint en effet se mettre à côté de moi.

Le pauvre Coco ne mangea pas comme à son ordinaire, il me quitta pour aller se coucher. Mais hélas ! ce fut pour la dernière fois !.... Il pressentait peut-être le sort qui l'attendait. Les farfadets, mes lecteurs le savent, ont le funeste pouvoir d'endormir et de faire transporter où ils veulent les personnes, objets de leur haine, pour les poursuivre à leur volonté ; ils ont, à plus forte raison, le pouvoir de faire ce qu'ils veulent à un animal sans défense.

Coco avait pour habitude de se placer dans une des manches de ma redingote du matin, que je plaçais au pied de mon lit ; il était ainsi à portée de venir me souhaiter bonne nuit, de s'étaler à mes côtés pour me féliciter lorsqu'il s'apercevait que je voulais prendre un peu de repos, et puis il allait reprendre sa place ordinaire.

Cette fois ce fut tout le contraire, les enragés farfadets le placèrent entre le drap du lit et mon matelas. Lorsque je voulus me cou-

cher, et au moment où je posai un genou sur mon lit, un farfadet me prit par les épaules et me bouscula avec violence. Hélas! je ne puis revenir encore de ma douleur! je sentis qu'en me plaçant à l'endroit ordinaire j'écrasais mon pauvre petit écureuil. Qu'on juge de mon désespoir! Coco n'était plus! je fus privé du seul être vivant qui me consolait dans mes peines. Ce fut en vain que je cherchai à lui prodiguer mes soins, le mal était sans remède; les farfadets l'avaient désigné pour victime! Ils ont voulu me punir par la privation de l'objet qui m'était le plus cher, et pour comble de rage ils ont exigé que moi-même, à mon insu, et par imprévoyance, j'immolasse un être faible, sans défense et sans malice. Voilà de ces traits qui caractérisent mes cruels ennemis.

La pauvre bête ne survécut pas un jour à l'assaut qu'elle avait éprouvé, elle mourut dans la matinée du lendemain qui avait suivi sa catastrophe. Mon premier soin fut de la faire embaumer afin que ses tristes restes pussent me rappeler le souvenir de ses actions et de ses vertus. J'ai placé Coco sous un verre; le bout de sa queue, coupé par M. Etienne Prieur à la fin de 1816, est placé entre ses deux pattes de derrière; il est dans une position qui me rappelle ses gentillesses et ses talens. Je ne sais

si l'aspect du cadavre de ce petit animal est pour les farfadets la tête de Méduse : ils viennent beaucoup moins me visiter pendant le jour; mais en revanche ils sont toujours sur moi pendant la nuit. O mon cher coco ! peut-être qu'ils voudraient me procurer la mort que je t'ai donnée ! ils voudraient m'étouffer, les cruels !..

## CHAPITRE XVII.

*Menaces qui me sont faites par mon compatriote Chaix, de Carpentras.*

Dans le mois d'août 1819, M. Chaix, de Carpentras, qui me trouva chez mon cousin, M. Comaille, me dit d'un air très-sévère, qu'il savait que je faisais un Mémoire contre les magiciens, ses amis, et contre lui ; mais d'y prendre garde, qu'il me poursuivrait devant le Tribunal correctionnel, quand même il devrait, pour plaider, manger sa dernière chemise. Je me comportai avec lui très-philosophiquement ; bien loin de faire attention à une menace aussi ridicule, je pris ma canne et mon chapeau et je me retirai sans dire une parole.

Quelques jours après j'étais encore chez M. et madame Comaille ; M. Chaix entra, et dit d'un

air boursoufflé : Je suis bien tourmenté depuis avant-hier, je souffre terriblement; je suis piqué par des épingles depuis la tête jusqu'aux pieds, et j'ai failli être étouffé par une odeur de soufre. Je vis où il en voulait venir, et pour éviter toute explication, je sortis comme je l'avais fait quelques jours auparavant. Il est vrai que cette fois j'éprouvai un certain plaisir en pensant que les tourmens qu'il ressentait étaient l'effet des opérations que j'avais faites contre les farfadets.

C'est peut-être aussi par l'effet de mon salutaire remède que M. Sabatier, célèbre médecin, élève de M. Pinel, mon cruel ennemi, est atteint d'une maladie que toute la faculté ne peut définir. On a jugé à propos de le faire aller dans son pays natal, pour lui faire prendre un air meilleur ; il souffre beaucoup, mais sans pouvoir connaître ni indiquer les causes de ses véritables souffrances. Ce M. Sabatier est aussi de la société infernale. Et comment ne serait-il pas malade ? S'il faut s'en rapporter à ce que disent de lui ses amis, il mène une vie scandaleuse, il passe les nuits dans les orgies du diable ; après avoir bien mangé il va abuser des femmes. Et qui pourrait résister à une vie aussi déréglée que celle-là ?

J'ai donc lieu d'espérer que MM. Prieur fils et

M. Papon Lomini, son cousin, éprouveront le même sort ; ils ont sacrifié leur liberté au vil plaisir d'être associés à la compagnie de Belzébuth. La société nombreuse dont ils font partie, et qu'ils ont grand soin de m'envoyer pour augmenter mes souffrances, ne sera pas exempte de ma vengeance. C'est ainsi que je verrai finir tous mes persécuteurs, que je donne tous au diable de bien bon cœur.

Les méchans ne doivent pas espérer de jouir toujours de leurs impunités : à force de faire du mal on fatigue la clémence de Dieu ; ce n'est qu'alors qu'il fait éprouver aux pervers les tortures qu'ils ont fait éprouver eux-mêmes à l'homme juste.

D'après cela, M. Chaix doit voir où nous entraîne un sot orgueil. L'indiscret a été forcé de faire l'aveu de ses souffrances ; il dit maintenant à qui veut l'entendre, qu'il éprouve les plus cuisantes douleurs, qu'il est sans cesse piqué par des épingles ou des aiguilles acérées qui le meurtrissent depuis la tête jusqu'aux pieds. Tant pis pour lui : ceux qui penseront comme moi n'auront pas pitié de ses souffrances, ils diront que c'est un bienfait de la divinité d'avoir procuré à mes opérations les résultats que je souhaitais qu'elles eussent contre les farfadets. Il m'est cruel pourtant de me

réjouir du mal que je fais à un de mes compatriotes..... Mais aussi pourquoi a-t-il fait pacte avec le démon !....

## CHAPITRE XVIII.

*Le Cauchemar nous est procuré par la persécution des Farfadets.*

Mes lecteurs doivent bien se pénétrer de la nécessité d'employer le spécifique que mon remède procure aux victimes des farfadets. Tous les maux que nous ressentons sont l'ouvrage de ces misérables.

Le neveu et la nièce d'un Monsieur de mon quartier, dont les mœurs et la probité sont très-pures, se plaignirent un jour, en ma présence, à leur oncle, d'être depuis long-temps tourmentés par le cauchemar. Je leur observai franchement qu'ils étaient dans l'erreur, et qu'ils ne devaient pas partager les préjugés du vulgaire, que les farfadets sont intéressés à tenir dans l'ignorance, par cela seul qu'on ne veut peut pas se donner la peine d'approfondir les véritables causes des maux que ces méchans nous font éprouver.

J'invitai les deux jeunes gens à se désabuser sur leurs souffrances qu'ils voulaient bien attribuer au cauchemar. Ne croyez pas, leur dis-je, qu'il existe aucun mal que l'on puisse appeler ainsi. Ouvrez tous les Traités de Médecine, et vous n'y verrez aucun remède indiqué pour cette maladie, qui n'est, au fait, qu'un malaise que le diable nous procure très-souvent, en se déguisant en chat. Voilà pourquoi on nous représente le cauchemar sous l'emblême de cet animal astucieux. Et, en effet, le cauchemar est représenté par une personne couchée sur le dos, ayant sur la poitrine un chat farfadet qui lui gêne la respiration et voudrait la faire expirer. Vous conviendrez, d'après cette démonstration, que ce sont les magiciens qui vous font éprouver ce malaise ; ils sont jaloux de votre intimité, et ces démons veulent tout tenter pour troubler votre union. Il faut donc les contrarier en faisant promptement usage du remède que j'ai déjà indiqué à M. votre oncle, vous vous en trouverez bien, je vous assure.

Je fus quelques jours sans revoir ces jeunes gens. L'oncle, que je rencontrai le premier, me remercia sincèrement du service que j'avais rendu à ses neveu et nièce, et m'assura que depuis qu'ils avaient opéré contre les farfadets, ils jouissaient d'une parfaite tranquillité.

Voilà la preuve complète que le cauchemar est une œuvre du démon qui flatte parfois les sensations des mortels qui refusent de s'associer à son brigandage. L'amant passionné pour une beauté vertueuse rêve qu'il est dans les bras de celle qui lui résista de tout temps; le procureur rêve qu'il est honnête homme ; le médecin voit autour de lui tous les malades qu'il croit avoir arrachés au tombeau ; la duègne croit n'avoir que quinze ans ; les filles du Palais-Royal croient être dans un couvent de religieuses; l'esclave rêve l'indépendance; l'avare donne un repas superbe à tous ses voisins; l'homme de lettres n'écrit que pour instruire ses semblables, et le journaliste se croit un apôtre de la vérité.

Qu'on appelle tout cela cauchemar, je le veux bien, puisque je ne puis pas détruire les préjugés qui gouvernent le monde ; mais moi, je dirai toujours que c'est l'ouvrage des farfadets, qui viennent nous éprouver lorsque nous sommes dans les bras de Morphée.

Je crois avoir prouvé par cette dernière démonstration qu'il existe deux cauchemars: le premier, qui nous fait jouir; et le deuxième, qui nous fait éprouver des tourmens, en dormant.

## CHAPITRE XIX.

*Mon remède guérit une Dame qui m'est présentée par la propriétaire de la maison que j'occupe.*

Vers la fin de septembre 1819, la maîtresse de la maison que j'habite prit la peine de monter à ma chambre, pour me prier de venir donner des conseils salutaires à une dame de ses amies, attaquée de la maladie que je nomme *mal farfadéen*. Cette dame me dit qu'elle était victime de la malice des magiciens.

Je pris la liberté de lui faire plusieurs questions sérieuses sur son état. Je lui demandai les motifs qui me procuraient l'avantage de traiter une dame bien aimable. Je lui fis des questions sur l'état de sa santé, sur ce qu'elle éprouvait le jour, la nuit? Je lui demandai encore si on ne la volait pas? Elle me répondit qu'elle n'avait jamais trouvé de dérangement dans l'état de ses affaires. Je conclus de mes questions, de ses réponses et de mes observations, que son mal n'était autre chose qu'une agitation perpétuelle, occasionnée par les farfadets, qui probablement avaient envie de jouir d'elle.

Après avoir profondément réfléchi sur les conseils qu'elle attendait de moi, je lui dis que, vu sa position, je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'elle opérât mon remède, pour être guérie radicalement. Je lui fis le détail des ingrédiens qu'il fallait employer pour cela.

Cette dame fut très-satisfaite de la recette que je lui donnai; et bien loin de répugner (comme font tant de personnes indisposées) à faire ce remède salutaire, elle parut très-joyeuse de l'ordonnance du médecin. La maîtresse de la maison, enchantée de la docilité de son amie, et pour faciliter plutôt sa guérison, lui offrit de lui prêter les ustensiles qui lui avaient servi, quelques jours avant, pour faire la même opération.

Il se passa plus de quinze jours sans que j'entendisse parler de ma malade; car malgré ma haîne pour presque tous les enfans d'Esculape, je n'en suis pas moins *le médecin anti-farfadéen*. Mon hôtesse en paraissait fort en peine. Enfin ma malade revint chez moi d'un air tout effrayé. Je la saluai respectueusement, et la priai de me dire des nouvelles de sa santé, et de m'apprendre en même temps par quelle raison elle nous avait privés du plaisir de la voir depuis si long-temps, sans avoir donné de ses nouvelles. Elle nous apprit qu'un événement mal-

heureux, qui lui était arrivé, l'avait privée du plaisir de nous voir ; qu'au moment où elle était occupée à faire mon remède, le vase dans lequel elle préparait ses opérations fut renversé et lui tomba sur les jambes, ce qui lui fit éprouver de très-grandes souffrances et la força de garder la chambre.

Sitôt que je pus sortir, ajouta-t-elle, je me suis décidée à aller voir M. Moreau père, physicien renommé, afin de le consulter sur ma situation. Ce Monsieur me dit, à la suite de mes observations, que j'étais enceinte depuis deux mois, ce qui m'affligea plus que ma brûlure. Il fit plus, il devina que je devais retourner chez un autre Monsieur plus âgé que lui, et que j'avais déjà consulté ; que probablement ce Monsieur me tirerait d'embarras, puisqu'il connaissait la cause de mon mal. J'ai donné pour cela trois francs à ce M. Moreau, pour reconnaître ses soins et payer ses conseils. — Ah ! Madame, puisque M. Moreau a bien voulu vous renvoyer à moi, je vous conseille de faire encore mon même remède, à double dose, et d'avoir bien soin, lorsque vous piquerez les cœurs de bœuf, de dire, en y fichant les épingles : « Monstres, » coquins, sorciers, charlatans, farfadets, voilà » les noms que vous méritez, je désire que » toutes les épingles que je fiche dans ce cœur

» servent de récompense à vos travaux infer-
» naux. » Vous verrez, Madame, les effets de cette salutaire imprécation. Prenez courage; que votre première disgrâce ne vous détourne pas de suivre votre projet; il faut continuer à travailler contre nos ennemis, et soyez persuadée qu'ils n'ont renversé votre vase que pour chercher à vous ôter les moyens de leur nuire. Vous auriez très-grand tort de rester en si bon chemin; plus ils font d'efforts pour vous contrarier, plus il faut redoubler de courage pour les combattre et leur faire perdre tout espoir de vous tourmenter à l'avenir. Après m'avoir remercié de mes conseils, cette dame me fit l'aveu qu'elle s'était aperçue qu'on lui avait enlevé 10 fr. en plusieurs petites pièces et à différentes époques; qu'elle ne savait comment cela se pouvait faire, puisqu'elle avait le soin de retirer la clef de son secrétaire et de la placer dans sa commode, où elle la cachait très-soigneusement, et d'où, sans savoir comment, on la lui enlevait sans cesse. Il n'en faut plus douter, ajouta-t-elle, c'est l'ouvrage des sorciers, qui ne se plaisent que dans le désordre, et qui veulent me faire perdre mon temps à chercher ce qu'ils m'enlèvent; mais ils n'y réussiront pas, puisque désormais c'est près de vous que je veux venir m'instruire.

Après tous ces détails sur la méchanceté de nos cruels ennemis, cette dame me remercia des conseils que je venais de lui donner, et me promit de les suivre à la lettre ; je ne la laissai pas sortir sans l'inviter à me donner, le plus souvent qu'elle le pourrait, des nouvelles de sa santé ; elle le promit, et je fus ravi d'avoir eu une malade à guérir qui se soumettait avec autant de docilité à mes conseils ; elle avait sans doute jugé mon désintéressement, qui sera bientôt apprécié par tout le monde. Alors j'espère que la réputation que je dois acquérir par les attestations des personnes que j'ai guéries, deviendra universelle et m'attirera une foule de consultations, que je me ferai un devoir de donner gratuitement pour le bien de l'humanité.

Je l'ai déjà dit, et je me plais à le répéter encore, je ne suis pas un charlatan, je ne fais rien payer aux personnes qui viennent me consulter. On n'a donc rien à craindre en venant me trouver ; les malheureux sont sous ma protection. Quelle différence lorsque je me compare aux hommes que j'ai été consulter moi-même !

Je ne reçois ceux qui ont confiance en moi que pour leur être utile : on ne m'ouvrait la porte d'un médecin que lorsqu'on savait que j'avais un écu dans la poche pour le payer ; et

on me reproche quelquefois de ne pas aimer les disciples d'Esculape!... S'ils étaient bien pénétrés de leurs devoirs, ils ne feraient jamais rien payer à ceux qui viennent leur demander des conseils. Jésus-Christ ne demandait pas de l'argent lorsqu'il guérissait les paralytiques, les sourds, les aveugles, les lépreux; mais Jésus-Christ les guérissait, et les médecins de nos jours les envoient à l'autre monde. Voilà donc la différence qui existe entre les sectaires du Dieu d'Epidaure et le Rédempteur des hiumains: les uns se font garnir la main par les héritiers des malades qu'ils tuent; le fils de Dieu secondait de tous ses moyens les malheureux à qui il conservait la vie.

## CHAPITRE XX.

*Les Farfadets rendent les femmes enceintes à leur insçu.*

Jolies femmes, méfiez-vous des farfadets, ils vous précipitent dans l'abîme du mal; je ne vous parle que d'après les plaintes que j'ai recueillies de la bouche des beautés qui m'ont fait part de leurs peines. Elles, dont la vertu

n'avait jamais été empoisonnée par aucun trait de la malice humaine, qui n'avaient aucune fréquentation qui pût faire soupçonner un commerce clandestin, qui n'avaient jamais quitté la société de leurs chers parens; ces dames, ces filles, ces veuves, se sont pourtant vues enceintes sans s'être livrées à l'opération conjugale, ni par pensées ni par action; sans l'avoir mérité elles ont été exposées aux reproches de leurs familles et au mépris des honnêtes gens.

Cependant elles étaient innocentes..... j'en atteste le ciel; car s'il était possible de garantir l'honneur de ces infortunées, je répondrais d'elles comme je répondrais de moi; elles étaient les victimes de la malice et de l'intempérance brutale des jeunes libertins qui ont abandonné Dieu pour savourer avec plus de facilité la volupté et la débauche. C'est une des conditions du pacte qu'ils ont contracté avec les agens de Belzébuth.

Ah! que ne puis-je faire ouvrir les yeux aux parens trompés et à toutes les personnes abusées! c'est alors que j'éviterais des mortifications sans nombre auxquelles sont exposées les innocentes victimes des préjugés. Je dirais à leurs parens, je dirais au public rigoureux: « Ce que vous regardez en elles comme le fruit

» et le gage de leur honte, ne peut pas porter
» la moindre atteinte à leur vertu. Apprenez,
» puisqu'il faut vous le dire et déchirer le voile
» épais qui vous environne, que ce qui vous
» abuse est l'ouvrage des farfadets. Ces coquins
» vont la nuit surprendre les dames, ils entrent
» invisiblement dans leur lit, les endorment
» par l'effet du magnétisme, et par l'opération
» farfadéenne elles mettent au monde un en-
» fant bâtard ou adultérin. »

Cela ne crie-t-il pas vengeance! O mon Dieu! ayez pitié de ces innocentes créatures; faites, par votre divine puissance, que les farfadets soient signalés de manière à ce qu'ils ne puissent plus opérer le moindre mal sur la terre.

Car, enfin, les veuves et les demoiselles sont exposées aux mêmes dangers dont je viens de parler : elles vivent tranquilles dans leur manoir ou chez leurs parens; personne ne s'approche d'elles, et pourtant leur ventre grossit sans savoir à quoi elles doivent en attribuer la cause. Les unes sont traitées comme hydropiques par les médecins ignorans, les autres croient avoir des obstructions, et ce n'est qu'après neuf mois de souffrances qu'elles voient leur malheur et qu'elles mettent au monde le fruit du plaisir farfadéen. C'est en vain qu'elles veulent se disculper, personne ne veut croire à

leur justification. La femme mariée se voit abandonnée par l'époux auquel elle n'a jamais cessé d'être fidèle; la veuve ne peut plus se remarier, la demoiselle est maltraitée par ses père et mère, et au milieu de ce conflit d'injustice on entend parfois le vulgaire ignorant proférer des hérésies ; car tel est le propre des méchans qui n'ont pas de religion. Lorsqu'on leur dit qu'une femme mariée, dont l'époux est absent, qu'une veuve qui est en deuil depuis quinze mois, qu'une demoiselle qui approche de l'âge nubile, viennent de mettre au monde un enfant sans la participation d'aucun homme, les incrédules refusent de croire à cette vérité et s'éloignent des victimes farfadérisées, en s'écriant : Elles voudraient peut-être nous faire croire que cela leur a poussé comme une verrue pousse sur le nez !..... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que je suis indigné quand j'entends de pareils propos, et qu'il ne m'est pas permis de les réfuter !

## CHAPITRE XXI.

*La Pie voleuse était un farfadet.*

Mais si, jusqu'à ce jour, je n'ai pu réfuter victorieusement tous les antagonistes du beau

sexe outragé par les farfadets, parce que je n'ai pas l'art de parler avec autant de facilité que le ferait un avocat que je chargerais de défendre sa cause, je ne dois pas pour cela renoncer au dessein que j'ai formé d'établir son innocence lorsque j'aurais la plume en main.

Ma tâche ne sera pas difficile, je n'ai qu'à mettre sous les yeux de mes lecteurs les réflexions que je faisais, après avoir vu jouer le mélodrame de *la Pie voleuse*.

Cette malheureuse servante de Palaiseau, me disais-je, est une victime bien à plaindre de la scélératesse des farfadets ; c'est parce qu'elle aimait bien son père, c'est parce qu'elle remplissait tous ses devoirs avec scrupule, que les disciples de Satan se sont permis de la poursuivre jusqu'à la mort, et ont réussi à la faire périr. Car, quoique dans le mélodrame cette infortunée ne meure pas, il n'en est pas moins vrai qu'elle a porté sa tête sur un échafaud, parce qu'elle résista opiniâtrement aux offres empoisonnées du bailli.

Écoutez-moi : La servante de Palaiseau ne voulait donner son cœur qu'à celui qui consentirait à unir sa destinée à la sienne. Le fils du fermier qu'elle servait, l'avait jugée digne d'être sa femme. Cet hommage à sa vertu ne devait pas satisfaire les farfadets. Le bailli,

qui était enrôlé dans la compagnie de Belzébuth, forma le dessein de séduire la jeune fille. Il était laid, vieux et méchant; et ce n'est pas lorsqu'on est ainsi maltraité par la nature qu'on parvient à plaire au beau sexe. Pour atteindre à son but il fit alliance avec le diable. Il lui fut alors loisible de se métamorphoser en pie. Cet oiseau est naturellement voleur. Le bailli était lui-même un homme de plume; et comme dit le proverbe : *Tout ce qui porte plume est sujet à voler*.

Comme rien ne pouvait détourner la jeune servante de ses devoirs, les méchans esprits résolurent de la perdre par les moyens farfadéens. Il leur aurait été facile de s'introduire dans son lit et de la violer, comme cela leur arrive si souvent; mais l'amour-propre du bailli était irrité par le refus d'une jeune beauté qu'il regardait comme étant au-dessous de lui. Alors il ne voulut pas employer les moyens de volupté qui étaient en son pouvoir; s'il se métamorphosait en pie, c'était pour se venger d'un dédain dont il ne croyait pas qu'une servante fût susceptible. Sous les formes de cette pie, il commença par voler une fourchette, et quinze jours après il prit la cuiller. Il savait bien que les soupçons ne se porteraient que sur celle qui était chargée du soin de l'argenterie. Ses

calculs ne le trompèrent pas, et pour comble de scélératesse le bailli-oiseau répétait avec affectation le nom d'Annette, toutes les fois qu'on se demandait quel pouvait être le voleur. Pauvre fille! tu mourus sur un échafaud pour avoir été vertueuse ; tu résistas aux séductions farfadéennes, et les farfadets te sacrifièrent à leur vengeance!.... Mais il est vrai que leurs coups ne peuvent plus maintenant atteindre ton âme immortelle, tu jouis dans le ciel de la présence de ton Créateur, ta félicité sera éternelle. Dieu, qui sans doute avait permis que les farfadets donnassent une preuve de leur affreuse perversité, n'a pourtant pas voulu que ta mémoire restât entachée d'un crime que tu n'avais pas commis, ton innocence a été reconnue et proclamée. Et tandis qu'on a fondé la messe qu'on dit tous les ans pour toi, et qu'on appelle la *Messe de la pie*, l'infâme bailli brûle dans le gouffre des enfers, et paie par des souffrances qui ne finiront jamais, les crimes qu'il a commis sur la terre, et qui doivent être bien nombreux, puisqu'il était farfadet en même temps que bailli.

Pauvre sexe féminin, tu vas trembler à présent toutes les fois que tu réfléchiras aux dangers qui te menacent pendant que tu t'occupes du soin de nos ménages!... Mon intention n'est

pas de t'effrayer, mais bien de te prémunir contre les embûches des farfadets. Tu ne serais pas, il est vrai, à l'abri d'une conspiration semblable à celle conçue par le méchant bailli; mais Dieu ne permet pas souvent de pareils malheurs. Il a voulu donner un exemple effrayant de la scélératesse des farfadets; et s'il l'a voulu, ce n'a été que pour que les mortels apprissent qu'il n'y a rien de plus affreux que les misérables qui font pacte avec Satan et Belzébuth.

Jeunes filles, femmes mariées, veuves, vieilles femmes, réunissez-vous contre nos ennemis communs: vous connaissez maintenant les maux qu'ils peuvent vous procurer, préparez vos marmites et vos fourneaux, achetez des cœurs de bœuf, du soufre, du sel, des épingles, des aiguilles, etc., etc., etc. Faites mon remède et contribuez à vaincre avec nous les farfadets, ils ne sont occupés qu'à vous rendre malheureuses.

Cependant je sais, à n'en pas douter, que parmi les femmes il existe des farfadettes. Eh bien! vous ne devez pas les épargner plus que si elles appartenaient au sexe masculin. Les farfadets hommes sont cruels, les farfadettes du sexe sont trompeurs.... Sont trompeurs, entendez-vous, Mesdames? ce que je vous dis

n'est pas une épigramme, prenez-en ce que vous voudrez ; mais que cela ne vous indispose pas contre moi, puisque je ne suis l'ennemi que des femmes farfadettes. J'aime les beautés qui résistent aux tentations de Belzébuth, j'adore les femmes vertueuses ; je repousse loin de moi les coquettes, parce que la coquetterie mène ordinairement au farfadérisme.

Cette dernière digression était nécessaire au plan tracé de mon ouvrage. On saura donc maintenant que lorsque je déclame contre les femmes, ce ne peut être que contre les femmes qui appartiennent à la compagnie diabolique. Je prouverai bientôt, je l'espère, que ce n'est pas par goût que je suis resté jusqu'à ce moment célibataire : si je ne me suis pas marié, c'est que j'ai redouté d'être trompé ; mais lorsque j'aurai détruit la race des farfadets, je n'aurai plus rien à craindre.

Oui, tout me dit que je me marierai lorsque mon ouvrage aura produit l'effet que je dois en attendre !...

S'il n'y a des méchans sur la terre que parce qu'il y a des farfadets, tous les mortels seront vertueux lorsque les farfadets auront été entièrement dispersés et qu'il ne leur sera plus permis de nous nuire et de nous séduire.

Pour parvenir à cette heureuse issue, je dois

dévoiler tout ce que l'expérience m'a appris au sujet de l'engeance infernale. J'ai encore beaucoup de choses à vous apprendre, mes chers lecteurs, heureux si en vous faisant connaître les secrets qui m'ont été affirmés par vingt-trois ans de souffrances, je puis entendre dire à ceux qui auront lu mon ouvrage, et qui l'auront commenté dans le silence du cabinet, sous l'ombrage d'un bosquet, ou étendus mollement sur un tapis de verdure : *Castigat ridendo mores.*

---

## CHAPITRE XXII.

*Les Farfadets possèdent une pièce de cinq francs avec laquelle ils abusent ceux qui ont à faire à eux.*

C'est au commencement du mois d'octobre 1819, j'étais dans une maison où je me rendais fréquemment. Le maître de céans, qui jamais n'avait voulu croire à l'existence des farfadets, me fit part d'une aventure qui lui était arrivée, et qui était bien capable d'ébranler son incrédulité. Figurez-vous, me dit-il, qu'ayant été livrer mon ouvrage aux personnes

pour qui je travaille, j'en ai reçu le paiement. Mon argent a été par moi placé dans mon secrétaire, et j'ai maintenant la certitude qu'il doit m'avoir été enlevé par les farfadets, puisque personne, autre que moi, n'avait la clef du tiroir où je l'avais renfermé.

Je riais de bien bon cœur en entendant mon incrédule me faire un pareil aveu ; mais je ne voulus pas le laisser plus long-temps dans l'erreur.

Non, lui dis-je, les farfadets ne vous ont pas enlevé votre argent de votre secrétaire, ils ont un moyen bien plus facile de soustraire le bien qui ne leur appartient pas. En faisant pacte avec leur grand-maître, les démons leur donnent la faculté d'avoir toujours de l'argent dans leurs poches. Suivant l'importance des services qu'ils attendent de l'initié, ils lui font présent, le jour de l'initiation, d'une pièce de cinq francs, de quarante ou de trente sols, au moyen de laquelle il se procure tout ce dont il peut avoir besoin sur la terre.

Cette pièce est aimantée et revient toujours dans la poche du farfadet qui la donne en paiement. Ceux qui la reçoivent l'enferment en vain dans leur comptoir, elle ne se sépare jamais de son maître, et c'est ainsi qu'on trompe

tous les jours les marchands qui livrent leurs marchandises à des farfadets.

Pour vous donner une idée de la pièce farfadérisée dont je vous parle en ce moment, je vais transcrire ici littéralement les révélations qui m'ont été faites par un farfadet.

« Lorsque nous avons été trouvés dignes, me disait-il, de la pièce farfadérisée, nous sommes à l'abri de la misère, l'argent ne nous manque pas. Figurez-vous qu'à l'aide de la pièce de cinq francs dont je suis possesseur, je me suis ramassé dans un jour une centaine d'écus en achetant mes provisions de la journée. J'achetais un pain, qui me coûtait quatorze sols; je donnais au boulanger ma pièce farfadérisée, il me rendait quatre francs six sols, que je mettais en sortant dans ma poche. A peine étais-je sur le seuil de la porte du boulanger, dont j'emportais le pain de quatre livres, que mes cinq francs venaient rejoindre les quatre francs six sols qu'on m'avait rendus; en sorte que par ce manége j'avais un pain, quatre francs six sols d'un autre côté, et ma pièce de cinq francs qui ne me quitte jamais. C'est tout profit d'être farfadet. En multipliant dans la journée nos emplètes, nous nous sommes bientôt procuré tout l'argent qui peut nous être nécessaire. »

Que m'avez-vous appris, me dit alors mon

ci-devant incrédule? je crains, lorsque j'aurai besoin d'argent, d'être tenté d'entrer dans la compagnie où on possède un si heureux talisman. — Malheureux! vous ne pensez donc pas que vous renoncerez à votre Dieu et à l'espoir d'une récompense dans l'autre monde? — C'est vrai, M. Berbiguier, c'est vrai, continuez à me montrer la route que je dois suivre; mais convenez que cette pièce est bien séduisante! — On n'a que plus de mérite aux yeux du juge des juges, lorsqu'on sait résister aux piéges séduisans du démon. — Je ne l'accepterai pas, mais laissez-moi la consolation de pouvoir vous dire que cette pièce est bien séduisante. — Pensez-en tout ce que vous voudrez, mais ne l'acceptez jamais. — Même si j'étais dans la misère? — Oui, oui, oui, âme mercenaire!

## CHAPITRE XXIII.

*Réflexions sur la science des Astronomes et des Farfadets.*

Je n'ai jamais appris l'astronomie, je sais seulement que c'est une science qui dans ce monde fait beaucoup d'honneur aux personnes

qui la cultivent. Ceux qui l'étudient se persuadent qu'elle est nécessaire à notre humaine croyance. Elle nous rapproche, disent-ils, de la divinité, en augmentant notre admiration pour tout ce qui est sorti des mains du Créateur. Si la bonté de Dieu nous a permis de découvrir les corps célestes les plus éloignés de nous, n'est-ce pas pour que nous puissions apprécier davantage son ouvrage incompréhensible? Notre science, enfin, soumet à notre regard scrutateur toutes les plus grandes merveilles de la nature.

Ce raisonnement serait sans réplique, si l'homme était assez sage pour ne point abuser des avantages qu'il obtient, soit par ses études, soit par les bontés du Créateur. Mais il est résulté de nos progrès journaliers dans les sciences, que ceux qui n'avaient pas de bonnes intentions ont cherché à apprendre l'astronomie pour nuire aux hommes qui ne se laissent pas entraîner dans le mal.

Les farfadets ont appris cette science abstraite pour pouvoir s'en servir contre les victimes qu'ils veulent sacrifier à leur vengeance. De-là les planètes malfaisantes, dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs; de-là les pluies et les orages qui ont détruit nos vendanges et nos moissons; de-là cette invisibilité si nécessaire

à nos ennemis lorsqu'ils montent dans les nuages pour désoler les laboureurs et les vignerons.

C'est par l'astronomie farfadéenne qu'on nous a donné les pluies continuelles des années 1816 et 1817; c'est par elle qu'on a dévasté nos plaines, déraciné nos vergers, arraché nos vignes; c'est par elle qu'on voulait en 1819 renouveler les atrocités des deux années précédentes. On voit donc que si la science est parfois utile, elle est aussi nuisible lorsqu'elle devient l'apanage des esprits malfaisans.

Heureusement que les farfadets-astronomes ne pourront pas maintenant faire autant de mal qu'ils en ont fait jusqu'à la découverte de mon remède. C'est par ce remède et par mes prières que je suis parvenu à paralyser leurs efforts; c'est par ma persévérance que je me suis attiré un regard de pitié de Dieu, qui me protège parce qu'il est le soutien du malheureux et du juste.

Ah! puisque j'ai eu le bonheur de réussir dans mes opérations, parce que je les ai faites toujours dans l'espoir d'améliorer mes souffrances, je demande la bénédiction des prêtres de Jésus-Christ. Je les ai toujours vénérés, je les ai sans cesse considérés comme je considérerais mon père, s'il vivait encore, et la bénédiction d'un père a toujours porté bonheur

à un fils, fût-il dans l'adversité la plus parfaite.

Si depuis mes opérations nous avons éprouvé parfois du mauvais temps, il est du moins bien avéré qu'il ne nous est arrivé rien de bien fâcheux depuis le 5 août 1819. Depuis cette époque tous les agriculteurs travaillent journellement, l'habitant de Paris peut se promener sans être obligé de se faire décrotter à chaque pas; les lampes et les reverbères brûlent sans être éteints par la tempête; les chantiers sont couverts d'ouvriers qui élèvent de nouveaux hôtels; les voyageurs arrivent sans avoir pris un catharre en route; les amis du plaisir s'y livrent sans avoir besoin d'avoir toujours un parapluie sous le bras; les crieurs des rues vendent leurs marchandises sans se mouiller; la marée arrive sans être pourrie; la viande des animaux que nous mangeons est beaucoup plus succulente, parce qu'ils se nourrissent d'une herbe moins humectée.

Ravi d'être témoin d'un spectacle si ravissant, je demande à tous mes amis si ce temps n'est pas plus agréable que les vents, la pluie, la grêle, les orages, les inondations et les tempêtes, qui sont l'ouvrage des farfadets-astronomes?....

Tout le monde se félicite de la mission que j'ai reçue de la part du Dieu des chrétiens, et

personne ne doute plus en ce moment que c'est à mes fréquentes prières que la France doit son bonheur. De Calais à Nice, de Lille à Bordeaux on est heureux. On le sera dans les autres parties du globe lorsqu'il y aura partout un mortel qui, comme moi, pourra dire qu'il est *le fléau des farfadets*; car je ne crois pas avoir été trop présomptueux lorsque j'ai fait inscrire autour de mon portrait, qui orne le frontispice de mon premier volume : *le fléau des farfadets*. Je le suis, je veux l'être, je le serai toujours.

Je désire aussi que dans tous les royaumes il se rencontre un homme qui puisse se qualifier comme je l'ai fait; c'est pour cela que j'écris, c'est la plus puissante raison qui m'ait déterminé à donner mes mémoires. Ce ne sera qu'alors que les magiciens n'auront plus d'empire sur aucun des points du globe, parce qu'ils seront persécutés partout avec le même acharnement que je me plais à mettre lorsque je me livre à mes opérations.

Alors on n'aura de la pluie que lorsque la terre en aura besoin, la neige ne tombera que pendant le mois de décembre et de janvier, le mois de février sera froid, le mois de mars sera tempéré, l'équinoxe ne verra pas autant de naufrages, les poissons seront excellens pen-

dant le mois d'avril, le mois de mai sera frais et gai, il fera des chaleurs pendant l'été et des froids pendant la saison des frimas.

Que conclure de toutes ces vérités, si ce n'est que lorsque j'aurai des collaborateurs contre les projets des farfadets, tout rentrera dans l'ordre, tandis que je ne peux faire le bien que dans les contrées où j'ai fixé mon domicile.

Mais j'espère bien plus encore lorsque les empereurs, rois, princes et souverains auront lu mes mémoires. Ces représentans de Dieu sur la terre me favoriseront dans mes opérations, ils feront bâtir des cheminées assez grandes pour y établir les fourneaux anti-farfadéens; ils fourniront à leurs frais le soufre, le sel, les cœurs de bœuf, les foies de mouton, les aiguilles, les épingles et tout ce qui est reconnu pour contrarier la race infernale; alors on pourra faire en grand ce que je n'ai pu faire jusqu'à présent qu'en petit, et au lieu de tuer les farfadets par centaines, ils tomberont sous nos coups par milliers.

Mes ennemis ne se contentant pas de consulter l'astronomie pour me nuire, la physique les sert aussi dans leurs projets infernaux; ils ont une machine électrique qu'ils ont disposée dans les nuages et à l'aide de laquelle ils font éclater la foudre et fondre les orages; c'est en

se servant de cette machine qu'ils incendient les fermes, les granges, les maisons et les châteaux ; c'est avec sa roue de cristal qu'ils font tomber la grêle et la neige.

Misérables artisans de tous nos malheurs, parlez, retirez-vous un salaire des mains de votre chef Belzébuth pour provoquer tant de désastres ?... Je prévois votre réponse et je vous comprends avant même que vous ayez rompu le silence. Vos passions vous ont tellement rendu les esclaves du mal, que dans la crainte de déplaire à celui avec lequel vous avez fait un pacte, vous allez même au-delà de ses volontés. Mais seriez-vous encore plus nombreux que vous ne l'êtes en ce moment, je ne vous crains pas, ni ne vous craindrai jamais. Et que pourrais-je craindre, en effet, tant que je serai sous la protection d'un Dieu que j'adore et qui m'a placé sous son bouclier ? Avec un pareil bonheur, et sous une telle égide, je ne dois pas m'informer si vous êtes astronomes, physiciens, sorciers, diables ou esprits follets ; il est urgent, au contraire, que je vous affirme que vous ne me ferez jamais changer de résolution, je conserverai mon caractère.

## CHAPITRE XXIV.

*Quelques réflexions nouvelles relatives à mes persécuteurs, à leur grand-maître et à leur grande-maîtresse.*

On a déjà une grande idée de ma résignation, on sait apprécier ma persévérance dans le bien, on loue ma haîne pour les ennemis du Très-Haut : tout cela est reconnu ; je puis donc me livrer à des réflexions qui doivent déjà avoir été faites par mes lecteurs ; elles sont relatives aux principaux farfadets dont j'ai déjà donné le nom, et que je ne puis pas trop signaler à l'animadversion publique.

M. Etienne Prieur a été le plus méchant de tous : avec son air aimable, honnête et poli, avec les apparences d'une bonne éducation, il n'a rien négligé pour se rendre odieux à mes yeux.

M. Pinel, qui voulait, disait-il, me guérir d'un mal que je n'avais pas, a été peut-être plus coupable, et cela, parce qu'il est dans un âge plus avancé que son ami M. Etienne. Il se charge, dit-on, de la guérison des fous ; c'est un pré-

texte : il s'empare, au contraire, des hommes qui ont confiance en lui, et sous les apparences du bien il les entraîne dans un précipice. Je n'en veux pour preuve qu'un paragraphe que je vais transcrire du *Dictionnaire infernal*, au mot *Exorcisme*, et qui est ainsi conçu :

*M. Languet, curé de Saint-Sulpice, avait un talent tout particulier pour l'expulsion des esprits ténébreux. Quand on lui amenait un possédé, il accourait avec un grand bénitier, qu'il lui renversait sur la tête, en disant : Je t'adjure, au nom de Jésus-Christ, de te rendre tout-à-l'heure à la Salpêtrière, sans quoi je t'y ferai conduire à l'instant. L'exorcisme opérait, le démon se sauvait à toutes jambes et ne reparaissait plus.*

Que conclure de ce passage littéralement transcrit, si ce n'est que le curé Languet savait que M. Pinel, médecin à la Salpêtrière, était le chef des farfadets, et qu'il lui adressait tous ceux qu'il éconduisait du corps de ceux qui venaient se faire exorciser à Saint-Sulpice ?

M. Chaix, mon compatriote, n'est-il pas encore plus répréhensible que MM. Pinel et Prieur, qui ne m'ont connu qu'accidentellement. Le misérable a voulu me tromper sous le costume de l'amitié et sous les dehors trompeurs de la confraternité. C'est lui qui s'est pré-

senté sous le masque le plus séduisant, puisque c'était pour mon bien, disait-il, qu'il voulait m'empêcher de publier mes Mémoires; tandis que c'était pour remplir la mission qu'il a reçue des farfadets du Comtat Venaissin, qui l'ont chargé de venir se concerter avec MM. Pinel et Moreau pour me faire échouer dans mon entreprise.

M. Moreau est connu de tous ceux qui ajoutent foi à la nécromancie; c'est lui qui m'a lancé la planète la plus malfaisante, parce qu'il a le pouvoir de le faire dans un moment où on ne se méfie pas de lui. Quoiqu'on ne le prône pas autant que mademoiselle Lenormand, je crois qu'il est aussi instruit que cette diablesse dans l'art de la sorcellerie.

Toutes les actions de ces quatre farfadets n'ont jamais eu d'autre direction que celle de me placer entre les mains de leur grand-maître ou de leur grande-maîtresse; car je crois que les farfadets femelles ont aussi une directrice qui partage la puissance suprême avec le grand-maître, dont je n'ai pu encore savoir le nom.

Cette grande-maîtresse ne serait-elle pas par hasard mademoiselle Lenormand? Je ne crains pas de me décider pour l'affirmative, sur-tout si ce qu'on m'a raconté de cette devineresse est exactement vrai. Elle devine, dit-on,

le temps qu'il fera pendant toute une année ; elle pronostique la mort ou la naissance des princes; elle sait si la guerre doit bientôt exercer ses ravages, ou si les habitans de ce monde jouiront de la paix ; elle dévoile les femmes qui trompent leurs maris, elle signale les maris qui trompent leurs femmes ; elle sait si les filles qu'on conduit au lit nuptial ont encore leur virginité ; elle fait parler ceux qui dorment, elle paralyse la langue de ceux qui voudraient la contrarier. Mademoiselle Lenormand est un démon.

Mais il ne faut pas confondre les diables avec les démons, dit M. Collin de Plancy, il y a entre eux cette différence, que les démons sont des esprits familiers, et les diables des anges de ténèbres.

La compagnie des démons est innombrable, donc elle doit avoir un chef. Vierius, dans son livre *des Prestiges*, dit que cette compagnie est composée de six mille six cent soixante-six démons, ce qui en élève le nombre à quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille cinq cent cinquante-six.

Quel est le chef des démons masculins ? Je ne connais encore que sa puissance, je n'ai jamais pu apprendre son nom. La grande

maîtresse des farfadets féminins, c'est mademoiselle Lenormand.

Le grand maître des hommes doit être parmi les grands dignitaires de l'empire infernal. Serait-ce Belzébuth, chef-ssuprême ? Est-ce Lucifer ou Astaroth ? Serait-ce Eurinome, prince de la mort, Molock ou Pluton ? C'est un de ceux-là pour l'empire souterrain ; mais pour la terre que nous habitons, la grande maîtrise doit appartenir ou à Etienne Prieur, ou à Pinel, ou à Chaix, ou bien à Moreau. Je les juge d'après le mal qu'ils m'ont fait.

J'ai bien reçu des billets signés Rhotomago, mais ce Rhotomago ne peut pas être le grand maître des farfadets, il n'est que l'envoyé de la suprême puissance infernale ; il est dans la catégorie des quatre cruels que je viens de signaler.

Au reste, que m'importe de connaître le nom du chef de mes ennemis ? le général, le caporal, le soldat de leurs compagnies, sont aussi criminels les uns que les autres ; ce n'est pas parce qu'ils s'appelleront Belzébuth ou Pluton que je dois juger de leur scélératesse. Etienne Prieur, Pinel, Chaix et Moreau ont tous les quatre le même degré de culpabilité à mes yeux. Etienne Prieur ne m'a pas laissé un instant de repos, Pinel voulait me soumettre

entièrement à son génie, Chaix n'a rien négligé pour me tromper, Moreau s'est fait payer le mal qu'il m'a fait. Si les uns ou les autres étaient mis en jugement, ils seraient condamnés à la même peine, on n'examinerait pas s'ils sont chefs ou sujets, ilspériraient tous de la même manière.

Et si j'étais procureur-général près la Cour de justice criminelle qui serait chargée de les juger, voici comment je débiterais mon réquisitoire :

Messieurs les juges, vous devez aujourd'hui prononcer la culpabilité de mes ennemis, voici les preuves que je vous administre :

Lorsque j'ai quitté Avignon pour venir à Paris, j'ai été extraordinairement tourmenté sans pouvoir en deviner la cause. Je devais dire à chaque instant, comment est-il donc possible qu'ayant quitté mes pénates pour régler, à cent soixante lieues, des affaires de famille, je sois persécuté avec autant d'opiniâtreté? Que dois-je penser? Ne serai-je jamais tranquille? Messieurs Bouge, Nicolas, Mesdames Mançot et Jeanneton Lavalette auraient-ils des complices dans toutes les villes où je voudrais pouvoir éviter leur magie? Trouvent-ils partout des Prieur, des Pinel, des Chaix et des Moreau? Contrariez-les dans leurs criminelles démarches en condam-

nant ces quatre accusés à la peine de mort. Prieur est coupable de tous les crimes que les farfadets peuvent commettre ; Pinel est un instigateur, un félon, un méchant ; Chaix est l'émissaire de tous les méchans esprits qui le salarient ; Moreau emploie, pour faire le mal, toutes ses connaissances en astronomie et en physique. Ne les épargnez pas, il faut un exemple : que l'exécution de Prieur ait lieu sur la place publique de Moulins pour effrayer son père et sa mère, qui m'ont écrit d'un style bien insolent ; celle de Pinel à la porte de la Salpêtrière, où il a commis tant de mal ; celle de Moreau sur la place du Châtelet, près de sa demeure, où il a fait tant de dupes ; et celle de Chaix dans le département de Vaucluse, où l'année dernière il a fait périr par un maléfice criminel tous les oliviers qui faisaient la richesse de ce pays. Point de grâce pour les méchans, l'impunité encourage au crime, c'est parce que les farfadets ont été épargnés jusqu'aujourd'hui, que leur nombre s'est multiplié à quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille cinq cent cinquante-six malfaiteurs.

Il est vrai que depuis quelque temps j'ai bien diminué leur nombre par mes opérations anti-farfadéennes ; mais les peines que j'inflige

ne sont pas publiquement exécutées: il faut que le peuple sache que les farfadets ont encouru la peine de mort, par cela seul qu'ils ont fait un pacte avec le diable pour persécuter tous les honnêtes gens, et particulièrement les hommes qui, comme moi, ont résisté à leurs affreuses propositions. C'est pour cela que je conclus contre les quatre accusés à la peine de mort.

Les conclusions que je prends ne sont pas faites pour m'inspirer la moindre crainte, elles sont basées sur tout ce que j'ai déjà avancé dans mes Mémoires; ce qui prouve jusqu'à l'évidence la culpabilité des quatre principaux accusés.

Messieurs les juges, lorsque vous serez dans la salle de vos délibérations, prenez, pour asseoir votre conviction, le livre qui contient le détail des persécutions que j'ai éprouvées, et lorsque vous prononcerez l'arrêt terrible, écriez-vous avec moi : les condamnés ont bien mérité leur sort!

Mais sur-tout prenez vos mesures pour que les condamnés ne soient pas soustraits à la peine qu'ils ont méritée par leurs complices les farfadets. Pour réussir ils auraient besoin de renoncer à leur invisibilité, et lorsqu'ils sont visibles les farfadets ne sont pas redoutables.

Je les entends s'écrier, en lisant ce chapitre, Voyez comme M. Berbiguier est méchant, il requiert contre ses ennemis la peine capitale, quand Dieu lui a expressément recommandé de pardonner à ses ennemis ! Cela est vrai ; mais les farfadets ne seraient pas condamnés par cela seul qu'ils sont les ennemis de Berbiguier, mais bien parce qu'ils se sont révoltés contre la volonté de ce Dieu dont ils ont affronté la clémence.

Prieur, Pinel, Chaix, Moreau, oui, je vous signale comme bien criminels, vous avez abusé de ma patience, vous devez subir la peine de tous vos forfaits, ne serait-ce que parce que, comme hommes, vous êtes de fort honnêtes gens, tandis qu'en votre qualité de farfadets vous êtes les plus méchans de cette race infernale, diabolique et malfaisante.

## CHAPITRE XXV.

*La famille Prieur est sous l'influence des planètes et de la magie noire.*

On doit se souvenir que dans nos différens entretiens avec M. Baptiste Prieur, avant son

départ pour Moulins, nous avons souvent parlé de la magie noire. Il m'avoua qu'un jour étant à la maison paternelle on invoqua une planète pour avoir de la pluie, et que cette planète les trompa tous en faisant paraître une légion de diables. Je trouvai la chose si surprenante, que je ne voulus pas le presser de me donner le détail des moyens que l'on prenait pour faire ces sortes d'opérations que je condamnais entièrement; je ne voyais pas la raison pour laquelle on invoque des planètes, lorsqu'il n'y avait rien à gagner à cette invocation.

Que peut-on attendre de ces astres malfaisans? c'est vainement qu'on les invoque pour la moindre grâce, ils ne sont propices qu'à la race infernale. Aussi j'ai toujours conjecturé que toute la famille Prieur était portée à approuver tous les maléfices des farfadets.

Un jour que je faisais à M. Etienne le récit de ce que son frère Baptiste m'avait dit au sujet de la planète diabolique, il en parut extrêmement surpris, son visage se décomposa, il devint si pâle que je partageai moi-même sa surprise, au point que mes traits s'altérèrent comme les siens. Quand nous fûmes tous deux revenus de notre étonnement, il me demanda instamment, et avec une sorte d'intérêt, de qui je tenais ce fait. Je lui avouai franchement que

c'était de M. son frère Baptiste, qui me l'avait raconté. Ceci le rendit tout-à-fait confus, il ne sut que répondre. Ce qui me confirma dans mes doutes et me rappela les paroles de M. Baptiste, qui m'engageait à avoir toute confiance en son frère Etienne. Je vis que les loups ne se mangent pas entre eux. Ce proverbe n'a jamais eu de meilleure application.

Il est bien avéré que lorsque les chefs d'une famille ne sont pas dignes de la gouverner, elle tombe dans toutes les erreurs qui signalent l'époque de son existence. Si toute la famille Prieur est sous l'influence de la magie noire, à qui doit-on en attribuer le malheur, si ce n'est au père et à la mère, qui n'ont pas su forcer leurs fils à suivre la route du bien et à marcher sur les traces des honnêtes gens? C'est par leur condescendance qu'ils ont donné de la consistance aux mauvais penchans de leurs enfans, qui ne leur doivent que la vie. Pourquoi les ont-ils laissés dans la capitale, où tous les moyens de séduction sont accumulés, où l'homme le plus sage devient parfois libertin, où tous les plaisirs et la facilité de se ruiner se présentent à chaque instant, et où, à moins d'être bien sage et bien réservé, on tombe dans un précipice qui n'est ouvert qu'à Paris, et dont on n'a nulle idée en province, pas même dans

les grands chefs-lieux de préfecture : il faut bien que les enfans s'enrôlent dans le farfadérisme, quand les pères et mères sont fatigués de leur envoyer de l'argent ; alors les reproches, la colère, s'en mêlent, le père veut retirer son fils du gouffre infernal, le fils ne veut pas se rendre, et l'on ne prévoit pas où ce dissident peut les entraîner. Le père tendre et bon devient sévère et dur ; l'enfant respectueux et soumis devient indocile et dénaturé ; il s'associe avec les satellites de Satan, parcourt les lieux de débauches et devient un vrai gibier de potence ou de galères.

Il est bien fâcheux qu'il n'y ait pas de lois plus sévères contre les enfans qui méconnaissent la puissance paternelle. Si j'étais au nombre des législateurs de la France, je proposerais au gouvernement de faire bâtir ou de consacrer quelques bâtimens pour recéler les enfans prodigues, et où on leur infligerait les supplices qu'éprouvèrent les filles de Danaüs, qui ne furent pas assez soumises à leur père, puisque l'une d'elles ne voulut pas sacrifier le farfadet qui devait lui donner la mort ; car on ne m'a jamais fait croire que la punition des Danaïdes ait eu pour cause la soumission de celles qui exécutèrent la volonté de leur père. Elles ne furent précipitées dans les enfers que parce

qu'elles ne purent pas vaincre la résistance de leur sœur récalcitrante qui avait épousé Lyncée.

M. Prieur père ne doit donc pas être surpris des réflexions que sa conduite m'a suggérées ; je réponds qu'il n'aurait pas été si malheureux, s'il avait mieux su faire respecter sa puissance.

Les anciens, qui, sous tous les rapports, étaient plus justes et plus savans que nous ne le sommes, avaient conféré au père le droit de vie et de mort sur son fils. Pourquoi a-t-on laissé tomber cette loi en désuétude? C'est parce que les farfadets, qui se sont immiscé partout, sont parvenus à s'introduire dans les conseils des princes. Ils ont craint que par analogie les souverains, qui sont les pères de leurs peuples, ne condamnassent à mort tous les démons désobéissans; et c'est de ce moment que tous les malheurs qui nous ont accablés ont fondu sur notre terre de tribulation.

Dieu de bonté, Dieu de miséricorde, cessez d'être bon et miséricordieux pour les enfans dénaturés ! inspirez à ceux qui nous donnent des lois toutes les dispositions pénales qui formeront le code dans lequel seront inscrites toutes les peines encourues par les fils désobéissans.

Je veux me permettre ici d'énumérer quelques-unes des peines que je voudrais voir in-

fliger aux enfans qui méconnaissent la voix de leurs père et mère.

Celui qui, dans sa tendre jeunesse, n'irait pas à l'école, serait puni par la privation de son déjeûner ; celui qui commencerait à faire ses classes ne dînerait pas, s'il ne faisait pas son devoir ; celui qui serait parvenu à sa troisième jusqu'à la rhétorique, serait emprisonné pour trois jours, s'il était récalcitrant aux bons conseils.

Mais lorsqu'on serait sorti du collége on serait traité plus sévèrement. L'enfant dissipé serait mis sous la surveillance d'un tuteur inexorable ; celui qui ne cultiverait pas les principes qui lui auraient été donnés dans un séminaire serait enfermé dans un noir cachot ; la peine de mort ne serait infligée qu'à celui qui se serait enrôlé dans la compagnie des farfadets. Il ne faut être réellement sévère que contre ces misérables, qui sont les provocateurs de tous les délits et de tous les crimes qui se commettent sur la terre.

Alors la magie noire serait comprimée, l'effet des planètes ne serait plus dangereux, les enfans seraient obéissans à leurs pères et mères, et aux maîtres de pension à qui on confie leur éducation.

On ne verrait plus la présomption être l'apa-

nage de la jeunesse, les conseils et les exemples de la vieillesse seraient suivis, et le monde, qui de jour en jour tombe de plus en plus dans un état d'avilissement, reprendrait cet équilibre qu'il avait autrefois, et qu'on ne lui rendra que lorsqu'il n'y aura plus tant d'avarice, de cupidité et de volupté parmi les enfans du Dieu des chrétiens, qui pourtant, pour leur tracer la route du bien, leur avait envoyé son fils bien-aimé qui mit en pratique sur la terre tout ce qui constitue la vertu.... La vertu, entendez-vous bien, enfans de la magie noire? vous avez rayé ce mot de votre dictionnaire infernal et planétaire.

---

## CHAPITRE XXVI.

*Les Farfadets se plaisent à enlever les effets et bijoux de ceux qui sont en leur puissance.*

J'ai déjà dit comment ma tabatière me fut volée en me promenant au Palais-Royal. J'eus à ce sujet une conversation avec M. Papon Lomini, qui me demanda si M. Etienne me l'avait rendue. Sur ma réponse négative, il me parut surpris de cette mauvaise plaisanterie. Heureu-

sement, dis-je, que ce n'était pas ma tabatière d'or, que par un effet du hasard je n'avais pas sur moi, car je prends indifféremment l'une ou l'autre. — Et votre boucle de jarretière, vous l'a-t-il rendue? — Oh! pour celle-là, oui, Monsieur; mais elle m'est revenue bien singulièrement, car après l'avoir demandée par écrit à M. Prieur aîné, je l'ai retrouvée le lendemain sur mon assiette, où je suis bien sûr qu'elle n'avait jamais été placée, puisque je ne la retirais jamais de la jarretière de ma culotte, où toujours elle était très-bien bouclée. Votre cousin est très-habile, je vous assure. — Comment? — Vous savez que quand je rentre je défais mes boucles et ensuite les épingles de mes cheveux, que je les place toujours dans un endroit très-sûr, et que le lendemain il manque toujours quelque chose. — Qui donc vous les prend, je vous prie? — Celui qui a eu le pouvoir de m'abîmer ma tabatière d'or, celui qui ne craint pas d'être le disciple de Satan, celui qui est l'auteur criminel de tous les événemens dont je me suis plaint jusqu'à ce jour, le maître des apparitions, celui qui éteint les lumières par le vent farfadéen, le fantôme nocturne qui s'introduit dans mon lit, le cabrioleur invisible et subtil que je n'ai jamais pu

attraper depuis que je lui fais la guerre ; le voleur de plusieurs pièces de monnaie, prises dans ma poche, dans un moment où je n'aurais pu moi-même y introduire la main, et qui m'a voulu épargner le soin de les dépenser ; celui qui a assassiné mon Coco ; celui qui ne m'a pas laissé un instant de trève depuis que j'ai eu le malheur de le connaître ; celui que vous auriez dû fuir comme la peste. Je vous prie de me dire, Monsieur, ce que vous pensez de cela ? — Je pense que vous devez avoir une bonne tête pour vous résigner ainsi à tant d'atrocités et pour résister à tant de mauvaises plaisanteries. — Il faut croire que Dieu a voulu que tous ces malheurs m'arrivassent pour sortir l'univers du chaos où les farfadets l'ont précipité. Mes semblables sauront maintenant que cette race infernale s'approprie ce qui ne lui appartient pas. Le propriétaire qui sera volé n'accusera plus sa domestique d'être l'auteur de la soustraction ; le voyageur qui sera dépouillé sur la grande route ne fera plus planer les soupçons sur les habitans du village voisin du lieu du crime. Tout le monde saura qu'il n'existe plus que deux puissances, celle du bien et celle du mal ; que tout ce qui est bien devra être attribué à ce Dieu des chrétiens qui m'a peut-être désigné pour être le ré-

vélateur des crimes de ses ennemis, et que tout ce qui est mal ne peut être l'ouvrage que des farfadets.

Je ne puis pas prononcer ce mot sans éprouver des crispations de nerfs; je voudrais bien n'avoir plus à le prononcer que lorsqu'il me serait permis, dans le transport de ma sainte indignation, de m'écrier : *Les farfadets sont morts ! les farfadets sont détruits ! les farfadets sont vaincus ! les farfadets ont été rejoindre leur grand-maître !* Amen, amen, amen !

## CHAPITRE XXVII.

*Ce n'est que lorsque j'ai été forcé de le faire, que j'ai fait connaître les noms de mes ennemis les plus cruels.*

Le lecteur qui aura lu mon livre et qui aura connu mon caractère de franchise et de bonhomie, sera tout étonné de ce que j'écris contre tant de personnes qui jouissent dans le monde d'une réputation fort honorable. Mais quand par des faits certains j'aurai convaincu le public que cette réputation ne leur est méritée que comme citoyens honnêtes, lorsqu'ils ne sont pas dans leurs fonctions farfadéennes,

et que tout ce qu'il y a de plus infâme est exécuté par eux lorsqu'ils sont métamorphosés ; quand j'aurai prouvé l'existence du gouvernement infernal dont ces Messieurs sont membres, chacun dans des grades différens, puisqu'ils se sont accordé des dignités à l'instar de celles qui sont honorablement distribuées sur la terre par les rois qui règnent par la grâce de Dieu et pour le bonheur des peuples; quand j'aurai dévoilé toutes ces vérités, le voile qui couvre les yeux d'un public confiant tombera de lui-même, les amis de la vérité et de la franchise me rendront justice entière et ne me soupçonneront pas de faire parler la haîne contre des gens que tout le monde doit abhorrer lorsqu'ils sont invisibles.

J'ai déjà parlé de la cour de Belzébuth et de tout ce qui la compose, j'ai cité ses satellites qui courent sur la terre pour faire des victimes qu'ils sacrifient à leur infâme maître ; je dois encore avouer qu'outre la grâce que Dieu m'a faite de les connaître et de les distinguer facilement des autres hommes quand ils sont visibleset palpables, j'ai augmenté ma science par la lecture du dictionnaire infernal, qui a achevé de m'instruire de toutes les institutions de cette cour.

Les personnes qui voudront s'instruire comme

moi, dans la connaissance et l'origine des fafardets, verront, par la lecture de ce Dictionnaire, les preuves de tout ce que j'avance ; mais ils n'y verraient pas tout ce qui est relatif à mes ennemis particuliers, que j'ai déjà nommés comme farfadets, et qu'en cette qualité je ne dois pas craindre de faire connaître à l'univers entier.

Je reviens à MM. Papon Lomini et Arloin, qui logeaient dans le même hôtel que moi, et qui m'ont aussi abusé par des promesses toutes plus fausses les unes que les autres, en feignant de blâmer devant moi leurs amis ou parens, avec lesquels ils étaient d'accord pour me tourmenter. Je ne veux pas parler d'eux bien longuement : depuis très-long-temps je n'ai eu de leurs nouvelles, peut-être sont ils fâchés de ce que je ne les ai pas prévenus qu'ils figureraient dans mon livre. N'ai-je pas autant à me plaindre d'eux que des autres agens des puissances infernales ?

Il n'en est pas de même de M. Etienne Prieur, je ne l'ai vu que trop souvent ; il m'avait persécuté avant même de me connaître, puisqu'il me rapportait mot à mot tout ce qui m'était arrivé à Avignon. Et c'est si vrai, qu'il m'avoua ne rien ignorer de mes aventures, pas même la discussion que j'eus avec un Mon-

sieur qui sollicita et promit une somme de cent francs à celui qui me ferait tomber au pouvoir de la Mançot et de Lavalette, afin que ces mégères me fissent éprouver tout le mal qu'elles ont la faculté de procurer, et qui sert aujourd'hui de motif à ma juste indignation. Je fus très-surpris d'apprendre qu'il savait tout cela, et je convins que le fait était vrai, si ce n'est qu'au lieu d'un Monsieur il y en avait deux. J'ajoutai qu'il fallait être aussi atroce que Belzébuth pour m'avoir joué un tour aussi abominable, car sans le respect que j'ai pour des personnes que je pourrais compromettre, j'entrerais dans des détails affreux contre les deux mégères de qui j'ai tant à me plaindre.

Que peut-on imaginer de plus noir que le trait suivant? Les sybilles surent que des affaires de famille m'appelaient à Paris et qu'elles ne pourraient plus me tourmenter à Avignon : elles dépêchèrent et expédièrent une procuration à M. Moreau, pour faire contre moi tout ce que leur malignité ne pouvait plus exercer en raison de mon éloignement. C'est par leur ordre que M. Chaix vint me voir et me dire qu'il savait que je faisais un mémoire contre ses amis, et que MM. Pinel et Moreau en étaient instruits; qu'ils consentaient à me rendre la liberté, et qu'ils se concerteraient pour cela avec mes

ennemis d'Avignon, si je voulais consentir à ne nommer personne dans mes écrits. Eh! Monsieur, lui dis-je, de qui parlerai-je donc, si je n'ai pas le courage de nommer les auteurs de mes maux? si MM. Pinel et Moreau sont de vos amis, ce n'est pas une raison pour que je ne les nomme pas. Je ne dois avoir aucune préférence pour qui que ce soit; en nommant les uns, mon devoir est de nommer les autres.

Qui peut trouver mauvais que je me plaigne de la malice de certaines personnes qui m'ont placé sous l'influence des planètes du mauvais temps? Peut-on être surpris de ma témérité, lorsque je dévoile une chose sur laquelle tous les hommes éclairés par les lumières du ciel et de la terre n'ont encore pu parler que très-imparfaitement? Moi, qui depuis plus de vingt ans suis sous la domination des sorciers et des magiciens; qui suis à un tel point familiarisé avec leurs divers travaux, que je distingue très-facilement toutes les planètes que l'on fait agir sur moi, lorsqu'on me change d'un pouvoir à un autre, je garderais le silence! non, M. Chaix; non, mon cher compatriote, je ne vous obéirai pas sur ce point. Tous mes cruels ennemis seront désignés nominativement dans mes mémoires: qu'ils habitent Paris ou Avignon, qu'ils soient en France ou dans les pays étrangers, ils auront

l'honneur d'être signalés en leur qualité de farfadets. Ce n'est qu'en cette qualité que je les attaque. Je sais, comme j'en ai déjà fait l'aveu dans ma préface, que, comme citoyens, ces individus sont très-respectables ; mais ils ne le sont pas comme disciples de Satan.

Vous-même, M. Chaix, vous êtes un fort brave homme, lorsque vous êtes visible à mes yeux ; l'administration générale des postes, qui a employé vos services pendant très-long-temps, rend justice à votre probité et à votre exactitude; vous étiez un fort bon messager terrestre ; mais vous êtes un méchant émissaire de Belzébuth. Comme homme je vous respecte, comme farfadet je vous méprise. Je voudrais qu'au lieu de faire périr nos oliviers, vous vous fussiez réuni aux honnêtes gens, pour prier Dieu de nous conserver tous les biens de la terre.

Voilà pourquoi il est nécessaire que mes ennemis soient désignés nominativement. La mission que j'ai reçue de Dieu ne doit être arrêtée par aucune considération. Je l'ai acceptée, et je dois la remplir. Vos menaces ne m'intimideront pas, je suis résigné à toutes les souffrances qu'il vous plaira de commander contre moi. Je répondrai à votre cri de guerre par un cri de vengeance; et dussiez-vous parvenir à m'arracher cette vie que j'ai consacrée

à notre Rédempteur, vous serez nommé dans mes mémoires. Vous devriez avouer vous-mêmes que j'ai des raisons assez puissantes pour ne pas changer de résolution. Soyez le messager de Belzébuth tant que cela vous sera utile; mais ne cherchez pas à me détourner de la route du bien, que je suivrai malgré vous, en désignant aux princes de la terre ceux qui ont consenti à devenir les sujets des princes de l'enfer.

## CHAPITRE XXVIII.

*Jeanneton Lavalette, la Mançot, sont mes premiers persécuteurs.*

Pourquoi faut-il que je sois obligé de parler si souvent de Jeanneton Lavalette et de la Mançot? Ces créatures maudites me firent consentir malgré moi à les écouter, me persuadèrent que je n'avais rien à craindre de leur part, qu'elles me donneraient toutes les connaissances dont je pourrais avoir besoin pour sortir de ma triste situation; mais elles n'ont jamais cherché qu'à me tromper. Tout ce qu'elles me disaient était mensonges, et je m'en apercevais au vent qu'elles suscitaient, et qui était si violent, qu'on pouvait craindre de voir renverser tous les édifices.

Un jour qu'elles opéraient contre moi, le temps était si obscur, qu'on ne remarquait le soleil que comme s'il eût été entouré d'une épaisse fumée. L'inquiétude extrême que ce phénomène me donna, me fit demander à ces deux femmes pourquoi nous étions tourmentés par un vent si horrible et un temps si affreux. Loin de chercher à me consoler par des paroles sages et prudentes, elles me dirent que ce temps était nécessaire pour leur travail. Je fus très-surpris d'une pareille réponse; mais ce que je puis assurer, c'est que, par les moyens qu'elles prirent, huit jours après tout fut résolu, et je fus décidément en leur pouvoir.

J'ai déjà parlé, au commencement de mon livre, de mes persécuteurs d'Avignon, je veux en parler encore, cela fera diversion. Je laisse un instant en repos MM. Pinel, Moreau, Prieur et Chaix; ils seraient trop glorieux si je ne m'occupais que d'eux.

M. Guérin, médecin à Avignon, que je fus consulter pour me tirer de la griffe de mes deux premières mégères, fut, ainsi que j'en ai déjà fait l'aveu, beaucoup trop honnête homme pour m'abuser. Il me dit qu'il ne se croyait pas assez de talent pour me guérir; mais qu'il me conseillait de renoncer aux opérations des deux farfadettes, pour ne donner ma confiance qu'à

son confrère M. Nicolas, aussi médecin de la ville d'Avignon.

Je ne rappelle ce fait que pour rendre justice à la prudence de M. Guérin. Si tous les hommes étaient aussi sages que lui, on ne verrait pas autant de charlatans et de magiciens. Les Pinel ne jouiraient pas de la réputation qu'ils ont usurpée; ils ne feraient pas répandre par leurs trompettes salariées, qu'ils sont assez instruits pour guérir les fous; ils auraient la bonhomie d'avouer qu'il n'y a pas de fous sur la terre, mais des malheureux qui sont au pouvoir des farfadets. Mais non, il y a un pacte entre les persécuteurs et ceux qui se disent en état de guérir la folie. Les persécuteurs enlèvent les facultés intellectuelles de l'homme qu'ils croient riche; les prétendus médecins lui vident la bourse et lui font croire ensuite qu'ils l'ont guéri. Par un accord bien concerté les farfadets ne vont plus persécuter celui qui a bien payé les esculapes de leur compagnie, et les émissaires de Belzébuth répandent dans la capitale que M. Pinel a guéri un tel Monsieur qui était fou. La réputation de ce méchant s'accroît, et tout le monde s'écrie: M. Pinel est bien instruit pour guérir de la folie. Je ne répéterai pas ce cri mensonger, je dirai, au contraire, que si M. Pinel était de bonne foi, il aurait

imité M. Nicolas d'Avignon, qui ne voulut pas se donner pour plus savant qu'il ne l'était réellement.

Il est donc maintenant bien reconnu que le véritable moyen de guérir les prétendus fous qu'on rencontre sur notre terre, c'est de détruire les farfadets. M. Pinel se serait bien gardé d'indiquer ce moyen : il n'est jamais entré dans sa pensée de vouloir se détruire lui-même.

## CHAPITRE XXIX.

*Je suis sous l'influence de la grande Ourse et de plusieurs Farfadets femelles.*

Tenons parole et laissons un moment M. Pinel pour revenir à M. Nicolas, que j'avais consulté d'après l'avis de M. Guérin.

M. Nicolas n'était pas aussi délicat que M. Guérin, il s'associa à M. Bouge, et me mit, comme on sait, sous l'influence de la grande ourse. Il disait à son complice, qui s'opposait à cette conjuration, que la grande ourse était la planète qui convenait le mieux à ma situation et à mon caractère.

Mais comme je ne devais pas rester à Avi-

gnon, ils envoyèrent une procuration à Messieurs les plus fameux physiciens, sorciers ou magiciens de Paris. Ils virent qu'il était nécessaire de s'adresser pour cela à des procureurs fondés qui étaient agrégés à la société farfadéenne. Le plus grand des hasards me conduisit chez l'un d'eux, où j'appris cette vérité terrible, que je lui appartenais. Je fus très-scandalisé de cet aveu, moi qui ne voulais appartenir qu'à Dieu et non aux hommes. Le physicien travailla alors pour me mettre sous l'influence d'une nouvelle planète; je ne pus rien comprendre à son travail, et je profitai d'un moment favorable pour me mettre à l'abri de ses vexations.

Malheureux, je devais faire ensuite la connaissance de madame Vandeval, sous la planète de laquelle je ne fus pas plus heureux. C'est alors que je fus consulter les principaux ministres de l'Eglise métropolitaine de Paris, qui crurent me bien servir en m'adressant à M. Pinel, surl e compte duquel ils avaient été eux-mêmes trompés.

La planète sous laquelle ce docteur me plaça ne s'est signalée que par des tourbillons de vent et un soleil très-pâle. Je fus plus cruellement tourmenté sous sa domination que je ne l'avais été jusqu'alors; mais il était écrit que je devais aller de malheur en mal-

heur; je tombai de Carybde en Scylla. M. Pinel fut remplacé par M. Etienne Prieur, ce farfadet cruel duquel je ne puis trop parler et duquel j'avais d'autant plus lieu de me méfier, que j'avais cru récompenser sa prétendue amitié par des services dont il doit se souvenir. Je ne fais ici ce résumé de toutes les souffrances que j'ai éprouvées en arrivant à Paris, que pour pouvoir motiver les réflexions que je fais toutes les fois que les noms de mes divers persécuteurs terrestres viennent se présenter à ma mémoire. Je ne puis momentanément mettre un terme à mes malheurs qu'en jetant un coup-d'œil sur les vissicitudes humaines.

A combien de maux les hommes ne sont-ils pas exposés sur cette triste terre par la malignité des physiciens et des farfadets ! Les souverains de la terre vont bientôt savoir, par mes révélations surprenantes, que tous les malheurs qui assiégent l'humanité nous sont envoyés par la race infernale. C'est dans la dévastation que les farfadets trouvent leurs délices ; aussi sont-ils la source de tous les vices, des haînes, des vengeances, et même des divorces, pour lesquels ils servent de témoins scandaleux. C'est par eux que nous vient la dépravation des mœurs, la corruption des enfans en bas-âge ; ils versent dans le cœur de l'homme le venin

de la férocité ou le germe de la cruauté ; par eux les nations se décident à se faire la guerre sans éprouver la moindre peine à s'entr'égorger, leur cruauté ou leur rage n'est assouvie que lorsqu'ils ont porté le fer assassin dans le cœur des mères de famille et qu'ils ont fait périr à leurs yeux les fruits d'un innocent et chaste amour. Quel spectacle d'horreur !

Peut-on imaginer des crimes plus atroces que de détruire le germe de la génération en assassinant la mère et l'enfant ! Le massacre des innocens, dont Hérode fut l'arbitre, n'offre rien de si cruel, car il n'assassinait que les enfans, tandis que les cruautés farfadéennes s'exercent sur tout ce qui a reçu l'existence le jour de la création. Pauvre Coco ! tu en es une preuve ! quoique j'aie annoncé ta mort, je n'ai pas renoncé à faire connaître tout ce qu'on t'a fait souffrir.

## CHAPITRE XXX.

*Les Farfadets ont du pouvoir sur la terre, sur l'onde et dans les airs : ils ne parviendront pas à me soumettre à leur puissance.*

Les farfadets étendent leur horrible pouvoir partout où ils trouvent le moyen de tourmenter

les hommes : dignes émissaires de la puissance infernale, ils ne craignent pas de se mettre à la piste des voyageurs sur mer pour faire à leur gré mouvoir, agiter les vagues, effrayer l'équipage d'un bâtiment, et l'épouvanter au point qu'il lui est impossible d'en diriger le gouvernail. De-là les naufrages, les tempêtes, la mort, et la perte de toutes les richesses qu'on a cru pouvoir confier à la merci des flots ; par suite, les ruines des négocians, les banqueroutes, les faillites, les cessations de paiemens, la tristesse des femmes, des enfans ou des parens âgés, qui par ce revers affreux se trouvent plongés dans l'état le plus déplorable.

Ces ennemis de l'espèce humaine sont tellement inexplicables qu'on n'a jamais pu savoir s'ils sont plus puissans dans les airs que dans l'eau ou sur la terre. Aussi ont-ils employé tous les élémens pour me soumettre à leur autorité : ils croyaient par ces moyens pouvoir faire ma conquête, et ils se sont trompés ; malgré leurs affreuses persécutions, leurs ruses, leurs vexations continuelles et tous les moyens qu'ils ont, employés pour me forcer à leur demander grâce n'ont servi qu'à me mettre en garde contre eux ; ils ont eu beau faire, tous leurs efforts ont été inutiles. Je ne veux pas me soumettre à leur loi. Je n'imiterai pas ces gens qui, dans un moment

désespéré, s'écrient dans l'accès de leur délire coupable, J'aimerais mieux me donner au diable que de souffrir ou faire cela ! Non, jamais ces expressions ne sont sorties et ne sortiront de ma bouche. J'ai déjà souffert assez : je me suis plaint avec raison, mais jamais je n'ai proféré aucun blasphême. Ma position est triste, sans doute, mais je n'ai pas le désir d'en sortir pour me damner ; ce serait un trop grand sacrifice pour moi que de changer tout-à-coup les principes dont je me fais gloire, et qui me soutiennent dans le chemin du salut. Les monstres ont pu subtiliser ma bonne foi ; mais ils ne corrompront nullement mon cœur, je n'oublierai jamais les principes religieux qui doivent me conduire au ciel. Plutôt que de me soumettre à Satan, j'aimerais mieux, s'il le fallait, mourir à l'instant, que de consentir à me rendre l'apôtre de la magie noire.

Que les farfadets volent dans les airs, qu'ils marchent ou qu'ils courent sur la terre, qu'ils nagent dans la mer ou dans les rivières, je ne cesserai, dans aucun temps, d'être leur ennemi implacable. Je reconnais leur pouvoir infernal, je sais qu'à l'aide de leur science diabolique ils peuvent me faire encore beaucoup de mal ; mais je dirai avec le poète :

Que peut contre le roc une vague animée ?

Je suis le roc, toutes les vagues les plus furieuses viendront échouer contre mon inébranlable volonté. J'ai peut-être encore trente ans à rester sur cette terre de tribulation, je dois me résigner à souffrir pendant ces trente années plutôt que de renoncer à la jouissance éternelle, à la satisfaction de me trouver à côté des saints et des anges, au bonheur de contempler Dieu le père, son fils Jésus-Christ, et le Saint-Esprit, qui doit toujours planer sur la tête des apôtres sans avoir besoin maintenant de prendre la forme d'une langue de feu.

Farfadets, persécutez-moi, versez mon sang, *le sang des martyrs est la semence de la foi.*

## CHAPITRE XXXI.

*Le désir de connaître quel est le grand-maître des Farfadets me passe souvent par la tête.*

Je voudrais bien savoir quel est le chef suprême de cette puissante et invisible armée, qui n'est encore connu que des chefs des cohortes qu'il envoie sur la terre pour se joindre à ceux qu'il a eu l'adresse d'enrôler sous ses étendards. Ne serait-ce pas M. Pinel, qui m'a fait tant de

mal ; Moreau, qui a une si grande réputation de sorcellerie ; Nicolas ou Bouge, qui sont mes premiers persécuteurs ? Mais tous ces misérables n'ont d'empire que sur leurs malheureux concitoyens. Ce doit être l'Antechrist qui fut annoncé par le Seigneur, qui a révélé que cet Antechrist viendrait à la fin des siècles pour tourmenter les hommes, les porter à tous les excès, afin qu'ils ne fussent pas dignes d'obtenir le pardon que Dieu nous a promis pour le jour du jugement dernier.

Oui, c'est cela ; misérables magiciens, je vous ai devinés, vous êtes les soldats, les émissaires de l'Antechrist : votre puissance est grande, sans doute ; mais croyez-vous que ce chef puisse vous aplanir la route de la réconciliation avec Dieu ? croyez-vous que son génie, qui ne s'est jamais exercé que dans l'art de faire du mal, puisse dans aucune circonstance vous soustraire à la vengeance céleste ? Quelle folie ! Quels que soient les crimes que vous méditiez pour frapper vos victimes et vous assurer de la victoire, vous n'y parviendrez jamais. Vils insensés, considérez votre origine : de quoi vous êtes-vous formés ? Du rebut de la société. Ne vous souvient-il plus que Dieu vous fit rentrer sous terre, parce que votre aspect empoisonnait sa demeure céleste, qu'il voulut

conserver pure? Vous n'êtes qu'un ramas d'âmes perverses incapables du moindre bien et coupables de tous les forfaits. Quels sont les attributs de votre chef, sur lequel vous fondez vos espérances? Le ravage, la désolation, le malheur, le crime, voilà ses exploits; ils sont tous affligeans. Vous êtes les ennemis d'un Dieu bon qui a créé toutes choses, excepté votre race infernale; qui est connu, révéré et adoré de tous les êtres sages, qui n'hésitent point à croire qu'il y a un Être suprême; qui croient que sa toute-puissance infinie se manifestera pour tous ceux qui l'auront servi, tandis que vous n'avez qu'à vous résigner et à vous préparer aux plus rigoureux des supplices, celui que mérite l'outrage que vous avez fait à ses bontés.

Vous connaissez à fond mes sentimens, que prétendez-vous de moi? renoncez à l'espoir de me séduire. J'ai protesté devant Dieu et devant les hommes que je me révoltais entièrement contre votre domination, que je préférerais recevoir de vous des meurtrissures, le poison, le fer de l'assassin, enfin toutes les souffrances imaginables, plutôt que de me rendre à vos vœux. Je ne puis pas trop vous répéter cette profession de foi, car dussé-je passer pour prolixe et entendre dire par mes lecteurs que toutes mes imprécations sont des réminiscences,

je n'en poursuivrai pas moins le plan que je me suis tracé. Il n'y a qu'une seule route pour arriver au bien. Vous voudriez peut-être me voir cracher du sucre, quand vous me faites avaler du fiel ? *Marchand qui perd ne peut pas rire.* Vous m'avez fait perdre le repos : l'or ne lui est pas comparable. Vous voudriez peut-être que j'eusse la douceur de l'agneau ; et, parce que vous êtes des loups, vous exigeriez que je me ployasse à vos volontés, pour éviter d'être dévoré par votre dent vorace ! Mangez-moi, déchirez-moi, mettez-moi en lambeaux, vous ne m'empêcherez pas de me plaindre, vous ne m'empêcherez pas de faire ma gloire de vous avoir résisté.

## CHAPITRE XXXII.

*M. Pinel s'est fait peindre en farfadet montant dans les nuages. Traits caractéristiques de quelques-uns des esprits infernaux. Ils ont employé plusieurs moyens pour pouvoir m'accuser de folie.*

Lorsque je fus consulter le méchant M. Pinel, je le vis représenté sur un tableau, peint

de grandeur naturelle et placé sur un nuage qui le rendait semblable à un saint qui monte au ciel. Ceux qui ne connaissent pas ce farfadet peuvent se méprendre en le voyant ainsi ; mais moi, qui connais l'histoire et les pouvoirs du farfadérisme, je vis tout de suite que ce docteur sorcier s'était fait peindre au moment où il se transporte dans les nuages, comme les magiciens qui vont d'une planète à l'autre pour exercer tous les forfaits dont ils se rendent tous les jours coupables. M. Prieur m'a dit dans toutes les conversations que j'ai eues avec lui, que j'avais bien jugé le sens allégorique du tableau, il s'extasiait devant mes connaissances, lorsque je lui faisais part de mon interprétation ; tant il est vrai que ceux qui marchent sur la route du bien sont, à défaut de connaissances acquises, inspirés très-souvent par la divinité.

M. Prieur m'avoua encore que le fils de M. Pinel aurait les qualités de son père, ce qui m'apprit que ceux qui font partie de cette infernale et méprisable société, transmettent à leurs enfans leur cruel et ignoble héritage ; que pour cela ils n'ont qu'à consentir à ce que le diable, qui veut pouvoir reconnaître ses satellites, les marque d'un signe distinctif entre les deux cuisses. Quant à moi, je voudrais que Dieu leur fît aussi un signe sur le front, afin

qu'ils fussent connus de tous ceux à qui ils inspirent de l'horreur.

Ceux qui voudront consulter le Dictionnaire infernal, qu'il est facile de se procurer, seront convaincus de la vérité des faits que j'avance ; ils m'ont été tous confirmés par mes persécuteurs, et c'est la plus forte raison qui m'a décidé à faire ce Mémoire, qui doit me justifier aux yeux des honnêtes gens, dont je veux conserver l'estime, puisqu'il m'offre souvent l'occasion de faire des réflexions telles que celle-ci :

Dieu seul nous donne avec le principe de la vie le bonheur de la liberté et le désir de conserver l'une et l'autre ; lui seul a donc le droit de nous en priver : cependant les farfadets ont usurpé sur ce point une puissance qui ne leur appartenait pas et qui ne peut leur appartenir.

Ah ! puisque ces monstres d'infamie ont des correspondans et des ambassadeurs, j'espère que Belphégor, reconnu pour tel en France, voudra bien instruire son souverain maître des résolutions d'un mortel qui a pris le parti inébranlable de rester fidèle à son Dieu et à la loi que le Créateur a dictée pour le bonheur de l'humanité ; que si je me suis déterminé à faire un Mémoire de tout ce que j'ai souffert depuis tant d'années, ce n'a été que pour ouvrir les

yeux à tous les rois et à tous les gouvernemens, pour qu'ils fassent des lois contre ces abominables farfadets, à qui il faut ôter les moyens de continuer leurs ravages en sauvant par leurs secours un grand nombre de victimes, qui ne savent pas, comme moi, à quoi attribuer la cause de leurs maux.

Je suis bien aise d'avouer au public que dans les diverses souffrances que j'ai éprouvées j'étais extrêmement affligé ; mais que toujours j'avais conservé mon bon sens. Ne voilà-t-il pas que tout-à-coup je perdis connaissance au point d'oublier que j'existais. Cependant, je n'ai pas été longtemps à trouver la solution de ce maléfice, je me suis dit, qu'attendu que ceux contre lesquels j'écris sont physiciens ou sorciers, ils ont la science diabolique de connaître ce qui peut influer sur le corps humain, soit par des médicamens, soit par des infusions planétaires : il entre sans doute dans leurs attributions de pouvoir glisser de la poudre farfadéenne dans les alimens, ou de faire des changemens de planètes pour faire perdre la tête à ceux qu'ils ont envie de tourmenter. C'est ainsi qu'ils empêchent les plaintes de ceux qu'ils persécutent et qu'ils trouvent commode d'accuser de folie.

Je conviens qu'ils m'ont plusieurs fois procuré des accès d'indignation si violens, que je n'étais

pas capable de me reconnaître moi-même. Une personne d'un rang distingué, qui me vit dans cet état délirant, voulut me persuader de me mettre dans une maison de santé pour me faire guérir. Elle n'osa pas qualifier ma maladie; mais je sus discerner qu'elle me prenait pour fou. Elle aurait pu parler sans détours, je ne lui en aurais pas voulu. Je l'assurai que cet état n'était pas naturel chez moi, qu'il n'était que l'effet momentané d'une opération des magiciens ou sorciers, qui voulaient m'ôter les moyens de parler contre eux, en donnant à mes discours un air et un ton de divagation, croyant que par ce moyen ils empêcheraient qu'on ajoutât foi à tout ce que je dois consigner dans mes mémoires.

Qu'on juge maintenant des dangers que les hommes courent journellement sur la terre. Tel qui croit, parce qu'il a fait mettre sept à huit livres de bon bœuf dans son pot au feu, manger une bonne soupe, qui est exposé à avaler de la poudre farfadérisée que ses ennemis ont fait fondre dans son bouillon, comme si c'était du sel; tel qui croit manger un ragoût bien assaisonné, qui ne se nourrit qu'avec le coulis diabolique, qui peut avoir un excellent goût, mais qui n'en est pas moins pour cela un poison lent qui fait circuler dans ses veines ce feu dévorant qui le tourmente et qui lui procure les

accès dont je viens d'entretenir mes lecteurs.

Mais, me disait un homme d'esprit à qui j'avais fait ces confidences avant de les écrire, s'il est vrai que les farfadets aient le pouvoir d'introduire dans nos alimens leur poudre farfadérisée ou leur coulis diabolique, pourquoi n'y introduiraient-ils pas, de préférence, de l'arsenic, qui les délivrerait, à l'instant même, des mortels qui ont su résister, comme vous l'avez fait, à leurs propositions insidieuses? Ma réponse prouva à l'audacieux qui osa me pousser un pareil argument, que très-souvent les hommes d'esprit ne sont que de véritables bêtes. Voici ma réponse: — Vous croyez me mettre en défaut par votre observation pleine de malice : vous me faites pitié! Je ne vous parlerai pas en termes recherchés, la vérité n'eut jamais besoin de ces détours abominables. Les farfadets n'introduisent pas de l'arsenic dans nos alimens, parce que leur puissance, qui est grande sans doute, ne va pas jusqu'à pouvoir dépeupler la terre des ennemis qui les contrarient. Ils sont les anges de la mort; mais les morts ne leur appartiennent que lorsque Dieu a jugé qu'il était temps de mettre un terme aux épreuves que ses créatures doivent subir ici-bas. Où en serions-nous, si cela arrivait différemment? Les farfadets pourraient donc amener la fin du

monde? Ce grand événement n'arrivera qu'au moment où Dieu aura ordonné aux anges exterminateurs d'emboucher la trompette du jugement dernier. Si mes ennemis parviennent à donner la mort à quelqu'un, c'est que Dieu pense qu'il a assez souffert. — Je conviens, M. Berbiguier, que vous êtes un grand logicien, vous nous apprenez tous les jours des vérités que personne n'avait connues avant que vous nous les eussiez révélées. — C'est vrai, Monsieur, je crois en avoir déjà donné la preuve, et avant peu je la compléterai. Voyez donc les présomptueux habitans de la terre qui vous ressemblent! ils fléchissent le genou devant ma science profonde. Ne croyez pourtant pas que je m'en fasse gloire. Je ne jouis d'être savant, que parce que mes connaissances doivent peut-être éviter un second déluge qui vous engloutirait avec tous les farfadets, dont vous n'êtes pas peut-être le disciple, mais que vous servez merveilleusement par vos observations saugrenues. — Vous avez raison, M. Berbiguier. Bonsoir. — Bonsoir. Et d'un autre incrédule poussé dans ses derniers retranchemens par mes raisonnemens sans réplique; tout autre que moi ne pourrait contenir sa joie: un moment avant de la faire éclater il faut qu'elle soit parfaite.

## CHAPITRE XXXIII.

*Les femmes font aussi partie de la race farfadéenne. Mon courage n'a pas encore désarmé mes ennemis.*

Jusqu'à présent je n'ai désigné que les hommes comme faisant partie de la race farfadéenne. J'ai gardé le silence sur les femmes, parce que j'ai cru qu'il était inutile de les désigner positivement, puisque le lecteur doit comprendre que le mot homme, pris dans son acception générale, signifie la race humaine, attendu que le masculin est plus noble que le féminin.

Cependant les femmes ont toujours poussé leur méchanceté beaucoup plus loin que les hommes, ce qui m'a été démontré mathématiquement par les divers travaux que les deux sexes m'ont fait supporter. Il est certain que j'ai toujours plus souffert sous l'influence des planètes des femmes, que sous celles des hommes; donc il y a, en général, plus de malice chez elles que chez nous; et c'est parce que les deux extrêmes se touchent toujours, que lorsqu'une femme veut faire du bien, elle porte la vertu au suprême degré, par la tendance naturelle

qui prédomine dans son cœur ; mais elle en agit de même quand elle veut faire du mal. Les femmes sont, en général, capables de se porter à toutes les extrémités ; il n'est pas de démons, de furies, de mégères, ni même d'antéchrist, tous habitans des enfers, capables de les imiter.... Elles ont, la plupart, la bonne foi d'en convenir. Heureux, mille fois heureux les hommes qui sont assez adroits pour les connaître ! En évitant les maux sans nombre auxquels leur caprice nous expose, ils goûtent un bonheur sans mélange, d'autant qu'il n'est point troublé par les soins serviles, les basses complaisances auxquelles nous expose la passion que nous ressentons malheureusement pour elles, et dont elles finissent par nous faire repentir tôt ou tard.

J'attribue donc plus particulièrement aux femmes les grandes souffrances dont je suis encore la victime. Je ne dois pas en faire un mérite à ceux qui s'intéressent à moi. Je ne veux avoir aucune considération pour les farfadettes. Je ne sais si ma véracité leur déplaît ; mais je ne continuerai pas moins à les combattre. Le combat que je leur livrerai jusqu'à la destruction de leur engeance, ne sera jamais paralysé par l'amour que les braves femmes ont toujours su m'inspirer. Je sais qu'en aimant celles-là je

ne fais que rendre un hommage de plus à toutes les lois divines.

Ma patience est infinie lorsqu'il s'agit d'atténuer les crimes des farfadettes. J'ai poussé la civilité jusqu'à leur écrire. Je n'employais jamais dans mes lettres que les expressions les plus sages, les plus honnêtes, enfin celles que la charité me prescrivait pour les ramener dans la voie du salut. Je les prenais par les sentimens d'honneur, en leur rappelant toutes les promesses qu'elles m'avaient faites pour me rendre au repos et à la liberté; je leur faisais espérer le pardon de leurs fautes et de leurs crimes, si elles voulaient rentrer dans les sentiers que la religion nous a enseignés, et dans lesquels elle me maintient. Je m'occupais surtout à leur faire connaître que l'Eglise ne demande pas mieux que de voir rentrer dans son sein la brebis égarée.

Croira-t-on que mes peines et mes sages leçons furent perdues; car, loin d'en profiter, on n'y répondit que par de nouveaux traits de scélératesse et par les mêmes procédés: apparitions fréquentes, entrées secrètes, invisibilités, rien ne fut épargné pour me tourmenter de nouveau. Il me fallut de plus belle prier Dieu de les instruire du mal que je ressentais, en mettant

leurs forfaits sous leurs propres yeux : j'eus même la bonhomie de les recommander à sa miséricorde infinie, qui n'abandonne jamais le pécheur repentant. Je le suppliai aussi de me donner la force de supporter toutes mes souffrances pour l'amour de lui. J'espérais toujours que sa bonté me tirerait de ce misérable état, et je ne voyais pas encore de fin à mes maux. J'écrivis même à tous mes farfadets mâles et femelles, et je conservai toujours le double de mes lettres, ainsi que le fait un homme d'ordre, crainte de les voir contrefaites. Peines perdues, jamais aucune réponse ne m'est parvenue. Il est à croire qu'ils sont irrités de voir en moi un homme aussi instruit de leurs stratagèmes, un homme à qui rien de leurs maléfices n'a pu échapper ; c'est pourquoi ils me poursuivent avec un acharnement et une rage qui n'eut jamais d'égale. Je suis plus que persuadé d'être moi seul en proie à ce courroux funeste, car je n'entends et ne vois personne souffrir et se plaindre comme moi. Il paraît qu'ils abandonnent les victimes qui ne sont pas aussi obstinées que moi à les combattre, pour tourner contre moi seul toute leur cruauté et assouvir toute leur rage.

Ils continuent leurs coupables opérations parce qu'ils pensent, d'après leur infâme calcul,

que le Seigneur n'a pas encore jugé à propos d'y mettre un terme, et encore parce qu'ils ont eu le temps d'apprendre que je suis convaincu que la plus grande vertu de l'homme c'est de savoir souffrir. Les misérables n'ont pas renoncé à l'espoir de me sacrifier à leur vengeance, parce qu'ils voudraient que je fusse la victime de ma fermeté et de ma persévérance.

J'ai pris la plume pour leur faire connaître par écrit ce que je leur ai répété si souvent à haute et intelligible voix. Je ne m'informe pas s'ils sont farfadets mâles ou femelles, j'ai pris la résolution de prévenir MM. les Magistrats de la ville de Paris, de toutes autres villes, grandes ou petites, bourgs ou villages, entre les mains desquels tomberont mes écrits, qu'il n'y a rien de plus affreux qu'un farfadet; qu'ils doivent s'armer du glaive de la loi pour les poursuivre; qu'ils ont juré mon malheur partout où je me trouverais; que ma fuite, mon isolement, ma retraite, me seront toujours inutiles, en raison des ramifications que leur infernale société a établies jusque dans la partie la plus ignorée du globe, et qui n'a pas encore été découverte par aucun voyageur.

Femmes, filles, veuves, qui lirez le chapitre dont je viens de m'occuper, vous allez m'en vouloir, parce que vous jugerez par mes im-

précations et par mes aveux, que je suis l'ennemi de votre sexe. Détrompez-vous, il n'y a pas un homme sur la terre qui puisse m'être comparé lorsqu'il s'agit de rendre hommage à vos grâces et à vos vertus. Lorsque je parle mal des femmes dans mon ouvrage, c'est des femmes farfadettes seulement que je veux me plaindre. Il en est de vous comme des hommes, je ne puis motiver ma haîne que sur le farfadérisme. Et comment pourrais-je faire pour ne pas adorer un sexe divin, qui est la plus parfaite image de la divinité !

C'est dans le sein d'une femme que j'ai reçu la vie ; c'est sur le cœur d'une autre que je me suis allaité ; c'est une femme qui a pris soin de ma jeunesse ; c'est une femme qui m'a soigné pendant ma paralysie ; ce n'est que parmi les femmes que j'ai trouvé des consolateurs à mes maux ; c'est une femme qui doit me faire oublier mes souffrances, lorsque j'aurai vaincu mes ennemis ; c'est une femme qui doit donner des héritiers à Berbiguier de Terre-Neuve du Thym. Toute mon ambition maintenant est de conserver ce dernier nom, qui doit me distinguer des autres Berbiguier de ce monde : il n'est pas ancien, puisque je dois être le tronc de ma généalogie ; mais il n'en sera pas pour cela moins célèbre, j'en aurai toute la gloire,

et je prierai Dieu, dans le ciel, que mes enfans ne s'en rendent pas indignes.

O femmes! vous êtes l'astre vivifiant du bonheur des hommes; en vous aimant, je ne crois pas commettre un péché, Dieu ne nous a pas dit que vous seriez notre compagne pour que nous vous haïssions. Les prêtres, il est vrai, font serment de vivre éloignés de vos charmes; mais les prêtres, en se dévouant au culte de Jésus-Christ, doivent renoncer au mariage, qui les en détournerait; tout leur amour, toute leur affection doivent être pour leurs ouailles, rien ne doit les en éloigner, rien ne doit les en distraire: leur célibat est donc nécessaire à la religion, quoiqu'on ait voulu lui opposer l'ancien usage adopté par les hommes d'église. L'expérience a démontré qu'un prêtre doit vivre seul; puisqu'il devient le dépositaire de tous les secrets des familles, n'est-il pas prudent de ne lui pas fournir l'occasion de les dévoiler?

Je ne suis pas dans la catégorie des hommes d'église, j'aime Dieu, et je crois lui prouver mon amour en aimant les femmes vertueuses.

Les femmes farfadettes m'ont fait endurer mille tourmens; par compensation, les femmes dignes de porter ce nom m'ont fait éprouver bien des jouissances.

Ce sera une femme qui complétera la vic-

toire que je vais bientôt remporter ; j'associerai ma destinée à la sienne, je lui donnerai tout ce que je possède.

Après avoir reçu la bénédiction nuptiale et avoir fait constater l'acte civil qui doivent m'unir à cette vertueuse créature, je ne m'occuperai qu'à la rendre heureuse. Toujours auprès d'elle, je ne l'entretiendrai que de mon amour ; j'irai au-devant de tous ses désirs : en lui faisant don de mon bien, ce sera pour qu'elle le conserve aux enfans qui naîtront de notre lien indissoluble. Car quoi qu'on en ait dit dans nos temps de malheur, le mariage ne peut se dissoudre : *Quod Deus junxit, homo non separet.*

Sans cesse aux genoux de cette créature vertueuse et charmante, je coulerai des jours heureux !.... et lorsque je me verrai renaître, ma jouissance sera à son comble. Voilà donc, lui dirai-je, ceux qui doivent perpétuer la race des *Terre-Neuve du Thym ;* c'est à eux qu'il est réservé de recevoir la bénédiction de l'espèce humaine, que j'aurai délivrée de la race des farfadets. Quand on les verra se promener, tout le monde, en les désignant, s'écriera : Voilà les enfans du *fléau des farfadets*, de cet homme généreux et courageux qui a combattu pendant vingt-six ans de sa vie la race abominable des

disciples de Belzébuth. Quelle jouissance pour ma progéniture !

Il faut bien, puisque j'ai été si malheureux, que je goûte un peu de bonheur avant de rendre à Dieu l'âme qu'il m'a donnée. C'est une femme vertueuse qui doit me procurer cette agréable compensation.

Lorsque je l'aurai introduite dans l'appartement qui doit être témoin de notre félicité, mes fourneaux anti-farfadéens seront remplacés par l'autel de la volupté, mes aiguilles et mes épingles par les bijoux sans faste dont je veux décorer son sein et ses mains ; mes cœurs de bœuf, par un cœur pur qui ne palpitera que pour elle ; mes plantes aromatiques, par les lis et les roses, qui seront l'apanage de mon épouse.

On ne verra plus mes murailles tapissées des imprécations que je lance chaque jour contre mes ennemis, on n'y lira que des phrases qui m'auront été dictées par mon amour conjugal. Voici celles qui y occuperont les premières places :

*Femmes, vous êtes le plus parfait ouvrage de Dieu.—Sexe adoré de tous les êtres vertueux, tu me fais oublier toutes mes souffrances.—Compagne de mes jouissances, tu es l'image véritable de l'être idéal que les païens ont surnommé*

*Vénus. — Mère de mes enfans, jouis de ma félicité. — Fille de Dieu, réjouis-toi de n'avoir plus à craindre la race farfadéenne. — Fruits de mon amour, croissez et multipliez pour être* IN SÆCULA SÆCULORUM, *la preuve parlante du triomphe que j'ai remporté sur les ennemis de mon Dieu.*

Mon cœur vient d'éprouver une grande consolation en me dictant la profession de foi que je viens de consigner dans ce chapitre. Les femmes sauront maintenant que toutes mes déclamations contre le sexe ne sont proférées qu'à l'égard des femmes qui se sont engagées avec les farfadets. Elles sont bien plus coupables que les farfadets mâles, puisque c'est par leur condescendance que la race des démons s'est multipliée sur la terre. Grâce à Dieu, cela n'arrivera plus après mon triomphe, alors aucune femme ne sera *farfadérisée.*

---

## CHAPITRE XXXIV.

*Les Farfadets affaiblissent l'esprit de ceux dont ils craignent les dispositions testamentaires.*

J'AI déjà, dans un précédent chapitre, fait connaître le pouvoir que les farfadets ont usurpé,

soit pour aliéner l'esprit, fatiguer le corps, les sens, soit pour détruire toutes les facultés intellectuelles d'un homme qui jouit de sa raison, et qu'on considère ensuite comme l'ayant perdue.

J'entends dire M. un tel est fou, comme on dit M. un tel a la fièvre. Je réponds à l'imprudent qui répète cette fausseté : Comment! M. un tel est fou? cela n'est pas croyable, j'étais encore hier avec lui, et rien ne m'a fait apercevoir qu'il pût sitôt se trouver aliéné. — Il l'est, réplique-t-on, au point de ne plus laisser de doute sur son triste état.

Comme je ne crois pas beaucoup à tous les *on dit*, je veux m'assurer par moi-même de ce que l'on a voulu me persuader malgré moi. J'y vais, et je vois effectivement un homme qui tient des discours insensés, sans suite, sans ordre, qui confond le matin avec le soir, le dîner avec le souper, qui prend une simple table pour un clavecin, la flûte pour un bâton; qui croit entendre sonner la messe, tandis que c'est l'angelus qui l'appelle; qui demande ses gens, sa voiture, quand il est assis et qu'il n'est entouré d'aucun domestique; qui prend son créancier pour son débiteur, parle de faire un voyage à sa terre, où il dit que les fonds sont tout prêts pour se faire bâtir un superbe châ-

teau, quand il manque d'argent pour faire réparer sa chétive habitation.

Cet homme fit et dit mille extravagances qui me firent beaucoup de peine. Je plaignais beaucoup madame son épouse (car je crois que ce doit être un spectacle bien triste que de voir sans cesse un malheureux affligé de la sorte). Je les consolai du mieux que je pus, ainsi que leurs enfans, en les invitant de se confier à Dieu, le refuge de toutes les infortunes; que leur confiance en lui leur donnerait tous les moyens d'espérer la guérison du malade, que le temps et les prières devaient infailliblement rétablir. Je quittai ces braves gens, et je ne pus, dans mes réflexions, me rendre d'autre compte de cet événement, qu'en accusant les magiciens ou les sorciers, du dérangement d'esprit de ce bon père de famille. Je me disais aussi, voyez un peu quelle fatalité! s'il arrive un malheur, c'est sur des êtres que le sort devrait protéger, et non sur ceux que la fortune comble de ses faveurs!

Mais c'est particulièrement contre les gens riches que les farfadets se déchaînent pour les priver de leurs facultés intellectuelles: ils se concertent avec leurs héritiers, pour les empêcher de donner leurs biens aux parens qui les affectionnent de cœur et d'âme, par la crainte

de voir s'accomplir des testamens ou des donations qu'ils redoutent : ils s'entendent et s'associent avec les magiciens ou sorciers, qui ont le moyen de s'introduire chez leur riche parent pour lui jouer mille tours qui tous sont plus perfides les uns que les autres, et finissent par le miner, le rendre malade, lui faire tourner la tête et le réduire enfin à toute extrémité. C'est alors qu'il est dans l'impossibilité de disposer de son bien comme il le voudrait ; et c'est sur cette impossibilité et sur l'absence de sa raison qu'ils comptent pour se conserver la succession du riche, qui ne les en trouvait pas dignes.

Mon pauvre oncle fut ainsi traité dans ses derniers momens. Les farfadets ne voulurent pas que je fusse son héritier.

Tout le monde n'est pas doué de cette force de caractère qui me fait distinguer de mes semblables. Mes ennemis avaient le projet de me faire passer pour fou, non pas pour m'empêcher de jouir de mon bien, mais pour qu'on n'ajoutât pas foi aux révélations que je fais dans mon ouvrage. Ils n'y ont pas réussi. J'ai conservé tout mon esprit pour pouvoir écrire. M. Chaix ne verra pas ses espérances se réaliser. Le tribunal correctionnel ne me condamnera pas à aller en prison.

Je ne puis prononcer le nom de mon com-

patriote qu'en éprouvant des crispations de nerfs. C'est lui qui a commandé les plus fortes persécutions auxquelles j'ai été en butte. Il répétait partout que j'étais fou, parce qu'il croyait qu'il parviendrait à pouvoir en donner la preuve.

Mais il ne sera pas secondé dans ses projets par des parens avides. Mes proches ne sont pas intéressés à provoquer mon interdiction comme ils avaient provoqué celle de mon malheureux oncle. Je n'ai pas hérité de son bien, ils l'ont fait dévorer par la race farfadéenne. Le bon homme Job est mort sur un fumier : s'il avait été riche, on l'aurait peut-être fait périr dans une loge de maison de fous.

Je continuerai à vivre comme je l'ai fait jusqu'à ce moment. Je ne me distinguerai ici-bas que par ma bonté et ma résignation ; j'y ferai du bien tant que mes moyens me le permettront. Je présenterai la joue droite lorsqu'on m'aura frappé sur la gauche. Je ne ferai du mal à personne, parce que j'ai toujours eu pour principe qu'il ne faut pas seulement se permettre de donner une chiquenaude à qui que ce soit.

Avec de pareils principes j'attendrai de pied ferme tous les Chaix du monde réunis à tous les Berbiguier qui voudraient me faire passer pour insensé. Puisqu'ils sont si irrités de se voir

nommés dans mon livre, pourquoi n'ont-ils pas redouté de provoquer mon indignation? pourquoi, je le répète encore, se sont-ils enrôlés dans la compagnie de mes ennemis? La meilleure preuve qu'ils veulent, disent-ils, donner de ma folie, c'est le livre que je donne au public. Je suis donc fou, parce que j'ai su reconnaître et dévoiler mes ennemis. Mais Jean-Jacques Rousseau, qui serait le plus grand homme du monde, s'il n'avait pas avancé des principes réprouvés, aurait dû être traité de fou, il était persécuté aussi par des farfadets. La seule différence qui existe entre lui et moi, c'est qu'il n'a pas désigné ses persécuteurs par leurs véritables noms, et que j'ai su les signaler par la qualification qui leur est propre. Si Jean-Jacques Rousseau n'avait pas erré comme il l'a fait si souvent, je me permettrais d'établir un parallèle entre lui et moi.

Mais je ne serais pas glorieux de marcher à côté de ce grand écrivain; si je n'écris pas aussi bien que lui, je pense mieux qu'il ne l'a fait; il n'écrivait que pour tromper les hommes, je n'ai pris la plume que pour les éclairer.

## CHAPITRE XXXV.

*Événemens extraordinaires arrivés à la succursale d'Avignon et à différens jardins de cette ville. Nouvelle preuve de l'efficacité de mon remède.*

Je crois devoir rapporter ici un événement qui se passa peu de temps après que la succursale d'Avignon fut transformée en hôtel des Invalides. On vit dans le jardin de cette maison un serpent énorme d'une telle grosseur, qu'il effraya tous les habitans de l'hôtel. Il y resta très-peu de temps, et lorsqu'on voulut découvrir sa retraite, pour tâcher de le détruire, on ne put jamais reconnaître l'endroit par où il était entré ni sorti. Je n'étais pas encore expérimenté, comme je le suis, sur la méchanceté des farfadets, car j'aurais deviné que c'était un émissaire de Satan qui venait pour épouvanter les nouveaux habitans de cet hôtel, et je leur aurais conseillé de faire les opérations que je fais à présent contre les satellites du diable pour me préserver de ses criminelles entreprises.

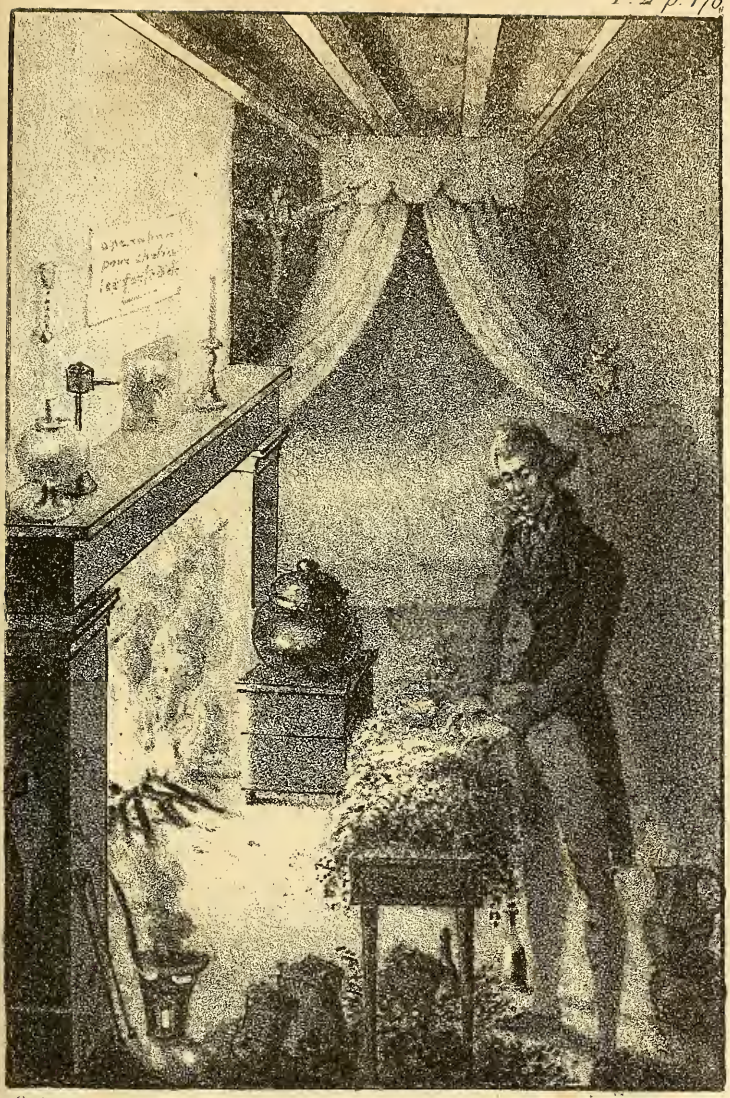
Dans la même ville d'Avignon, me trouvant,

dans une autre circonstance, à la maison de M. Nicolas, médecin, ce Monsieur, dont j'ai déjà parlé dans mon ouvrage, me dit (après avoir répondu aux demandes que je lui avais faites) que dans le temps où il avait un logement à l'hôtel des Invalides, dont je viens de parler, il fit un pari avec les personnes qui se promenaient avec lui, qu'il ferait rester contre un arbre, qu'il désigna, celui qui s'en approcherait le plus. Je consens, dit-il, qu'il y aille de sa bonne volonté, sans contrainte; mais il n'y aura pas été impunément, car tous les efforts qu'il fera pour s'en retirer seront tous vains et infructueux. Les personnes qui composaient sa société ne voulurent pas croire à sa magie. Il proposa de nouveau d'en donner la preuve, et on y consentit enfin. Allez, dit-il, près de cet arbre les uns et les autres, et vous verrez. Quand mes ordres furent exécutés, je levai ma baguette magique, et la personne qui s'était le plus approchée de l'arbre fut obligée de s'y arrêter, malgré tous les efforts qu'elle fit pour s'en éloigner. La surprise fut des plus grandes parmi les témoins de cette scène, et elle le fut encore plus quand M. Nicolas, par le même effet de sa baguette, eut permis à la personne de se détacher de l'arbre qui pendant un assez long intervalle l'avait tenu captif.

C'est sans doute pour éviter de pareils maléfices que lorsqu'on fit des réparations à l'hôtel des Invalides on abattit cet arbre diabolique, à l'aide duquel M. Nicolas aurait pu faire beaucoup de mal à ses ennemis.

Je ne pouvais concevoir que M. Nicolas s'occupât d'une chose qui était étrangère à sa profession; mais j'en fus convaincu par tout ce qu'il me dit là-dessus, et par le pouvoir qu'il avait pris sur moi. Voilà pourtant à quoi sont exposés les gens que les magiciens veulent prendre en leur possession, rien ne peut les en soustraire. On doit se rappeler, sans doute, ce que j'ai dit de curieux concernant l'arbre magnétisé du Jardin des Plantes, dont M. Nicolas se servit pour opérer contre moi. Je ne reviendrai pas sur tous les détails de cette scène bizarre, je rappellerai seulement que je sentis sur ma tête un poids semblable à celui d'un animal plus gros que ne le serait un gros chat. Aussi impatient qu'effrayé de ce bruit, je levai la tête assez brusquement pour voir ce qu'il y avait dans l'arbre, et je ne pus rien y apercevoir. Ce devait être un arbre semblable à celui qu'on a déraciné dans le jardin des Invalides. Tout ce que je présumai alors, c'est que M. Nicolas devait se servir des productions de la nature pour se livrer à sa magie.

Souvent, en me promenant à la campagne, aux environs d'Avignon ou de Carpentras, soit pour me distraire ou faire des réflexions, j'entendais sur mon passage le bruit et le souffle de plusieurs animaux qui semblaient me suivre pour m'intimider ; ce qui ne laissait pas que de me faire peur. Pour me débarrasser de ces importunités, je jetai des pierres du côté d'où partait le bruit, dans l'espoir d'attraper quelques-uns de ces animaux et de les faire fuir ; mais cela ne servait à rien, ils continuaient à m'importuner par leurs cris féroces et par leur souffle empesté. Quand j'étais chez moi, j'en étais aussi poursuivi dans ma chambre : c'était un bruit des plus épouvantables ; je me sentais frappé dans mon lit, et tout ce qui se faisait autour de moi était dans le cas d'intimider le plus vaillant des héros. Quand je me plaignis de cela à Messieurs Bouges et Nicolas, ils se mirent à rire comme pour se moquer de moi, et me dirent de ne pas m'occuper de ces sortes de choses ; ils ajoutèrent que je serais bien surpris si je trouvais par écrit ce qu'on me demande. — Je voudrais bien le savoir, au moins je pourrais reconnaître quelqu'un de la ville, ou quelques personnes de ma connaissance parmi les perturbateurs de mon repos, car il est impossible que ce bruit ne soit point occasionné par quel-



Quinart 1821 Lith. de Langlumé

qu'un d'entre eux renfermé dans ma chambre.

La réponse qu'on fit à mes plaintes me confirma dans l'idée que j'avais, que mes deux médecins, tout en se disant mes amis, étaient les êtres malfaisans qui se permettaient de se métamorphoser sous diverses formes d'animaux pour m'inquiéter. Mais je ne les accuse pas positivement de ce fait; je n'en puis parler que par présomption. Il m'est bien permis de croire que MM. Bouge et Nicolas avaient à Avignon le même pouvoir que MM. Pinel, Moreau, Prieur et autres, se sont permis d'exercer à Paris contre moi. J'en aurais acquis la preuve positive, si j'avais connu dans ce temps-là l'effet de mon remède anti-farfadéen; ce n'est seulement qu'à Paris que j'ai remarqué les effets du sel, du soufre, des aiguilles et des épingles, pour éloigner mes persécuteurs. Cette opération seule suffit pour apporter de l'adoucissement à ma situation; j'en fais usage toutes les fois que je suis tourmenté, et je m'en trouve bien.

Lorsque j'étais à Avignon, je n'avais pas les mêmes moyens de persécuter mes ennemis: c'est la Vandeval qui, sans s'en douter, m'a donné la recette de son spécifique. Si j'avais pu l'employer dans le département de Vaucluse, MM. Bouge et Nicolas ne s'en seraient

pas réjouis, je les aurais tellement harcelés que je les aurais rendus malades. Peut-être les aurais-je fait devenir borgnes ou boîteux, et tout le monde aurait avoué que mon remède était excellent.

Depuis que j'en fais usage à Paris, j'ai eu la satisfaction d'avoir un résultat heureux ; je rencontre beaucoup d'étudians en droit et en médecine qui sont borgnes ou boîteux, et en les voyant passer je m'applaudis secrètement d'avoir pu triompher de leurs criminelles visites.

Quand je vois un borgne, je dois croire que c'est une de mes épingles ou de mes aiguilles qui lui a crevé l'œil ; si un boîteux se présente devant moi, je dois penser que c'est une de mes lardoires qui lui a fracturé quelque nerf ou quelque os de sa jambe ou de sa cuisse.

Cependant je suis si bon, que lorsque je vois ces malheureux ainsi maltraités, je ne puis m'empêcher de les plaindre. Voilà pourtant où les conduit la dissipation et le libertinage. Si la pièce magique ou le désir de visiter nuitamment les jeunes personnes du sexe ne les avaient pas entraînés dans l'abîme, ils verraient encore avec leurs deux yeux la lumière du ciel, ils marcheraient sans avoir besoin de se servir de béquille.

D'après les résultats obtenus par mon remède,

il est bien constant qu'il aura un effet bien plus salutaire dans les petites villes que dans la capitale. Ici le remède opère sans qu'on puisse savoir le nom de celui contre lequel il a eu son effet, tandis que dans les villes de province on saura, le lendemain de l'opération, quelles sont les criminels qui en auront été atteints. Par exemple, si j'avais eu mes fourneaux à Avignon, il ne peut pas exister le moindre doute que le lendemain de mon opération MM. Bouge et Nicolas, les femmes Mançot et Lavalette, auraient été borgnes ou boîteux : tous les habitans de la ville en auraient été instruits ; ce changement subit dans l'état physique de ces farfadets aurait dégoûté ceux qui auraient eu envie d'entrer dans la compagnie, tandis qu'à Paris, lorsqu'on rencontre un borgne ou un boîteux, on croit qu'il a été disgracié par la nature.

De quelque côté qu'on l'envisage, il est bien démontré que mon remède anti-farfadéen est efficace, et que lorsqu'il sera employé sur tous les coins du globe les farfadets seront bien obligés de se déclarer vaincus.

Qu'ils demandent grâce, et je serai moi-même le premier à intercéder pour eux ; ils me consoleront de mes souffrances lorsqu'ils feront l'aveu que je suis un homme de bien.

## CHAPITRE XXXVI.

*Réflexions qui découlent naturellement de la consultation de M. Moreau. Conversation avec ce magicien.*

Tout est pour moi matière à réflexion, je n'ai rien à faire qu'à me préserver des atteintes des farfadets. Mes réflexions se portèrent dernièrement sur la consultation que je fis faire chez M. Moreau, magicien. Ce Monsieur m'ayant fait monter dans son cabinet, se plaça près d'une petite table, en m'invitant à m'y placer aussi. Lorsque je fus assis, je remarquai sur sa cheminée une figure représentant un magicien. M. Moreau chercha à en détourner mes regards en me demandant mon nom, mon âge et le lieu de ma naissance. Lorsque j'eus satisfait à toutes ces questions, il traça sur du papier, avec une petite baguette, en forme de crayon, quelques figures que je ne pus distinguer. Me voyant surpris de toutes ces choses, il me dit de ne pas m'inquiéter, qu'elles étaient absolument nécessaires aux épreuves qui m'avaient conduit chez lui. Il me demanda quel était celui des ani-

maux que je préférais. Je lui dis que c'était le cheval. Il m'approuva en me vantant toutes les estimables qualités de ce superbe animal, et me dit que le choix de tout autre que celui-là m'aurait été préjudiciable : il voulut savoir aussi quel était le fruit que j'aimais le mieux ; je lui appris que c'était la pêche. Tant pis, dit-il, ce fruit flatte beaucoup la vue ; mais c'est un poison très-violent pour qui ne sait pas s'en méfier ; c'est ce que font la plupart des hommes, ils ne s'attachent qu'à l'extérieur, et ils se plaignent après cela d'avoir été trompés. Dites-moi maintenant ce que vous désirez savoir ? Je lui dis que je venais de faire, dans la personne de mon oncle, une perte qui m'était très-sensible, à laquelle j'avais dû me soumettre puisqu'elle était irréparable ; mais que l'objet de ma visite était de savoir si les parens de cet oncle chéri parviendraient à faire casser son testament. Voilà, Monsieur, ce dont il s'agit. Après avoir réfléchi, il me pria de revenir le lendemain matin, en m'avouant fort honnêtement que ses consultations se payaient cinq francs. Je compris ce que cela voulait dire, et je lui donnai les cinq francs de droit.

Lorsque je me rendis le lendemain matin à sa maison, il était encore au lit ; il me fit monter avec lui à son cabinet, où il me dit : La for-

tune, qui fait aujourd'hui le sujet de vos inquiétudes, fut enlevée de la maison de votre oncle dans les premiers jours qui suivirent sa mort; il ne reste plus maintenant qu'une caisse d'argent dont je ne peux vous désigner l'emploi, je sais seulement que l'on vous confiera une somme pour être remise à un inconnu; mais prenez bien garde de ne pas la remettre sans en tirer un reçu, car vous pourriez être forcé de la payer deux fois. Puis il me demanda si j'avais encore quelques observations à lui faire. Je souffre considérablement jour et nuit depuis nombre d'années de la persécution des magiciens d'Avignon, qui fut ma résidence l'espace de vingt années. — Ne vous mettez pas en peine, je connais votre affaire, car je suis réuni avec vos persécuteurs d'Avignon; nous ne faisons qu'une même société, je suis même chargé par eux d'agir sur vous et pour votre bien. — Je suis très-surpris que l'on vous ait chargé, sans m'en prévenir, d'une semblable commission. Mais tout le bien que j'espère de vous, c'est de me laisser tranquille, voilà la seule grâce que j'ose réclamer de votre bonté, elle ne vous fera pas déroger aux principes d'honneur qui doivent être la base de la conduite d'un honnête homme. — Malgré tout ce que vous pourrez me dire de beau et de senti-

mental, je ne puis m'écarter des ordres que j'ai reçus et je vous conseille de ne pas me quitter sous aucuns prétextes, car tous les moyens que vous prendrez pour fuir ne vous réussiraient pas, tant nos pouvoirs sont grands, et tant notre correspondance est étendue. — Il est bien étonnant qu'un honnête homme ne soit pas son maître: je ne veux dépendre de personne, bien moins encore d'une odieuse société à laquelle je vais tâcher de me soustraire en me mettant sous la garde de Dieu. J'ai déjà assez souffert de mes persécuteurs d'Avignon pour avoir mérité d'obtenir ma liberté. — Malgré cela, je vous conseille de ne pas nous quitter, car vous vous en trouverez mal. — Je vous le répète, Monsieur, je veux décidément jouir de la paix et de la tranquillité qui me sont si nécessaires; et pour lui faire encore mieux sentir à quel point j'étais affligé, et combien mon état méritait de soins et d'égards, je lui fis l'aveu de l'impuissance où j'étais réduit envers les femmes; que cette impuissance m'avait été donnée par un maléfice des sorciers ou magiciens d'Avignon; que c'était d'autant plus douloureux, qu'à mon âge je pourrais encore me marier et jouir de la douceur d'un lien dont je vois tant de monde se féliciter, car je ne veux faire usage de mes forces physiques qu'en tout

bien, tout honneur, et je me croirais au rang des farfadets, satellites de Belzébuth, s'il me prenait fantaisie d'en agir autrement avec les femmes. Alors il me donna une ordonnance pour rétablir en moi ce que j'avais perdu sans m'en apercevoir. Faites usage, me dit-il, de pommes de terre bien assaisonnées d'huile d'olive de Provence, bien salées et poivrées; mangez des truffes, buvez du vin de première qualité, et vous verrez qu'il s'opérera en vous de très-grands changemens.

J'avoue que le désir de guérir de cet affaissement étrange me fit entreprendre ce qu'il me conseilla, et que malgré tous les soins que je mis à suivre mon régime, je ne pus jamais revenir dans l'état que je désirais ardemment de recouvrer. Je vis alors que M. Moreau n'était qu'un charlatan qui cherchait à me tromper, pour se rendre digne de la mission qu'il avait reçue de ses complices d'Avignon. M. Chaix était l'intermédiaire entre eux et lui. Un courrier s'acquitte toujours fort bien de ce qu'il faut exécuter avec diligence.

D'ailleurs, je suis maintenant convaincu que je ne recouvrerai ce que les farfadets m'ont enlevé, que lorsque j'aurai triomphé pleinement de leurs maléfices.

## CHAPITRE XXXVII.

*Je n'ai d'autre passion que l'amour de Dieu ; je l'aime avec idolâtrie. Suite de mon entretien avec M. Moreau.*

Que M. Chaix m'accuse de folie, parce que j'emploie des moyens qui le contrarient, cela se conçoit ; mais que quelqu'un puisse ajouter foi à sa calomnie, cela est réellement incroyable. Si, comme on dit, chacun a sa folie, alors je dois être fou comme tous les autres hommes. L'un a la folie de courir après de l'or, l'autre n'étudie que pour assouvir l'ambition qu'il a de vouloir surpasser ses égaux ; celui-ci aime la débauche, celui-là court après toutes les femmes ; et moi, je ne désire que le repos et la tranquillité de l'esprit, pour pouvoir me livrer sans contrainte à l'exercice de mes devoirs religieux. L'aversion que j'ai pour les malins esprits m'a fait naître une passion que l'on a peut-être accusée de folie, parce que j'ai su la concilier avec les moyens que j'emploie très-souvent contre les farfadets, les ennemis de Dieu et les miens, et que j'ai imaginés pour me défaire de

cette engeance destructive du repos des humains. Il est constant que voilà tout ce qui m'irrite et m'agite; je ne pense qu'à mes tourmens, et je ne trouve pas mon argent mal employé, quand, à l'aide de quelques sacrifices pécuniaires, je peux goûter un instant de repos, dans l'espoir de le faire partager à tout l'univers, ou du moins à ceux qui, sur ce triste globe, sont, ainsi que moi, tourmentés par la vermine infernale. On trouvera dans ces raisonnemens la seule cause de la folie qu'on pourrait me reprocher. Combien de gens font d'autres extravagances, et n'ont pas, comme moi, des motifs aussi raisonnables! aussi, l'on ne doit pas douter que je ne persiste jusqu'à la mort dans des sentimens aussi louables.

Cette courte digression m'a fait oublier de dire que M. Moreau m'avait demandé dix francs pour ma seconde consultation. Je n'eus rien de plus empressé que de les lui donner, en le priant de faire régner la paix entre nous; car il n'y a rien de plus terrible que la haîne d'un magicien. Ces Messieurs, d'après tout ce que j'ai éprouvé, nous accablent horriblement lorsqu'ils ont juré notre perte.

Pendant notre seconde conversation ce magicien m'avait recommandé de ne pas mettre à la loterie, vu que je n'y gagnerais jamais.

Je voulus m'assurer de la vérité de cette prédiction, et je suivis la loterie plusieurs années, sans jamais obtenir la faveur d'un seul lot. C'était sans doute M. Moreau qui empêchait les enfans qui tirent les numéros de la roue de fortune, de mettre la main sur ceux que j'avais jouis, tant il est certain que les farfadets ont de l'influence sur toutes les combinaisons humaines, même sur celles qui sont présidées par des agens du gouvernement.

Souverains, employez votre puissance répressive contre les infâmes farfadets.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

*Un de mes compatriotes s'introduit chez moi pour se joindre avec plus de succès à mes persécuteurs. Je vais visiter moi-même un autre de mes compatriotes.*

J'ÉTAIS à Paris depuis 1812, et j'avais déjà payé plusieurs consultations, qui toutes avaient été infructueuses, lorsque, pour mon malheur, je vis entrer chez moi, le 6 avril 1818, ce M. Chaix, mon compatriote, dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs, et qui, depuis longues

années, habitait la capitale en qualité de courrier de la malle de Lyon à Paris. Je fus très-agréablement surpris de voir ce Monsieur, que je n'avais pas l'habitude de voir venir chez moi; il me dit que, passant dans mon quartier, il n'avait pas voulu négliger le plaisir de me souhaiter le bonjour, en sa qualité de Carpentracien. Je le remerciai de son honnêteté en l'assurant que j'y étais très-sensible.

J'étais occupé à écrire quand il entra; je ne me dérangeai pour le recevoir qu'autant que la civilité l'exigeait. De son côté, il prit l'air de familiarité qui convient à un ami d'enfance; il jeta les yeux sur des feuilles d'écriture qui contenaient plusieurs noms, parmi lesquels il lut ceux de MM. Pinel et Moreau. Une conversation s'engagea entre nous deux, après qu'il eut parcouru ces feuilles. — Voilà bien des noms; pour quelle raison tiens-tu ces listes? Sont-ce des personnes que tu dois visiter ou bien les membres de quelque société de bienfaisance? — Non, ce sont les noms de tous les sorciers ou magiciens qui me persécutent depuis vingt ans. — Je conviens que tu es bien malheureux de souffrir depuis aussi long-temps sans le moindre soulagement. — Oui; mais je fais un Mémoire contre eux. — C'est fort bien de faire ton Mémoire, si tu en espères quel-

qu'adoucissement à tes maux; mais tu ne devrais pas nommer les masques, et sur-tout Messieurs Pinel et Moreau. — Puisque j'écris pour faire connaître les atrocités dont j'ai été victime, il faut bien que, pour satisfaire mes lecteurs, je nomme les auteurs de mes maux, car autrement on pourrait m'accuser de crainte ou de mensonge, si je citais des faits qui ne seraient appuyés d'aucune autorité.

Après avoir approuvé mes raisons, M. Chaix ne m'en conseilla pas moins de ne pas persévérer dans ma résolution. Je lui démontrai que cela était impossible par le récit de tout ce que j'avais déjà souffert, et je le priai de jeter les yeux sur ce que j'avais déjà dit à ce sujet; il y regarda, et revint à ses premiers conseils, en y joignant celui de le faire encore moins imprimer qu'écrire. Il appuya ses raisons sur des craintes qu'il me donna par suite des pouvoirs dont ces gens pourraient abuser à mon égard, soit en cherchant à m'empoisonner, soit à m'assassiner, puisqu'ils avaient le pouvoir de s'introduire chez moi. Je lui observai que le sacrifice de ma vie n'était rien en comparaison des services importans que je voulais rendre à tout l'univers. Je lui retraçai les fléaux qui ravagèrent les campagnes pendant les années 1816 et 1817, et qui ne furent occasionnés que par leur

méchanceté. Il ne put révoquer en doute ces vérités; mais il me dit aussi que je devais savoir que toutes vérités n'étaient pas bonnes à dire, dans la crainte de se faire des ennemis de ceux qu'elles pourraient fâcher. Je persistai dans mes résolutions, et quand il vit qu'il ne pouvait rien gagner sur moi, il sortit, en me disant de me méfier de mon imprudence et de prendre garde à moi, que j'avais tout à redouter de la part de ceux que je nommais. Quand il fut parti, je me trouvai entièrement résolu à suivre mon projet, en raison de l'opposition que je venais de combattre, et je ne doutai plus que je m'étais fait un ennemi de ce compatriote.

Le soir, en revenant de la prière à Saint-Roch, je fis une visite à M. R....., né, ainsi que moi, à Carpentras, et demeurant sous la galerie Delorme : j'avais l'habitude d'y passer en sortant de l'église ; je fus très-surpris d'y trouver ce M. Chaix, avec lequel je m'étais disputé le matin au sujet de mon Mémoire. M. R..... était absent, et M. Chaix causait avec madame R..... et deux autres personnes de la maison, qui s'en furent peu d'instans après mon arrivée. Alors M. Chaix rappela notre discussion du matin ; mais madame R..... lui dit qu'elle était instruite de mes intentions, et qu'elle les approuvait. M. Chaix lui objecta que

sans doute mes vues pouvaient être bonnes ; mais que je devais m'abstenir de nommer les personnes, et sur-tout celles qu'il connaissait particulièrement comme amis, en observant que le mieux serait de n'en mettre aucun. Là-dessus il détailla à madame R..... le sujet de crainte qu'il m'avait fait entrevoir le matin. Cette dame lui fit observer que ce serait plus qu'affreux de la part de MM. les magiciens de se venger de cette manière sur un malheureux qu'ils tourmentent déjà depuis plus de vingt ans ; que, d'ailleurs, j'avais raison de les dénoncer à toutes les nations ; que mourir n'était rien pour un homme aussi courageux et aussi dévoué que moi ; que d'ailleurs Dieu était mon juge et mon soutien, et que, d'après la confiance que j'avais en lui, je devais espérer qu'il me protégerait.

L'assentiment de madame R.... me donna plus de force et m'indisposa encore plus contre les objections de M. Chaix, qui voulait répliquer. Transporté d'une sainte colère (semblable à celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il chassa les marchands qui par des trafics honteux profanaient le temple où il annonçait la parole de Dieu à ses apôtres), je frappai fortement sur le comptoir, et en élevant la voix d'un air terrible, tant j'étais indigné d'une telle

opiniâtreté contre mon projet, je lui affirmai de plus belle que je ne craignais rien des menaces de ces Messieurs.

En me voyant si irrité, M. Chaix parut tout interdit; madame R..... ne le fut pas moins, mais elle ne cessa de m'approuver, et notre farfadet parut se rendre aux raisons de madame R..... Il nous donna à entendre que la société des physiciens de Paris consentait à me rendre la liberté; mais que leurs associés d'Avignon ne le voulaient pas. Il ajouta que si je désirais prendre des arrangemens avec MM. Pinel et Moreau, et les autres magiciens de Paris, dont je pouvais avoir à craindre quelque méchanceté, il fallait que je renonçasse à les désigner nominativement, en persévérant contre les sorciers d'Avignon; qu'alors je serais dégagé de toute poursuite et rendu tout-à-fait à moi-même. — Non, je ne veux rien entendre que je n'aie recouvré ma liberté, jusque-là je promets de faire imprimer mon Mémoire, les sorciers s'arrangeront entre eux comme ils pourront. Comment! depuis vingt ans que je souffre, de la part de ces coquins, les vexations les plus grandes, vous voudriez que je prisse avec eux des arrangemens!... des arrangemens avec une semblable canaille! Ignorez-vous que l'honnête homme ne peut transiger avec les scélérats? je suis très-

surpris qu'un homme tel que vous, qu'un compatriote, que je croyais pouvoir regarder comme mon ami, me parle de la sorte en faveur des farfadets, vil rebut des humains. Enfin, cet entretien, dans lequel je déployai toute la force et toute l'indignation que m'inspira la conduite de ce M. Chaix, finit par le persuader qu'il n'y avait rien à gagner sur moi; que mon opiniâtreté était fondée sur des principes de probité et de religion : il ne put résister plus long-temps à mes raisonnemens, et prit le parti de s'en aller.

Lorsqu'il fut parti, madame R..... me dit : Il paraît que M. Chaix prend bien mal vos intérêts, lui qui devrait, en sa qualité de compatriote, être plutôt porté pour vous que pour les étrangers. Cette brave dame voyait très-bien les choses, son âme était pure, ses principes étaient ceux d'une bonne chrétienne, je dus lui parler sans détour. Vous voyez, Madame, voilà les hommes, voilà ceux sur lesquels on croit pouvoir se reposer dans l'adversité; ne doit-on pas croire qu'ils sont engendrés par l'esprit malin, qu'ils ont été pétris de la fange la plus corrompue.

Quelqu'un entra au moment où j'allais faire le portrait hideux des méchans; je fus contraint de quitter madame R.... en la remerciant des

sentimens qu'elle avait montrés à mon égard en combattant le perfide Chaix. Je passai la nuit dans des agitations continuelles, ma pensée se reportait sans cesse sur ce misérable, dont la naissance doit avoir été influencée par quelque fâcheuse planète : c'est assurément sous celle de Saturne qu'il a été engendré, car il a dans l'esprit tous les principes de ces dévastateurs ou de ces hommes qui se plaisent dans le mal; son accord avec les MM. Pinel et Moreau, qui sont, ainsi que lui, venus sous la même planète, me confirme qu'il est aussi de la même société, puisqu'ils ont les mêmes principes.

Il n'est donc que trop vrai que les planètes influent sur nos destinées ; c'est encore un de ces astres malfaisans qui a présidé à la naissance de ces malfaiteurs, et qui aura plané sur la grossesse de leur mère; ils sont enracinés dans le crime, car ils ne veulent pas profiter des bons conseils qu'on leur donne pour rentrer dans le chemin de la vertu. Mais non, ces âmes perverses se plaisent à supporter le poids de l'opprobre dont les bons, les vertueux humains ont droit de les flétrir. Aussi je ne peux pas retenir mon indignation à la vue de ces êtres les plus méprisables du monde, qui ne devraient pas respirer le même air que les honnêtes gens, puisqu'ils l'empoisonnent et nous procurent

par-là les fièvres, les pestes et toutes les maladies contagieuses que nous ignorerions sans eux.

La conduite de M. Chaix justifie bien ma colère. Mais ce qui m'a toujours bien indigné, c'est de voir ce misérable farfadet me tutoyer toutes les fois qu'il s'est permis de m'adresser la parole.

Être tutoyé par un disciple de Belzébuth! n'y a-t-il pas là de quoi jeter le manche après la coignée; ou bien ne croirait-on pas, pour me servir d'un proverbe trivial de mon pays, que nous avons gardé les cochons ensemble?

Non, il n'y a jamais rien eu de commun entre vous et moi, Carpentracien réprouvé: je ne vous connaissais pas lorsque je suis venu dans la capitale; c'est vous qui, en votre qualité d'agent principal des farfadets, vous êtes introduit chez moi, parce que vous aviez vos raisons pour cela. Je ne suis jamais allé vous chercher: vous aviez envie de me distraire de mon projet, vous vouliez plaider la cause de vos complices Pinel et Moreau, et vous n'avez rien négligé pour cela.

Mais qui vous avait permis de me tutoyer? Est-ce par ordre de votre grand-maître que vous avez été si familier avec un homme que vous auriez dû respecter? Parce que vous êtes far-

fadet, vous vous imaginez que tout vous est permis. Cela est vrai, lorsque vous êtes protégé par votre invisibilité; mais lorsque vous reprenez vos formes humaines, vous devriez savoir respecter les bienséances.

S'il vous arrivait donc encore de me rencontrer et de me parler, ne me tutoyez plus, je ne le veux pas; je ne puis le souffrir de personne, à plus forte raison je dois m'en indigner lorsque c'est un de mes ennemis qui se permet de me contrarier.

Il est vrai que plusieurs personnes m'ont dit que M. Chaix se permettait d'être familier, même avec des nobles. Cela doit être, car lorsqu'il me parlait de deux marquis de notre pays, il ne faisait pas seulement précéder leurs noms de la qualification de Monsieur. Monseigneur Chaix est peut-être sorti de la cuisse de Jupiter.

## CHAPITRE XXXIX.

*Ma seconde visite à madame R..... Je trouvai encore chez elle M. Chaix, qui fut suivi d'une autre personne inconnue qui prit part à ma situation malheureuse.*

Le lendemain soir je me rendis à la prière à Saint-Roch. Au retour, j'entrai encore chez

madame R.... J'y trouvai M. Chaix, à qui je fis un accueil qui prouvait que j'oublie bientôt une injure. Il ne fut pas assez délicat pour ne pas s'abstenir de parler de mon mémoire qui avait été l'objet de notre dispute, et m'interpella ainsi : — Eh bien ! comptes-tu toujours finir ce que tu as entrepris contre la société magique ? — Oui, certainement, j'ai commencé et je finirai. Il voulut encore, par mille raisons, toutes plus mauvaises les unes que les autres, me détourner de mon travail ; mais madame R.... voyant que je n'étais pas d'humeur à céder à cet entêté, lui dit prudemment : Ne vaudrait-il pas mieux que les sociétés magiques de Paris et d'Avignon se réunissent pour rendre à M. Berbiguier le repos et la liberté qu'il a le droit de réclamer, que de vouloir exiger de lui des sacrifices? Si on s'obstine à le poursuivre et à le tourmenter, pourquoi voudriez-vous qu'il ne fît rien contre ces gens-là ? De quoi pouvez-vous l'accuser ? De faire connaître à tout le monde les méchancetés dont il est la victime innocente, tandis que vous défendez, tant et plus, les auteurs de tant d'infamie. Allons, M. Chaix, vous n'y pensez pas ou vous ne dites pas ce que vous pensez. Puis, après, elle m'invita à continuer mon ouvrage et à me moquer de tous mes ennemis. C'est aux honnêtes gens, dit-elle, à

parler haut, les fripons seuls doivent craindre de se montrer. Eh ! Madame, répondit l'émissaire farfadéen, je ne suis pas contraire aux vues de M. Berbiguier ; mais je voudrais seulement qu'il ménageât les magiciens de Paris, parce que, d'abord, ce sont mes amis, et qu'ensuite ce sont de très-honnêtes gens, que tout le monde voit et reçoit avec plaisir dans toutes les sociétés les plus estimables de la capitale. Je ne fis aucune observation sur les sociétés dont parlait mon antagoniste ; mais je savais de quoi elles se composent.

Notre conversation reprit alors avec M. Chaix. — Je sais que tu as été deux fois chez M. Moreau. — Je ne prétends pas le nier. — Je sais même encore que tu as été inquiété par lui, du temps que ton oncle vivait, et depuis sa mort. — Cela est vrai, il usa amplement de la procuration que les magiciens d'Avignon lui firent passer par votre intermédiaire. Il m'invita même sérieusement à ne pas le quitter. Ce fut sous sa domination que mon Coco perdit sa queue, et chacun sait combien j'aimais mon Coco. — Je le conçois ; mais une queue de plus ou de moins n'est pas une grande affaire, surtout pour un animal. Si je voulais la tienne, par exemple, je ferais la gageure qu'elle serait coupée avant la fin d'avril. Quant à ton écureuil, il

doit éprouver aussi bien des agitations, et s'il se mord, c'est par l'ordre de la compagnie. Madame R..... fut indignée. M. Chaix, dit-elle, vous me paraissez bien instruit dans les secrets du farfadérisme : feriez-vous, par hasard, partie de la secte? — Non, madame ; mais je connais tout cela sans être initié dans les secrets de la société. Je sais, de plus, qu'il y a une dame allemande, qui a resté dans le même hôtel que M. Berbiguier, et qui doit même lui rendre une visite. Je sais que cette dame est sorcière ; mais qu'elle se livre à une autre partie de sorcellerie, vu que dans cet art il existe plusieurs moyens de nuire.

J'étais bien envieux d'apprendre quels étaient les différens genres de travail de MM. les magiciens. J'espérais qu'il allait nous les détailler, lorsqu'un Monsieur entra et se mêla à notre conversation. Il me conseilla, ainsi que madame R....., de ne pas épargner les magiciens, de quel état, de quel sexe et de quel âge qu'ils fussent. M. Chaix, se voyant seul contre trois, vit qu'il ne pourrait plus plaider sa cause, tant elle était mauvaise, et il se retira malgré les instances réitérées de toute la société, qui voulait le retenir.

Le Monsieur nouvellement entré connaissait ma triste position depuis plus de trois mois ; aussi,

je dois lui rendre justice, il prit toujours mes intérêts. C'était un grand bonheur pour moi, d'avoir trouvé quelqu'un qui approuvait mes procédés contre cette race infernale. Madame R..... et lui savaient me consoler des contrariétés que m'avait fait éprouver mon méchant compatriote.

On ne dira pas maintenant que je ne sais pas rendre justice à qui elle est due ; je ne suis pas l'ennemi du genre humain, Dieu m'en garde ! Ma misanthropie ne s'exerce que contre les hommes qui ont abjuré leur qualité, pour former des liens criminels. M. et madame R....., et l'autre Monsieur qui est venu se mêler à la conversation dont je viens de rendre compte, ne seront jamais appelés par moi farfadets. Si MM. Pinel, Moreau, Prieur et mesdames Vandeval, Jeanneton Lavalette et Mançot, s'étaient comportés comme ceux à qui je me plais à rendre justice, je ne les aurais pas signalés comme je le fais ; mais non, ils veulent faire le mal, et ils redoutent que le public en soit instruit. Les démarches de M. Chaix m'en sont une preuve.

Mais je sais pourquoi ils craignent tant la publicité que je vais donner à toutes leurs actions infâmes, c'est qu'ils voudraient pouvoir s'y livrer sans avoir rien à craindre. Ils savent que les souverains vont se réunir contre leurs efforts diaboliques. Ils savent que tôt ou tard le génie

du bien doit triompher de celui du mal, et ils voudraient pouvoir retarder ce moment si impatiemment attendu par tous les hommes de bien, et plus particulièrement par ceux qui ont eu à souffrir de leur affreux manége.

L'hypocrisie est un des défauts qui caractérisent les farfadets; et c'est sans doute par hypocrisie que M. Chaix se permettait de me tutoyer, pour faire croire sans doute à ceux qui l'entendaient s'exprimer aussi familièrement avec moi, que je consentais à le compter au nombre de mes amis. Lui, mon ami!... Grand Dieu!....

## CHAPITRE XL.

*Autres visites faites à M. Chaix et à madame R..... Anecdote d'un évêque de Cologne.*

Je crus que politiquement je devais faire une visite à M. Chaix. Je voulais qu'il me parlât encore du mémoire qui lui tenait tant au cœur; mais il ne m'en dit mot: de mon côté je gardai le même silence.

Le 19 mai 1818, en rentrant chez madame R....., j'aperçus mon farfadet et je crus devoir lui reprocher son invisibilité. J'étais allé plu-

sieurs fois chez lui sans le voir. Mes visites n'avaient pas pour but la civilité ; et par précaution, lorsque je m'y rendais, je me munissais d'une lettre qui l'instruisait de l'objet de ma visite. Il me dit qu'il avait reçues des mains de sa domestique, à qui je les avais remises, toutes les lettres que je lui avais écrites; qu'après en avoir fait lecture, il s'était adressé aux sorciers d'Avignon, relativement à mes affaires, pour leur recommander expressément de faire finir mes souffrances, et qu'il espérait que le mois ne se passerait pas sans que j'éprouvasse un grand soulagement ; il me dit même qu'il espérait alors de me voir jouir de tous mes droits. Je suis très-persuadé, lui dis-je, que l'on peut me rendre ma liberté, puisqu'on me l'a ravie par des moyens que je ne puis définir ; mais je voudrais que les farfadets s'entendissent pour que je fusse bientôt délivré de tous mes ennemis. Prenez bien garde que votre promesse ne soit une ruse. Car, qui que vous soyez, et quelque soit votre rang dans la société infernale, votre nom sera inscrit et brûlé avec les autres, pour vous faire ressentir sur la terre les tourmens que les âmes damnées doivent éprouver aux enfers. Vous devez savoir que la puissance divine est plus forte que la puissance magique ; que c'est Dieu qui a chassé les anges rebelles qui

sont devenus des diables, et que si les anges rebelles n'ont pu rester dans le paradis, les diables ne doivent pas mieux rester sur la terre.

D'ailleurs, tout le monde doit savoir, ajoutai-je à M. Chaix, qu'on est heureux de leur faire une guerre à toute outrance; et pour vous prouver que la puissance divine est bien au-dessus de la diabolique, apprenez qu'un évêque de Cologne (qui par état devait nécessairement être un saint homme), tout occupé de son salut et de celui de ses fidèles, travaillait à toute heure de la nuit et priait de même.

Il entendit, une nuit qu'il écrivait un sermon, un certain bruit qui n'était pas ordinaire: il pensa que c'était quelque farfadet qui, jaloux de ses pieuses occupations, se faisait un jeu ou un plaisir de les contrarier. Il persista dans son travail malgré l'importunité qu'il éprouvait. Enfin, un jour, ou plutôt une nuit qu'il travaillait encore avec recueillement, un diable ou un farfadet vint pour lui prendre sa lumière et la lui emporter, pour l'empêcher de continuer son écrit glorieux. Le saint homme, tout pénétré du sujet qu'il traitait, regarda avec indifférence celui qui voulait interrompre ses méditations; et lorsqu'il vit que c'était le diable, il lui dit sérieusement: Puisque tu veux me tenir la lumière pour m'aider à conti-

nuer un sermon si important, j'y consens ; prends-la dans la main et reste-là tranquille. Ces paroles sorties impérativement de la bouche du saint prélat, déconcertèrent le diable, qui resta tout immobile pendant que l'évêque continuait d'écrire.

Le diable n'ayant plus la faculté de remuer, il s'ensuivit qu'il laissa tellement brûler la chandelle, que la main qui la tenait se trouva consumée quand elle brûla par le bout qu'il tenait dans sa griffe : le digne prélat, content de cette épreuve, le renvoya, en lui disant qu'il devait s'apercevoir, par ce qui lui était arrivé, que son autorité n'irait jamais plus loin que là où Dieu voudrait la laisser aller, et qu'il ne convenait pas aux diables de lutter de puissance avec les apôtres de la religion ou les pères de la foi.

Toutes les personnes sensées sauront apprécier les effets et les conséquences qu'un pareil récit devait produire sur l'esprit du farfadet de Carpentras ; il le confondit tellement, qu'il se retira encore plus honteux que le jour précédent. Cette victoire si heureusement remportée me fit rentrer chez moi un peu plus tranquille.

Mes lecteurs ont déjà su apprécier les efforts que je fais pour acquérir des connaissances

opposées à la science des farfadets. Dans mon discours préliminaire j'ai cité un grand nombre d'anecdotes qui n'ont été recueillies que pour prouver mathématiquement la vérité de tout ce que j'ai avancé dans mon livre.

Le fait qui me servit à confondre mon cruel compatriote, a été recueilli dans le même dessein. J'en recueillerai de temps en temps quelques nouveaux, parce que je suis assuré que la vérité qu'on inculque par des faits irrécusables, est bien plus fortement enracinée que celle qu'on veut prouver par des allégations.

Mon ouvrage aura cela de différent avec tous tous les autres qu'on a écrits sur les farfadets ou les diables, que mes compétiteurs n'ont jamais parlé que par ironie ou par tradition, tandis que moi je cite ce qui m'est personnellement arrivé, et que les faits recueillis, concernant des tiers, ne sont absolument que des épisodes que j'ai crus nécessaires à la variété de ma composition ; mais j'en reviens toujours à moi. Je ne dis pas sans cesse, on m'a dit que telle chose était arrivée ; j'affirme ce que j'avance, je l'affirme avec cette conviction qu'on ne peut acquérir que lorsqu'on est matériellement convaincu de ce qu'on écrit.

Les écrivains qui m'ont devancé n'ont été que les échos de ceux qui avaient écrit avant

eux. Mon ouvrage sera d'autant plus précieux, qu'on n'en aura jamais vu de pareil ; et c'est pour cela, dit-on, que M. Chaix veut me faire passer pour fou.

*Quòusque tandem*, Chaix, *abutere patientiâ nostrâ.*

---

## CHAPITRE XLI.

*Réflexions et examen de ma correspondance avec M. Chaix.*

Ne serait-il pas possible qu'étant entièrement voué au culte du Seigneur, ne faisant rien que dans l'intention de lui être agréable, ne serait-il pas possible, dis-je, qu'il m'accordât sa grâce et me permît un jour de paralyser les farfadets qui sont sans cesse à mes côtés ? Je ne suis pas prêtre, et je sais qu'un évêque, un prêtre, sont bien plus rapprochés du trône de sa toute-puissance, qu'un faible mortel ; mais puisque sa grâce s'étend sur tout ce qui respire, n'y ai-je pas les mêmes droits que ceux qui par état ont fait serment de le servir, tandis que moi j'y suis porté de cœur et d'esprit ? Ces réflexions consolantes me procurèrent un jour un sommeil assez paisible.

En me réveillant le lendemain, je m'occupai à relire la lettre que j'avais écrite à M. Chaix, pour éviter de me trouver trop souvent tête à tête avec un homme qui ne s'occupait, lorsqu'il était avec moi, qu'à plaider la cause des farfadets, dont il est l'apôtre.

Ces lettres étaient conçues dans un style très-amical, et ne pouvaient offenser mon ennemi. J'en donnerai copie littérale à la fin de mon livre. J'espère, par la lecture de mes pièces justificatives, convaincre de plus en plus ceux que je veux persuader, de la simplicité de mon langage. On y verra, en le comparant avec celui de mes persécuteurs, le contraste de la bonne foi et de la duplicité; car, indépendamment des portraits que j'ai tracés depuis que j'écris mon ouvrage, je ne serai pas fâché de donner copie des pièces qui appuient mon travail.

Cependant, si j'obtenais ma liberté avant la publication de mes écrits, je pourrais bien, par bonté de cœur, renoncer à y nommer ceux en qui j'aurais vu des sentimens plus humains; mais il y en a d'autres pour lesquels je ne changerai pas une ligne, ni même un mot, car j'ai trop souffert; et vingt ans de souffrances que je verrais supporter à mes ennemis, ne suffiraient

pas à me procurer vingt années de bon temps en compensation.

Je devrais être encore plus sévère à l'égard de M. Chaix, que pour mes autres ennemis de Paris; car ceux-ci, lorsqu'ils m'ont pris en leur puissance, ne l'ont fait que parce que, sans m'en douter, je suis venu me livrer à eux; tandis que M. Chaix s'est introduit lui-même chez moi, en me tutoyant, s'est servi de la qualité de compatriote, pour mieux me tromper.

O vous tous qui avez reçu le jour dans la ville de Carpentras ma patrie, vous allez être indignés lorsque vous apprendrez la conduite du ci-devant courrier de la malle, vous le renierez comme étant indigne d'avoir reçu la vie sous un si beau ciel que celui qui vous éclaire; et vous serez bien plus irrités encore, lorsque vous serez convaincus que c'est lui qui, pendant le séjour qu'il a fait dans vos contrées, en 1819 et 1820, a fait périr vos oliviers, arbres de paix et de bénédiction, qui faisaient une des principales richesses du comtat Venessin, que c'est lui qui vous a ruiné par son infâme et trop coupable farfadérisme.

Les farfadets sont cruellement punis lorsqu'on ferme le temple de Janus, ils n'aiment pas l'olivier.

## CHAPITRE XLII.

*Récit de ce dont j'ai été témoin pendant le Carnaval. Réflexions qui en découlent. Les enfans sont enclins au farfadérisme.*

La moindre anecdote que je cacherais à mes lecteurs, soit sur la malice des farfadets ou sur la conduite qu'ils tiennent envers les autres et moi, serait une omission que je ne me pardonnerais pas. Je vais donc parler de tout ce que j'ai vu et de toutes les réflexions que j'ai faites pendant le carnaval dernier. Je vis, le jeudi gras, cinq ou six enfans réunis, mangeant des pâtisseries avec l'argent qu'ils avaient peut-être pris à leurs parens, à l'instigation des farfadets. Ils témoignaient de l'inquiétude sur des pièces de quarante sous fausses, qu'ils avaient données à des marchands, en leur assurant que c'était des pièces enchantées. Cette conversation m'intéressa. Je m'approchai pour savoir quelque chose de ce petit commerce, qui me paraissait digne de blâme. Je vis alors qu'ils tiraient de leurs poches d'autres pièces de quarante sous pour les dépenser, et s'assurer ainsi s'ils avaient en

effet donné les pièces enchantées, qui reviennent toujours dans leurs poches ou dans leurs bourses, moyennant quelques mots qu'ils devaient dire en pareille circonstance. Ils allèrent de marchands en marchands, et les pièces ne rentrèrent pas. Chacun d'eux maudissait son imprudence et sa vivacité; mais il n'était plus temps. Aussitôt ils se mirent à courir comme des diables, qu'ils sont en effet, pour aller reprendre les pièces enchantées, chez le pâtissier qui les avait gardées.

On ne serait pas témoin de pareilles atrocités si les pères et mères élevaient leurs enfans dans l'amour du bien; mais, non, ils ne leur inspirent ni amour de Dieu, ni crainte du péché; s'ils les conduisent ou les envoient à l'église, c'est plutôt par usage que par zèle qu'ils font cet effort; et si ce n'était pas par rapport au public qui les juge et à qui ils disent: je fais mon devoir, je vais à la messe quand je peux, ils vivraient et mourraient sans crainte dans l'impénitence finale. Est-ce là avoir de la religion? Oh! non, sans doute, car on ne suit pas scrupuleusement les préceptes de cette sublime religion, sans cette ferveur toujours ardente, qui est la véritable foi. L'expérience, d'ailleurs, prouve que l'on embrasserait telle ou telle autre religion, lorsqu'on montre aussi peu de zèle à observer la sienne, on ne serait pas meilleur.

Il est vrai que rien sur la terre ne peut être mis à la place de la doctrine chrétienne.

Les apostats de la religion du Christ disent pour excuse qu'ils ont été forcés de suivre de nouvelles maximes, quand ils n'ont réellement apostasié que pour donner un libre cours à leurs passions déréglées et inconsidérées : et c'est ainsi qu'ils s'imaginent qu'ils pourront donner à leurs enfans une éducation qui les servirait plutôt dans leurs intérêts que dans leurs besoins, fallût-il même que leurs victimes se fissent farfadets pour favoriser leur cupidité.

Enfin, si jamais j'ai des enfans, ils ne figureront pas parmi ceux qui ne craignent pas Dieu, je leur inspirerai l'horreur du vice, et je saurai conserver dans leurs cœurs le respect que j'ai pour la religion et pour les saintes paroles de l'évangile, dans la foi duquel j'ai été élevé; ils n'imiteront pas ceux qui sont, au contraire, les vils esclaves du vice, et ne s'amusent qu'à faire le mal. Je les éleverai dans l'amour du Très-Haut; je leur inspirerai la haîne contre ces conquérans impitoyables, qui détruisent tout ce qui peut gêner ou enchaîner leur puissance, qui veulent s'égaler à l'incomparable chef de l'église, parce qu'il leur a fait des reproches dictés par sa sagesse, pour relever les abus de leur gouvernement et prévenir la dissolution

des mœurs de leur cour, qui, d'un moment à l'autre, doit être anéantie.

Je les prémunirai surtout contre ces articles d'adulation que publient les journaux, et qui sont tous en contradiction avec la sainteté de l'église et contraires à la parole de Dieu, parce qu'ils ne tendent qu'à tromper les sujets réellement fidèles. C'est ainsi que je leur montrerai la vraie route que doit suivre l'honnête homme, l'homme pieux, qui veut faire son salut, et qui fonde son bonheur sur la protection de Dieu, dût-il déplaire aux usurpateurs qui désolent parfois les états tranquilles.

Si M. Prieur père, de Moulins, avait persisté à ce que son fils coupable et maudit embrassât l'état ecclésiastique, comme il avait paru un moment vouloir le faire, ce jeune homme n'aurait pas fait pacte avec le diable, il se serait bien gardé, pour son honneur, en partant de l'hôtel Mazarin, de me donner le baiser de Judas. C'est malgré moi que je reviens toujours à ce jeune Prieur, il est sans cesse dans ma mémoire. Lorsque je parle de méchans ou de traîtres, je me souviens de ses cruautés; lorsque je cite des enfans mal élevés, son nom est encore au bout de mes lèvres.

C'est vainement qu'un père insouciant voudrait me soutenir que mon opinion est une

erreur que peu de gens partagent. Voici ma réponse : Les enfans s'engagent avec plus de facilité encore que les gens sensés, dans la compagnie des farfadets, parce qu'ils sont plus enclins par leur âge à adopter tout ce qui peut leur procurer des jouissances et la liberté.

Tirons la conséquence de tout ce chapitre, que le bonheur des humains sur la terre dépend principalement de l'éducation qu'on donne aux enfans. Pour prémunir la jeunesse contre la séduction des esprits malins, je voudrais que dans chaque collége il y eût un professeur anti-farfadéen. Il serait chargé de retracer tous les jours les crimes de la secte diabolique. Mon livre pour lui deviendrait classique. Les jeunes gens, effrayés des tourmens que j'ai endurés, et craignant la juste colère de ceux qui vont se joindre à moi pour la destruction des farfadets, pourraient résister avec connaissance de cause aux séductions empoisonnées de Rhotomago et de toute sa cohorte ; car ce n'est que par la terreur qu'on peut bien diriger les jeunes écoliers indociles.

Voyez si depuis que les professeurs sont trop bons, l'indiscipline ne règne pas dans tous les colléges. On n'entend parler que d'insurrection dans les maisons destinées aux études. Et pourquoi cela ? Parce que parmi les professeurs

il y a maintenant beaucoup de farfadets, qui sont eux-mêmes les instigateurs de tous les troubles qui se manifestent parmi les écoliers.

Quelle différence du temps où la jeunesse et son éducation étaient confiées aux jésuites, aux doctrinaires ou aux oratoriens! alors les professeurs avaient des soutanes, la plupart d'entre eux étaient prêtres, et on ne voyait pas entrer dans la classe la femme d'un instituteur, qui vînt lui dire Mon bon ami, en présence de ses élèves; on ne voyait pas des enfans mal élevés venir avec impunité les appeler papa.

Et vous ne voulez pas, d'après ce bouleversement dans les idées premières, que la terre soit peuplée de farfadets!..... Tant qu'on ne dirigera pas les enfans d'une autre manière, nous les verrons méchans et récalcitrans dans leur bas-âge, vicieux et indociles dans leur adolescence, farfadets et esprits follets dans leur puberté. Quelle perversité!

---

## CHAPITRE XLIII.

*Continuation du récit des événemens du Carnaval. Nouvelles réflexions sur les planètes.*

Je continuai à me promener pendant les jours gras, et j'entendis plusieurs personnes se plain-

dre beaucoup du temps affreux qu'il faisait, sur-tout au moment où il est permis de s'amuser davantage, en raison du temps de jeûne auquel le carême allait bientôt nous assujétir. Toutes les classes se plaignaient ; les promeneurs et les vendeurs, chacun faisait des doléances sur les pertes que lui causaient la pluie et le vent, qui étaient si glacials que personne n'y pouvait résister.

Je ne pouvais entendre toutes ces plaintes sans être agité. Je disais à tous ceux que j'entendais le plus murmurer : De quoi vous plaignez-vous, ignorans que vous êtes ? c'est la pluie qui vous chagrine ? si vous en connaissiez les causes !.... Parbleu, me disait-on, les causes de la pluie reposent dans une puissance au-dessus de nous. — C'est ainsi que pense le vulgaire. Vous ne savez donc pas que jamais le mauvais temps ne vient que par l'influence de la planète sous laquelle on veut vous le faire endurer ? — Comment donc, c'est une planète, Monsieur ? — Oui, certainement. — Et qui la fait mouvoir, cette planète ? est-ce le bon Dieu ? — Eh ! non, mes amis, ce n'est pas Dieu, jamais il ne s'est mêlé des planètes malfaisantes. — Eh ! qui donc ? dites-nous-le vîte, afin que nous sachions à quoi nous en tenir. — Ce sont des hommes. — Des hommes ! Oh ! faites-nous-les connaître, de grâce.

— Oui, des hommes; mais ce sont les plus scélérats des humains; c'est la vermine, la fange de l'espèce humaine; ce sont des monstres! oh! oui, ce sont des monstres!.... Et les orages, les tempêtes, la pluie, la neige, la grêle...., tout cela est leur ouvrage. — De grâce, instruisez-nous, s'il vous plaît, Monsieur; car, enfin, il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel. — Ce serait avec bien du plaisir; mais cela demanderait trop de temps, et je ne puis dans ce moment.

Plusieurs des personnes qui m'avaient écouté se disaient entre elles: il faut que ce soit un homme bien instruit que cet homme-là, quoiqu'il ne nous ait rien dit; mais il a parlé de planètes, et il n'y a que les savans ou les successeurs de Nostradamus et de Mathieu Laensberg, qui puissent se permettre de prononcer ce mot-là. L'un d'eux dit: Bah! J'avais un oncle qui connaissait bien cette chose-là, parce qu'il travaillait dans les almanachs. Comme la pluie ne cessait pas de tomber, je ne pus me permettre d'en entendre davantage, et je me retirai.

Chemin faisant, je calculais la quantité de planètes que l'on mettait en action depuis quelque temps. Je me disais: est-ce pour l'agrément de ceux qui les font mouvoir, ou ne les agite-

t-on qu'autant de fois que les démons veulent s'emparer de quelque âme vivante, à son insçu? c'est parce que ces misérables farfadets sont dans la classe des gens riches, qui ont des terres ou des propriétés qui ont beaucoup plus besoin que les autres d'être arrosées. D'après tous ces faits, je ne suis plus surpris que ces gens-là parlent du déluge, comme s'il leur était permis de nous en envoyer un à leur gré. Je laisse la liberté à tous ceux qui le voudront de se fier à eux; mais, pour moi, d'après les tours infâmes qu'ils m'ont faits, je les dénoncerai à tout l'univers comme des coquins, des monstres, des infernaux, enfin comme des scélérats qui ont mérité les plus affreux supplices et les tortures les plus cruelles.

Je ne me dissimule pas que j'aime à faire des dissertations sur les planètes, surtout quand la pluie ou quelque autre mauvais temps contrarie ma promenade; j'en tire la conséquence que ce que nous voyons, ce qui nous arrive, est l'ouvrage des magiciens et des farfadets.

Lorsque je suis seul à réfléchir, personne ne me contrarie, tandis que lorsque je fais part de mes réflexions à des incrédules, les uns me disent que dans l'ancien temps leur grand-père ou leur grand'mère croyaient à ces choses-là, et que c'est cette croyance qui a fait dire proverbialement et vulgairement : ce sont des

contes de grand'mère, personne n'y croit plus; d'autres ne disconviennent de rien et avouent que ces choses n'étant pas à leur connaissance, ils veulent avoir des preuves de ce que je leur avance; attendu, disent-ils encore, qu'il est fort désagréable de raisonner sur des choses dont on ne connaît pas la véritable cause.

Toutes ces controverses n'ont pas peu contribué à me déterminer, lorsque j'ai pris la résolution de faire imprimer mon ouvrage. Puisqu'on veut des preuves, me disais-je alors, il faut bien en donner aux incrédules.

Et vous verrez que malgré ma résolution, que malgré ma persévérance à dévoiler les farfadets, il y aura encore des gens sur la terre qui ne voudront pas croire à leur existence: les cruels auront leur raison, c'est qu'ils auront envie eux-mêmes d'entrer dans la compagnie et de posséder la pièce magique dont j'aurais bien voulu pouvoir me dispenser de parler, pour ne pas livrer à la tentation les âmes faibles et cupides qui ne voient que le présent, et qui veulent, quoi qu'il leur en coûte, jouir des plaisirs de ce bas monde.

Mais mon ouvrage aurait été incomplet, si je n'avais pas fait connaître toutes les ressources de mes ennemis: d'ailleurs, Dieu me l'a inspiré. Il faut que tous les méchans se dévoilent d'eux-

mêmes; il n'y aurait pas de mérite à être bon sur la terre, s'il n'y avait pas un appât pour les mauvais sujets. Certes, nous ne verrions pas autant de farfadets dans les appartemens, si les vierges n'étaient pas obligées de venir y reposer leurs têtes. Ils ne s'introduiraient pas dans nos armoires et dans nos secrétaires, si nous n'y renfermions pas tous nos revenus et toutes nos épargnes, qu'ils convoitent pendant le jour et qu'ils nous enlèvent pendant la nuit.

## CHAPITRE XLIV.

*Les farfadets se gardent bien de dévoiler tous leurs secrets. Réflexions métaphysiques.*

Mes ennemis m'ont eux-mêmes fourni beaucoup de documens au sujet des pouvoirs de Belzébuth et de la race maudite; mais ils ne m'ont jamais dit tout ce que je désirais savoir. Par exemple, quand je leur demandais où Belzébuth faisait sa demeure, jamais ils n'ont voulu me le dire, leur réponse était qu'il n'y avait que ses principaux officiers qui pouvaient le savoir. Alors je les soupçonnais d'être membres de cette infernale société, je prenais cette réponse pour un acte de fidélité envers leur souverain maître.

J'ai déjà parlé du déluge que Dieu a envoyé pour punir les hommes qui s'étaient rendus coupables envers lui. Lorsque Notre Seigneur Jésus-Christ, son fils, annonçait la parole de Dieu et établissait la foi de l'Eglise, on lui demanda s'il savait combien de temps le monde durerait? Il dit : *Mille ans et plus.* Il résulte de cette prophétie que le nombre d'années qui surpassera les mille ans n'ayant pas été déterminé par notre divin Rédempteur, quand même le monde durerait cent mille ans, la prophétie serait toujours vraie ; puisque nous ne devons regarder chaque siècle écoulé que comme un bienfait de la puissance divine.

Voici comment je raisonne de mon côté : Par la raison que Dieu est immuable en toutes choses, il ne voudra jamais détruire son ouvrage ; la terre, ce globe éclairé par le soleil, est trop peuplée, trop florissante, ses productions sont trop belles et trop abondantes pour être détruites, et sur-tout par la main de leur divin créateur; mais il n'en est pas de même des hommes, il serait possible que Dieu, voulant les punir de leur mauvaise foi, fît tomber sur eux une pluie de feu ou toute autre marque sensible de son courroux.

C'est Dieu le père qui a puni les générations précédentes, ou pour mieux dire, les pre-

mières générations, ne devons-nous pas craindre qu'il n'emploie les mêmes moyens pour nous faire repentir et nous corriger de nos fautes? Nous ne sommes pas plus industrieux ni plus recommandables par nos vertus qu'on ne l'était du temps du déluge. Est-ce parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a dit qu'il n'y aurait plus de déluge que nous devons nous croire à l'abri de toute punition et libres d'exercer notre méchanceté sur tous les objets qui ne nous plairaient pas? devons-nous nous comporter comme des réprouvés qui n'ont ni foi ni loi et se jouent de la puissance divine?

Ah! quelle absurdité! qu'ils sont insensés! qu'ils sont malheureux, ceux qui pensent ainsi! qu'ils tremblent d'éprouver le sort de l'athée foudroyé.

Pour ma part, je demande à Dieu une punition exemplaire pour les méchans. Puisque, d'après la parole de son fils, nous ne devons plus avoir de déluge, je souhaite qu'il sorte de terre un volcan qui puisse embraser tous les infâmes farfadets. Il est vrai que, si cela arrivait, les bons éprouveraient le même sort que les méchans; mais ils en seraient récompensés par la jouissance de la vie éternelle.

## CHAPITRE XLV.

*Fait arrivé en Espagne, qui prouve que tôt ou tard les disciples du diable sont punis.*

En Espagne, pays où la religion est très-bien observée, puisqu'on n'accorderait pas les honneurs de la sépulture à un homme mort subitement, si l'on ne trouvait pas sur lui un crucifix, signe le plus caractéristique de la religion dominante ; en Espagne, dis-je, un jeune homme, d'une très-bonne famille, s'étant adonné à tous les penchans qui conduisent à la corruption, entra de bonne heure dans la mauvaise route ; les sociétés qu'il fréquentait étaient toutes entachées du venin corrupteur, et par conséquent n'avaient d'alliance qu'avec les suppôts de Satan. Ce jeune homme, ou plutôt ce réprouvé, après avoir épuisé les bontés et la bourse de son père, devint si mauvais sujet qu'il était tous les jours obligé d'avoir des querelles avec tous ses amis, en raison des sottises qu'il faisait : tantôt c'était une grosse somme perdue au jeu qu'il ne pouvait payer, tantôt une jeune fille séduite et enlevée à ses parens, tantôt une femme mariée trompée, comme Jupiter a trompé

la sensible épouse d'Amphytrion : tant de traits rassemblés attirèrent sur lui le courroux céleste; son vertueux père l'en avertit, lui donna les meilleurs conseils qu'un fils puisse recevoir. Cet insensé, ou plutôt cet athée, joignit la perfidie au scandale, il fit accroire à son père qu'il était repentant de ses forfaits, qu'il voulait vivre en homme de bien, payer ses dettes et se retirer dans un ermitage pour expier ses fautes. Le père, enchanté de voir son fils prendre enfin la bonne voie, se charge d'acquitter ses dettes et de choisir un lieu où il n'éprouverait pas un sort trop rigoureux ; il l'embrasse, les larmes aux yeux, en le félicitant de prendre le chemin du ciel plutôt que celui de l'enfer.

A peine le père est-il sorti, que ce malheureux, livré à lui-même, n'ayant pour véritable ami qu'un serviteur fidèle, se vante à ses yeux d'avoir bien trompé son père, se flatte d'être expert en fait d'hypocrisie, et se promet d'en faire encore bien d'autres. Le serviteur, honteux de tant de scandale, lui prédit qu'une telle conduite ne pouvait que lui porter malheur et le mener au séjour des damnés. Cette prédiction, qui fut prononcée du fond du cœur, et dont l'athée ne tint pas compte, se vérifia. Dans un superbe festin où tout respirait la magnificence, mais où le vice présidait, notre

athée fut frappé par la foudre vengeresse : les remords vinrent trop tard à son secours, l'abîme était ouvert sous ses pas, il descendit au noir séjour, entouré des farfadets, qui dansaient autour de la proie qu'ils avaient convoitée depuis si long-temps : il s'écriait en mourant qu'il se sentait brûler. Tel doit être le supplice de ceux qui n'ont pitié de qui que ce soit, ils ne peuvent endurer de trop grandes souffrances, en raison de celle qu'ils nous font éprouver. Son fidèle serviteur, espérant toujours la conversion de son maître, fut tout interdit de le voir disparaître du nombre des vivans, il n'eut d'autres soins que d'aller porter cette fatale nouvelle au père de son maître, qui, tout en regrettant un fils, se consola de ce que sa vieillesse ne serait plus empoisonnée par la conduite d'un enfant qui chaque jour faisait un pas vers sa perte. Cette leçon est frappante pour les jeunes gens, et les pères ne sauraient mieux faire que d'en pénétrer l'esprit de leurs enfans, car Notre-Seigneur Jésus-Christ, en nous annonçant les paroles de la bonté céleste de son père, ne nous a pas dit s'il ne nous punirait pas d'une autre manière que par un déluge universel. Mais dans tous les cas il me semble que, par amour pour la céleste puissance, nous ne devrions pas nous mettre dans le cas d'être punis,

mais bien plutôt d'être récompensés. Ce n'est pas ainsi que pensent mes ennemis les farfadets.

## CHAPITRE XLVI.

*Différens livres très-estimés prouvent l'existence des farfadets. Mesures prises contre eux par un préfet.*

Les incrédules qui, par de faux principes ou par des idées toutes contraires au bien, ne voudraient pas croire à ce qui est avancé dans mes chapitres, peuvent consulter le livre des *Quatre fins de l'homme*, qui traite de tout ce que la créature doit faire pour parvenir à une fin méritoire.

De tout temps on a parlé de sorciers, de magiciens; on prétend qu'autrefois les rois consultaient des sorciers pour savoir s'ils seraient heureux sur leur trône, s'ils ne seraient point en guerre avec leurs voisins, s'ils auraient des enfans mâles ou femelles. L'histoire dit que plusieurs sorciers ont été assez heureux ou assez adroits pour prédire ce qui devait arriver; mais aussi la plupart de ceux qui ne prédisaient pas juste étaient sacrifiés comme ils le méritaient.

A présent le métier de sorcier est devenu si commun, que les habitans des villes n'y font plus attention; mais les coquins vont tourmenter les pauvres habitans de la campagne et jeter dans leurs âmes le trouble, la terreur, et même la division dans les ménages. Ces farfadets trompeurs se présentent sous toutes les formes possibles, pour tromper, séduire et corrompre; tantôt ce sont des sauteurs, tantôt des chanteurs, tantôt des escamoteurs, qui, à l'aide de leurs langues pernicieuses, font croire à tout ce qu'ils disent comme aux paroles de l'Evangile. Le simple habitant des campagnes, séduit par des choses qu'il n'a jamais vues, achète, prend et emploie ces choses perfides, qui sont toutes des maléfices farfadéens, et se trouve, sans se douter de rien, participant à la puissance du diable, et abandonné de l'Eglise qui le rejette de son sein. C'est un très-grand malheur de voir des hommes corrompus se répandre sur toute la surface de la terre sans craindre les châtimens qu'ils méritent. Aussi, non-seulement l'Eglise les réprouve, mais encore les lois les condamnent; c'est ce qui est bien prouvé par l'ordonnance rendue par M. le préfet de la Lozère, dans laquelle il appelle l'attention de MM. les maires sur les abominables sorciers qui parcourent les départemens et font dans

les campagnes des prédictions susceptibles d'abuser les esprits faibles pour soutirer, ce qui veut presque dire voler l'argent des pauvres paysans.

Ces farfadets, qui n'ont ni foi ni lois, sont si impudens qu'ils rient en eux-mêmes du mal qu'ils ont commis : ce sont la plupart des gibiers de prison, ou des vagabonds qui n'habitent que les forêts ou les bois les plus déserts, et se gardent bien de retourner dans l'endroit où ils ont fait des dupes, si ce n'est lorsqu'on ne se rappelle d'eux. Leur impudence est si grande, qu'ils ne se contentent pas d'animer les hommes par des paroles, c'est encore par des voies de fait qu'ils veulent proclamer leur victoire, à laquelle ils ne renoncent que quand la loi la plus rigoureuse les y contraint.

M. le préfet que j'ai déjà cité, après avoir pris en considération tous les malheurs qui pourraient en résulter, si l'on ne réprimait l'audace de cette canaille, dit aux maires de son département que la morale publique, la religion de l'Etat et l'intérêt même des particuliers, leur fait un impérieux devoir de surveiller tous les imposteurs de cette espèce ; il leur recommande d'user contre eux de tous les moyens de répression autorisés par les lois.

Alors ces coquins ne pourront pas échapper

au sort qui les attend, et lorsque les malheureux villageois connaîtront comme moi les moyens de faire souffrir ces misérables farfadets, ils ne resteront pas long-temps chez eux. J'espère qu'après avoir lu mes Mémoires, le peuple sera un peu plus instruit et ne dédaignera pas de mettre en usage les remèdes efficaces que je lui ai indiqués.

S'il est prouvé par les livres anciens et modernes, s'il est constant par les arrêtés de MM. les préfets, qu'il existe sur la terre des farfadets qui ne vivent que de rapines, pourquoi ne provoquerais-je pas une loi sévère contre eux ?

Je sais qu'un préfet a le droit de les faire arrêter dans le département qu'il administre; mais tous les préfets n'ont pas été aussi zélés que celui du département de la Lozère; tandis que s'il existait une loi répressive qui ferait suite au Code pénal général, non-seulement les préfets, mais encore les maires, les procureurs du Roi, les juges et les administrateurs de toute espèce, seraient obligés de s'y conformer.

Grâces soient donc rendues à M. le préfet de la Lozère, il a donné la preuve complète de l'existence des esprits malins.

Mes vœux ne doivent pas être incertains, je dois les manifester toutes les fois que l'occasion

s'en présente, ils tendent à donner des imitateurs à un digne magistrat du peuple.

Heureux doivent être les habitans de la province qui est administrée par un si digne préfet, ils ne sont pas exposés, comme on l'est partout ailleurs, aux vexations farfadéennes!

Mais qu'arrivera-t-il, si les autres préfets ne prennent pas les mêmes mesures que celui du département de la Lozère? les habitans des belles plaines du Midi seront contraints de venir habiter la montagne.

Car s'il m'était permis en ce moment de pouvoir emboucher la trompette, j'appellerais à moi tous les malheureux qui sont victimes des farfadets, et nous irions former ensemble une colonie dans le département de la Lozère.

Ce qui ne peut pas s'exécuter dans ce moment pourra bien l'être dans quelque temps d'aujourd'hui. Lorsque mon ouvrage sera imprimé et que tous les souverains en auront pris connaissance, si tous les administrateurs ne suivent pas l'exemple que je viens de citer, En avant, m'écrierai-je aux malheureux qui voudront m'entendre! en avant, allons habiter le département de la Lozère; s'il n'est pas assez productif pour nourrir tous les malheureux qui s'y rendront, Dieu viendra à leur secours; qui sait s'il n'approuvera pas notre dessein, en fai-

sant tomber de nouveau la manne comme elle tomba dans le désert ?

## CHAPITRE XLVII.

*Tous les mauvais temps sont l'ouvrage des Farfadets. Les journaux me fournissent souvent la preuve que les Farfadets font du mal sur tous les points de la terre.*

Les orages sont peu communs pendant l'hiver, et cependant, dans le courant du mois de février dernier, il en éclata un terrible, qui se fit sentir dans presque tout le département de la Côte-d'Or, et particulièrement à Dijon. On ne put douter que ce ne fût un effet de la méchanceté des farfadets, qui voulurent effrayer le peuple, surtout dans une saison où il ne doit pas s'attendre au bruit du tonnerre.

Mais les méchans, qui ont un pouvoir sur tout ce qui respire, n'ont pas trouvé de moyens plus affreux pour faire du mal ; car un coup de tonnerre porte quelquefois un tel effroi, que bien des personnes, qui ne connaissent pas comme moi les marches et contre-marches des sorciers, sont mortes subitement de peur, ou

bien ont été tuées par la foudre, qui les a frappées lorsqu'elles s'y attendaient le moins.

Que pourra-t-on m'objecter contre des traits si cruels? Ne faudrait-il pas avoir perdu sens et raison, pour attribuer des forfaits de cette nature à d'autres causes qu'à celles que je leur assigne? Ceux qui me soutiennent que ce sont des effets des vapeurs de la terre, pompées par le soleil ou la lune, sont vraiment dans une erreur qui fait pitié; et ce qu'il y a de plus criant, c'est que rien ne peut les faire revenir de leur erreur.

Eh bien! qu'ils persistent dans leur croyance absurde, j'aurais trop de mal à les persuader; j'aime mieux faire mon remède pour eux et pour moi, que de passer mon temps à endoctriner des entêtés. Le bien que je fais en ce bas monde, même à des ingrats, me sera toujours compté pour du bien, quand nous serons au moment d'être tous jugés d'après nos actions: c'est là que nous verrons, d'un front calme, préparer les supplices, les tortures, à qui les aura mérités. J'y verrai en partie tous ceux dont les noms ont figuré sur la liste de proscription que j'ai fait brûler dans mes opérations, je les reconnaîtrai à leurs physionomies coupables et perverses. Les misérables semblaient me conseiller d'étouffer ma colère pour pouvoir mieux me

persécuter ; et c'est parce qu'ils ont commis un double crime, qu'ils devront bien souffrir.

J'y verrai le perfide Chaix, que je ne dois plus nommer mon compatriote, en raison de la conduite infâme qu'il a tenue envers moi. Je le verrai étendre ses mains suppliantes pour obtenir son pardon ; alors je lui dirai : L'instant de la vengeance est arrivé : j'ai souffert ; tout doit être pesé à la balance de la justice ; souffre à ton tour, comme tous les infâmes farfadets de ton espèce. Pour un peu de jouissance sur notre terre de tribulations, tu as mieux aimé servir MM. Pinel et Moreau que de secourir un de tes condisciples, brûle pendant la vie éternelle, et pense que tu n'as pas voulu écouter celui que tu eus l'audace de tutoyer.

---

## CHAPITRE XLVIII.

*Réflexions sur les visites que M. Etienne Prieur me faisait familièrement tous les soirs. Nouveaux entretiens avec ce jeune homme.*

Lorsque le nom de M. Chaix me vient à la mémoire, c'est malgré moi que je me souviens aussi de celui de M. Etienne Prieur : ces deux

êtres occupent la même place dans mon esprit, à la seule différence que je ne me suis jamais permis de donner des conseils à mon compatriote, qui est aussi âgé que moi, tandis que lorsque l'autre arrivait, je lui disais avec un ton paternel et amical : D'où venez-vous, Monsieur? Il me répondait, Monsieur je viens de souper avec un de mes amis. — Eh bien! quand tiendrez-vous les promesses que vous m'avez faites? Je vous avoue que cela m'inquiète considérablement, parce que voilà déjà bien long-temps que vous m'avez promis de me rendre à la liberté, c'est-à-dire la tranquillité; car je suis libre de mes actions, mais je ne le suis pas de mon repos, puisque je ne peux pas me coucher, ni dormir quand je veux. Jugez quel désagrément pour moi! car le sommeil est la moitié de la santé. Je sais bien qu'il y a des jours où il n'est pas si fort; mais encore dort-on; au lieu que moi, victime du maléfice des méchans, je ne dors pas, et je ne mange qu'à regret et avec crainte. — Ne vous inquiétez pas, il faut du temps à toutes choses. — Eh! Messieurs, voilà votre langage : *il faut le temps à toutes choses*! Et moi, pendant ce temps-là, j'enrage de ne pas dormir, d'être sans cesse troublé par les visites nocturnes que vous me rendez

avec assiduité; car si vous ne vous attaquiez pas à ma personne, il serait possible que je pusse dormir; mais votre but ne serait pas rempli, vous n'auriez pas tourmenté votre victime. Je le sais, cela vous sert d'amusement, c'est le résultat des conférences que vous tenez entre amis de votre secte. Vous pouvez vous vanter d'être fidèle à votre promesse. Si je connaissais tous les membres d'une si honorable société, je leur ferais votre éloge sur ce point; mais puisque vous tenez si bien votre parole avec les autres, de grâce tenez-la donc avec moi; ou remplissez vos promesses, ou dites-moi que vous n'avez aucun pouvoir, alors je m'adresserai à quelqu'autre qui, peut-être, aura plus de pitié pour moi que vous n'en avez eu jusqu'à ce jour.

Et madame Vandeval, il faut bien aussi me la rappeler. Elle me fit beaucoup de promesses, qui ne laissèrent pas que de m'entraîner à beaucoup de dépense. Elle m'obligeait à tenir une lumière pendant neuf jours, à jeter du soufre et du sel, des aiguilles et des épingles, dans un grand feu, et surtout de recommencer souvent. Savez-vous ce qui en est résulté? Rien. Je n'en suis pas moins tombé au pouvoir de MM. Pinel et Moreau. N'exigez pas, chers lecteurs, que je

ne vous parle plus de tous ces misérables : en voulant me priver de cette consolation, vous deviendriez aussi cruels que mes ennemis.

## CHAPITRE XLIX.

*Encore un mot de mon cher Coco.*

J'ai déjà parlé de mon cher petit Coco, de ce charmant écureuil à qui il ne manquait que la parole, tant ses gentillesses étaient expressives. Les malins esprits s'attachèrent aussi bien à cette petite bête qu'à moi. Ils avaient trouvé le moyen de s'introduire dans son poil pour le tourmenter, l'agiter, le rendre insupportable, en le faisant sauter en divers sens, monter, descendre le long de mes habits, pour me chagriner au point de me faire sortir de mon caractère, de me forcer à frapper ce pauvre petit animal, au point de diminuer l'amitié que nous avions l'un pour l'autre, et de m'exposer à en être mordu, sans qu'il y eût mauvaise intention de sa part, pas plus que de la mienne, quand je le battais.

Cette petite bête, que je regretterai longtemps, croyant trouver un abri contre les attaques de nos ennemis, avait pris l'habitude de monter sur ma tête, et se perchait sur mon

bonnet de coton, au point que je semblais être coiffé d'un casque antique. Le maléfice que les infernaux lançaient contre lui passait entre le bonnet et mes cheveux. Je l'éprouvais sensiblement, lorsque je le prenais pour lui faire changer de place.

Pour soustraire mon pauvre Coco aux poursuites des farfadets, il me vint une excellente idée, que je mis à profit sur-le-champ. Je peignai et brossai si bien ce cher petit animal par tout le corps, que je forçai les scélérats à déguerpir bien vîte. Cette opération le fit devenir doux, sensible, aimant et maniable, au point qu'il n'était plus reconnaissable.

On argumentera de ce fait, que lorsqu'on veut réfléchir, on trouve bien des moyens de soulager son mal et celui des créatures que notre amour-propre nous a fait qualifier du nom de bêtes. Si je voulais, j'aurais déjà mis un terme à mes souffrances; mais chacun a son ambition, la mienne est de souffrir pour mon Dieu, c'est à lui que je veux sacrifier mon existence : je la tiens de lui et non pas des farfadets, contre lesquels je fais un vœu bien sincère, celui de les voir tous réunis et pendus, comme on devrait pendre tous les marchands et distributeurs de leur doctrine et de leurs sophismes pernicieux. Alors, je ferais un feu de joie pour re-

mercier Dieu de nous avoir débarrassés de cette canaille diabolique qui m'inspire assez d'horreur pour me faire sortir souvent de mon caractère, ainsi que mes lecteurs doivent s'en être déjà aperçus.

## CHAPITRE L.

*Nouveaux crimes commis sur ma personne par les Farfadets. Maladies cruelles qu'ils m'ont suscitées.*

Je ne remplirais pas le but que je me suis proposé, si j'oubliais la moindre circonstance des maux auxquels j'ai été en butte. Il est essentiel que j'apprenne aux honnêtes gens qui s'intéressent à moi, tout ce que m'ont fait souffrir les farfadets dans le courant du mois d'avril 1819. Ces Messieurs, ou plutôt ces coquins, étaient bien aises de me faire éprouver leurs maléfices, pour pouvoir apprécier le talent que j'ai de connaître les moyens qu'ils emploient dans leur travail, ainsi que les effets qui doivent en résulter.

Leur première opération fut de glacer mes sens; de sorte que mon corps ressemblait à un jet d'eau composé de plusieurs branches que le

froid aurait saisi, lorsqu'il était en pleine activité; à la différence que le vrai jet d'eau glacé offrirait un aspect très-agréable, tandis que mon sang coagulé ne pouvait rien avoir de satisfaisant.

Pour rendre ma situation encore plus triste, ils me privèrent de toutes mes facultés intellectuelles, me réduisirent à un tel état de stupidité, que je n'existais plus que pour souffrir. Pour comble de malheurs, ils me firent enfler la jambe droite, afin de m'obliger à garder la chambre; et pour rendre ma position plus désagréable, l'un de ces êtres méchans appliqua l'une de ses infernales mains sur ma jambe, mais d'une telle force, que la douleur que me causa cette pression meurtrière était des plus insupportables. L'empreinte de ses doigts, ou pour mieux dire de ses griffes, était rouge et bleue, et ma jambe était tellement diminuée à cette place, que la peau semblait toucher à l'os.

Ne voulant avoir recours à aucun médecin, je fis tout ce que je crus nécessaire pour me guérir de ce mal. Je pris du thé pour forcer la transpiration : j'en pris jour et nuit. J'appliquai sur ma jambe des compresses d'eau de sureau. Croira-t-on que les farfadets épièrent mes actions; que, inquiets des moyens que je prenais pour me guérir, ils furent constamment à mes côtés, mais toujours invisiblement ?

Au nombre de ces enchanteurs malfaisans je reconnus M. Pinel, et je n'en fus pas surpris. Je le reconnus, parce que, comme je l'ai déjà dit, mes découvertes m'ont appris à distinguer les différentes manières de s'annoncer de MM. les magiciens. Les médecins s'introduisent invisiblement chez ceux qui ne croient pas à leur charlatanisme; ils épient l'instant où le malade se traite, observe les remèdes qu'il emploie sans leur ordonnance, et ils en font leur profit en se les appropriant, et en prônant partout qu'ils sont le fruit de leurs longues et profondes études, et des recherches sans nombre qu'ils ont faites pour l'avantage et le soulagement de l'humanité.

Le mal dont j'étais affligé, et que l'on nomme érésypèle, vient, dit-on, naturellement. C'est faux, il m'est venu par un maléfice : aussi, chaque fois que je bassinais ma jambe, je disais au traître Pinel, que je voyais toujours à mes côtés, et qui s'y trouvait principalement le soir : M. le farfadet, que faites-vous-là? Puisque c'est vous qui m'avez donné ce mal, guérissez-moi plutôt que de rester là comme un terme, immobile spectateur de mes souffrances : allons, donc, reprenez votre première forme, et ne restez pas invisible ainsi que tous les autres individus de votre secte infernalico-diabolique.

En reprenant votre physionomie naturelle, vous y gagnerez, et moi aussi ; parce qu'enfin je ne me persuaderai plus que vous venez ici pour épier mes actions, et peut-être vous croirai-je assez de bonne foi, pour penser que vous venez pour soulager mon mal ; au lieu que ne vous voyant pas, ma pensée se perd dans des conjectures qui ne vous sont pas trop favorables.

Le maudit farfadet, qui s'étudiait à ne pas me répondre, riait sous cape et de tout son cœur. Il était bien content de me voir dans le nouvel embarras où il m'avait mis. Par bonheur que le régime sage et prudent que j'observai, et les remèdes que je me suis très-adroitement administrés, ont mis un terme à mes souffrances aigües, quoiqu'il m'en soit resté pendant fort long-temps une douleur très-sensible qui me tenait la cuisse et la jambe gauche.

Je puis ajouter à ce que je viens d'écrire, que si je ne m'étais pas déterminé à faire imprimer mes mémoires, je n'existerais plus en ce moment. Avant d'avoir mis à exécution mon projet, je dépérissais chaque jour, mon teint était pâle et livide, mon corps était rempli de boutons, mes jambes étaient enflées, je n'avais plus que la peau sur les os. Mes héritiers n'auraient pas eu long-temps à attendre pour se partager ma dépouille.

Quelle différence depuis le moment que je fais gémir la presse ! Je grossis tous les jours, au point que mes amis craignent de me voir prendre trop d'embonpoint. Je marche sans me fatiguer. Mon teint est frais, j'ai un appétit dévorant, je fais mes quatre repas, je bois du bon vin, je me promène, et je jouis de l'idée que mes ennemis seront bientôt confondus.

Héritiers avides, je vous ai trompés dans vos espérances! vous ne jouirez pas encore du peu de bien qui m'appartient, vous ne plaiderez pas pour prouver que je suis ou que je ne suis pas apte à tester. Je ne vous donnerai pas la satisfaction de faire retentir les tribunaux de vos plaintes et de vos prétentions, comme vous l'avez fait pour la succession de mon cher oncle. D'ailleurs, pourquoi plaideriez-vous ? je n'ai rien à vous donner : le peu d'argent que je laisserai, en quittant la terre, doit être pour les pauvres plutôt que pour des héritiers avides, si je ne me marie pas et si je n'ai pas des enfans.

Je sais que votre courrier, M. Chaix, vous promit de me faire enfermer à Charenton pour pouvoir s'emparer du peu de numéraire qui me reste. Les magistrats ne voudront pas être les complices de M. Chaix.

## CHAPITRE LI.

*Mon cher Coco ne s'effacera pas de longtemps de ma mémoire.*

Je parlerai souvent encore de mon cher Coco, de ce charmant écureuil qui faisait toute ma société et ma consolation. On trouvera, sans doute, étonnant de me voir vivre seul, retiré du monde, au milieu de Paris, avec mon fidèle écureuil : Eh ! pourquoi non ? Robinson vivait bien seul dans son île. Il est vrai qu'il y fut forcé par l'impérieuse loi de la nécessité. Eh bien ! moi, j'y suis contraint par la haîne que j'ai jurée à tout ce qui peut se présenter à moi sous l'aspect d'un farfadet, et malheureusement je ne vois que trop de ces misérables. Ces méchans démons impurs, après avoir épuisé sur moi toutes les ressources de leur scélératesse, firent tomber sur l'infortuné Coco toute la fureur de leur rage infernale. Un matin que cette aimable et innocente bête courait vivement comme à son ordinaire, elle fut tout-à-coup privée de l'usage de ses pattes, qui se raccourcirent au point que tout l'animal ne paraissait pas plus gros que le doigt. Ce pauvre petit Coco,

dans cette crise si violente, qu'on pouvait citer comme attaque de nerfs, était tellement altéré, que je ne pouvais suffire à lui donner à boire. Enfin, à force de soins, mon cher petit ami revint dans son état naturel; mais il avait souffert quatre jours entiers, je ne compte pas les nuits, puisque je les passais autant pour lui que pour moi. Que l'on juge du transport de ma joie, en voyant revenir à la vie ce joli petit animal! Je dus m'écrier, avec une allégresse toute particulière : Voilà donc encore une victoire remportée sur ces cruels farfadets, sur ces agens du maître des ténèbres infernales! Les monstres! ils conspirent et n'épargnent ni les hommes, ni les animaux; mais ils peuvent être assurés que je ne les ménagerai pas.

Mais, vont peut-être dire quelques-uns de mes critiques, quel but peuvent avoir les farfadets en persécutant les animaux, tels que les écureuils? Les bêtes n'ont point d'âme, et ils n'ont pas par conséquent espoir de pouvoir les faire souffrir pendant la vie éternelle, si elles ont résisté dans celle-ci à leurs attaques. L'argument est fort, je saurai pourtant y répondre.

Il est incontestable que les animaux n'ont point d'âme, cette faveur divine n'a été accordée qu'à l'être qui parle et qui raisonne; mais les farfadets, êtres malfaisans par essence, ne

calculent pas si leurs persécutions ont ou n'ont pas un but. Faire du mal, c'est leur jouissance, et ils jouissent lorsqu'ils peuvent priver d'un amusement ceux qu'ils ont choisis pour être leurs victimes. Ils privent un chasseur de son chien, un paysan de son âne, un laboureur de son bœuf ou de son cheval. Ils m'ont privé de mon Coco, parce qu'ils voyaient qu'il me faisait parfois oublier mes peines. *Voilà de la logique....* Répliquez, si vous l'osez.

## CHAPITRE LII.

*Sur l'invitation du maître de l'hôtel Mazarin, où j'étais logé, j'ai passé plusieurs soirées chez lui; j'y confondis un nommé Sabatier, étudiant en médecine.*

Le maître de l'hôtel Mazarin où je logeais, m'invitait souvent à passer la soirée chez lui, il s'y trouvait très-bonne compagnie. Les personnes qui composaient cette société n'étaient pas instruites comme moi de la puissance des magiciens ou farfadets, et niaient même leur existence, malgré tout ce que je pouvais dire de réel et de positif à ce sujet.

Un Monsieur, nommé Sabatier, étudiant à l'Ecole de Médecine, et qui logeait aussi dans le même hôtel, fut celui qui feignit de témoigner le plus d'éloignement à me croire ; mais tous les préjugés vulgaires dont il se déclara le défenseur, ne purent me dissuader, car, malgré l'approbation de tous ceux qui l'écoutaient, je fus persuadé que j'avais raison, et que lui-même ne parlait ainsi que parce qu'il était membre de la société des monstres farfadéens.

Enfin, à la suite d'un entretien très-sérieux, je le poussai au pied du mur, et je lui dis : Monsieur, tout ce que j'entends de votre bouche me donne de violens soupçons sur votre agrégation avec la secte infernalico-diabolique. — Ah ! Monsieur, que pensez-vous de moi, et quelle réputation allez-vous me faire auprès de l'aimable société qui nous écoute ? — Monsieur, votre réponse évasive me confirme encore mes doutes. — Mais, Monsieur, votre pénétration me confond, je n'avouerai jamais.... — Parlez, Monsieur. — Vous êtes pressant. — C'est assez, Monsieur, vous l'êtes. — Quoi, Monsieur, je... — Oui, Monsieur, vous l'êtes. Je triomphe. Et m'adresant alors à la compagnie, j'ajoutai : Messieurs et dames, vous voyez comme je les devine sans qu'ils parlent. Tout le monde convint que ma perspicacité était grande ; et ce

Monsieur se voyant repoussé jusques dans ses derniers retranchemens, ne sut plus que dire. Ce fut alors que je prouvai à ceux qui m'écoutaient, et qui avaient été témoins de ma victoire, que quand il faisait du mauvais temps, M. Sabatier pouvait bien y être pour quelque chose; car vous ne croyez pas, leur dis-je, que le mauvais temps est l'ouvrage de Dieu, c'est l'ouvrage des farfadets. — Comment, des farfadets? — Oui, des farfadets.

Comme beaucoup de personnes n'étaient pas plus au fait du nom que de la chose, je leur affirmai que le temps les mettrait bientôt au courant de ces tristes et cruelles vérités. Et M. Sabatier, qui, comme tous ses confrères, sait lire dans le cœur de ceux qu'ils persécutent, pensa bien que c'était de mes Mémoires que je voulais parler, quand j'affirmais que bientôt toutes les atrocités de mes ennemis seraient dévoilées. La gloire que j'acquiers est bien au-dessus de mes souffrances quand je suis vainqueur de quelqu'un de mes ennemis.

M. Sabatier était un homme d'esprit: ma victoire sur lui est bien plus glorieuse que lorsque je confondis M. Chaix, qui ne passe pas dans le monde pour un génie.

## CHAPITRE LIII.

*Nouveaux événemens qui me sont arrivés chez M. Rigal, à l'hôtel Mazarin.*

Pourrait-on s'imaginer que j'éprouvasse autant d'incrédulité dans la maison que j'habitais ? néanmoins, je dois le dire à la honte de mes contradicteurs, l'ignorance plus que l'opiniâtreté leur servait d'excuse à mes yeux, et je pouvais leur pardonner de ne pas me comprendre ni me croire.

Le 1er juin 1819, le portier de l'hôtel vint, comme de coutume, faire ma chambre, et me dit que M. Papon Lomini arrivait pour habiter de nouveau dans l'hôtel. Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites-là, Monsieur ? lui dis-je. — Oui, Monsieur. — Lorsqu'il eut fini ma chambre, je descendis à l'appartement de M. Rigal, pour le prier de monter un instant chez moi ; ce qu'il fit de fort bonne grâce.

Voici notre conversation : Monsieur, je viens d'apprendre, par l'organe de votre portier (que l'on ne peut abuser, ni tromper, ni séduire), que M. Papon Lomini vient reprendre

un logement dans votre maison. — C'est vrai, Monsieur. — Eh bien, moi, Monsieur, je vous préviens que j'en sors. — Pourquoi donc, Monsieur ? — Comment, Monsieur ! mais vous ne songez donc pas que vous mettez le loup près de la brebis, le vautour près de la colombe ? — Quoi ! moi ? — Oui, Monsieur : apprenez que je ne peux me trouver face à face avec un homme dont je n'ai qu'à me plaindre. Il y a dix-huit mois que ce jeune étourdi et M. Arlouin ont quitté votre maison à votre grand contentement, vous en étiez satisfait, et vous en recevez un aujourd'hui ! La différence de nos principes devait vous engager à ne pas le reprendre ; mais puisque la chose est faite de votre part, trouvez bon que je vous quitte, je ne veux pas le voir ni même le rencontrer. Je vous demande quinze jours pour me pourvoir d'un autre appartement. — Si j'avais pu prévoir cela, je me serais bien gardé d'accepter ce jeune homme. — Je le remerciai de son aimable préférence.

Je parlai de cet événement à plusieurs personnes de la maison, avec lesquelles j'étais très-familier ; elles m'invitèrent à y rester. Je fus très-sensible à l'intérêt qu'elles me témoignaient ; je leur disais : Vous me proposez ce qu'il m'est impossible d'accepter : vous voulez donc que je

vive au milieu de mes ennemis ? Demandez à M. Rigal ce que je viens de lui dire à ce sujet. Non, non, je veux éviter leurs mauvais procédés ainsi que les choses désagréables qui pourraient en résulter. On me répondait que je ne pouvais les éviter, puisqu'ils avaient le moyen de me poursuivre et de me trouver partout où je pourrais me transporter. — N'importe, ce serait un supplice pour moi que d'habiter le même toît que mes persécuteurs, de passer dans des lieux qu'ils auraient empoisonnés de leur souffle impur. Je sais bien qu'ils peuvent s'introduire invisiblement chez moi ; mais du moins c'est sous le voile de l'invisibilité et lorsqu'ils n'ont rien de mieux à faire. Mais les savoir ici, grand Dieu ! leur seul aspect me fait frémir, et je recule d'horreur au seul nom de l'un d'eux, comme à la vue de la tête de Méduse.

Je parlai aussi de ce qui m'arrivait à plusieurs autres personnes, qui eurent la bonté de me chercher un logement.

Convenez, mes chers lecteurs, qu'il est impossible d'être plus effronté que M. Papon Lomini, il n'était pas content de me persécuter invisiblement pendant la nuit, il voulait encore pendant le jour pouvoir jouir de mes peines.

## CHAPITRE LIV.

*Mon déménagement de l'hôtel Mazarin pour aller à l'hôtel de Limoges, rue Guénégaud, n°. 24. Les farfadets m'y persécutent encore : ils me volent Coco et finissent par me le rendre.*

Pour ne pas endommager mes meubles par un transport trop éloigné, je me décidai à prendre un logement à l'hôtel de Limoges, rue Guénégaud, n°. 24. J'y fis mon entrée le 10 juin 1819, après avoir remis les clefs à M. Rigal.

Mon déménagement ne diminua pas l'audace des coquins infernaux, ils eurent bientôt découvert ma nouvelle demeure et vinrent me tourmenter comme par le passé. Heureusement que je me suis familiarisé avec leurs vexations ; car j'eus beau me mettre au lit et chercher à dormir, cela me fut impossible, on eût dit qu'ils se félicitaient d'être dans un nouvel appartement, tant leur bacanal me semblait épouvantable.

Deux jours après mon installation je me disposais à aller à la messe ; c'était un dimanche. Je laissai mon cher petit Coco tout seul, quand

je fus assuré qu'il avait bien déjeuné. A mon retour, je fus très-surpris de ne pas voir mon petit ami sauter sur moi pour me témoigner la joie que lui causait ma rentrée au logis. Je le cherchai dans tous les coins de ma chambre, et j'eus le chagrin de ne pas le trouver. Je ne doutai plus que les magiciens ne me l'eussent enlevé. Tandis que je le cherchais, madame Gorand, maîtresse de la maison, vint me rendre visite en ma qualité de locataire. Je fus très-sensible à son honnêteté ; pendant que dura sa visite je laissai la porte ouverte, et lorsqu'elle me quitta je la reconduisis sur l'escalier. Rentré chez moi, je cherchai de nouveau mon cher écureuil, et je me confirmai dans mes premiers soupçons. Installé depuis peu dans un nouveau domicile, je ne voulus pas encore donner l'alarme à tous les locataires contre les farfadets. Je descendis près de madame Gorand et la priai de vouloir bien chercher mon petit Coco, qui, à ce que je croyais, était entré dans sa chambre tandis que la mienne était ouverte. Cette dame voyant que j'étais très-affecté de cette perte, s'empressa de le chercher avec moi ; ma surprise et ma peine s'augmentèrent lorsque nous ne trouvâmes pas ce cher animal. Enfin, elle mit tous ses domestiques en activité pour me faire rendre mon

fidèle ami ; hélas ! toutes nos peines furent infructueuses. Satisfait de tant de prévenances, je remerciai mes nouveaux propriétaires de leur extrême complaisance, et je me disposai à me rendre à mon ancien hôtel pour en avoir des nouvelles et sortir de mon incertitude.

Après que toutes les personnes de mon nouveau domicile, tant maîtres que valets, se furent donné une peine que je sus bien apprécier à sa juste valeur, je m'empressai de me transporter à l'hôtel Mazarin pour dire à M. Rigal que dans mon déménagement je ne savais ce qu'était devenu mon cher écureuil ; que s'il en entendait parler, je le priais de m'en avertir. Il me fit cette promesse de la meilleure grâce du monde ; il parut même partager la douleur que j'éprouvais de la perte de ce bon petit animal. Lorsque je vis sa peine, je lui dis : Eh bien ! M. Rigal, vous voyez bien que quand j'irais au bout du monde, ces misérables coquins m'y poursuivraient encore. Il ne put désapprouver mon indignation, et redoubla mon chagrin, en m'apprenant que depuis mon départ on lui avait volé la montre de son épouse, qui restait presque toujours accrochée à la cheminée.

C'était dimanche, je le passai comme tous les autres, c'est-à-dire, partie à l'office divin, et partie à la promenade. Le soir, en rentrant, je

me trouvai tout seul, bien isolé. Je m'attendais à ne plus voir mon petit Coco ; mais par habitude comme par besoin, j'éprouvai un serrement de cœur, en pensant que c'étaient des monstres infâmes qui me faisaient souffrir de la privation de ce qui m'était si agréable.

Je voulus me mettre à table pour faire trève à mon chagrin ; mais à peine j'y fus placé, que j'entendis frapper sur mes meubles avec un bruit effroyable. N'y pouvant plus tenir, je m'écriai : Monstres ! scélérats ! n'êtes-vous pas contens de m'avoir réduit à gémir sur la perte de mon bien-aimé ? vous venez encore ici faire un vacarme à troubler mon repos. Je ne sais si ce bruit effroyable était pour m'annoncer leur arrivée ; le fait est que le bruit cessa peu-à-peu, et que bientôt on n'en fit plus du tout.

Il faut pourtant en convenir, cette fois les farfadets me firent éprouver une grande jouissance, ils vinrent eux-mêmes placer adroitement sur mes genoux mon cher petit Coco. Ce bon petit animal, si doux, me témoigna le plaisir de me revoir par mille et mille caresses toutes plus vives les unes que les autres. Il n'avait pas à faire à un ingrat. Je le récompensai de sa fidélité par les expressions de la plus tendre amitié. C'était le repentir qui avait conduit les farfadets à me rendre ce cher ami si, intelligent.

Il est à croire qu'ils ont été intimidés, épouvantés, contrits même, des menaces que je venais de leur faire, pour s'être portés et décidés à faire sitôt une si bonne action. Ils voulaient peut-être me forcer à dire qu'il y a de bons et de mauvais diables; mais malgré toutes les réparations qu'ils chercheront à me faire, ils ne m'entendront jamais avouer autre chose que ce que j'ai toujours dit d'eux.

Mes principes sont inaltérables. Je ne dois pas baiser la main qui vient de me frapper, par cela seul qu'elle me caresse un instant après.

L'évangile nous dit bien : lorsqu'on vous aura frappé sur la joue gauche, présentez la droite à votre ennemi. Mais il n'y a pas de règle sans exception; et dans celle-ci, ce sont les farfadets qui sont les exceptés de la règle.

Dieu ne les comprend pas dans le nombre de ses créatures. Ce qu'il a dit relativement au pardon de nos ennemis, ne peut pas leur être applicable.

Les cruels enfans de Belzébuth ont voulu opposer leur puissance à celle du maître du ciel et de la terre. Leur entreprise a été par trop audacieuse, pour qu'elle puisse jamais leur être pardonnée. Or, si Dieu ne leur pardonne pas, pourquoi leur pardonnerais-je moi-même? Ma volonté doit toujours être subordonnée à celle

du Créateur..... Il a condamné les farfadets à brûler éternellement dans les enfers ; ma haîne doit être éternelle comme les flammes qui doivent les dévorer. Je ne dois pas m'en confesser, parce que ce n'est pas un mal de haïr la race farfadéenne.

Oui, farfadets infâmes, je vous abhorre, j'en ai fait l'aveu. Tout le monde le sait, je le dis à qui veut l'entendre. Je désire votre punition. Vous vous êtes étudiés à me rendre la vie pénible et dure.

## CHAPITRE LV.

*Anecdote arrivée en Normandie.*

On dit qu'autrefois, en Normandie, un maudit plaideur cherchant à ruiner un malheureux, le poussa tellement au désespoir, que cet infortuné, privé de toute ressource par son persécuteur, riche comme Crésus, dit, dans l'excès de sa douleur : Ah ! par ma foi, c'en est fait, je me donne au diable.

On ajoute qu'un diable bicolore, rose et noir, apparut à ce pauvre homme, et lui dit : Que me veux-tu? Ce malheureux, effrayé de voir un personnage si bizarre, quoique son

aspect ne fût pas très-effrayant, lui dit, tout en tremblant, qu'étant absolument sans ressource, il voulait se donner au diable, puisque son voisin l'avait ruiné, malgré que depuis longtemps il ne fût connu que sous le nom du bonhomme Misère. Le diable qui, dans cette occasion, voulut faire le bon apôtre, pour pouvoir mieux tromper le peuple, lui dit : Ce n'est pas sur toi que je veux étendre mon pouvoir ; ce ne sont pas les pauvres que nous devons punir, ceux-là souffrent assez par les besoins auxquels ils sont en proie : c'est sur les riches oisifs, les avares, les envieux, que nous devons porter toute notre haîne : ainsi, le désespoir t'a fait m'appeler, et je veux, en conséquence, que tu chérisses ma venue. Dès ce moment je vais m'attacher sur les pas de ton persécuteur, réduire ses biens à rien, ses maisons en cabanes, et le faire repentir d'avoir été le persécuteur de l'indigence.

En effet, dès ce moment, l'avare ne put goûter un instant de repos, il accusait tout ce qui l'entourait de s'ingérer à troubler sa tranquillité : ses heures étaient des journées entières ; s'il faisait un tour dans la campagne pour visiter ses propriétés, il voyait, en plein été, les arbres et les blés aussi peu avancés qu'au mois le plus froid de l'hiver. Il avait la maladie

de croire que tout le monde le volait. Enfin, la tête perdue et le cœur repentant, un jour qu'il était seul, il se demandait d'où lui venaient les chagrins et les malheurs qu'il ressentait depuis si long-temps? Une voix lui cria : De ton avarice ; et si tu ne rends ce que tu as usurpé, tu vas périr à l'instant par le feu des enfers. Personne ne s'étonnera d'entendre un diable tenir un tel langage, d'autant qu'il ne parle que des élémens de son séjour; mais le vilain avare en fut tellement épouvanté, qu'il promit de réparer ses fautes. Le diable voulut le contraindre à habiter la chaumière du bonhomme Misère, tandis que ce dernier résiderait dans les domaines du riche; mais le bonhomme dit qu'il était assez content qu'on lui rendît sa cabane et d'avoir la permission d'aller couper du bois pour le faire subsister ainsi que toute sa famille.

Le diable obtint encore de l'avare un dédommagement pour le temps dont ce pauvre homme avait été privé de son asile, et le vieil avare fut s'enfermer dans un caveau où tout son or était entassé dans des coffres et dans des sacs de toutes grandeurs. Ce caveau était placé dans un endroit qui n'était connu que de lui. La serrure était faite de manière à ce qu'on pouvait l'ouvrir en dehors et non en dedans,

Il fallait, en y entrant, lâcher un ressort qui l'empêchât de se refermer. L'usurier, qui vint dans ce lieu pour se consoler du désagrément qu'il venait d'éprouver, entra si précipitamment, que la porte se referma sur lui sans qu'il s'en doutât. Lorsqu'il fut un peu consolé d'avoir compté son or, il voulut sortir; mais il s'aperçut de sa faute et fut forcé d'expirer au milieu de ses richesses. Le bonhomme Misère avoua à tous ceux qui voulurent le croire, qu'il y avait de bons diables, mais qu'ils étaient rares. Moi, je ne suis pas de son avis.

Ce n'est que pour expliquer mon opinion à ce sujet, que j'ai rapporté cette histoire, qui est bien connue : Non, il n'est pas de bon diable.

Le diable et les farfadets connaissent tellement bien l'art de tromper, que, pour parvenir à leurs fins, ils prennent toute sorte de masques.

Ils savaient que le bonhomme Misère était un homme considéré par tous ses contemporains, et c'est pour cela qu'ils parurent vouloir le servir. En agissant ainsi, ils se faisaient des partisans parmi les gens du peuple. Le bonhomme Misère était lui-même forcé, par le bien qu'il en avait reçu, de dire partout qu'il existait de bons diables. De-là la tendance des malheureux à s'adresser à ceux qui peuvent adoucir leur misère; de-là l'augmentation du nombre des farfadets.

On voit donc, d'après mes raisonnemens, que, lorsque les farfadets font par hasard quelque bien, ce n'est que pour pouvoir faire plus de mal par la suite.

L'histoire du bonhomme Misère leur a procuré peut-être plus de néophites que ne l'aurait pu faire une conduite opposée à celle qu'ils ont tenue.

Concluons encore de l'histoire du bonhomme Misère, que le diable se mêle réellement des affaires des pauvres humains : donc que je n'ai pas tort de croire aux farfadets ; donc que j'ai pris une résolution digne d'éloge, lorsque je me suis décidé à les dévoiler à l'univers entier.

Tout me ramène à cette idée. Il est urgent de guérir les incrédules qui peuplent la terre ; il est urgent que tout le monde sache qu'il existe des farfadets.

Malheur à ceux qui résisteront encore à cette vérité palpable : ils auront leurs raisons pour en agir ainsi, c'est qu'ils voudront faire partie de la compagnie malfaisante ; c'est que les visites nocturnes, l'invisibilité, la pièce aimantée et farfadérisée, les auront séduits. Semblable au voleur de grande route qui ne calcule pas que l'échafaud doit être le résultat du crime qu'il va commettre, ils ne veulent pas se pénétrer que des tourmens éternels

doivent remplacer un moment de jouissance.

O mon Dieu ! mon Dieu ! écoutez la prière du mortel qui vous adore : détruisez, détruisez, avec les farfadets, la puissance du génie du mal, que dirige leur grand-maître.

## CHAPITRE LVI.

*Autre anecdote arrivée en Italie.*

Je sais encore une autre anecdote qui vient à l'appui du raisonnement que je viens de faire, et qui prouve d'une manière irrévocable que les hommes, dans toutes les classes de la société, sont tous susceptibles de payer leur dette à la nature ; mais que la luxure est un vice qui nous vient du démon. Il y a dans l'enfer un farfadet qui porte le nom de Luxure.

En Italie, il existait jadis un homme très-luxurieux. ( Pour l'honneur de son état, je passerai ses titres sous silence. ) Cet homme était riche et satisfaisait tous ses désirs avec facilité ; mais il avait quelquefois des obstacles à vaincre. Un jour qu'il sollicitait d'une dame un entretien particulier, il trouva si forte résistance, qu'il eut recours à un moyen qui semblait devoir lui assurer le succès de ses vœux. Connaissant beaucoup de piété à cette dame, il lui

proposa de faire un pélerinage. Ce motif pieux leva les difficultés qu'on avait fait naître. Le méchant invoqua le démon de la luxure pour le faire réussir dans son entreprise. Celui-ci s'en acquitta au mieux. Il fit rêver à la dame qu'elle se trouvait dans une église tout illuminée en l'honneur de son pélerinage, et pendant son rêve il l'emporta au lieu indiqué par le suborneur. Mais dans sa route il rencontra le démon de la malice, qui, pour punir le luxurieux du stratagême qu'il avait employé, se battit avec son camarade, remporta la victoire, et ramena la victime dans le lieu d'où elle ne devait pas sortir. Le démon de la luxure n'osa plus se faire voir après cette défaite ; mais celui de la malice se croyant bon à quelque chose, n'a pas cessé d'habiter parmi nous ; et comme il avait rendu service à une dame, les dames en général le prennent assez communément pour le régulateur de toutes leurs actions.

Je conviens que ce récit peut encore faire croire à quelques personnes qui n'ont pas, comme moi, éprouvé toute la méchanceté du démon, qu'il y a quelques bons diables dans la bande infernale. Je le répète : il n'y a pas de bons diables.

Le démon de la malice ne s'est mis en opposition avec le démon de la luxure, que pour fournir aux poètes une allégorie qui pourrait

donner matière à un très-bon ouvrage sur les femmes.

Les femmes farfadettes ne sont pas luxurieuses, elles sont, au contraire, pleines de malice.

Voilà pourquoi le démon de la malice l'emporta, dans cette occasion, sur le démon de la luxure.

Toutes les fois que mon imagination me fournit des idées comme celles que je viens d'expliquer, je me réjouis de pouvoir fournir à des hommes plus savans que moi, des matériaux sur lesquels ils pourront exercer leur génie.

---

## CHAPITRE LVII.

*Gentillesses de Coco, après que les Farfadets me l'eurent rendu.*

Pendant que je cherchais à adoucir mon aversion pour la race farfadéenne, mon cher petit Coco, poussé par un sentiment bien naturel, celui de la faim, sauta sur la table, se servit lui-même, et répara le besoin qu'il avait dû ressentir depuis qu'il était tombé au pouvoir des

méchans; mais vu qu'il craignait, en se montrant, de retomber encore au pouvoir de ces monstres, le pauvre petit animal, encore effrayé d'avoir été entre les griffes des farfadets, se contenta de très-peu de nourriture, et vint de suite se réfugier dans la poche du haut de ma redingote.

La satisfaction que cette petite bête semblait ressentir de se trouver en ce lieu de délices, me fit croire qu'elle disait à ses ennemis, partisans de Belzébuth : Misérables infernaux, je ne vous crains plus, me voici dans un rempart formidable contre vos attaques diaboliques. Mon maître est bon, juste ; la vertu, la sagesse le soutiennent, tandis que vous n'avez que le diable pour vous secourir ; mais votre puissance ne peut être éternelle, vous serez renversés, foudroyés par le maître des maîtres.

C'est ainsi que mon cher petit Coco leur parla du sein de sa retraite protectrice. Je joignis alors ma voix à la sienne, et j'ajoutai : Monstres que j'abhorre, en voyant ou du moins en entendant mes justes et sensibles plaintes, vous avez eu honte de garder mon Coco, vous avez craint que, vous ayant découvert, je ne vous forçasse à me le rendre ; mais pourquoi donc les mêmes craintes ne vous ont-elles pas engagés à me

rendre les autres choses que vous m'avez prises depuis long-temps?

Ces reproches, adressés avec la véhémence d'un cœur fort de sa conscience, arrêtèrent pendant quelques instans leurs poursuites; mais ils recommencèrent bientôt de plus belle.

Ennuyé de voir mes sermons infructueux, je pris le parti de leur dire: Je m'embarrasse fort peu de vous; allez, venez, rôdez, faites ce que vous voudrez, je vais me coucher pour vous prouver ce que je vous avance; et les coquins firent alors des patelinades. Ils ne me quittèrent pas de la nuit, et m'approchèrent de si près, que je fus obligé de parcourir toutes les places de mon lit, pour leur donner le plaisir de se mettre à mes côtés.

Eh bien! misérables qui me critiquez, avez-vous autant de bonté que moi? Non, non, vous n'êtes au nombre de mes critiques que parce que vous ne vous sentez pas assez vertueux pour m'imiter.

Je voudrais vous voir au milieu d'un régiment de farfadets persécuteurs, ce n'est qu'alors que je pourrais juger de votre résignation, en la comparant à la mienne. Vous n'êtes tranquilles que parce qu'on ne vous persécute pas.

## CHAPITRE LVIII.

*Les Farfadets me volent une pièce de trente sous, que je tenais dans la main.*

Un matin, vers les neuf à dix heures, en revenant de la messe, je me souvins que ma blanchisseuse devait ce jour-là m'apporter mon linge. Je mis la main dans mes poches pour me convaincre si j'avais assez de monnaie pour la payer; cela devait m'éviter la peine de redescendre, au cas qu'il me fallût changer une pièce d'or ou d'argent. Je trouvai dans ma poche deux pièces de trente sous, une de vingt, quelques petites monnaies et un écu de cent sous. Après cet examen je portai la main à ma poche pour y remettre mon argent; mais avant de l'y renfermer tout-à-fait, je jetai de nouveau les yeux dessus pour ne pas être obligé de redescendre. Quelle fut ma surprise, lorsque, sûr de n'avoir pas ouvert la main dans laquelle je tenais ma monnaie, je vis qu'il me manquait une pièce de trente sous! ce qui me fit faire les réflexions suivantes : Quoi donc! Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne suis ni fou, ni ivre, personne n'est à mes côtés et je suis sur un terrain solide; d'où vient cette subite disparition? Qui puis-je ac-

cuser de ce vol manifeste ? Qui ? Eh ! parbleu, les coquins de farfadets, qui m'entourent invisiblement, qui me poursuivent sans cesse. Si, du moins, parmi ceux que je connais pour faire partie de cette bande noire de scélérats, il y en avait quelques-uns à qui je dusse de l'argent, je ne dirais rien, je ne les accuserais que de ne pas savoir vivre, parce qu'il n'est jamais bien de se payer par ses mains ; mais au contraire, je les ai tous très-bien payés, je les ai même obligés tant que j'ai pu, et les infâmes me jouent des tours pareils ! Voilà bien la preuve la plus convaincante qu'on ne peut rien gagner avec les accolytes du diable ; que leur engeance pernicieuse est vomie sur la terre pour le malheur du monde ; car ils font souvent tomber sur un innocent le mal qu'ils viennent de commettre. Leur protecteur sait les soustraire à toutes les recherches, tandis que les innocens sont les victimes de leur scélératesse.

Je renvoie mes lecteurs au chapitre que j'ai composé après avoir vu jouer la Pie Voleuse ; ils verront que ce que j'avance pourrait toujours être appuyé sur des faits dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité.

Je pourrais encore donner de nouvelles autorités à mon assertion, si je voulais rappeler tous les traits infâmes des farfadets, qui sont

consignés dans les causes célèbres ; mais mon livre ne doit pas être une compilation : tout ce qui y sera consigné doit m'être personnel, ou du moins ne doit tendre qu'à prouver l'existence des farfadets.

C'est dans ce seul but que j'ai composé mon discours préliminaire, et que j'ai cité et citerai dans le cours de mon ouvrage des anecdotes qui viennent à l'appui de mes assertions.

---

## CHAPITRE LIX.

*Réflexions philosophiques sur la corruption. Le fils finit par méconnaître son père.*

La corruption marche d'un pas de géant, surtout dans les grandes villes ; aussi voit-on des jeunes gens envoyés, par leurs familles, de province, pour suivre un état ou se perfectionner dans le leur à Paris, se livrer aux mains des corrupteurs, qui leur font manger ou dépenser en un jour ce que leurs parens ont eu tant de peines à se procurer par un travail pénible.

Ces jeunes gens, craignant la sévérité de leurs parens, se laissent entraîner par l'appât

des jouissances et l'assurance d'une vie soi-disant heureuse, dans les sociétés qu'ils fréquentent ; tous les moyens sont bons à leurs yeux pour se procurer de l'argent : bassesses, flatteries, escroqueries, friponneries, crimes même, tout est méritoire, pourvu qu'ils parviennent à leurs fins. L'honnête médiocrité est dédaignée par eux, ils ne connaissent que les moyens extrêmes. C'est dans l'immoralité qu'ils puisent leurs plus fermes appuis. Ils achètent les jouissances au prix de leur existence ; et tandis que les millionnaires se font remarquer par leur ton orgueilleux, leur égoïsme et leur faste insolent, ils sont obligés, de leur côté, pour former le contraste, à ramper ou se faire un front d'airain, pour supporter les regards de ceux qui les frondent.

Les pères et mères ont donc grand tort de sacrifier quelquefois une partie de leur fortune pour faire sortir leur enfant de la ville où le destin l'a fait naître : par cette fatale ambition ils augmentent plus souvent l'amour-propre que les facultés de leur enfant, et il en résulte que, quelquefois, le père, qui ne parle de son fils qu'avec enthousiasme, est lui-même méconnu par l'enfant pour lequel il s'est sacrifié. Je pourrais, à ce sujet, citer mille exemples ; mais un seul suffira.

Dans une ville de cour, un domestique de grande livrée, n'ayant qu'un fils, ne savait à quoi le destiner; il devait lui laisser une petite fortune, fruit de son adroite servilité. Son fils n'était apte à aucune science; il crut que la musique, dont on fait un fréquent usage dans toutes les cours, serait un état pour lui. A force de soins et de cadeaux le père parvint à lui obtenir un surnumérariat, et ensuite une place de symphoniste en pied.

Le fils se crut, comme l'on dit vulgairement, le premier moutardier du pape. Quoiqu'il n'obtînt jamais les honneurs de partager le pupitre avec aucun des musiciens de l'orchestre, son aveugle amour-propre lui faisait oublier ses devoirs; car, si quelqu'un lui parlait de son père et même de son grand-père maternel, il ne rougissait pas de dire avec une espèce de mépris : Bah ! ce ne sont que des domestiques !

Sa morgue et son incapacité le réduisirent heureusement à toutes sortes d'humiliations. Il fut même contraint de quitter un poste pour lequel ses parens avaient fait tant de sacrifices, et qui lui avait fait si peu d'honneur.

Voilà, en passant, un exemple vrai et bon à saisir pour réprimer la faiblesse des pères et mères qui prétendent élever leurs enfans au-dessus de leur état, sans s'informer auparavant si

leurs facultés leur permettront de prendre un vol qui ne doit servir qu'à voir se renouveler la chute du trop audacieux Icare.

Il faut bien alors, quand on a été trompé dans ses espérances, et qu'on ne veut pas être la risée de ses concitoyens, s'enrôler dans l'affreuse compagnie des farfadets.

## CHAPITRE LX.

*Rencontre de plusieurs personnes que j'avais connues à l'hôtel Mazarin.*

Je me promène très-souvent et toujours seul, c'est ce qui fait que je rencontre quelquefois des personnes qui logeaient dans l'hôtel Mazarin, quand je le quittai par rapport à M. Papon Lomini. Ces personnes me demandent de mes nouvelles et comment je me trouve dans mon nouveau logement. Je leur réponds que j'ai beaucoup gagné relativement à l'appartement, mais rien pour le repos et la tranquillité; et je leur rappelle cette vérité, que quand j'irais dans un pays inconnu, je ne serais pas moins poursuivi par mes ennemis. Cela se peut, me disent ces per-

sonnes; mais si vous ne nous l'affirmiez pas de votre bouche, nous ne voudrions jamais le croire.

Vers la fin du mois de juin je fus rencontré sur le quai Voltaire par un ami de M. Sabatier. Ce Monsieur me demanda comment je me portais. Je fis ma réponse banale : Je suis toujours bien tourmenté. — Cependant vous devez l'être beaucoup moins ; M. Sabatier étant malade, ne peut plus vous assaillir. — Je suis très-fâché pour lui qu'il soit malade, mais j'en suis très-satisfait pour moi, c'est un ennemi de moins à craindre. Je rappelai à ce Monsieur les entretiens que nous eûmes avec lui et son ami, et les justes soupçons que j'avais contre M. Sabatier : quand je me déchaînais contre les maudits farfadets, ce Monsieur se mit à rire, et convint que ce que je lui disais était exactement vrai.

Comme mon état intéressait beaucoup de personnes, je recevais parfois quelques visites. Un jour, je reçus celle d'un Monsieur que j'avais connu à l'hôtel Mazarin, qui me demanda aussi comment je me trouvais, et si j'étais plus tranquille dans mon nouvel appartement. Au contraire, il semble à ces coquins qu'un nouveau logement est un attrait pour eux ; ils y viennent en si grande quantité, qu'on dirait que toutes les puissances de la secte infernale sont réunies pour tenter ma conquête

et m'enlever mes bijoux. Ce Monsieur se mit à rire, et convint que ce n'était pas brave de se mettre tant contre un seul.—Rien n'est plus vrai, pourtant; mais je braverai la puissance que ces coquins ont sur moi, car j'aime mieux périr que de leur céder. Ils m'ont poursuivi malgré l'espace de cent quatre-vingts lieues, que je croyais mettre entre eux et moi; mais ils ont beau faire, ils ne me vaincront pas. Je veux, en mourant, rendre une âme pure, telle que Dieu me l'a donnée, et jamais elle ne sera souillée par la pensée d'avoir appartenu à cette race crapuleuse. — Prenez courage, la force qui vous opprime depuis long-temps ne peut durer toujours, croyez qu'elle sera renversée à son tour. — Je l'espère, Monsieur, c'est ce qui fait que je ne veux pas céder, et que je veux vivre malgré eux: d'ailleurs, vous connaissez mes principes et mes sentimens à cet égard. — Je me les rappelle fort bien, je vous plains sincèrement, et vous invite de tout mon cœur à prendre courage. — Je vous prie de croire, Monsieur, que le courage ne me manque pas, grâce à Dieu, et qu'il me soutient dans mon adversité, car c'en est une bien grande que d'être exposé à la brutalité, à la rage de ces scélérats infernaux. Alors, ce Monsieur me salua; et comme je connais les bien-

séances et les règles de l'honnêteté, je le reconduisis jusqu'au bas de l'escalier.

Mais voilà encore une conversation qui ressemble beaucoup à d'autres colloques que je me suis ménagés avec mes ennemis. Cela est vrai, mais je ne dois pas moins la rapporter dans mes mémoires, que si elle renfermait quelque nouvelle particularité. C'est ainsi que j'en userai jusqu'à ce que mon livre soit achevé. Je ne veux pas, parce qu'on pourra m'accuser de répondre toujours de la même manière, tronquer les réponses que j'ai faites à ceux qui m'ont interrogé, je dois sacrifier le style de mon ouvrage au besoin que j'ai de ne dire à mes lecteurs que l'exacte vérité.

## CHAPITRE LXI.

*Un homme instruit doit être convaincu de mes malheurs en lisant mon ouvrage. Le portier de l'hôtel Mazarin me fait observer les menées d'un de mes persécuteurs.*

Pendant mon séjour à l'hôtel Mazarin j'avais des entretiens fréquens avec un Monsieur qui jouissait d'une grande considération dans le

monde ainsi qu'à l'hôtel, et qui semblait prendre de l'intérêt à moi. Je lui parlais très-souvent et toujours de mes affreux farfadets. Ce Monsieur, fort honnête et très-instruit d'ailleurs, ne voulait jamais se rendre aux raisons et aux démonstrations les plus claires que je lui donnais. Il attribuait à la variété du temps et des saisons toutes les pluies, les vents, les grêles et les orages qui nous accablaient. Enfin, après avoir épuisé tous mes moyens de persuasion, je n'ai pu obtenir que l'espoir de le convaincre par le mémoire que j'ai promis de faire contre les magiciens et que je dois soumettre à son examen, afin de devenir vainqueur de mes persécuteurs.

Un autre jour que je sortais de mon hôtel pour vaquer à mes affaires, je vis le sieur Laporte, portier de l'hôtel Mazarin, qui causait avec Monsieur Josset, perruquier. Ce portier me salua, et me demanda si j'étais plus commodément logé. Je lui répondis que, quant à la commodité, rien ne me manquait; mais que les farfadets avaient bientôt su ma demeure, et que je ne savais pas si c'était lui qui la leur avait donnée. Il m'assura que non, et me fit en même temps apercevoir M. Papon Lomini, qui passait au bout de la rue. Comment voulez-vous être tranquille, ajouta-t-il? c'est impossible. Voyez là-bas, voyez un de vos farfadets

qui vient reconnaître la position et le numéro de votre maison. Aussitôt qu'il vous a aperçu, il a doublé le pas, ne voulant peut-être pas que vous interprétassiez sa démarche. — Ah ! M. le portier, comment voulez-vous, d'après cela, que je sois tranquille? — Je conviens que vous êtes bien malheureux ! — Puisque je dois l'être partout où je me trouverai, autant vaut-il que je le sois dans un hôtel gardé par un portier honnête comme vous l'étiez pour moi. — Si du moins les misérables ne pouvaient s'introduire qu'en nous demandant le cordon, nous le leur refuserions. — Vous avez bien raison. Il est pourtant un cordon qui leur conviendrait à merveille. — Lequel? — Celui que le grand-turc envoie à ceux de ses sujets qui refusent d'exécuter toutes ses volontés. Ah ! c'est ainsi que je voudrais que tous les souverains traitassent les farfadets. Les grands penseurs ont beau me dire que cette manière de gouverner est le despotisme tout pur, je n'en suis pas moins convaincu que ce n'est que par le despotisme qu'on peut s'opposer au mal que font journellement les farfadets ; car je suis persuadé qu'en Turquie il doit y avoir bien moins de ces misérables que dans tous les autres pays que les philosophes disent être libres, et qui ne sont réellement que le refuge de tous les êtres malfaisans.

Oui, oui, M. le portier, je voudrais que les cordons de toutes les portes de Paris servissent à étrangler les farfadets qui désolent la terre. Je sais qu'il n'y en aurait pas assez; mais il serait alors facile de mettre en réquisition tous les passementiers pour en fabriquer: ils travailleraient nuit et jour, et leur fortune serait bientôt faite. — Dans ce cas, je voudrais être passementier. — Je vous le souhaite.

## CHAPITRE LXII.

*J'apostrophe un de mes ennemis que je rencontre sur le Pont-Neuf.*

Comme chacun se trahit malgré soi, il est impossible de se cacher aux yeux clairvoyans. En voici bien la preuve. Je passais sur le Pont-Neuf, lorsque j'entendis M. Sabatier, dont je reconnus la voix, qui prononçait ce mot si agréable aux gens de son espèce, et qu'on entend si souvent proférer dans le monde : Diable !

A ce mot si funeste à mon repos je me retourne. Je vois la mine tout-à-fait hypocrite du farfadet, cachée par son mouchoir. J'en fus indigné, et je ne craignis pas de l'apostropher devant tout le monde. Je lui dis : Ah ! monstre

que tu es, apôtre de Belzébuth, destructeur du genre humain, te voilà donc! Les passans, surpris d'une telle algarade, se retournèrent et me demandèrent ce que je voulais dire par ces injures qu'ils ne comprenaient pas. Je répondis en peu de mots : « La suite du temps vous ap-
» prendra ce que vous ne savez pas encore. »

Ceci, quoique très-clair, ne parut pas satisfaire ceux qui nous entouraient, et qui, tout stupéfaits de la scène courte et impromptu dont ils venaient d'être témoins, se retirèrent dans le plus grand étonnement. Je ne voulus pas leur en apprendre davantage, j'avais mes raisons pour cela.

Ce sont ces mêmes raisons qui m'ont déterminé à ne pas renouveler avec mes autres ennemis la scène dont je viens de rendre compte.

Si je me contentais ainsi, toutes mes remontrances ne pourraient être connues que de ceux que le hasard amenerait sur les lieux où j'apostropherais mes ennemis, tandis qu'en faisant imprimer mes mémoires, tous ceux qui savent lire pourront s'instruire et instruire à leur tour ceux qui ne savent pas lire.

D'ailleurs, des scènes comme celle que je viens de rapporter, ne doivent pas se renouveler souvent, mes ennemis en profiteraient pour me

faire passer pour fou, et c'est à quoi ils voudraient bien parvenir. Je les ai devinés, je ne leur fournirai pas l'occasion de me poursuivre comme ils ont poursuivi mon cher oncle.

Il est donc décidé que je resterai tranquille, et que je n'attaquerai mes ennemis que dans mes écrits. C'est ainsi que je parviendrai plus facilement à les vaincre; c'est ainsi que je ne leur fournirai pas moi-même des armes pour venir m'attaquer avec succès.

Si, cette fois, lorsque j'ai rencontré M. Sabatier sur le Pont-Neuf, je suis sorti de mon caractère, c'est que j'ai cru m'apercevoir, lorsqu'il s'est couvert la figure avec son mouchoir, qu'il n'avait fait ce mouvement que pour se moquer de moi; et malgré que je sois bon, je ne veux pas qu'on se moque de moi.

J'avais, dans plusieurs occasions, fait preuve de la plus grande patience, témoin les deux entrevues que j'eus avec M. Chaix chez mon cousin Commaille; mais il fallait bien pourtant prouver une fois à mes ennemis, que, lorsque je permets qu'on se moque de moi, ce n'est que par résignation aux ordres du souverain maître du ciel et de la terre.

Ainsi, il est bien décidé que je ne dois plus m'emporter contre les farfadets, que je dois me contenter de les faire connaître, pour qu'ils

aillent bientôt dans les enfers recevoir la récompense de leur perversité et du pacte qu'ils ont fait avec le diable, que M. Sabatier appelait à son secours.

## CHAPITRE LXIII.

*Il m'est impossible de me soustraire aux fureurs des Farfadets, soit en changeant de domicile, soit en me transportant de ville en ville. Les uns croient, les autres ne veulent pas croire à ce qui m'arrive.*

Je puis dire avec vérité, que de toutes les personnes qui me connaissent, il n'en est pas une qui, voyant l'état où je suis, ne prenne un certain intérêt à ma position. Les unes me disent de changer souvent de quartier, de logement, que j'en recueillerai quelque avantage pour ma tranquillité; les autres me conseillent de voyager. Je leur affirme que ce serait tout-à-fait inutile, et je n'ai pour cela qu'à leur rappeler que je n'avais pas commencé à être inquiété seulement à Paris, puisque c'était par procuration des magiciens de la Provence que ceux de Paris me chagrinaient; qu'ainsi, le changement de villes et de domiciles ne ferait qu'ai-

guiser la fureur des farfadets ; que leur plan est bien concerté et leur haîne bien invétérée ; que plus je changerais de villes et de logemens, plus j'éprouverais l'effet de leur fureur infernale ; qu'il ne me reste pour toute ressource qu'à accepter la guerre qu'ils m'ont déclarée ; que c'est ainsi que je dois agir.

D'autres personnes, auxquelles je donne quelques détails sur ma position, me disent qu'elles croient impossibles les effets auxquels j'attribue mes tourmens : elles pensent, d'après un profond examen, que mes maux, tant au physique qu'au moral, proviennent d'une grande altération dans le cerveau, occasionnée par une maladie qu'on pourrait appeler *monomanie* ; qu'il est bien possible de croire qu'il y a des gens aussi malheureux que moi, mais qu'on ne peut pas supposer qu'il y en ait d'assez fous pour se donner au diable et suivre des lois qu'on ne connaît pas ; que cela est de toute absurdité ; que pour mon repos je devrais éloigner de moi toutes ces idées baroques et folles.

Je reconnais beaucoup de mérite et de vertu aux personnes qui me parlent ainsi. Je ne veux pas les contrarier, et je ne m'occupe qu'à leur prouver que j'ai raison ; ce qu'elles ne voudront jamais croire. Cependant ce que je leur dis est évident et plausible. Il n'y a que les esprits soi-

disant forts, qui puissent le révoquer en doute : ce qui me confirme qne les gens érudits sont bien dangereux, et que les gouvernemens devraient faire fermer toutes ces écoles où sous prétexte de l'initier dans les sciences, on ne fait que rendre l'homme orgueilleux, sans lui donner plus de fixité dans l'esprit, qu'il est si facile de pervertir.

On croit tout savoir quand on a feuilleté certains auteurs classiques, soit en littérature, soit en jurisprudence, tandis qu'on n'a appris qu'à babiller et à se farcir la tête de grec, de latin et de toute autre langue morte ou vivante. Il ne manquait plus, pour rendre les mortels parfaitement pervers, que de laisser organiser les écoles du farfadérisme. C'est là qu'on perd toute idée de justice et d'humilité, que la soif de la science nous égare et nous fait voir en perspective des avantages qui ne sont enfantés que par notre amour-propre, et qui nous font abandonner la vraie route du bien : et voilà, comme d'erreur en erreur, on se crée des besoins d'où sont éclos tous les germes d'un luxe destructeur. Il en est de même des modes, tous les deux ou trois mois elles changent. Couvrons-nous décemment et logeons-nous de même, pour nous mettre à l'abri de l'ardeur du soleil et de la rigueur du froid ; mais surtout

que nos raisonnemens, moins riches de mots, le soient plus de justice et de bonne foi. Ayons particulièrement pour principes de conduite, le plus fort amour de Dieu et la plus grande crainte de lui déplaire. Je ne fais ces réflexions, en passant, que parce qu'elles ont paru tenir à mon sujet : que les prétendus savans les commentent.

---

## CHAPITRE LXIV.

*Je suis introduit dans une maison par mon remède. Je guéris le fils de la maison.*

Je me trouvai, l'été dernier, dans une société où l'on fit tomber la conversation sur ce qui me concerne. Après quelques mots insignifians quelqu'un me dit : M. Berbiguier, vous croyez être le seul à souffrir du mal qui vous accable, détrompez-vous : il existe un jeune homme, marié depuis trois ans, qui est tout autant tourmenté que vous; il n'a plus que la peau sur les os, et il est tellement agité les nuits, qu'il est à tout moment prêt à se jeter par les fenêtres. Sa jeune et sensible épouse en est vivement affligée, ainsi que ses chers parens.

Ce récit me toucha, je dis à ceux qui me

l'avaient fait : Si la chose est réellement ainsi, faites-moi connaître ce jeune homme, et je me charge de tout. Cette proposition fut acceptée, l'on convint de me conduire sous peu de jours dans la maison.

J'y fus avec mon introducteur, nous trouvâmes la famille encore à table. A la fin du repas on fit tomber la conversation sur les motifs qui m'amenaient dans une maison où je n'étais pas connu. Tout en parlant, je ménageais mes mots par bienséance, afin de ne pas commettre d'inconséquence devant des gens qui, quoique parens entre eux, n'en étaient pas moins des étrangers pour moi. Le maître et la maîtresse de la maison m'invitèrent à parler franchement, et me dirent qu'il n'y avait personne de trop chez eux pour m'entendre. Alors je questionnai leur fils, j'interrogeai aussi sa jeune épouse. — Dormez-vous la nuit? — Oui, Monsieur. — Bon! Voyez-vous et entendez-vous quelque chose? — Non, Monsieur, je ne suis troublée que par les agitations et les malaises qu'éprouve mon mari; mais je ne vois ni n'entends rien de toutes les choses vraies ou supposées, physiques ou métaphysiques, que la violence du mal fait endurer à mon mari. — Ah! Madame, Madame, dans quelle erreur vous êtes! quel préjugé! quelle incrédulité! gardez vous de révoquer en

doute ce que votre cher époux vous avoue. Vous ne le croyez pas ? Mais songez donc que je puis vous en parler savamment. Depuis vingt-trois ans j'éprouve le même tourment et les mêmes désagrémens.

Durant cet entretien la société m'écoutait avec la plus grande surprise, et semblait avouer que ce genre de conversation était nouveau pour elle. Enfin, je convins avec la mère du farfadérisé de me trouver dans une maison d'ami, pour avoir un entretien plus profondément réfléchi et qui tendrait à sauver son fils, qu'elle idolâtrait.

Je pris congé de la société, et je revins chez moi, en réfléchissant aux moyens de sauver ce jeune homme. Le lendemain, jour convenu, je me rendis au lieu indiqué : cette dame ne tarda pas à s'y rendre aussi. Je crus m'apercevoir qu'elle avait les larmes aux yeux, et qu'elle était dans un état déplorable. Elle nous dit que son fils avait passé une nuit terrible. Je la vis si affligée, que je l'invitai à se calmer un peu et à ne pas s'effrayer davantage. — Je vais vous donner un remède souverain contre le mal affreux qui accable votre fils. — Ah ! Monsieur, si vous ne me trompez pas, nous vous aurons tous une obligation éternelle et une reconnaissance sans bornes. — Madame, je ne vous

demande ni reconnaissance, ni obligation, ma récompense sera dans l'heureux effet du remède.

Ce remède a déjà été ordonné dans le cours de ce mémoire. Je le détaillai à la mère affligée, en lui ajoutant : Voilà, Madame, ce que vous devez faire pour opérer la guérison de M. votre fils, et dans quelques jours vous m'en direz des nouvelles. Cette dame me remercia beaucoup et me dit que dès le soir elle ferait usage du remède dont je lui garantissais l'infaillibilité.

Le surlendemain, cette maman, qui avait mis à exécution les moyens simples, mais bons, que je lui avais indiqués, vint pour m'annoncer leur réussite; mais elle apprit dans la maison où elle crut me trouver, que je n'y viendrais que le lendemain. En effet, j'y fus : elle entra peu d'instans après moi, et me dit, avec une joie mêlée de larmes : Ah ! Monsieur, que d'actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre ! mon fils a passé deux nuits délicieuses. — Madame, je vous en félicite, ayez confiance en Dieu, lui seul et le temps feront le reste.

Quelque temps après, je voulus m'assurer par moi-même de la situation du jeune homme. Je fus le voir, et je le trouvai parfaitement rétabli. La mère, l'épouse, la sœur, ne savaient

comment me témoigner leur reconnaissance. Je leur observai que ma conduite était celle d'un cœur sensible, qui trouve du plaisir à secourir l'humanité souffrante : et comme je voyais que cette scène devenait trop sensible pour moi, je me retirai pour éviter des louanges exagérées qui auraient blessé ma modestie, et j'emportai en sortant la satisfaction d'une âme pure, qui a rendu (sans autre intérêt que celui que procure le souvenir d'une bonne action) le service qu'on doit à son semblable, en changeant sa tristesse en une joie durable.

Je revins, peu de temps après, dans la même maison. Je me plaignis très-amèrement des farfadets. Une dame de la connaissance des maîtres de céans, dit à ce sujet un mot qui me fit aisément croire qu'elle souffrait le mal farfadéen. Sans la presser trop vivement, je la priai de s'expliquer : elle s'en excusa en me faisant comprendre que les détails dans lesquels elle serait obligée d'entrer à cet égard répugnaient à sa pudeur. Je respectai sa délicatesse, et je la priai de confier à son amie les causes de l'état où elle était, et qui paraissaient l'affliger. — Quand elles me seront transmises par son organe, je m'empresserai de lui donner tous les moyens capables de chasser tout ce qui pouvait troubler votre repos et vous contrarier dans vos intérêts

et vos affections les plus chères. Cette dame me remercia et me fit comprendre, avec cette modestie qui caractérise si bien le sexe aimable, qu'elle ferait ses confidences à sa voisine, la maîtresse de la maison, et je dus me promettre encore une fois la guérison d'une nouvelle victime du farfadérisme.

Avouez, chers lecteurs, que si j'éprouve des tourmens affreux, j'ai su trouver le moyen de les compenser par de grandes jouissances.

Venir au secours de mes concitoyens persécutés, n'est-ce pas rendre hommage au Dieu qui les a mis sur la terre où je suis pour le malheur des farfadets.

## CHAPITRE LXV.

*Nouvelle guérison par l'effet de mon remède. La famille entière d'un graveur en a fait l'heureux essai.*

Dès le lendemain je me rendis dans la maison d'un de mes amis, où je trouvai son épouse fort satisfaite de mon arrivée, attendu que la veille elle avait eu un entretien avec sa voisine, qui était dans le chagrin le plus cuisant,

de ce que son mari desséchait à vue d'œil ; son état de graveur, qu'il exerçait autrefois avec plaisir et facilité, le fatiguait considérablement. Jamais le trait qu'il voulait ou devait exécuter n'était tel qu'il cherchait à le rendre, il se mettait dans une colère épouvantable sur la moindre observation, la division dans le ménage était entière depuis six mois, les devoirs que permet et ordonne le nœud conjugal étaient entièrement oubliés, et même dédaignés au point que celui des deux époux qui les réclamait n'obtenait rien de l'autre : réciproquement les choses se passaient ainsi chaque jour ; et pour comble de disgrâce, leur enfant, fruit d'une union bien désirée, était assez malade depuis quelque temps.

Eh ! madame, lui dis-je, je vois dans votre récit beaucoup de choses qui ont un très-grand rapport avec ce que j'ai éprouvé et tout ce que j'éprouve chaque jour depuis très-long-temps, distractions, ennuis, colère, impatience, et, qui plus est, *impuissance*, état des plus affligeans. Voilà ce que produit la cruauté des farfadets démoniaques, lorsqu'ils s'attachent à l'espèce humaine. Je désirerais entretenir cette dame pour lui donner un moyen sûr contre les attaques et les poursuites de ces gens-là, car il n'y a pas de doute que

ce sont les cruels émissaires de Belsébuth, qui troublent son charmant ménage, comme ils en ont troublé et en troublent tant d'autres encore qu'ils devraient respecter.

On fut prévenir la dame du graveur de mon arrivée. Elle vint; et après l'avoir engagée à prendre patience, en la plaignant sincèrement sur les maux qui l'affligeaient, je lui donnai la recette de mon remède, que je puis nommer véritable spécifique contre les magiciens, sorciers, farfadets, et tous autres membres de la société infernalico-diabolique. Cette nouvelle victime de la perfidie des esclaves du démon me remercia beaucoup et me promit de suivre de point en point le conseil que je venais de lui donner. Ma consultation finie, je sortis. Le lendemain je n'eus rien de plus empressé que d'aller chez mes amis pour apprendre le résultat de ma dernière entrevue avec la dame du graveur, j'étais impatient de savoir si mon remède produirait encore une heureuse guérison : ils me dirent qu'il avait produit un merveilleux effet, que toute la famille avait parfaitement reposé, et que d'ailleurs, pour m'assurer de la vérité du fait, ils allaient prier leur voisine de vouloir bien me confirmer leur bonheur. Ce que cette dame fit très-exactement, en ajoutant que son mari travaillait déjà avec

beaucoup plus de facilité ; et qu'ils espéraient, en détruisant le mal jusqu'à sa racine, faire renaître de jour en jour leurs premières félicités conjugales, source de biens cent fois préférables à toutes les richesses de la terre. Je partageai la joie que cette dame ressentait, autant par le plaisir qu'un cœur sensible éprouve lorsqu'il a rendu un service, que par les jouissances pures d'un honnête et noble amour-propre.

Quand on eut tout dit à ce sujet, la conversation prit un autre tour, et comme je ne peux pas être universel, je quitte la société au moment où je vois qu'on parle de choses qui me sont étrangères.

Quelques jours après, j'eus le plaisir de revoir mes amis : le graveur, son épouse et leur enfant vinrent chez eux me rendre visite et me témoigner toute leur reconnaissance de la tranquillité qu'ils goûtaient, grâce au remède que je leur avais indiqué : ils me souhaitèrent un aussi heureux résultat pour ma tranquillité particulière. Je les remerciai, en pensant que cela devrait bien être, surtout depuis le temps que j'opère contre la race maudite ; tandis que ceux à qui je donne la recette du remède sont guéris d'une seule fois. Mais il est à croire que ce remède, si souverain pour les autres, ne produit aucun effet sur moi, et que je res-

semble en cela à tous les médecins, qui ont, dit-on, le privilége de guérir les autres, et qui, pour se guérir eux-mêmes, ont recours aux remèdes de leurs confrères.

J'invitai le graveur et sa famille, en cas de rechute, à avoir recours aux remèdes dont ils avaient fait un si heureux usage, et je rentrai chez moi en me félicitant du bien que je fais chaque jour à l'humanité souffrante.

Voilà, disais-je en me retirant, car il m'arrive souvent de parler à part, voilà pourtant une famille à qui j'ai rendu le repos. L'époux peut maintenant se livrer à son état, l'épouse jouit des caresses de l'époux, dont elle était privée depuis bien long-temps, leur jeune enfant ne sera pas exposé à voir son éducation négligée.

O mon Dieu! source de toute félicité, que je suis heureux d'avoir été trouvé digne d'être un de vos serviteurs fidèles et incorruptibles! Mon bonheur ne peut pas se décrire!... Que sont, en effet, les souffrances que j'ai endurées et que j'endure journellement, auprès de la mission que vous m'avez donnée? C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez révélé le remède salutaire que mes semblables emploient si efficacement contre les farfadets, vous m'en avez fait communiquer la recette, tant il est vrai

que ce qui est bien ne peut venir que de vous.

Mais aussi de combien d'actions de grâces vos temples ne retentissent-ils pas depuis que j'ai la satisfaction de procurer la tranquillité aux familles persécutées!

Entendez les chants d'allégresse qu'entonnent les mortels que j'ai délivrés des persécutions des farfadets. Voyez les deux familles dont je viens de parler, exalter votre puissance depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil. Leur reconnaissance est toute entière pour vous, ô mon Dieu! Je ne suis que votre mandataire, je ne veux avoir d'autre récompense que celle que vous me réservez. Je ne cesse de le dire à ceux qui croyent m'en devoir.

J'étais bien malheureux avant d'avoir fait toutes ces réflexions ; depuis que je m'en repais l'imagination, je ne souffre plus autant. Les farfadets viennent bien me persécuter nuit et jour, je suis bien en butte à leur malice comme autrefois ; mais ma résignation à ce que vous croyez utile à l'espèce humaine doit l'emporter sur tout autre sentiment.

Je sais que je souffre pour vous, ô mon Dieu! et cette seule idée doit suffire à me faire bénir mes souffrances.

Farfadets! farfadets! continuez à vous attacher à mes pas, Dieu le veut, je le veux aussi.

## CHAPITRE LXVI.

*Conversation que j'ai eue avec les secrétaires de mon avocat; je leur ai promis guérison pour une dame persécutée par les farfadets.*

J'AURAIS trop à citer si je désignais toutes les personnes qui ont fait un heureux essai de mon merveilleux remède.

Un jour, je fus obligé d'aller chez mon avocat pour mes affaires. Les clercs étaient occupés à parler de toutes sortes de choses étrangères à leur état et à leur profession ; ils firent tomber la conversation sur les magiciens : le premier clerc affirma qu'il connaissait une dame qui était tourmentée du mal farfadéen, au point qu'on craignait à tout moment qu'elle ne se jetât par la fenêtre. Les personnes qui l'entourent et qui la soignent, ajouta-t-il, disent qu'il n'y a rien à faire à cette maladie cruelle, mais que le temps la guérira peut-être.

Ces disciples de Barthole étaient tellement dans l'erreur, que je pris la parole pour leur ap-

prendre que les gens qui lui disent qu'il n'y a pas de remède sont peut-être ceux qui la persécutent. Prenez-y bien garde ! Ils ont sans doute l'intention de lui ôter eux-mêmes les moyens d'opérer sa guérison. Ne serait-il pas possible de connaître cette dame? — Monsieur, elle est à sa campagne pour changer d'air ; sitôt qu'elle sera de retour je me ferai un vrai plaisir, et même un devoir, de lui parler de vous, pourvu toutefois que vos intentions soient pures, et que vous n'alliez pas l'entreprendre pour la faire seulement changer de maître. — Pour qui me prenez-vous, s'il vous plait? Ayez la bonté, de grâce, de ne pas me mettre au rang des magiciens ; sachez que mon but est louable, il ne tend qu'à la retirer des mains de ces maudits farfadets et pour rendre à sa famille. — C'est très-bien, je crois qu'elle sera guérie par vos soins, car, outre que vous êtes un homme extrêmement sage et réservé, sans passions, et même incapable d'en avoir aucune, sur-tout la plus funeste, celle des femmes (car à elle seule elle les vaut toutes), nous savons que vous êtes un excellent chrétien, et que par conséquent avec toutes ces qualités vous ne pouvez manquer que d'inspirer beaucoup de confiance.

Mon interlocuteur finit, en me conseillant de faire un Mémoire contre les êtres nuisibles

passer pour fou ; je leur permets de débiter leur calomnie, cela ne me le fera pas devenir, je resterai toujours aussi calme que je l'ai été jusqu'à ce moment.

Si quelqu'un devient fou, ce sera celui qui se verra trompé dans ses espérances ; et peut-être que la loge qu'on dit vouloir me faire réserver à Charenton, sera témoin de la rage et du désespoir de ceux qui n'auront pas réussi dans leur entreprise.

M. Chaix va, dit-on, retourner à Carpentras : c'est pour éviter sans doute d'être lui-même renfermé à Charenton ; mais son départ ne lui évitera pas le sort qui l'attend. Si je ne parviens pas à le faire aller à Charenton, il habitera, je l'espère, la maison des fous établie à Avignon, où on peut lui réserver une loge. A corsaire corsaire et demi, entendez-vous, M. Chaix ? entendez-vous, émissaire et courrier de Belzébuth ?

## CHAPITRE LXXII.

*Les Farfadets prennent souvent la forme d'un chat.*

J'ai déjà parlé du farfadet qui se précipita du haut du toît lorsque j'étais logé à l'hôtel

Mazarin, je dois, pour venir à l'appui de mon assertion sur le déguisement des sorciers magiciens en chats, citer une anecdote relative à une vieille femme qui caressait tous les méchans esprits qui se présentaient à elle sous la figure de cet animal.

Cette vieille, dont le voisinage abominable ennuyait et incommodait toutes les personnes qui habitaient la même maison où elle avait son domicile, s'était tellement attiré l'inimitié de ses voisines, que personne ne pouvait supporter son approche ni sa société.

Cependant, un homme franc et ennemi des farfadets, avertit la vieille que s'il était encore incommodé par son chat farfadet, il aurait recours aux grands moyens pour se débarrasser de son ennemi. La sorcière prit les intérêts du diable, en disant qu'elle instruirait la Justice de l'attentat qu'on préméditait, et elle prévint effectivement le magistrat du canton, de la scène qu'elle venait d'avoir à ce sujet. Le magistrat manda la personne qui avait juré la mort du farfadet déguisé. L'homme franc ne démentit pas ce qu'il s'était promis de faire, et força ainsi le farfadet à ne plus venir incommoder les gens tranquilles. Alors la vieille sorcière, honteuse d'avoir échoué dans ses projets, changea de domicile pour ne pas être dans le cas

de succomber sous les coups de l'homme courageux qui eut la force de lui résister.

C'est ainsi que tous les honnêtes gens devraient en agir avec les personnes qui aiment les chats, animaux d'autant plus haïssables qu'ils ne possèdent que l'avantage d'être en opposition avec les rats, et qui ont la funeste faculté d'y voir la nuit si bien, qu'ils ne craignent pas de venir se coucher près de nous quand nous nous y attendons le moins, pour nous incommoder encore sous bien d'autres rapports.

Puisse ce chapitre, et celui que j'ai déjà publié dans mon premier volume relativement aux chats, dégoûter les dames de Paris de l'amour qu'elles portent à ces animaux farfadets !

Je n'éprouve jamais de plus grandes douleurs que lorsque je vois une jolie bouche s'appliquer sur le museau d'une bête qui est de la race des tigres.

Ma douleur n'est pas moins grande lorsque j'entends une jolie femme appeler son mari *mon chat*, pour lui dire mon bon ami. Il me semble qu'en lui disant *mon chat*, elle l'invite à se faire recevoir farfadet, et cela est d'autant plus vrai que j'ai entendu dire que MM. Pinel, Moreau et consorts, n'éprouvent jamais de plus grande jouissance que lorsque leurs épouses leur donnent la qualification de *mon chat*.

Je ne serai jamais *le chat* de la femme vertueuse que je dois épouser. Une des clauses de mon contrat de mariage défendra à celle qui associera sa destinée à la mienne de me donner d'autres titres que ceux qui flattent les honnêtes gens ; j'aime bien mieux qu'on me dise *mon ami*, que de m'entendre appeler par des noms que repoussent l'amour et la nature.

*Mon chat*, *mon rat*, *mon poulet*, *mon canard*, les Parisiennes croient être aimables quand elles ont prononcé ces mots-là. Hé bien, je crois pouvoir affirmer que les femmes qui se servent de pareils mots sont celles qui aiment le moins leurs maris. Avis aux femmes aimables.

---

## CHAPITRE LXXIII.

*Quelques particularités relatives à la succession de feu M. Berbiguier, mon oncle.*

Il est très-utile que je parle encore de la succession de feu M. Berbiguier, mon oncle. Dans ce que j'en ai déjà dit j'ai omis quelques particularités qui doivent être connues. On est toujours porté à révéler les faits qui nous intéressent ; et certes, mes raisons sont assez plausibles pour ne

pas redouter le reproche de ceux de mes lecteurs qui se plaindront de mes réminiscences. Qu'on sache donc que malgré que je fusse l'héritier principal de mon oncle, j'ai transigé, ainsi que les autres cohéritiers, avec sa veuve madame Berbiguier. Cette dame est morte depuis que je compose mon ouvrage. On ne doit pas attaquer les morts. Dieu l'a jugée, il n'appartient plus aux hommes de scruter sa conduite ni de se plaindre de ce qu'elle aurait dû faire et de ce qu'elle n'a pas fait en mourant. *Requiescat in pace.* Voilà ce que tout bon chrétien doit dire en parlant d'elle. Malheur à ceux qui ne savent pas pardonner aux mortels que Dieu a appelés à son Tribunal suprême, ils sont indignes eux-mêmes du pardon qu'ils auront peut-être besoin de réclamer à leur heure dernière. Je suis celui des Berbiguier qui ai le plus à me plaindre de la défunte, et je me tais.

Revenons à mon oncle. Voici ce qu'il me dit dans ses derniers momens : Mon cher neveu, je n'ai point de réprimandes à vous faire sur votre conduite, vous êtes le seul de ma famille dont j'ai à me louer : vous prîtes part à mes peines, vous fîtes toutes les démarches nécessaires pour vous opposer aux poursuites et à la méchanceté de mes autres neveux et nièce,

qui voulaient, sous d'horribles prétextes, s'emparer de tout mon bien. Votre amitié pour moi sera récompensée : je vous déclare, vous Alexis-Vincent-Charles Berbiguier, pour mon seul et unique héritier. Je veux que vous seul souteniez le nom et la maison de mes aïeux et des vôtres, je vous en reconnais digne : le bien que je possède m'appartient tout entier, c'est le fruit de mon travail, et j'en peux disposer à mon gré ; il est à vous.

Je remerciai beaucoup mon oncle de ses bontés pour moi, je lui dis que je respectais ses intentions ; mais que s'il ne le désapprouvait pas, je désirerais que les mauvais procédés de nos parens ne les privassent pas d'une succession à laquelle ils avaient autant de droits que moi. Il me répliqua que mes observations et ma délicatesse allaient trop loin ; que dans ce moment elles étaient mal entendues, parce qu'il prétendait me faire seul son héritier. Toutes ces choses me furent dites en présence de madame Berbiguier son épouse et de plusieurs autres personnes qui fréquentaient alors la maison de mon oncle. Et ce ne fut pas une seule fois qu'il les répéta devant eux. Madame Berbiguier n'était pas encore morte, lorsque je portai à l'imprimerie le Chapitre où je parle, dans mon premier volume, de la succession de

mon oncle ; sa mort m'empêche de rapporter ici quelques particularités qui me pèsent encore sur le cœur. Je dois me contenter de dire, dans mon affliction, que toutes les réflexions doivent être épuisées à ce sujet, puisqu'elles sont toutes renfermées dans cette pensée d'un écrivain célèbre : *La fortune se joue de tous les mortels.*

Quand la mort nous eut enlevé notre oncle, tous les héritiers se présentèrent pour recueillir sa succession ; mais les plus acharnés furent ceux qui l'étaient à le poursuivre de son vivant : il semblait, à les voir et à les entendre, qu'ils étaient enchantés de ce que leur proie ne pouvait plus leur échapper. Ils voulurent disputer le testament à ceux qui, par générosité ou par amour, s'étaient ressentis des bienfaits du défunt. Je n'entre pas dans toutes les autres particularités qui sont consignées dans mon premier volume.

## CHAPITRE LXXIV.

*Suite du chapitre précédent, concernant les hommes d'affaires. Ce que j'ai vu sur le bas-relief du Palais de Justice, à Aix en Provence.*

La succession de mon oncle fut une bonne aubaine pour les hommes noirs. Leurs conci-

liabules furent très-nombreux et très-fréquens. Chaque fois que la famille s'assemblait accompagnée de ses avocats, il me semblait voir une compagnie de la garde nationale, qu'on reconnaît par un appel nominal, auquel les gardes nationaux n'ont point habitude de se rendre. On se demandait toujours : Monsieur un tel est-il là? oui, j'y suis, répondait-il. Mais, Monsieur un tel y est-il? Non, disait-on : et telle autre personne? pas encore ; mais elle va venir. Tout cela retardait les affaires ; quelques - uns venaient trop tard ou pas du tout ; de sorte que cela faisait des séances entièrement manquées, et dans lesquelles, pourtant, MM. les hommes de loi ne perdaient jamais leurs droits ni leurs pas. Les vacations allaient toujours bien.

Enfin, lorsqu'on se connut mieux, les délibérations se succédèrent. Les héritiers, les avocats, les fondés de pouvoirs, qui arrivaient un peu tard, et même à la fin de la séance, signaient comme s'ils eussent été présens à tout ce qui s'était fait en leur absence.

Les lenteurs et les retards apportés par tels ou tels ne faisaient aucune peine à MM. les hommes de loi, qui savaient très-bien employer ce temps à causer de différentes affaires qui leur étaient propres, ou qui les divertissaient. Ils s'entretenaient de partie de chasse, de spec-

tacles et même de maîtresses, ce qui n'avait pas du tout rapport à l'objet de l'assemblée.

Toutes ces différentes conversations me donnaient de l'humeur et me faisaient dire avec juste raison que quand ils parleraient pendant vingt ans de toutes ces choses qui semblaient les intéresser, cela ne ferait pas terminer plus tôt nos arrangemens.

Un soir qu'ils s'entretenaient avec affectation de toutes choses autres que de nos affaires, je leur dis d'un ton plaisant, afin de ne pas manquer aux règles de la bienséance : Messieurs, permettez-moi de vous dire que je me rappelle d'avoir vu au haut du Palais de Justice de l'ancien *parlement* d'Aix en Provence, un bas-relief représentant deux hommes, dont l'un était en chemise, et l'autre absolument nu. Quoique je connusse l'allégorie, je m'avisai, en la regardant, de demander à un avocat qui se trouvait là par hasard, ce que pouvait signifier ce bas-relief. Je suis étranger dans cette ville, lui dis-je, et ne connais aucun des monumens qu'elle renferme, je vous prie de m'expliquer le sujet de ce bas-relief. — C'est l'emblême de deux plaideurs dont la cause vient d'être jugée. Celui qui a encore sa chemise a eu le bonheur de la sauver pour toute ressource; et l'autre, qui est tout

nu, a perdu sa cause, il ne lui reste plus que les yeux pour pleurer sa ruine complète. Les quatre P, qui complètent ce bas-relief, signifient et tiennent lieu de cet avertissement : *Pauvre plaideur, prends patience.*

Je ne manquai pas de remercier ce Monsieur de la complaisance qu'il avait eue de m'expliquer une chose que je connaissais depuis long-temps, mais que, par malice, j'avais pris plaisir à faire expliquer par une personne qui, par état, dut en être contrariée.

Les hommes noirs à qui je venais de faire ce récit piquant, se mirent à rire et me demandèrent s'il était bien vrai que j'eusse fait attention à cela. Comment ! leur dis-je, en doutez-vous ? J'ai bien encore remarqué autre chose. Croyez-vous que j'aie voyagé sans avoir eu la curiosité de m'instruire de tous les *objets remarquables qui se trouvaient* partout où je m'arrêtais ? J'ai retenu beaucoup de bons mots en ce genre, et je me félicite de n'avoir pas oublié encore la fable de l'*Huître et les Plaideurs*, qui, pour se mettre d'accord, eurent recours à un homme de loi qui, pour les accorder, mangea l'huître et leur donna à chacun une des coquilles. N'est-ce pas là encore la répétition du *pauvre plaideur, prends patience* ? — Vous avez

de l'esprit, M. Berbiguier. — Du moins je n'ai pas celui de m'approprier ce qui ne m'appartient pas. — Vous êtes trop honnête.

J'aurais pu prolonger la conversation ; mais la suite en aurait été peut-être plus orageuse, car il aurait fallu parler sans allégorie, et MM. les procureurs se fâchent, lorsqu'on a le courage de leur dire la vérité.

D'ailleurs, nos arrangemens de famille n'étaient pas encore finis, et j'avais intérêt à ménager l'amour-propre de ceux qui devaient les terminer.

Heureusement que depuis cette conversation toutes les affaires relatives à l'hoirie de mon oncle sont réglées. Je pourrais dire comment ; mais je veux laisser à mes lecteurs quelque chose à deviner.

Pour faciliter leur intelligence, je ferai imprimer au nombre de mes pièces justificatives la note des frais qu'il nous a fallu faire pour terminer amiablement nos différends ; cela seul suffira. *A bon entendeur demi-mot.*

Mes amis et mes ennemis jugeront, d'après cette note, si j'ai eu raison de donner de la publicité à l'explication des initiales qui se trouvent sculptées sur la façade du Palais de Justice d'Aix en Provence, et s'il doit m'être permis d'apprendre par cœur la fable des *Plaideurs et de l'Huître,*

du bon La Fontaine, qui, comme moi, dut être persécuté par les farfadets. car, sans cela, il n'aurait pas fait autant de fables, dont la moralité doit être attribuée aux persécutions auxquelles il a été certainement en butte.

Soyez bon comme La Fontaine et comme moi, et vous êtes certains d'être attaqués par les émissaires du diable. Il est vrai que mon remède est là, il doit guérir, je l'ai déjà dit cent fois, tous ceux qui y auront confiance.

---

## CHAPITRE LXXV.

*Vous êtes orfévre, M. Josse; vous êtes avocat, M. Grippesous.*

Après avoir fini et clôturé leurs réunions, MM. les hommes d'affaires demandèrent aux héritiers s'ils étaient d'accord, et ce qu'ils désiraient. Ceux que les articles du testament contentaient, dirent qu'ils voulaient le maintenir; les autres n'y étaient pas portés: par les mêmes raisons qui les avaient engagés à demander l'interdiction de mon oncle, ils croyaient avoir des moyens pour faire casser le testament.

MM. les hommes noirs qui ont fait pacte

avec la discorde, excitèrent les parens à plaider entre eux; presque tous s'écrièrent : Oui, nous plaiderons. On convint des jours où l'on devait se voir et se rassembler pour entamer la procédure.

Comme je ne voyais aucun avantage à ces débats scandaleux, je dus ouvrir l'avis suivant : Messieurs, puisque vous voulez plaider, je me retire et je transige. On commença à plaider, mais il fallut finir par la transaction. Il ne restait plus à M. Jousselin, exécuteur testamentaire, qu'à nous rendre compte de ce qui nous revenait par le testament; mais il ne le fit pas. On pouvait bien appeler cela une injustice criante. C'est en vain que chaque jour nous réclamions ce qui nous revenait de droit, il avait toujours des motifs pour refuser ses comptes. Cet homme est avocat, et ses collégues, qui peut-être, d'un autre côté, cherchent à être ménagés, ne voulurent pas l'attaquer. Tout cela peut bien justifier le proverbe si connu : que *les loups ne se mangent pas entre eux*. Et d'ailleurs, ne sait-on pas que chez MM. les hommes de loi, la robe fait toujours son métier. Si M. Jousselin eût été un simple particulier, toute la sequelle des huissiers, des procureurs, etc., lui auraient fait faire des frais pour le condamner à payer; mais c'était un avocat, un confrère qui tenait le bien des autres

entre ses mains ; il était très-respectable, et on devait bien se garder de l'inquiéter.

Pour moi, qui suis oisif et observateur, rien n'est plus amusant que de me promener souvent dans la grande salle du Palais de Justice, où je voi MM. les avocats tous vêtus d'une grande robe noire et coiffés d'un bonnet carré, allant et venant à grands pas, comme des personnes qui ont les plus grandes affaires à traiter, et qui, la plupart du temps, ne parlent que de choses oiseuses, tout l'opposé des affaires qui les amènent au Palais. J'y apprends encore que ce n'est pas l'appât du gain qui les fait se charger de plusieurs affaires contradictoires ; je les vois courir d'une chambre à l'autre, pour dire dans l'une ce qu'ils viennent de désapprouver dans l'autre ; de manière qu'ils plaident avec autant de zèle pour l'injustice que pour la justice, espérant toujours de recevoir leur salaire, soit qu'ils aient plaidé pour la bonne ou la mauvaise cause.

On dirait, à les entendre plaider avec la chaleur qu'ils mettent dans leurs discours, que la plus mauvaise cause les enflamme autant que la meilleure ; et leur manière de parler est souvent si entraînante, que leur logique et leur éloquence nous feraient croire que la mauvaise cause est la bonne, tandis que dans leur âme et

conscience ils savent bien qu'ils ne travaillent que pour de l'argent.

Les législateurs qui nous ont dicté des lois, ont laissé tant de lacunes et tant de moyens de fausses interprétations pour ceux qui s'en disent les interprètes, qu'ils peuvent les faire valoir et interpréter en faveur de ceux par qui ils sont payés ; et s'ils ne réussissent pas, ils ne manquent jamais de prétextes pour s'excuser. Ils ont l'art de tromper leurs cliens, comme ils auraient voulu tromper leurs juges.

Cela me rappelle une comédie que j'ai vu jouer et dans laquelle un avocat donne un conseil à un berger qui avait volé son maître.

Par l'effet du conseil, le maître qui avait été volé est obligé de payer l'amende, et le voleur est renvoyé hors de cours et de procès.

Mais, par une circonstance que je n'ai jamais pu comprendre, le donneur de conseils ne s'était pas fait payer d'avance. Lorsqu'il voulut demander son paiement, le voleur le paya avec la même monnaie qu'il lui avait dit de donner à ses juges. Il disait toujours *bay !*

Je ris de bien bon cœur, lorsque je vois jouer cette comédie, qui est fort ancienne, et qui me prouve par son ancienneté, que les avocats d'autrefois étaient et devaient être comme ceux d'aujourd'hui.

Grâce à Dieu, je ferai en sorte, tant que je vivrai, de n'avoir plus rien à faire avec les avocats. Les farfadets sont bien assez forts pour me faire passer une vie dure.

Loin de moi tous les hommes qui portent la robe du procureur et de l'avocat. Tous les farfadets ont du goût pour la basoche. Je ne serait pas étonné, si, par la suite, je venais à apprendre que, pour éviter mon soufre, mon sel, mes aiguilles, mes épingles, mes lardoires, mes cœurs de bœuf, les enfans de Satan ont trouvé un refuge sous la robe d'un procureur.

Aussi, je frémis lorsque j'entends des profanes, en parlant de l'habit d'un prêtre, le désigner par le nom de robe. Non, les prêtres ne portent point de robe, leur habit s'appelle une soutane. Ils ont voulu et ils ont dû vouloir n'être pas vêtus d'un costume auquel on donnerait le même nom qu'à celui d'un procureur. Un prêtre vêtu d'une robe ! Grand Dieu ! il n'y a rien de commun entre un homme d'église et un homme du Palais. Les uns sont les apôtres de la vérité, les autres ne sont forts que par le mensonge.

Hommes noirs, avocats, procureurs, huissiers, recors, je vous brave, parce que je n'ai rien à craindre de vos fureurs. Je ne dois rien à

personne, j'ai de l'argent qui ne passera pas par vos griffes.

Ainsi, puisque le nom de votre costume peut avoir diverses acceptions, je voudrais, si j'étais membre de l'Académie, qu'on ne le connût plus désormais que par les mots de *nid des farfadets. Vous êtes orfèvre, M. Josse ; vous êtes avocat, M. Grippesous.*

## CHAPITRE LXXVI.

*J'ai toujours été l'ami de mon oncle. J'étais bien payé de retour. Mort de mon oncle.*

Si mon oncle n'avait pas habité Paris, je n'aurais jamais fait ma résidence dans cette grande capitale, où il est si facile aux farfadets de cacher leur horrible qualification. Témoin M. Chaix, le plus impertinent d'entre eux.

J'arrivai à Paris pour prendre connaissance de la cause qu'on avait intentée à ce bon vieillard. Convaincu de l'injustice de ses persécuteurs, je me déclarai hardiment son défenseur. Il me pria d'écrire à tous nos parens pour les engager à rester tranquilles. J'obéis. La plupart ne répondirent pas, et ceux qui le firent

prouvèrent par leur réponse qu'ils auraient mieux fait de garder le silence plutôt que de répondre aussi mal.

Voyant mon oncle affreusement et honteusement abandonné par ceux qui devaient lui servir d'appui, je fis un Mémoire adressé à la Cour, que je distribuai avant les plaidoiries.

Je plaidai ensuite la cause de mon oncle, et si je n'ai pu confondre entièrement ses adversaires, au moins ai-je prouvé que ce brave homme n'était pas ce que ses mauvais parens l'avaient accusé d'être. Le procureur-général de la Cour, dans ses conclusions, fit son éloge tellement bien, qu'il conclut à ce qu'on le laissât libre possesseur de ses biens, ainsi qu'il l'avait toujours été ; il se contenta seulement de donner un conseil à sa vieillesse pour la régularité de ses affaires générales et particulières.

Je ne manquais pas une audience ; chaque jour je rendais compte à mon oncle de tout ce qui se disait et se passait en sa faveur : il était enchanté d'apprendre de moi que la Cour ne se laissait diriger que par la justice. Il souscrivit à l'arrêt rendu, et il devait le faire, parce que cet arrêt n'avait rien d'offensant pour lui ni pour sa mémoire.

Tous les jours nous causions de différentes

choses, qui toutes pouvaient l'intéresser, ainsi que moi. Je ne puis pas trop me repaître l'imagination de la confidence qu'il me fit, lorsqu'il me dit avec cette bonté qui l'a toujours caractérisé à mon égard: Mon cher neveu, je n'ai pas besoin de vous parler de la conduite infâme de tous mes parens, vous la connaissez aussi bien que moi; vous savez sans doute que je ne leur dois rien de mon bien, puisqu'il est le fruit de mon industrie, et que d'ailleurs il ne me convient pas de laisser des marques de tendresse à des ingrats; c'est à vous seul que je veux tout donner, parce que je vous crois seul capable de soutenir avec honneur le nom et la famille des Berbiguier: ceux qui m'ont persécuté sont indignes de mes bienfaits, et ceux qui ne se sont pas unis à moi, s'en sont par cela seul déclarés incapables. — Ah! mon oncle, je suis confus de tant de bontés; mais si je puis vous exprimer mes véritables sentimens, je vous renouvellerai ce que je vous ai déjà dit en leur faveur; j'aime mieux vous voir réunis avec votre famille par un généreux pardon que vous accorderez à ceux qui vous ont outragé, que de posséder l'universalité des biens auxquels ils prétendent. — Je veux bien, par condescendance pour vous, consentir à leur pardonner; mais je vous déclare que je ne leur donnerai

jamais une partie de mon bien, de mon propre consentement. Ainsi, mon cher neveu, je vous invite à profiter de ce que je vous offre et à songer que ce sont des jours de grâce que Dieu m'accorde pour cette bonne action.

C'est en ce moment qu'il me fit donner ma parole de venir le lendemain pour exécuter son projet. Je le lui promis; et pourtant j'avais quelque répugnance à me soumettre à ses désirs. Je ne sais pourquoi, je trouvai des obstacles presque involontaires qui me retinrent chez moi jusqu'à midi. Peut-être ne serait-il pas mort encore si je lui avais obéi. Tel était sans doute l'arrêt du Souverain du monde: je dus m'y soumettre, mais ce ne fut pas sans verser un torrent de larmes. Je lui aurais fait peut-être révoquer l'arrêt d'exhérédation contre sa famille égarée: j'arrivai un peu trop tard.

Le médecin ne put pas me dire s'il était mort d'apoplexie ou de paralysie; il fut très-discret, et il devait l'être, sans contredit, crainte de se tromper. Les enfans d'Esculape suivent assez volontiers cette maxime, que les médecins prudens ne doivent jamais trop parler; d'où je tire la conséquence irrésistible que, s'ils ont traité le malade pour la maladie qu'il n'avait pas, ils sont exempts de reproches.

Les soins que je portais à mon oncle jour et

nuit pendant le cours de sa maladie, n'amenaient aucun changement à sa situation. Pénétré des devoirs d'un bon chrétien, je n'attendis pas la dernière heure pour le faire administrer. Je fus moi-même chercher un prêtre, et je ne revins pas sans en amener un. Ce fut en vain que ce digne et respectable ecclésiastique voulut faire parler mon pauvre oncle, il l'administra en raison de l'état dangereux dans lequel il était; enfin, après quatorze jours et autant de nuits passés à ses côtés, j'eus le malheur de lui fermer la paupière. Cela seul me console de toutes les autres pertes que je puis avoir faites.

Tout ce que je pus obtenir de lui, dans ces cruels momens, c'était quelques signes de tête en approbation des soins que j'avais le bonheur de lui rendre pour adoucir sa situation.

Je l'ai perdu, la mort me l'a ravi, me dis-je, me voici donc en proie à tous les malheurs, à tous les chagrins qui peuvent affliger le cœur d'un honnête homme; je l'ai perdu, et cette perte me prive d'un protecteur, d'un père et de la fortune qui m'était destinée. Mais après tout, que m'importent douze à quinze cent mille francs de plus ou de moins? ils ne m'empêcheront pas de me faire admettre aux pieds de la divinité, de me faire obtenir la grâce de compter

parmi les élus qui jouissent de la présence de leur Créateur. Ce n'est donc pas l'argent que je regrette, c'est avec le plus grand plaisir que j'en fais le sacrifice, pourvu qu'il puisse être employé au bien de l'humanité et à obtenir les faveurs du Tout-Puissant. Ce n'est que mon cher oncle que je regrette bien sincèrement, et avec d'autant plus de raison que sa mort fut un coup de foudre pour moi, comme elle fut une énigme pour le médecin, qui n'a jamais pu nous en dire la cause.

Tout ce que je puis affirmer, c'est d'avoir contribué plus qu'aucun de ceux qui l'entouraient, à adoucir les angoisses de ses derniers momens. Je laisse à Dieu et à sa divine sagesse de pénétrer les véritables causes de sa perte subite, je dépose aux pieds de la sainte croix de Notre-Seigneur les peines et les tribulations que tout chrétien doit souffrir pour lui, et auxquelles je suis résigné.

Je demande pardon à mes lecteurs si j'ai cru nécessaire de revenir encore une fois sur les détails des derniers momens de mon oncle ; il n'était pas seulement mon parent, c'était mon meilleur ami.

Et pourquoi me reprocherait-on de rappeler plus d'une fois ce qui a rapport au plus vertueux des hommes? Est-ce par hasard qu'on

voudrait me faire un crime de mon amitié et de ma reconnaissance ?

Ah ! si ceux qui liront mes Mémoires étaient des farfadets, il n'y a pas de doute qu'ils chercheraient à me critiquer sur les plus petites fautes qui me sont échappées dans mon ouvrage; mais les honnêtes gens pardonnent facilement aux fautes qui ne partent pas du cœur.

Personne, je pense, ne viendra me dire que je ne suis pas honnête homme ? Je n'ai rien fait dans ma vie qui puisse me mériter ce reproche.

Mais, me dira-t-on, si M. Chaix ou tout autre cherchent à vous traduire devant le Tribunal de Police correctionnelle, il faut bien qu'ils vous considèrent comme ayant failli, parce qu'on ne traduit jamais devant ce Tribunal des individus qui n'auraient aucuns reproches à se faire.

La réplique à cette objection ne sera pas difficile : je l'ai prévue, parce que je m'imaginais bien qu'elle me serait faite par quelque farfadet. Je réponds :

Il est constant qu'on ne voit jamais un honnête homme faire une fausse dénonciation pour avoir le plaisir de traduire devant la justice un malheureux qui n'aurait commis aucun délit ; mais les farfadets ont-ils de la délicatesse ? Quel-

que chose peut-il les arrêter lorsqu'il s'agit de faire le mal ? Persécuter par tous les moyens les hommes qui résistent à leurs offres, n'est-ce pas un de leurs principes fondamentaux? *Périsse tout plutôt que de ne pas réussir!* Tel est leur cri de ralliement. Eh bien ! ils croiront avoir remporté sur moi une victoire décisive, quand ils m'auront fait paraître devant un Tribunal, et puis ils voudraient peut-être que je me livrasse encore à un avocat pour me faire défendre : comme s'ils ne savaient pas que je me sens assez fort pour me défendre moi-même. Le langage de la vérité ne doit-il pas être toujours celui qui plaît à la justice ?

## CHAPITRE LXXVII.

*La mort de mon oncle m'inspire des réflexions sur la perversité des hommes.*

Avant mon arrivée à Paris, mon oncle avait fait trois testamens en faveur de ses parens qui n'avaient pas plaidé contre lui, et qui ne s'étaient pas non plus montrés insensibles à ce qui lui tenait le plus à cœur. Comme je n'étais pas au nombre de ceux qui l'avaient lâchement per-

sécuté, dix-huit mille francs et un sixième de la somme restante me furent accordés sur son dernier testament; mais par la lenteur avec laquelle Messieurs les hommes de loi ont dirigé notre affaire, je devais craindre que ce qui m'était alloué ne suffît pas à subvenir aux frais, et que je ne fusse obligé d'y mettre du mien pour compléter ce que les avocats réclameraient de l'hoirie.

Si tous les neveux et nièces de ce bon oncle s'étaient comportés comme moi, ils auraient recueilli tous plus d'honneur et plus de profit. La fortune, qui est passée en des mains étrangères et avides, nous aurait été partagée par notre parent.

Le remords n'ordonne-t-il pas à ceux qui ont quelque reproche à se faire, d'avouer ce qui devrait les oppresser? Que dans ce cas ils avouent leur culpabilité, il est toujours temps de s'amender. Ce n'est que lorsque le repentir est sincère que nous parvenons à nous replacer immédiatement dans la classe des êtres agréables au Seigneur. Mais, si, dans la circonstance dont je viens de parler, quelqu'un de nos parens a suivi des conseils perfides pour empêcher l'exécution d'une chose projetée, il n'y a point de remords qui puisse effacer l'odieux d'une telle action; rien ne pourra jamais justifier un oubli si condamnable.

J'ai toujours remarqué que les grands et profonds criminels ne se repentent jamais, tant le crime semble être leur élément. N'avons nous pas vu souvent des personnes qui étaient connues pour être très-saines de corps et d'esprit, se trouver subitement attaquées d'une maladie que la médecine ne peut définir? Eh bien, cette maladie est celle qu'éprouve le criminel que le remords poursuit; il devient sombre et taciturne; il est hypocondre, et il voudrait qu'on crût qu'il est misanthrope; tout le monde se méprend sur son mal, et le confond, sans le vouloir, avec celui qu'éprouve un honnête homme dévoré par une maladie de langueur. Voilà comme le monde est injuste!

Relativement aux poitrinaires, ne pourrait-on pas dire aux téméraires qui se prononcent sans avoir auparavant bien réfléchi: Vous êtes bien osés de donner ainsi des maladies à ceux que vous connaissez à peine? Vous convient-il de décider et de prononcer sur eux? Que savez-vous s'ils sont attaqués du mal que vous leur supposez? esprits méchans et irréfléchis, songez que vous pouvez faire beaucoup de mal par votre témérité, et soumettez-vous aux arrêts de la divine Providence. Ignorez-vous que de tous les temps on a jeté ou donné des sorts à tel ou tel individu qui ne s'en doutait pas?

Que c'est de là que vient le mot de sorciers et celui d'ensorcelé, que nous considérons comme appartenant au diable? Qu'il résulte encore de là que celui qui appartient au démon doit en être la victime, et que, quoique ses actions ne soient pas de lui, il doit en être répréhensible, d'après toutes les lois de la justice?

Si celui sur lequel on a jeté un sort est un honnête homme, un bon chrétien, le seul parti que vous ayez à prendre, c'est de le plaindre et non de l'offenser. Ne savez-vous pas que les farfadets ont mille moyens pour nous priver momentanément de toutes nos facultés intellectuelles? que si quelqu'un a le malheur de leur ouvrir la tabatière, ils feignent d'accepter une prise de tabac qu'on leur offre, pour pouvoir jeter dans la boîte la poudre farfadérisée qui procure tant de douleur à ceux qui ont le malheur de s'en servir? Ne savez-vous pas que lorsque cette poudre est parvenue jusqu'au cerveau, c'est alors que nos facultés s'affaiblissent, que notre mémoire devient incertaine, infidèle même, qu'on se fixe à des idées qui flattent notre imagination, qu'on prend de l'aversion pour une chose plutôt que pour une autre, qu'on parle souvent, et que malgré cela on est incapable de distinguer un autre objet que celui dont on est frappé? Direz-vous pour cela que

cet homme est fou ? Gardez-vous-en bien, et dites seulement, avec moi, qu'il est très-malheureux que ce brave homme ait offert du tabac à un farfadet, car sans sa civilité il n'aurait pas subi le sort farfadéen. Voilà pourtant ce que c'est que d'avoir des habitudes ! La meilleure entraîne toujours avec elle quelque désagrément.

Aristote, me dira-t-on, qui était un sage, ne prenait pas de tabac. Je n'ai rien à répliquer à ceux qui me donneront cette preuve de leur érudition, puisque moi-même je prends de cette poudre, et que, quoi qu'en dise ce sage de l'histoire ancienne, je la trouve divine.

Il est vrai que j'ai la précaution maintenant de n'ouvrir ma tabatière qu'à ceux que je connais pour n'être pas dans les farfadets. Que tous les preneurs de tabac imitent mon exemple ; et comme tous ceux qui prennent du tabac n'ont pas l'art de reconnaître les farfadets aussi bien que moi, il faut, dussent-ils passer pour malhonnêtes, qu'ils n'ouvrent leurs boîtes à personne, crainte de se tromper dans leur acte de civilité.

D'ailleurs, à quoi bon demander aux personnes qui sont avec nous : *En prenez-vous ?* Cette demande est tout au moins indiscrète.

## CHAPITRE LXXVIII.

*Les farfadets nous font parfois contracter de mauvais vices. Bohémiens et farfadets sont trompeurs, méchans et suborneurs.*

Un Monsieur de très-bonne famille, en entendant cette désignation, sous l'acception que donnent les vertus morales, et non les préjugés de la vanité, avait une habitude très-malheureuse ; on ne pouvait l'inviter à aucune table sur laquelle se trouvaient des pièces d'argenterie, qu'il ne lui prît envie de les mettre dans sa poche. Sa famille ayant reconnu que ce n'était pas là un vice de cœur, puisque le domestique trouvait toujours ces objets dans les poches de son maître, lorsque le soir il quittait ses habits, prit la précaution de prévenir toutes les personnes à qui de pareilles soustractions étaient faites, qu'elle rendrait les effets qui auraient disparu par la mauvaise habitude du maniaque.

Le domestique, toutes les fois que son maître allait dîner ou passer la journée en société, se garnissait les poches de couverts d'argent, de montres, de tabatières, etc., afin de remplacer

sur-le-champ ce que l'ensorcelé aurait pris par désœuvrement. Il avait quelquefois le soin de placer un des couverts qu'il avait apportés, à l'endroit que devait occuper son maître, afin que les domestiques de la maison ne s'aperçussent pas de la soustraction, qui n'était que l'effet d'un maléfice. Car il est bon que l'on sache que ce malheureux défaut provenait d'un sort que ce Monsieur avait reçu d'un Bohémien, qu'il avait consulté sur sa bonne aventure, et qui lui avait fait ce joli présent.

Il est donc vrai que les Bohémiens sont renommés pour toutes sortes de conjurations. Sitôt qu'un honnête homme paraît à leurs yeux, ils s'empressent d'accourir, et ne quittent leur proie qu'après en avoir obtenu ce qu'ils désirent. Heureuse est la France, où on ne trouve pas beaucoup de Bohémiens; mais il y en a néanmoins encore un assez grand nombre.

Il n'est que trop avéré qu'ils ont fait des élèves dans l'art perfide de la sorcellerie et du sortilége, et que ce sont sur-tout les femmes qui sont les plus terribles sorcières que l'on ait jamais vues; elles courent les campagnes, les grandes routes, s'arrêtent aux portes des maisons, forcent les habitans à leur donner un asile, se rendent auprès des voyageurs, soit à pied, soit en voiture ou en diligence, et ne les quittent que

lorsqu'elles sont contentes d'avoir trouvé quelques victimes ou d'avoir gagné la confiance des hommes qu'ils ont promis d'amener à Belzébuth, leur maître, pour les faire pactiser avec le diable et agréger à la société internalico - diabolique. Le physique des Bohémiennes est affreux, elles ont le corps presque nu; leur coiffure n'est qu'un petit mauvais chapeau rond, noir, qui ne leur couvre pas la moitié de la tête, et qui laisse voir leurs cheveux gras, épars sur leurs épaules, que la maigreur a rendues plus que décharnées; leurs yeux sont grands, noirs et haves; leurs bras, desséchés et noircis, ressemblent à ceux de l'une des trois Parques, et plus particulièrement aux griffes de celle qui tranche le fil de la destinée des mortels; leurs pieds, nus et allongés, semblent appartenir à un corps de singe, et leur langage rappelle le coassement du corbeau.

On ne s'étonnera pas qu'avec un tel physique ces femmes ou monstres appartiennent plutôt à l'autorité infernale qu'à la puissance divine; elles sont les principaux acolytes des farfadets.

En faisant leur portrait, je me suis imaginé que je faisais celui de mes ennemis. Il est vrai que les farfadets, dans leurs travaux, doivent être encore plus laids que les Bohémiens et les Bohémiennes.

Les farfadets, dans leurs caravanes, ne doivent

avoir rien d'humain : ce n'est que lorsqu'il leur est permis de reprendre leurs allures humaines, qu'ils appartiennent momentanément à l'humanité.

Ce sont les farfadets qui sont les directeurs des Bohémiens et des Bohémiennes. Il faut que ceux-ci leur obéissent et les servent dans tous leurs projets.

J'ai appris avec bien du plaisir que mademoiselle Lenormand, qui se rendait en Bohême pour faire des élèves, avait été arrêtée en passant dans la Belgique. Les Belges, qui sont bons chrétiens, ne plaisantent pas avec les disciples du diable. On a beau les menacer de la vengeance de Satan, qu'ils n'en font pas moins leur devoir. Qu'ils s'en pénètrent bien, et ils garderont longtemps dans leurs cachots cette fameuse sibylle, qui se fait appeler Lenormand, et qu'on ne connaît dans le monde farfadéen que sous le titre de la grande et fameuse bohémienne.

Voilà ce qui s'appelle être juste : c'est d'être inexorable pour tous les hommes et femmes qui font pacte avec le démon.

Mademoiselle Lenormand ne m'a jamais rien fait de mal, et pourtant je la hais comme je hais la Mançot, la Jeanneton Lavalette, la Vandeval et toutes les nécromanciennes qui m'ont persécuté. D'où peut provenir ma haîne ?

Elle fut enfantée par mon indignation contre tous ceux qui font profession de la magie.

Pourquoi suis-je courroucé contre eux? Pourquoi ne puis-je entendre prononcer le nom de sibylle, de devin, de sorcier, de farfadet, de bohémien, de bohémienne, sans éprouver un malaise qui glace mes sens? c'est parce que les sibylles, les devins, les sorciers, les farfadets, les bohémiens, les bohémiennes, sont les disciples du grand-maître des enfers, et que cette qualité seule doit suffire pour prouver qu'ils sont méchans, trompeurs et suborneurs.

## CHAPITRE LXXIX.

*Les Farfadets emploient toutes sortes de moyens pour ensorceler les personnes dont ils veulent s'emparer.*

J'ai appris à mes lecteurs comment les farfadets agissent lorsque, pour nous donner un sort, ils nous demandent une prise de tabac. Je ne dois pas maintenant leur cacher qu'ils ont le même pouvoir, lorsqu'ils nous demandent quelle heure il est. Confians que nous sommes, nous sortons notre montre lorsqu'ils nous font cette

question, et nous devenons la proie ou la victime de l'être malfaisant qui nous interroge et qui se fait un malin plaisir de renverser nos idées, de tout confondre dans notre cervelle et de nous faire voir des étoiles en plein midi; ils ensorcèlent les rouages de notre mémoire qui agissent sur nos sens de la même manière que le grand ressort agit sur la montre, et ils détraquent ainsi notre entendement. Les raccommodages de ma montre m'ont coûté plus qu'elle ne vaut.

Les farfadets nous font éprouver encore bien d'autres maléfices : ils nous empêchent de communiquer avec les femmes, malgré l'extrême envie que l'on aurait de remplir les devoirs d'un bon époux.

Je puis à ce sujet citer un trait qui viendra corroborer mon allégation. Un jeune homme venait d'épouser une jeune personne à qui il faisait la cour depuis deux ou trois ans. Le moment désiré approche : les deux époux sont seuls, tous leurs parens s'étaient retirés. C'est alors qu'ils se demandent mutuellement si leur amour est bien sincère. Je me donne au diable, dit l'époux à l'épouse, si quelqu'un aime plus sincèrement que moi. Le diable, qui croit que l'amour d'aucun époux ne peut égaler celui qu'il ressent pour Proserpine, vint tout bas déclarer au jeune homme qu'il ne pourrait rien

accorder à son épouse, jusqu'à ce qu'il eût tenu sa promesse. Le jeune homme résiste, et il se sent tout paralysé.

La chaste moitié attendait de la part de son mari le premier baiser d'hymen. L'époux qui, un instant auparavant, était dans un délire inexprimable, restait immobile et ne répondait à toutes les demandes de son épouse que par ces mots : *souffle*, *éteins*.

La jeune femme vertueuse se donne à son tour au diable, pour pouvoir deviner cette énigme, et c'est alors que Pluton vit qu'il était temps de ne plus rien dissimuler. Il se montra aux deux inconsidérés. Vous vous êtes tous les deux donnés au diable, leur dit-il, vous ne parviendrez à rien, si vous ne faites pas un pacte avec lui.

Sans se consulter, les deux jeunes gens refusèrent de ratifier ce qu'ils avaient dit sans aucune intention, et le diable leur tint parole. Ils restèrent toute leur vie dans un état d'incapacité qui n'aurait pu cesser que s'ils s'étaient réellement donnés au diable.

Cette petite historiette, qui m'a été racontée par plusieurs personnes, me prouve que je ne suis pas le seul qui ait su résister aux tentations diaboliques, elle justifie l'intitulé de ce chapitre, que les farfadets emploient toutes sortes de moyens pour ensorceler les personnes dont

ils veulent s'emparer, et elle servira d'avertissement aux hommes qui, sans réflexion, se permettent de dire : Si cela n'est pas, *je me donne au diable*. Tous les juremens sont défendus par l'église. *Je me donne au diable*, devrait être aussi défendu par les lois.

## CHAPITRE LXXX.

*Les Farfadets m'écrivent. Je les ai reconnus. Sans être philosophe, j'ai aussi mes aphorismes. Mes jouissances.*

Un philosophe a dit et écrit que rien sur la terre n'était aussi méchant que l'espèce humaine : de mon côté, je dis aussi quelque chose de semblable. J'avance que c'est une chose sublime et affreuse que l'homme, dans tous ses détails physiques et moraux : il est sublime, quand ses facultés le portent au bien ; il est affreux, quand elles lui font faire le mal.

D'après cette vérité, qui n'a rien de subtil, j'ajoute que je ne crois pas qu'il y ait de race plus méchante et plus dangereuse que la race farfadéico-diabolique, et j'en donne la preuve. Jusqu'à présent je n'avais été tourmenté que par des êtres invisibles, semblables à ces ombres im-

Dunart 1821

Lith. de Langlume

palpables qui nous échappent au moment qu'on croit les saisir. On n'avait réellement exercé sur moi que des épreuves purement phantasmagoriques-infernales; mais depuis que je me suis déterminé à faire imprimer mes mémoires, les farfadets ont ajouté à leurs infâmes persécutions. Croira-t-on que ces monstres, prévenus de mon projet par quelques-uns de leurs affidés, se sont déterminés à m'écrire une lettre que je n'aurais pas dû recevoir, parce qu'elle ne portait pas mon véritable nom sur l'adresse, mais qui était réellement pour moi, puisque je n'ai pu me méprendre sur tout ce qu'elle contenait. Jamais horreur ne fut plus grande; jamais infamie ne fut plus abominable! Comment pourront-ils nier l'existence de leur coupable réunion, puisqu'ils datent leur lettre du lieu où ils tiennent leurs criminelles séances? Voilà donc leur masque tombé! je puis leur dire maintenant : *habemus confitentem reum*. Ils ont eux-mêmes donné la mesure de leur scélératesse. Ils me menacent, ils m'accusent d'être leur persécuteur. Oui, je le suis, j'ai résolu de l'être jusqu'à ce que Dieu m'en ôte les moyens.

J'étais sur le point d'aller les dénoncer au tribunal secret de la sacristie de Saint-Roch, si un conseil prudent ne m'en avait détourné.

Je connais ceux qui m'ont écrit, c'est Moreau

et la Vandeval. Il est vrai que dans toutes mes opérations ils n'ont jamais été oubliés; aussi m'accusent-ils de les avoir lacérés par de mortelles épingles : tant mieux, c'est justement ce que je suis bien aise d'apprendre. J'aurais pu douter toujours de l'efficacité de mon remède, si je n'avais pas obtenu cet aveu, qui est le résultat de la colère et de la rage.

Leur lettre est remplie de mensonges, j'en ai la preuve, puisqu'ils me citent des faits et des noms qui me sont inconnus. Ils ne savent donc pas que le mensonge est le vice le plus affreux; mais que peut-on espérer d'un rassemblement criminel, où les orgies les plus crapuleuses ne sont, pour ceux qui le composent, qu'un banquet d'honneur.

Je ne veux point souiller ma plume ni les yeux de mes lecteurs par un récit qui deviendrait criminel. Les expressions qu'ils emploient sont si ordurières, qu'ils ne s'en seraient pas servis, s'ils n'avaient pas été réellement farfadets.

Voici mes aphorismes : *Dieu est bon, les farfadets sont méchans. — Berbiguier est patient, Moreau est cruel. — Le fléau des farfadets ne croit pas à la médecine, Pinel donne des remèdes à tort et à travers. — Berbiguier va presque toujours à pied, Chaix n'allait autrefois qu'en voiture ou à cheval. — Les femmes*

*sont généralement bonnes, la Mançot, Lavalette et la Vandeval, sont des farfadettes abominables. — Les parens de Berbiguier n'ont pas voulu suivre ses conseils, la famille d'Etienne Prieur l'a favorisé dans ses écarts et dans ses étourderies farfadéennes.*

Je pourrais ici faire un relevé de tous les aphorismes dont je me sers journellement; mais ce serait encore répéter ce qui se trouve à plusieurs reprises dans mon ouvrage. Mon sujet me les inspire, et c'est lorsqu'ils ornent mes chapitres, que je puis dire avec juste raison: *Est hìc locus.*

Chacun éprouve des jouissances à sa manière. Celui-ci aime à cultiver des fleurs, celui-là dépense son argent à faire bâtir; un autre aime les spectacles ou la table; un insensé trouve du plaisir à s'enivrer.

Aucunes de ces choses ne peuvent me séduire. J'aime les fleurs, lorsqu'une bouquetière me les vend. Je ne veux habiter que les hôtels qui sont bâtis depuis bien long-temps. Les spectacles n'ont pas beaucoup d'attrait pour moi. Je mange pour vivre, et je ne vis pas pour manger. Le vin me reconforte quelquefois et ne m'a jamais fait de mal.

Mes jouissances consistent à contrarier la ruse infernale des farfadets, à la détruire et à

indiquer les moyens de pouvoir parvenir à son entière destruction.

Mais mon plus grand bonheur, c'est d'écrire et de porter à l'imprimeur les chapitres qui doivent former le corps de mon ouvrage. Lorsque je peins les souffrances de MM. Pinel, Moreau, Prieur et Chaix, j'éprouve une joie que je ne puis décrire. Lorsque je dévoile les turpitudes de tous mes autres ennemis, je sens un baume réparateur apaiser mon sang agité, qui circule alors plus facilement dans mes veines.

Quelle bonne idée pour moi que celle que j'ai eue d'écrire et de faire connaître tout ce qui m'est arrivé depuis plus de vingt-trois ans!..... Cela me fait supporter la vie; elle ne m'est plus à charge depuis le moment que j'ai voulu compter au nombre des auteurs.

Et ce qui augmente encore ma félicité, c'est de penser que je suis classé parmi les auteurs qui n'ont que de bonnes intentions, plutôt que parmi ceux qui, pour faire de l'esprit, ont frondé toutes les règles de la morale, méconnu notre religion sainte et contesté les vérités révélées, qui ont eu des détracteurs, comme en auront toutes celles que je révèle aujourd'hui à l'univers entier.

En pensant à tout cela, mes persécuteurs me

rendent glorieux !.... Non, je ne désire plus la mort !..... Non, je ne veux pas cesser d'être le protégé de ce Dieu bon et juste, qui m'a jugé digne de supporter, pour l'amour de lui, toutes les épreuves les plus cruelles !....

## CHAPITRE LXXXI.

*Nouvelles imprécations contre mes ennemis. Conseils que je leur donne.*

Mais le tableau de ma félicité momentanée ne doit pas me faire renoncer à ma haîne implacable contre mes cruels ennemis. Non, monstres des enfers, apanage du diable, c'est vous qui non-seulement avez coupé la queue à mon pauvre et infortuné Coco, mais qui, encore, l'avez assassiné. Si vous ne l'eussiez pas placé, par méchanceté, à l'endroit où vous saviez que je devais m'asseoir en me mettant au lit, ce charmant animal, qui faisait toute ma consolation, ne serait pas mort. Je l'ai perdu, et c'est vous que j'en accuse, parce que rien de mal n'arrive dans ce monde que par votre infernale coopération.

Ils me proposent, après avoir frappé mon

cœur à l'endroit le plus sensible, ils me proposent guerre ou paix. Certainement ils sont sûrs du choix que je ferai; car, depuis si longtemps que j'entretiens avec eux une lutte suivie, ce ne seront pas de vaines et astucieuses menaces, ce ne seront pas des promesses fausses et mensongères, qui me feront abandonner une résolution prise irrévocablement et avec les plus mûres et les plus sages réflexions.

Toutes les invectives dont ils ont souillé la lettre infâme qu'ils m'ont adressée sans date, mais dont le bureau de poste a réparé l'oubli, me fortifient encore davantage dans la haîne qu'ils m'inspirent. Ils osent m'accuser d'avoir, à l'âge de vingt-cinq ans, voulu séduire une jeune fille de seize. Ah! grand Dieu! quelle abomination! Heureusement que le lecteur qui aura daigné jeter les yeux sur mon ouvrage, saura à quoi s'en tenir sur une semblable accusation : il aura connu la pureté de mes mœurs, la délicatesse de mes sentimens; et plus encore, il aura lu l'aveu de l'impuissance à laquelle ces scélérats m'ont condamné depuis qu'ils se sont emparés de moi. S'il croit à tout ce que j'ai écrit sur le compte des farfadets, il doit aussi croire à l'état auquel m'ont réduit ces scélérats voleurs qui n'ont pas craint de venir m'enlever un papier sous le verre qui couvre mon pauvre Coco; vol

pour lequel je les dénonce comme infâmes et calomniateurs, puisque c'est sur ce papier qu'ils m'ont écrit cette lettre affreuse qui ne me prouve que trop l'esprit qui les anime.

Je ne crois donc pas offenser la divinité céleste, en disant que rien n'est plus méchant que la race farfadéenne, que je nomme ainsi, parce que les hommes qui ont fait pacte avec le diable ne sont plus des hommes, mais des monstres vomis par l'enfer en courroux pour désoler la terre.

Ces bourreaux, qui se plaignent de sentir les piqûres que ma sainte colère leur fait éprouver, n'ont-ils pas assez employé de moyens pour me tourmenter, me séduire et me réduire, en fatigant ma patience et mon courage, pour que j'embrassasse leur exécrable parti? Ah! je ne saurais passer sous silence le contenu d'un autre écrit qu'on avait placé dans le trou de ma serrure, et qu'on me fit parvenir dans la forme d'un diplôme, revêtu des caractères diaboliques, délivré au nom de tous les pouvoirs infernaux. Mais leur dernière lettre m'impose l'obligation de ne garder aucun ménagement. Je dois tout dire et tout écrire. Je suis trop irrité.

Quel sort affreux me réservez-vous, donc, barbares et cruels bourreaux? Quel crime ai-je commis, pour que vous me fassiez éprouver les

tourmens que l'on ne fait pas supporter aux plus grands criminels ! La torture, la gêne, le knout, la cale, l'empallade même, sont de faibles supplices, lorsqu'on les compare à ceux que vous me faites endurer. L'horrible Damiens, d'odieuse mémoire, a dit que le plus grand de ses supplices était de n'avoir pu obtenir une heure de sommeil. Eh bien ! vous vous êtes chargés, sans que je l'aie mérité, de me faire subir le même supplice. Vous faites l'office de ces bourreaux qui sont payés pour être les vengeurs d'un crime énorme. Mais je n'ai rien fait pour m'attirer vos tortures. Si vous n'eussiez allumé ma colère par les mille et une souffrances que vous m'avez fait éprouver, j'ignorerais encore s'il existe des farfadets. Je n'avais jamais désiré de faire une aussi abominable connaissance que la vôtre ; pourquoi, race infernale, êtes-vous venue me trouver ? Que ne restiez-vous au fond des enfers ! Et vous vous plaignez de ce que je vous maudis ? vous m'accusez de travailler contre vous ! Oui, je vous maudis ; oui, je travaille contre vous, et je travaillerai toujours. Moi me soumettre à votre infernale puissance ! c'est à vous de venir expier vos crimes et vos forfaits ; c'est à vous de subir la peine, puisque vous seuls êtes les criminels.

Et quand bien même le grand-maître de votre

monstrueuse association vous aurait envoyé des pouvoirs pour tourmenter les mortels, adressez-vous alors à ceux qui méritent le châtiment que vous vous êtes chargés d'infliger, et ne cherchez pas des victimes parmi les apôtres de la foi chrétienne ; adressez-vous aux malfaiteurs de toutes les classes de la société, vous en trouverez assez malheureusement pour l'espèce humaine : par ce moyen, les victimes ne vaudront pas mieux que les bourreaux, puisque vous aurez trouvé des recrues dignes de vous, des compagnons dignes de grossir ou d'augmenter vos misérables légions diaboliques : ceux-là ne seront pas rebelles aux lois dont ils espéreront leur bonheur. Voilà la seule société sur la terre, dans laquelle vous pourriez raisonnablement recruter les compagnons de vos infâmes orgies. Que Belzébuth, Satan, Lucifer et tous les autres habitans des enfers, soient pénétrés que le conseil qu'ils reçoivent de moi leur serait vraiment profitable : c'est en le suivant, qu'ils laisseraient en paix les honnêtes gens, pour n'avoir que plaisir et satisfaction avec ceux qui leur ressemblent sur la terre.

Mais, me disait un casuiste à qui je fis part du conseil que je voulais donner aux farfadets, ne craignez-vous pas de vous com-

promettre, en donnant des conseils à vos ennemis? — Non, sans doute, puisque je ne le fais que dans l'intérêt de l'humanité. S'il n'y avait sur la terre que moi seul, parmi les mortels, qui fût persécuté par la race diabolique, je serais coupable de leur conseiller de faire des prosélytes parmi les méchans, parce qu'ils ne pourraient pas faire de mal pendant qu'ils seraient occupés avec moi seul; mais tous les honnêtes gens n'ont pas un caractère aussi ferme et aussi dévoué que le mien : il est une foule de braves gens qui aiment mieux faire cesser leurs souffrances, en souscrivant au désir du diable, plutôt que de les endurer trop long-temps.

Cette réponse raisonnée ferma la bouche à mon casuiste, qui m'avoua que, dans cette hypothèse, j'avais raison de donner des conseils aux grands-maîtres de la secte diabolique, aux directeurs des farfadets, visibles ou invisibles.

Eh bien! je vais continuer de leur en donner. Puissent-ils être utiles à tous les malheureux qui n'auraient ni ma force, ni mon courage!

Satan, Belzébuth, Rhotomago, et vous tous qui dans les enfers occupez les dignités suprêmes, apprenez du *fléau de vos farfadets* que si votre but est d'augmenter, chaque jour et chaque nuit, le nombre des malheureux qui

doivent être sous votre dépendance, il vous faut, pour y parvenir, suivre à la lettre les autres conseils que je vais vous donner.

Adressez-vous aux procureurs et aux avocats, vous n'aurez besoin, pour les enrôler, qu'à leur faire connaître la propriété de la pièce d'argent que vous donnez aux farfadets dévoués. Présentez-vous aux médecins, et vous les aurez parmi vous, si vous pouvez leur prouver que vous savez donner la mort. Allez trouver les étudians en droit et en médecine, et dites-leur que vous avez la faculté de vous introduire dans les appartemens des jeunes demoiselles vertueuses, qui auront résisté à leur séduction. Entrez chez un marchand de vin, et persuadez-lui que vous avez le pouvoir de donner le goût du vin à l'eau de la Seine. Entrez chez une coquette surannée, et promettez-lui de la faire boire à la fontaine de Jouvence. Parcourez la ville et les champs, et sous quel habit qu'ils se présentent à vous, vous serez toujours certain d'enrôler tous les nécromanciens ou faiseurs de cartes, tous les bohémiens et les bohémiennes, tous ceux qui croient au magnétisme ou à l'art d'endormir ceux qu'ils veulent tromper; tous ceux enfin qui ne pratiquent pas la sainte religion dont la sublimité nous a été révélée.

Vous voyez qu'avec autant de gens disposés à vous suivre, vous n'aurez pas besoin de persévérer contre moi et contre ceux qui professent mes principes et qui se font gloire de vous résister le jour et la nuit.

Je voudrais bien que mon casuiste pût lire le chapitre que je termine par les nouveaux conseils que je viens de donner aux souverains de l'enfer, il m'avouerait peut-être que personne ne comprend mieux que moi les dogmes et les obligations de notre sainte religion, de cette religion qui a eu ses apôtres, ses martyrs, ses persécuteurs et ses antagonistes, et qui a maintenant ses papes, ses prêtres et ses admirateurs, parce qu'alors, comme aujourd'hui, elle était admirable.

---

## CHAPITRE LXXXII.

*Les Farfadets ont une organisation infernale.*

Comment se fait-il que les habitans des enfers, qui devraient rougir d'être condamnés à passer la vie éternelle dans le plus affreux des séjours, puissent avouer qu'ils ont un souverain, des princes, des ambassadeurs ? En vérité, cela fait

horreur. Heureusement pour eux que sur notre terre ils n'exercent leur puissance qu'à la faveur de leur invisibilité ; sans cela il est à croire qu'ils seraient bientôt arrêtés et punis criminellement.

Le souverain de la puissance infernale a, dit-on, des ambassadeurs dans toutes les parties du monde. J'ignore le nom de ceux qui sont envoyés dans les pays qui ne me sont pas connus ; mais celui qui exerce la diplomatie infernale en France, c'est le prince Belphégor. Je ne puis lui reprocher son incapacité. Comme ministre des enfers, il m'a fait cruellement tourmenter par ses employés, pour me forcer à prendre une place parmi les plus dévoués de ses satellites ; mais mon refus a dû lui apprendre que j'étais convaincu que son exécrable empire serait détruit par le souverain maître des mondes, avant qu'il ait pu réussir à rien obtenir de moi. Dieu seul a tout créé, Dieu seul peut tout protéger et tout détruire. Le bon, le juste, ont le droit d'espérer ; le méchant sera confondu.

Je dois croire que, lorsque je paraîtrai devant le juge des juges, je pourrai me présenter à lui avec la confiance que doit toujours avoir celui qui possède une conscience sans reproche.

Dieu tout-puissant, lui dirai-je, s'il est permis de parler devant lui, jugez la plus soumise de

vos créatures. Si elle a péché dans le monde qu'elle vient d'habiter, elle a la force de réclamer votre indulgence, en considération des souffrances qu'elle a éprouvées pour se rendre digne de votre grâce infinie.

Les démons l'ont persécutée pendant presque tout le temps de sa vie. La punition de ses péchés a été sans doute anticipée; mais frappez-la sans ménagement, si vous croyez qu'elle n'a pas été assez punie.

La résignation à tout ce que veut le Dieu tout-puissant, est le plus bel apanage d'une âme timorée.

Il a bien fallu me soumettre aux angoisses qui étaient l'ouvrage de la cour diabolique, j'y étais forcé: tandis que j'exécutais avec la plus grande promptitude les ordres de mon Dieu créateur. Il fut mon maître et mon soutien pendant ma vie: puisse-t-il être encore l'un et l'autre après ma mort!

## CHAPITRE LXXXIII.

*Je voudrais que les farfadets ne fussent que des plaisans qui eussent voulu s'amuser de ma crédulité.*

La nature n'a pas été marâtre à mon égard, elle m'a gratifié de beaucoup de facultés, et par-

ticulièrement de celle de bien réfléchir avant de porter un jugement définitif. Mes réflexions doivent donc tourner à l'avantage de mes semblables; toute mon ambition tend à me rendre utile aux autres sans jamais me considérer pour rien dans ce que je fais.

L'autre jour, je réfléchissais sur tous les tourmens que j'ai endurés, et je me disais en moi-même : La méchanceté des être infernaux est si grande, qu'il serait très-possible que leurs lettres et leurs menaces ne fussent que des ruses d'enfer pour me faire donner au diable. Peut-être rien de ce que je m'imagine n'est vrai, puisque nous voyons tant de méchans dont l'imagination ardente, et le génie presque toujours porté au mal, se plaît à tourmenter les gens sous le prétexte de s'en amuser et d'en amuser les autres, en leur racontant les espiègleries qu'ils ont imaginées pour tourmenter les êtres trop confians et trop honnêtes. Je laisse à mes lecteurs le soin de juger si mes réflexions étaient bonnes et justes.

Alors je conviendrais que, quoique la plaisanterie eût été poussée un peu trop avant, il faudrait du moins la pardonner, parce qu'on n'y aurait pas attaché autant d'importance que j'y en ai attaché moi-même.

Ainsi j'avoue que si quelques-uns de mes

farfadets venaient amicalement à moi me dire que l'intention générale de ceux que j'accuse n'était pas de me faire du mal ni de m'induire en dépense pour opérer contre eux, je serais assez bon et assez généreux pour oublier le passé et ne me souvenir de rien, parce qu'il me serait permis de dire à tous ceux à qui j'ai fait confidence de mes souffrances : Maintenant je vais passer ma vie heureuse ; je ne crains plus les farfadets, ils m'ont fait l'aveu que leurs visites, leurs lettres, leurs influences malignes n'étaient qu'un simple amusement, parce que j'avais la faiblesse de croire à la magie ; mais que rien de ce que je croyais n'était véritable. Je conviens qu'alors je reprendrais tout l'empire de ma raison, je renaîtrais à la liberté et au bonheur; j'en rendrais une action de grâce à Dieu comme le seul auteur de cet aveu de leur part et du retour favorable qu'il me ferait faire sur moi-même après vingt-trois ans et plus de souffrances.

C'est donc vous que j'implore, ô mon Dieu! pour opérer un changement si favorable à ma cruelle situation ; faites que je pardonne à tous mes ennemis, comme je désire qu'ils me pardonnent de même. Je me suis promis, ô mon Dieu! en écrivant mes malheurs, d'invoquer souvent votre sainte justice. Pardonnez-moi,

si j'ai osé prendre votre saint nom, comme le palladium le plus redoutable que l'on puisse opposer aux méchans; mais je suis si rempli de votre divine grandeur et de l'éclat tout-puissant de Votre Majesté, que vous êtes pour moi le plus puissant recours contre la méchanceté de mes perfides ennemis.

Cette invocation, qui part de mon cœur, me rend tout-à-fait à moi-même. Que si j'ai pu penser un instant qu'il serait possible que les farfadets n'existassent pas réellement, et que c'est pour se moquer de moi que quelques mortels se sont amusés à m'y faire croire, pardonne, ô mon Dieu! pardonne à une erreur involontaire; c'est par bonté d'âme que j'ai voulu moi-même rétorquer ma croyance inébranlable.

Mais il n'est que trop vrai que les farfadets existent, qu'ils sont les enfans du diable, les disciples de Belzébuth, les émissaires de tout ce qu'il y a d'affreux dans l'enfer.

Si les farfadets n'existaient pas, M. Pinel m'en aurait fait l'aveu et n'aurait pas cherché à me mettre en sa puissance.

Si les farfadets n'existaient pas, M. Moreau ne m'aurait pas dit que les sorciers d'Avignon leur avaient transmis leurs pouvoirs.

Si les farfadets n'existaient pas, MM. Bouge

et Nicolas n'auraient jamais pu parvenir à me mettre sous l'influence de la grande Ourse.

Si les farfadets n'existaient pas, la famille Prieur ne m'aurait pas fait autant de mal qu'elle m'en a fait.

Si les farfadets n'existaient pas, M. Papon Lomini ne m'aurait pas fait l'aveu de son agrégation dans leur compagnie.

Si les farfadets n'existaient pas, M. Chaix ne se serait pas déclaré le défenseur de MM. Pinel et Moreau ; il ne m'aurait pas menacé de la colère de son grand-maître ; il n'aurait pas avoué qu'il est le député salarié de la cruelle et diabolique engeance.

Si les farfadets n'existaient pas, les Jeanneton Lavalette, les Mançot, les Vandeval, les Lenormand, et tous les sorciers et sorcières, auraient depuis long-temps cessé d'exister.

Si les farfadets n'existaient pas, mon Coco ne serait pas mort, j'aurais encore auprès de moi ce consolateur de mes peines.

Si les farfadets n'existaient pas, je n'aurais pas trouvé matière à faire imprimer trois volumes in-8°, remplis de leurs forfaits et de tous les actes abominables qu'ils se sont permis d'exercer contre notre triste humanité.

Ah ! mon Dieu, j'en suis maintenant convaincu plus que jamais, les farfadets existent ;

les farfadets sont les ennemis de la puissance divine; les farfadets ont juré l'anéantissement du genre humain; les farfadets se sont déclarés les ennemis de la religion sainte.

Pardonnez-moi, mon Dieu, si, par bonté d'âme, j'ai pu, au commencement de ce chapitre, douter un instant de la véracité de tous les faits que j'ai déjà avancés.

La meilleure preuve de mon repentir, c'est que je vais continuer à faire mes révélations et à éclairer l'univers sur la perversité de mes cruels ennemis.

## CHAPITRE LXXXIV.

*Si les farfadets ont eu pour but de me faire persévérer dans l'amour de Dieu, ils ont réussi. La Monomanie.*

Tous ceux qui voudront bien lire mes Mémoires n'auront certainement pas la pensée de me croire fou, sur-tout lorsqu'ils connaîtront les sentimens qui m'animent pour la divinité.

Mais si, par un effet du plus cruel maléfice, les méchans émissaires du pouvoir de Belzébuth avaient voulu trouver en moi une victime et m'avaient jeté un sort, comme on dit

que cela arrive quelquefois, soit pour nous rendre fou, soit pour nous faire penser toujours au même objet, en privant notre entendement de toute autre faculté pour le reporter sans cesse sur cet objet qu'ils ont voulu nous faire prendre en amour ou en haîne, alors je dirais qu'ils ont bien réussi dans leurs projets, car ils m'auraient donné pour eux une grande aversion et un grand amour de Dieu. Je sais parfaitement que rien ne peut me distraire de ces deux sentimens, qui, véritablement, n'en font qu'un dans mon âme.

Toutes les personnes sages et pieuses que j'ai consultées m'ont toujours invité à la patience; mais ce langage, que l'on peut, à juste titre, appeler celui de la sagesse, ne peut me persuader; car si c'est un sort qu'on m'a jeté, pourquoi et à quel propos les farfadets m'ont-ils choisi pour victime? Ne pouvaient-ils pas s'adresser à ceux qui ne craignent pas de dire souvent: je me donne au diable si je ne réussis pas dans cette affaire. Voilà les gens résolus qui convenaient parfaitement à leur infernale société, plutôt qu'un homme simple et crédule comme moi.

Les réflexions que je viens de faire m'ont été suggérées par l'aveu que me fit un jour un de mes amis, qui me croyait attaqué de la maladie qu'on

désigne dans les livres de médecine par le mot de *Monomanie*.

*Monomanie*, ce mot inintelligible doit bien servir M. Pinel dans ses consultations, plus inintelligibles encore ; il signifie, dit-on, avoir l'esprit occupé d'un seul objet.

Il est vrai que je ne trouve de vraie jouissance que lorsque je puis attaquer et combattre mes ennemis les farfadets ; que tout autre objet ne me tient pas autant à cœur que celui de pouvoir détruire la race infernale.

Mais si, par cela seul, je suis *monomane*, le monde n'est peuplé que de gens qui sont attaqués de la même maladie que moi.

L'avare qui ne pense jour et nuit qu'à son or et à son argent, et qui sacrifierait toute sa famille à sa cupidité, est un *monomane*.

Le jeune homme qui ne rêve qu'à sa maîtresse, qui ne voit qu'elle de parfaite, qui voudrait se trouver à ses côtés le jour et la nuit, est un *monomane*.

Le riche qui voudrait voir augmenter, chaque instant, ses richesses, et qui s'inquiète peu s'il existe des malheureux à ses côtés, est un *monomane*.

Le prince qui n'est pas content de son sort, et qui voudrait pouvoir s'élever jusqu'au trône, occupé par un roi, est un *monomane*.

Le guerrier qui ne trouve du plaisir qu'à manier ses armes et à les préparer pour donner la mort à ses semblables, est un *monomane*.

Le détailleur qui ne pense qu'à vendre sa marchandise, et qui s'inquiète peu si elle sera de bonne ou de mauvaise qualité, est un *monomane*.

L'agriculteur qui désire la pluie lorsque ses terres sont sèches, et qui désire le beau temps lorsque la pluie a arrosé assez ses guérets, est un *monomane*.

Le propriétaire d'une maison de campagne ou de ville, qui ne voit d'autre jour dans son calendrier que celui où ses fermiers ou ses locataires viennent lui payer leurs termes, est un *monomane*.

La vieille surannée qui court dans tous les magasins de parfumerie pour s'informer si on n'y vend pas une poudre qui efface les rides et adoucisse la peau, est une *monomane*.

La jeune bergère qui ne trouve du plaisir à garder son troupeau que lorsque le berger du château voisin garde le sien à son côté, est une *monomane*.

La jeune demoiselle qui ne se pare le matin et le soir que pour pouvoir plaire à celui qui

voudra se présenter pour être son époux, est une *monomane*.

Les enfans qui aiment mieux jouer que d'aller à l'école, sont des *monomanes*.

Les vieillards qui aiment la table et le bon vin, sont des *monomanes*.

Les joueurs qui n'ont d'autres jouissances qu'à se rassembler autour d'une table couverte d'un tapis vert, sont des *monomanes*.

La femme mariée qui ne trouve du plaisir qu'à passer tous les instans de sa vie avec l'époux qui partage sa destinée, est une *monomane*.

Le voyageur qui parcourt la terre et l'onde pour faire des découvertes, est un *monomane*.

Le botaniste qui voit l'image de la vie humaine dans les plantes et les fleurs, est un *monomane*.

Le chimiste qui cherche le moyen de faire de l'or, est un *monomane*.

Le prétendu philosophe qui voudrait rendre ses semblables bons et vertueux, et qui ne connaît pas lui-même ce que c'est que bonté et vertu, est un *monomane*.

L'astronome qui cherche à pénétrer les secrets de la divinité qui a créé le ciel, la terre et les astres, est un *monomane*.

L'envieux qui voudrait pouvoir posséder à

lui seul tout ce que ses voisins ont gagné par leur industrie, est un *monomane*.

Le jeune enfant qui voudrait grandir dans vingt-quatre heures, et qui à dix ans voudrait déjà avoir de la barbe au menton, est un *monomane*.

Les savans et les écrivains qui croient que Dieu les a créés pour instruire leurs semblables et pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre, sont des *monomanes*.

Et puisque la terre n'est peuplée que par des *monomanes*, pourquoi craindrais-je de me voir donner ce nom dans la société?

Monsieur Chaix, m'a-t-on dit, veut m'attaquer de *monomanie* pour me faire poursuivre comme un fou. Ma défense sur cette accusation est entièrement renfermée dans ce chapitre.

Je le donnerais à lire au juge qui voudrait m'interroger sur la dénonciation de M. Chaix, et cette seule lecture le convaincrait de la solidité de mes idées et de mes principes.

Chaix! Chaix! méchant Chaix! tu vas être bien désappointé lorsque tu liras mes Mémoires; tu ne pourras pas disconvenir que j'ai su deviner jusqu'à la plus secrète de tes pensées. Tu es *monomane* et je ne le suis pas.

## CHAPITRE LXXXV.

*Fait arrivé dans le Brabant. Les farfadets sont partout.*

On ne peut se figurer à quoi les farfadets, agens du diable, soumettent les malheureux qui tombent en leur pouvoir. Dans le Brabant, un jeune homme, que ses parens voulaient faire parvenir à l'état du sacerdoce, faisait à Louvain ses études avec toute l'application possible; mais la nature ne l'ayant pas doué d'une rare intelligence ni d'une conception facile, ce jeune homme, peu apte à l'étude en raison des difficultés qu'il éprouvait, recevait de ses camarades des épithètes peu satisfaisantes. Il se désolait de se voir victime involontaire de son incapacité; car quoiqu'il sût bien qu'il ne pouvait pas mieux faire, il ne voulait pas recevoir des affronts pour un défaut de nature qu'il aurait voulu vaincre par son assiduité aux études et son amour sincère pour le travail.

Enfin, un jour qu'il se désespérait de ce malheur, le diable lui apparut, et lui dit que s'il voulait adopter son culte et lui rendre tous les hommages que l'on rend au maître des maîtres,

il le rendrait sur-le-champ aussi instruit, aussi savant que ses camarades et ses professeurs tous ensemble. Ce bon jeune homme, indigné d'une proposition qui, tout en lui donnant les talens qu'il désirait acquérir, le rendrait méprisable à ses yeux, comme il le deviendrait à ceux de ses camarades, dit à Satan qu'il n'accepterait jamais des bienfaits de cette espèce, et qu'il n'aurait en aucun temps d'hommages à rendre à un maître tel que lui.

Le diable voyant la noble résistance de celui dont il voulait séduire la foi, n'imposa plus de condition au jeune homme, qu'il eut l'air de prendre en amitié ; mais en se retirant il glissa dans la main de l'étudiant une petite pierre qu'il lui dit être un talisman certain pour acquérir la connaissance de toutes les sciences qu'il brûlait de connaître, et après cette opération diabolique il disparut.

Le jeune homme, livré à lui-même, après avoir accepté cette pierre, la considéra, la pressa dans sa main et se sentit tout-à-fait un autre homme.

L'heure de la classe arriva, il y entra avec assurance ; ses camarades, qui tous avaient cet esprit malin et moqueur qui distingue les étudians, s'apprêtèrent à rire en le voyant ; ils se

disaient entre eux, voilà l'idiot, le plastron de nos folies et l'instrument de notre joie.

Mais quoique le pauvre jeune homme (par un sortilége qu'il avait voulu repousser) n'eût pas changé de visage, il avait bien changé de position; il se place avec assurance dans les bancs, malgré les ricanemens de ses camarades; il soutient toutes les discussions importantes, répond à toutes les questions avec tant de justesse et de précision qu'il les terrassa tous. Ses progrès allèrent *crescendo* pendant plusieurs semaines, sans qu'on pût se douter où il pouvait en avoir tant appris, et comment la nature avait pu faire un homme d'esprit en si peu de temps de celui qui n'avait jamais passé que pour un ignorant.

Mais les biens mal acquis ne sont pas de longue durée et ne portent ni honneur ni profit à ceux qui sont assez fous pour s'en prévaloir. Et d'ailleurs, comment peut-on, sans s'abuser, jouir d'un bien venant d'une source empoisonnée et malfaisante? Le diable qui lui avait offert ce fatal talisman, savait bien que, loin de lui être favorable, il ne le ferait briller un instant que pour le rendre plus malheureux. L'esprit fatal qu'il avait reçu du démon fut si grand que ses forces physiques ne purent

soutenir le travail de ses facultés intellectuelles; il tomba malade très-sérieusement, et les médecins qui furent appelés jugèrent sa maladie mortelle.

Cet infortuné sentant venir sa dernière heure, ne voulut point paraître au jugement dernier avec l'opprobre d'avoir appartenu à la puissance diabolique. Il fit appeler un confesseur, lui fit confidence de la manière dont il avait reçu du diable une pierre scientifique.

Le prêtre, indigné d'un tel attentat à la foi chrétienne, lui déclara que s'il ne renonçait publiquement au maléfice du diable, il ne lui donnerait jamais l'absolution. Le pauvre moribond, effrayé de ces menaces, qui le condamnaient à mourir damné, jeta la pierre fatale qu'il avait constamment tenue dans sa main pendant tout le temps de sa maladie, et dès-lors il devint aussi sot et aussi stupide qu'il l'était avant d'avoir vu le diable; mais au moins il mourut sanctifié, puisqu'on a dit de toute éternité : *Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient.* C'est-à-dire que ceux qui sont véritablement bêtes n'éprouveront aucun obstacle pour entrer dans le saint paradis, parce qu'ils n'auront jamais fait de difficulté, comme certains philosophes, à comprendre les mystères de notre sainte religion.

Ce pauvre malheureux étant décédé, fut mis dans un cercueil, qui fut placé au milieu de l'église. Ses camarades, surpris d'une mort causée par des choses aussi extraordinaires, n'en rendirent pas moins leurs devoirs à leur condisciple, qui tour-à-tour avait été ignorant et instruit. Pendant que prêtres et étudians psalmodiaient autour du défunt, le diable, désappointé par le repentir du jeune homme, et voulant encore lui jouer un tour de sa façon, pour le punir de s'être dégagé de lui, envoya des farfadets autour du cercueil, qui enlevèrent son âme au moment où, repentante, elle s'élevait vers la voûte céleste, séjour des bienheureux. Ils l'emportèrent dans une vallée profonde, noire, épouvantable, remplie de soufre, de fumée et de flammes. Tant il est vrai que les odeurs pestilentielles et infectes sont les élémens de ces monstres, qu'on nous représente si noirs, si laids, si maigres et si difformes.

Quand ils furent rendus dans cette vallée infecte, ils se séparèrent en deux bandes, comme font les personnes qui se divisent pour jouer aux barres ou à la paume, et là ils se mirent à jouer à la balle avec l'âme de ce malheureux; ils la faisaient voler de l'un à l'autre et se la renvoyaient avec leurs griffes acérées, ce qui faisait éprouver des douleurs sans

pareilles à cette âme infortunée, car les ongles des infernaux étaient certainement plus pointus que ne le seraient les plus fines aiguilles des fabriques françaises et anglaises, quand même on aurait obtenu, pour les rendre plus fines, un brevet d'invention.

Après cela Dieu voulut que l'âme du jeune homme revînt dans son corps pour apprendre aux mortels qu'il ne connaissait pas et qu'il ne croyait pas qu'il pût y avoir un tourment égal à celui pendant lequel les diables jetaient son âme en l'air à perte de vue, et la recevaient ensuite sur la pointe de leurs griffes. Voici comment s'opéra ce miracle : Le Seigneur eut pitié du pécheur repentant, et lui envoya un ange semblable à celui qui chassa notre premier parent du paradis terrestre, ou à celui qui annonça à la Vierge le mystère de l'Incarnation, qui, dit-on, était le plus joli des anges.

Pour l'aider à se débarrasser entièrement des farfadets qui l'avaient si cruellement traité, l'ange lui inspira l'imprécation suivante : « Mons-
» tres, habitans des enfers, écoutez ce que vous
» ordonne le Très-Haut, dont je suis chargé de
» vous expliquer la volonté suprême ; laissez en
» repos mon âme, qui n'a été en vos mains
» que parce que vous l'aviez trompée. »

Après ces paroles, qui parurent aux démons

avoir été prononcées par l'organe d'un pécheur repentant, les farfadets laissèrent aller l'âme où elle voulut ; et comme elle avait du sentiment, elle ne resta pas long-temps à aller rejoindre le corps dont elle était sortie, et que dès ce moment on ne pouvait plus appeler un corps sans âme. Sitôt qu'elle fut à sa place, le corps du malheureux idiot, qui n'était pas encore porté en terre, remua de telle sorte qu'on eût cru qu'il était dans sa bière comme le diable dans un bénitier. Il s'agita si fort, qu'il sortit de son cercueil, au grand étonnement des assistans, qui tous prirent la fuite à l'aspect d'un revenant sur lequel ils ne comptaient plus. Ce pauvre jeune homme les ayant épouvantés sans le vouloir, se trouva seul dans l'Eglise, et fit si bien ses dispositions, qu'il revint à lui pour se transporter dans la chambre où il était expiré, et qu'il reconnut parfaitement bien, car sa mort ne lui avait pas fait perdre un instant la mémoire.

Quand les assistans apprirent la résurrection du jeune homme, ils chantèrent les louanges de Dieu pour un miracle qui leur rendait un camarade tel qu'il le leur avait donné.

Ils se rendirent tous chez lui, et écoutèrent en frémissant le récit que leur fit l'ensorcelé des souffrances qu'il avait endurées ; il leur dit

que le moment où il avait le plus souffert fut celui pendant lequel les farfadets jouaient à la balle avec son âme ; il la voyait lui-même sous la figure d'un globe de verre poli, luisant, brillant, tout couvert d'yeux, et comme un prisme éblouissant qui semblait lui annoncer quelque chose de miraculeux.

Tout le monde fut émerveillé de la puissance divine qui avait retiré ce jeune homme des enfers, où il n'était heureusement resté que peu de temps, mais assez pour connaître les régions diaboliques, desquelles il fit un tableau qui rendit à la vertu tous ceux qui le contemplèrent.

Quand la mission du pécheur repentant fut remplie, son âme quitta de nouveau son corps ; mais cette fois ce fut pour toujours : elle alla jouir de la présence de Dieu, qu'elle avait gagnée par son repentir sincère.

Qu'on ne me dise donc plus que Dieu ne se montre pas quelquefois aux mortels par des miracles instructifs.

Or, puisque celui que je viens de citer est venu jusqu'à nous par tradition, pourquoi les hommes ne craignent-ils pas de se livrer au génie du mal ? Pourquoi voit-on sur la terre un si grand nombre de farfadets et d'esprits malfaisans ?

## CHAPITRE LXXXVI.

*Il n'y a pas plus de bons diables sur la terre que dans l'enfer.*

On est toujours surpris d'entendre des personnes raisonnables citer l'esprit malin et dire, en parlant de leur ami, *c'est un bon diable.* On ne saurait croire le mal que cet adage me fait éprouver, lorsqu'on s'en sert en ma présence.

Je ne crois pas aux contes bleus, qui tendent à nous faire avouer qu'il y a eu de bons diables ; je m'en tiens toujours à mon opinion, et ne veux pas en démordre : je dis que s'il y a un moteur du bien, c'est Dieu, et que le moteur du mal, c'est le diable ; c'est le démon qui a inspiré et qui inspire toujours les êtres malfaisans. N'est-on pas indigné de voir des hommes et des femmes attaqués par ces monstres désastreux pour leur enlever la faculté d'avoir en mariage de la progéniture? Comment exerce-t-il un tel acte de scélératesse ? Il se rend à son assemblée, qu'il a fait réunir d'avance, pour le recevoir avec tous les honneurs qui lui sont

dus ; il entre accompagné de ses grands-officiers ; son grand-maître des cérémonies, qui le précède, ouvre la porte du palais, et annonce, d'une voix de Stentor, Belzébuth. A ce nom toute l'assemblée se lève et rend hommage à son infâme maître, qui prend place, et qui, après avoir toussé, craché, prononce un discours diabolique, qui exprime les craintes qu'il a que l'empire du monde ne devienne trop peuplé, trop considérable, et ne lui donne trop de peine à conduire au point où il veut qu'il soit.

Alors, il demande aux scélérats qui l'entourent le moyen d'empêcher la population de s'accroître sur la terre.

Le ministre de la guerre prend la parole et propose de susciter des querelles entre les rois d'en haut ; mais Belzébuth ne trouve pas ce moyen assez efficace, parce qu'il n'est que momentané, et que d'ailleurs cette calamité n'empêche pas la population d'augmenter, d'autant que d'un bout de la terre à l'autre tous les époux sont d'accord pour augmenter leurs familles.

Le ministre des finances se lève à son tour et propose de faire monter les impôts si haut, que le peuple succombera à la peine avant de pou-

voir les payer, en raison de toutes les vexations qu'on lui fera éprouver.

Belzébuth rejette encore cette proposition comme il avait rejeté les premières, et dit que, malgré l'intention où il était de vouloir écouter son conseil, il faut, au contraire, que ses conseillers se soumettent à sa volonté suprême.

Le ministre de la justice voulait parler ; mais Belzébuth ferme la bouche à Son Excellence en ces termes : « Il ne doit pas être question de » vos propositions, je ne réclame aucun acte » de justice. Voici donc ce que je veux qu'on » fasse : Comme les gens d'en-haut (car ce sont les expressions dont il se sert en parlant de nous, en raison de la position géographique de son royaume lugubre et souterrain ), « Comme » les gens d'en-haut, dis-je, peuplent bien plus » que je ne voudrais, j'ai formé le projet de » leur envoyer une légion de diablotins ou » farfadets, qui se répandront et s'introduiront » dans tous les lieux et sous toutes les formes » possibles pour procurer l'impuissance à l'un » et l'autre sexe par tous les moyens qu'ils ju- » geront convenables au salut de mon empire » et à la prospérité de mes sujets. » Et voilà ce qui fait qu'il y a maintenant tant de femmes stériles et tant de mariages sans enfans, tant il est vrai qu'il n'y a pas de bons diables.

## CHAPITRE LXXXVII.

*Encore un mot sur la stérilité des femmes.*

Les farfadets s'immiscent dans tous les secrets des actes amoureux ; c'est de ce côté-là surtout qu'ils sont le plus à craindre pour la propagation de l'espèce humaine, et c'est pour la contrarier qu'ils se glissent dans les couches nuptiales pour frapper les hommes et les femmes de la stérilité la plus absolue.

Il faut croire que depuis que l'ordre en a été donné par Belzébuth, les farfadets s'acquittent bien de leur mission; car depuis ce temps on a vu des pays ne produire que les deux tiers de la population qu'avant ils produisaient chaque année. Enfin le maléfice est si violent, qu'il s'est introduit jusqu'à la couche nuptiale d'une reine qui mourut d'amour pour son cher époux. Cette infortunée princesse, mariée sous les auspices les plus heureux, s'assied sur le trône, et croyait pouvoir donner bientôt un héritier à la couronne de son cher époux; mais malgré les soins les plus assidus et les précautions les plus grandes, elle ne put parvenir à la fécondité.

Les voyages, les promenades, les nourri-

tures et les exercices qui procurent la fécondité, furent inutiles et infructueux. Désespérant d'avoir des enfans, elle fit un pélerinage, se baigna dans une eau propice à la propagation, et revint dans l'état où elle y était allée. Faut-il en dire la cause ? La voici ; elle est exacte et vraie :

Pour calmer ses chagrins domestiques elle était toujours accompagnée du médecin qui dans son enfance avait pris soin de former son tempérament, et qui, pour cela, lui avait administré des remèdes inconnus. Ce médecin n'était autre chose qu'un farfadet, sous la figure d'un Esculape, qui opérait le maléfice et causait au roi ou à la reine le chagrin de n'avoir point d'héritier. Enfin, après six années de chagrin passées au sein des grandeurs, un événement imprévu fit descendre les malheureux souverains de leur trône ; le médecin les abandonna dans leur adversité. A peine eut-il cessé d'habiter avec eux, que l'infortunée princesse devint enceinte et accoucha d'un très-joli petit garçon, qui la rendit plus heureuse que toutes les grandeurs passagères et fugitives que nous procure la domination.

On voit clairement, d'après ce court récit, que les ordres de Belzébuth ont été exécutés fidèlement, et que toutes les classes de la so-

cété n'ont point échappé à cet arrêt qui condamne les hommes et les femmes à la peine qu'on qualifie du nom d'impuissance.

Mais par quelle fatalité se fait-il donc que presque tous les médecins soient des farfadets? J'en ai déjà expliqué la cause ; je vais ajouter à ce que j'ai déjà dit à ce sujet. Les médecins, dit-on, ne croient pas à l'immortalité de l'âme, parce qu'en disséquant les cadavres ils n'ont jamais pu découvrir la place où l'âme se tient pendant notre vie. Mais qu'ils apprennent de moi que tout ce qui nous vient de Dieu est au-dessus de leur connaissance, et que c'est pour cela qu'ils n'ont jamais su ce que c'était que guérir leurs malades.

## CHAPITRE LXXXVIII.

*Les Farfadets nous font éprouver toutes sortes de maux.*

L'UNIVERS doit savoir que, s'il plaît à un farfadet de venir nous trouver invisiblement, pour nous faire éprouver des crampes, des tiraillemens de nerfs, rien ne lui est plus facile.

Exemple : Si nous voulons par hasard ou par

habitude nous étendre sur une chaise ou dans notre lit, voilà de suite une crampe qui nous prend, soit dans la jambe, soit dans les reins, et nous oblige de rester en place, faute de respiration ou à cause de la violence de la douleur que nous éprouvons.

C'est sur-tout en nous couchant que nous sommes exposés à être plutôt pris. Dès que nous nous mettons au lit, les farfadets entrent du côté opposé, et nous tirent les doigts, les pouces des pieds ; de là ils montent sur nos mollets, d'où on ne parvient à les chasser qu'en se jetant promptement en bas du lit, ou en se frottant fortement les jambes pour leur faire lâcher prise ; et si nous les forçons par notre persévérance à s'éloigner de nous, leur opiniâtreté s'en irrite, ils reviennent un peu plus tard et nous réveillent en nous faisant faire des cris affreux.

Ce qui m'est arrivé personnellement à différentes reprises va compléter la conviction des braves gens qui pourraient avoir encore quelques doutes sur les faits que j'avance.

Plusieurs fois, lorsque j'ai voulu me mettre au lit, à peine suis-je entré dans mes draps que j'ai senti quelqu'un y prendre place à côté de moi. Tout autre, moins aguerri que je ne le suis aux atrocités de la race farfadéenne, aurait pu

avoir peur et s'imaginer que quelque assassin, ou du moins quelque voleur, était entré chez eux; mais moi j'ai éprouvé de la jouissance en me pénétrant que les farfadets eux-mêmes prennent soin de m'instruire de leurs manéges. Je les ai laissé faire.

Ils ont commencé par me caresser le menton, puis ils m'ont gratté la plante des pieds, et ensuite, en s'allongeant comme une chenille, ils m'ont parcouru presque tout le corps.

Continuez, continuez, leur disais-je, vos affreux attouchemens : vous parviendrez bien à me donner la crampe et à paralyser momentanément quelques-uns de mes membres ; mais vous ne me rendrez pas pour cela plus dociles.

Je ne sautais du lit pour les arrêter que lorsqu'ils poussaient l'irrévérence jusqu'à commettre des attouchemens indécens. Oh ! alors je ne devais plus les ménager, je me jetais du lit pour les entraîner dans ma chute ; et quoique je m'exposasse à me faire du mal, je devais rire et me réjouir de leur faire partager mes dangers.

*Ami jusqu'à la bourse.* Voilà un proverbe que caractérise bien un égoïste. *Patient jusques à ce qu'on commette des indécences.* Voilà ce qu'on dira du *fléau des farfadets*, lorsqu'on

saura que sous quelque prétexte que ce soit, je n'habiterai jamais avec le farfadet qui s'appelle *le génie de la luxure*.

---

## CHAPITRE LXXXIX.

*Une troupe de sorciers et de diables a commis bien des crimes dans la Franche-Comté.*

Dans la Franche-Comté il y avait, dit-on, autrefois, une troupe de diables qui allaient dans toutes les campagnes pour chercher des victimes ; il n'y avait pas de méchanceté qu'ils n'inventassent pour réduire les malheureux à tomber dans leurs griffes infernales ; ils les rendaient fous et leur faisaient éprouver des crispations ou attaques de nerfs si violentes, que l'on ne disait pas autre chose que : Voilà un possédé du démon.

Heureusement que la religion vint au secours de ces malheureux. On connut que c'était un maléfice, et l'on fit une procession très-solennelle dans laquelle on promena l'image de notre Rédempteur, couverte du saint Suaire, de divine mémoire ; les malheureux qui attendaient la guérison, de leurs maux mar-

chaient devant la procession, en faisant toutes les contorsions auxquelles ils étaient contraints par leur état. Une fois arrivés au reposoir ils étaient en nage, alors on les essuyait avec le saint Suaire, et soudain ils ressentaient les bienfaits d'un aussi salutaire remède. Cette procession se renouvelle tous les ans à la même époque, et l'on y voit toujours beaucoup de possédés, qui obtiennent une guérison parfaite.

N'est-il pas maintenant de toute évidence que lorsqu'on a recours à la religion on est toujours assuré d'être guéri du mal qui nous tourmente ?

Pécheurs, qui faites vos délices du mal, écoutez le conseil que je vous donne. Lorsque les farfadets vous visiteront pour vous séduire, adressez vos prières à la divine Providence, qui ne vous refusera pas ses secours, toujours efficaces.

Jugez-en par la conduite des habitans de la Franche-Comté : s'ils n'avaient pas fait une procession, ils seraient peut-être tous attaqués de folie ; leur foi les a sauvés, imitez-les.

Vouez-vous à un saint ou à une sainte, et vous ne serez plus exposés aux tentations du démon.

Toutes les villes qui ont intercédé Saint-Roch ne sont-elles pas exemptes de la peste ?

N'est-ce pas en priant sans cesse Notre-Dame

de Santé que les habitans de Carpentras, ma patrie, ont toujours préservé leur ville des épidémies qui ont désolé les bourgs qui les environnent ?

Concluons de ce chapitre qu'il n'y a de farfadets que ceux qui veulent bien appartenir à cette secte ; que s'il y a des possédés du démon, ce n'est que parmi les grands ou les petits qui se sont donnés au diable, et que si on ne guérit pas de la folie ou du farfadérisme, c'est la faute de ceux qui sont attaqués de ces deux fléaux, parce que, si le mal est là, il ne faut pas craindre de le dire, le remède est toujours à côté. Ce remède, c'est la religion, elle ne nous inspire que le bien.

## CHAPITRE XC.

*Les insectes connus sous la dénomination de Puces, sont très-souvent des Farfadets.*

L'homme est naturellement paresseux ; quand il s'est fait des habitudes ou formé une idée de croyance quelconque, il en est tellement satisfait qu'il ne veut pas se donner la peine de s'instruire davantage. Aussi, combien l'ignorance,

la crédulité, la paresse et l'apathie, ont-elles créé des préjugés!

Tout le monde sait bien qu'il existe des magiciens, des sorciers, des farfadets, qui ne sont rien moins qu'une émanation du diable, et si je prends la plume pour décrier cette engeance et prévenir les dangereux effets de son approche, je suis qualifié de rêveur, de songe-creux, de visionnaire; cependant c'est pour le bien de l'humanité que je me suis donné la peine de préparer le succès de mes découvertes.

J'ai remarqué dans tous les lieux publics que lorsque les farfadets veulent surprendre une jeune personne, ils s'approchent d'elle sous l'abord le plus honnête pour se faire bien accueillir, et ne la quittent que lorsqu'ils ont appris tout ce que leur importunité leur a fait découvrir. Si la demoiselle ou dame ne répond pas à leurs questions, ils se préparent à la faire repentir de ses refus. La nuit est à peine venue, qu'ils se travestissent et s'introduisent invisiblement dans les endroits les plus secrets pour attendre leur victime, la sacrifier, l'immoler à leur vengeance et à leur scélératesse. Mais comme ils sont forcés, pour excuser leur maléfice, de se transformer en petits animaux, il n'est pas possible que leur bonheur soit un bon-

heur réel, et nous pourrons très-hardiment conjecturer que ce ne peut être qu'un bonheur factice proportionné à la dimension ou à la capacité de leur transformation. Si, cependant, on voulait accorder à chaque être un caractère de bonté ou de méchanceté, selon l'incommodité que l'on en éprouve, ne pourrait-on pas supposer que les puces, qui n'existent que par la saignée qu'elles nous font, ne soient comprises au nombre des transformations communes, de ces transformations dont l'homme est trop souvent, contre son gré, bien maltraité? Osera-t-on contrarier ce que j'avance, en disant que les cuissons, les piqûres, que nous font éprouver ces insectes vivans, et auxquels nous faisons, à juste titre, une guerre continuelle, ne sont pas des vengeances ou des méchancetés de la part des farfadets? Je répondrai à ces frondeurs que j'ai une telle aversion pour les animaux de cette nature, qui n'existent que par le sang de l'homme, que, malgré mon amour pour la religion et mes devoirs de bon chrétien, je n'accuserai jamais à confesse, comme Molière l'a fait faire à Tartuffe, d'avoir pris une puce qui l'interrompait en faisant sa prière, et d'avoir tué ce sanguinaire animal avec une colère qu'il se reprochait chaque jour.

Ah! si les farfadets se procurent une jouis-

sance en se transformant en puces, que de femmes sont victimes de leur transformation ! car alors ne pourrait-on pas dire que leur nombre sur terre est aussi grand, et plus grand même, que la population générale du globe, puisqu'il arrive dans l'été que chaque femme pourrait à elle seule former une ville entière. Ce que je dis pour la puce peut se rapporter à d'autres animaux de race sanguinaire comme elle; d'où je soutiens que ces animaux ne nous assiégent que par l'influence du diable.

Habitans de la terre, hommes, femmes, filles, veuves, qui, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, vous sentez fatiguer par des puces ou par d'autres animaux *piquans*, ne craignez pas de les placer entre les ongles de vos deux pouces et de les écraser, en vous écriant, *Encore un farfadet de moins!*

## CHAPITRE XCI.

*Les grands, qui se donnent au diable, ne le font bien souvent que pour satisfaire leurs passions.*

C'EST assez parler de ces petits animaux, parlons des grands, qui ne sont pas moins sangui-

naires. Comme les puces ils appartiennent à la race des farfadets, et comme elles ils sont possédés du démon, à la seule différence qu'ils ont plus de facilité à exécuter les fantaisies, les caprices et les méchancetés du démon, vu qu'ils ont beaucoup plus de moyens de devenir cruels. Cette présomption peut encore s'appuyer sur un fait :

Un prince de l'antiquité ayant conçu une passion pour la fille d'un de ses officiers supérieurs, donna fort adroitement une mission honorable au père de l'objet qu'il regardait comme sa conquête. Pendant l'absence de ce malheureux père il s'arrangea si bien, que le diable, protecteur des amours clandestins, le favorisa au point de lui faire obtenir les faveurs de celle qui n'aurait jamais consenti à un tel sacrifice. Malheureusement pour les méchans, le mal ne reste pas toujours ignoré. Le père de cette victime de la brutalité la plus infâme apprend le déshonneur de sa fille, et jure qu'il vengera son injure et son honneur. Il écrit au prince que l'armée était disposée à lui prêter son secours pour marcher contre lui, qui venait de souiller sa puissance d'une action infâme. Le prince ne voulut pas croire à tant d'audace de la part d'un de ses soldats, qu'il n'avait pas redouté d'outrager. Cependant il

fait ses efforts pour rassembler quelques nouvelles troupes ; mais il avait déjà fait de si grands sacrifices pour composer l'armée qu'il avait confiée au père de l'infortunée qu'il avait déshonorée, qu'il ne lui fut pas possible de réunir de nouveaux soldats, la prodigalité seule pouvait lui en procurer. On lui dit qu'un bâtiment antique, abandonné depuis des siècles, renfermait des trésors, mais que personne, jusqu'à ce jour, n'avait osé vérifier si ce fait était exact. L'embarras où il se trouvait, et son orgueil offensé, lui firent hasarder la démarche que jusqu'alors on n'avait pas voulu tenter ; il entra dans le vieux château, fermé par quantité de portes de métal, et après les avoir toutes traversées, il en trouva une en fer battu, fermée dans l'intérieur par plus de mille verroux ; il parvint néanmoins à l'ouvrir, et il lut plusieurs écrits dont l'autre côté de la porte était tapissée, qui lui présageaient sa honte et sa défaite. Malgré l'audace et la nécessité qui l'avaient conduit à cette démarche, il perdit tout-à-coup son courage et sortit de ce lieu d'horreur plus affecté de la prédiction du sort qui lui était réservé que de la honte du crime qui le faisait agir. Enfin il trouva le moyen d'exécuter son projet, malgré le peu de soldats qu'il pût rassembler. Il sortit au-devant de l'homme qui s'approchait

de ses états ; mais la victoire ne fut pas longtemps incertaine, le sort et la valeur favorisèrent la bonne cause, et le sujet vertueux fut le vainqueur du prince perfide, qui, au fort de la mêlée, disparut sans qu'on ait pu avoir de lui la moindre nouvelle.

Le bruit général se répandit que le diable s'en était emparé, puisqu'on ne trouva de lui que quelques attributs de sa puissance. Cette supposition fut confirmée par de vénérables ermites, qui assurèrent avoir vu plusieurs démons dans un rayon lumineux enmenant avec eux un homme qu'ils avaient reconnu pour être leur prince, sur-tout à la manière dont les démons le traitaient. Les vénérables ermites ne le perdant pas de vue, aperçurent une femme qui descendait du ciel ; ils crurent la reconnaître pour la mère du prince : elle venait demander la grâce de son fils ; mais ce fut inutilement, les démons ne voulurent pas lâcher leur proie. Une voie céleste fit entendre à cette mère infortunée que son fils avait comblé la mesure de la clémence que Dieu accorde au coupable lorsqu'il voit dans son âme une lueur de repentir ; cette voix était celle de l'infortunée princesse victime de la férocité du monstre pour lequel on demandait grâce ; elle dit à sa mere : Votre fils a commis trop de crimes pour

pouvoir obtenir de figurer jamais dans le saint paradis, sa présence souillerait ce sanctuaire auguste. Il a fait mon déshonneur et le désespoir de mon père : sont-ce là des titres à la clémence divine ? La mère insistait encore pour que les démons le laissassent aller, en disant que c'était le seul moyen de lui faire faire pénitence ; mais une autre voix céleste mit fin à tous ces débats, en ordonnant aux démons de s'engloutir avec leur proie Aussitôt la terre s'entr'ouvrit, les démons disparurent, emportant dans leur abîme de soufre et de fumée celui qui l'avait bien mérité par tous les crimes qu'il avait commis à l'ombre d'un grand nom et d'une grande puissance, mais qui, toute grande qu'il la croyait, en raison de son aveuglement, en avait encore un autre bien au-dessus de la sienne, et contre laquelle on ne peut jamais lutter.

Ainsi, voilà ce que c'est que de se fier à la parole et à l'empire du diable, ou de quelqu'un des membres de la société des farfadets et des démons. Si j'étais assez fortuné, je formerais des régimens dont la bannière porterait pour devise : *Guerre à mort aux farfadets !* Je suis bien sûr que je ne tarderais pas à avoir bientôt une armée qui, comme moi, serait animée de ce sentiment, et qui ne déposerait sa bannière qu'après avoir pulvérisé cette infâme canaille.

On sait bien, et malheureusement on ne le sait que trop, que l'association farfadéenne existe depuis l'époque la plus reculée; car le patriarche à qui nous devons la découverte du nectar qui chaque jour nous vivifie, nous soutient, et souvent nous fait trébucher et tomber, comptait un magicien au nombre de ses enfans. Ainsi, l'on peut dire que la magie était connue avant le déluge; et l'identité qui existe entre un magicien et un habitant des infernales ombres est si grande, que l'on dit toujours que toute la magie nous vient du diable.

Je voudrais bien pouvoir, sans crime, descendre un instant dans les enfers pour en connaître tous les détours affreux. Je suis certain que d'un côté on doit voir tous les démons qui ont usurpé la puissance, tels que Belzébuth, Satan, Rhotomago et autres rois infernaux, et que, de l'autre, on doit distinguer tous les subordonnés, tous les êtres subalternes qui se sont donnés au diable pour un instant de jouissance, et qu'on doit appeler dans les enfers, comme on les appelle sur la terre, du nom hideux, infâme, cruel et exécrable, de *farfadet*.

## CHAPITRE XCII.

*La passion du jeu nous entraîne dans tous les précipices.*

De tout temps les vices ont perdu ceux qui s'y sont livrés, et c'est vraiment une satisfaction pour les âmes pures ; car si le vice triomphait toujours, la plupart des honnêtes gens pourraient bien par faiblesse, renoncer à l'être. Tous les vices, en général, sont affreux ; mais celui du jeu a toujours été le plus funeste. Quoique tous les exemples de la dépravation à laquelle nous expose cette fatale passion, soient assez connus, il n'en est pas moins vrai qu'il s'en représente tous les jours. J'en citerai un, qui fera connaître jusqu'à quel excès d'irrévérence les joueurs peuvent se porter, et quelle suite ils doivent en attendre.

Un des suppôts de tous les jeux de hasard se trouvant dans ses jours de malheur, se mit à vociférer, blasphémer et scandaliser tout ce qu'il y avait de plus endurci au vice. Tous les excès auxquels il se livrait, ne faisaient pas revenir à lui la fortune, qui semblait l'aban-

donner pour toujours. Chacun, en son particulier, lui conseillait de se calmer, en lui remontrant que ses imprécations ne corrigeraient pas le malheur qu'il éprouvait, et qu'il partageait avec bien des joueurs. Celui-ci avait la tête montée, il ne voulut rien écouter et recommença ses imprécations. Ce fut en vain qu'on chercha de nouveau à l'apaiser : il n'en fit rien, et dit avec la rage d'un forcené, que si, dans le premier coup qu'il allait jouer, il ne gagnait pas, il jeterait son épée au crucifix qui était dans l'appartement où se trouvait l'assemblée, en ajoutant qu'il le jurait sur l'honneur, comme s'il était possible qu'un joueur, qu'un pilier de maison de scandale, pût jurer sur l'honneur. Enfin il blasphéma. Mais les injures n'épouvantèrent pas la fortune, le sort qui le poursuivait ne se démentit pas. Il perdit tout sans ressource ; et se voyant ruiné, il exécuta ce qu'il avait juré de faire quelques minutes auparavant. Son épée, qu'il lança avec toute la force dont il était susceptible dans ce moment de rage, disparut avant d'arriver à l'objet sacré qu'il avait menacé. Ce premier miracle fut suivi d'un second, car il n'eut pas le temps de réfléchir à sa sottise, et se vit emporté par une légion de diables qui firent cet enlèvement aussi promptement qu'un coup de tonnerre; ce qui produisit sur les assistans autant

d'épouvante que l'eût fait une éruption du Vésuve. Dès ce moment, l'impie fut rayé du nombre des vivans, et les diables, qui tenaient leur proie, ne furent sollicités par qui que ce fût pour la rendre à la vie. Cela prouve que c'est une juste punition de la puissance céleste, qui aura livré son âme vile et crapuleuse à la puissance infernale, pour lui faire éprouver toutes les souffrances que ses crimes lui avaient méritées.

Ceux qui partageaient toutes ses débauches furent enchantés de lui voir subir ce sort affreux. On prétend même que plusieurs se convertirent. Tant il est vrai que la justice de Dieu se montre tôt ou tard à l'avantage de ceux qui veulent se soumettre à ses saintes lois et à celles de son église.

Ainsi, je ne puis pas croire que pour obtenir son pardon de la divinité, il suffise à un pécheur de croire à cette maxime : *A tout péché miséricorde*. Non, Dieu ne sera pas miséricordieux pour les farfadets, parce que ceux qui font un pacte avec le démon s'enlèvent, par le seul fait de ce pacte, la possibilité du pardon.

Car si les farfadets étaient susceptibles de se corriger, depuis long-temps ils auraient eu pitié de moi, et ils n'auraient pas attendu, pour revenir à la vertu, que j'eusse fait impri-

mer mon ouvrage, qui doit dévoiler tous leurs crimes et toutes les actions infâmes dont ils se rendent coupables et la nuit et le jour.

## CHAPITRE XCIII.

*Les hypocrites sont des Farfadets cachés sous des dehors trompeurs.*

Si l'on voit des hommes corrompus, des êtres qui nieraient presque l'existence d'un Dieu juste et bon, cela doit faire de la peine assurément, puisqu'il n'est de vrai bonheur que dans l'amour de ce Dieu; mais quand on pense qu'il y a eu des hypocrites qui, après avoir prêché la religion, n'ont pas craint de se couvrir d'opprobre, en trahissant une religion dont ils avaient étudié et connu toutes les beautés, que de réflexions ne faut-il pas faire!

Combien sont coupables et dangereux sur la terre, ces êtres perfides qui, après avoir brûlé un pur encens sur l'autel du Dieu tout-puissant, abjurent un culte qui fait les délices de ceux qui veulent le bien connaître, et qui, par le plus grand de ses bienfaits, nous présente la perspective d'une éternité bienheureuse, à

la fin d'une vie passée dans la paix et dans l'innocence?

Cette béatitude pour laquelle nous devrions tous faire des vœux et des sacrifices, pourrait encore être plus désirée de ceux qui nous enseignent à y aspirer. La fausseté est un vice si grand, que de tout temps on a dit : qu'il valait mieux avoir un ennemi déclaré qu'un faux ami, et, par la même raison, qu'il vaut mieux n'être pas religieux, plutôt que d'être hypocrite : comme il vaut mieux ne pas prendre l'état ecclésiastique, que d'être un mauvais prêtre.

Et en effet, combien n'avons-nous pas gémi, dans nos temps de troubles, de voir des hommes qu'on avait cru jusqu'alors de fort honnêtes gens, se montrer aussi cruels que des tigres et des panthères!

Oh! non, il n'y aurait jamais sur la terre de révolutions, si le diable n'avait pas le pouvoir de se faire des prosélytes parmi les hommes.

C'est après avoir recruté parmi les Français, que Belzébuth a organisé la révolte dans ce pays qu'on doit considérer comme le plus beau du monde.

Lorsque nous avons vu le fils méconnaître son père, le père négliger l'éducation de son fils, le frère armer son bras pour poignarder

son frère, la mère n'avoir plus de pudeur auprès de sa fille, la fille faire sa mère confidente de ses déréglemens, nous avons attribué à la révolution cette démoralisation complète.

Sans doute c'est à la révolution qu'il faut attribuer tout ce que nous avons vu de mal; mais la révolution ne fut autre chose que l'ouvrage des farfadets.

Les farfadets ont été les agens de toutes les factions qui ont ensanglanté notre belle patrie. Tantôt ils se sont déguisés en sardanapales, tantôt ils ont pris le masque de l'hypocrisie pour nous mieux tromper.

Ne désignons donc plus les auteurs de tous nos maux par le nom de révolutionnaires, signalons-les à l'univers entier comme des farfadets, et alors on aura intérêt à faire la guerre aux farfadets, pour n'être pas exposés aux bouleversemens politiques, qui de tout temps furent l'ouvrage de la race infernalico-diabolique.

C'est toujours sous le prétexte de nous faire du bien, que nos ennemis parlent et agissent. Méfions-nous donc de ceux qui nous flattent: les flatteurs sont aussi des farfadets; et d'un flatteur à un hypocrite il n'y a qu'un pas, comme du libertinage au farfadérisme il ne peut exister qu'une faible nuance.

## CHAPITRE XCIV.

*Un bon chrétien est volé par les Farfadets en assistant à la bénédiction du Saint-Sacrement.*

J'espère bien qu'avec toutes les preuves que j'ai déjà données, et que je donnerai encore, sur les crimes des farfadets, personne ne doutera plus de leur affreuse puissance; on sait donc maintenant qu'ils s'introduisent partout, qu'ils nous arrêtent, nous volent et nous surprennent au moment où nous nous y attendons le moins. Encore un fait :

Un homme qui passait devant une Eglise où l'on donnait la bénédiction du Saint-Sacrement, voyant beaucoup de monde à la porte, attendu que l'Eglise était pleine, voulut cependant assister à la bénédiction que recevaient les autres fidèles : il faisait un temps affreux; ce digne et bon chrétien, forcé de rester en dehors, fut obligé de garder son parapluie ouvert, sous lequel plusieurs personnes prirent un abri. Son embarras ne l'empêcha pas d'ôter son chapeau; il avait les deux mains occupées, et il était debout comme les autres fidèles, qui se

trouvaient aussi embarrassés que lui. Comme il portait beaucoup d'attention à la prière, il ne pouvait s'occuper de ce qui se passait autour de lui ; de sorte qu'il ne vit pas les magiciens et les farfadets qui rôdaient là pour faire leurs mauvais coups. Enfin, au moment où il s'y attendait le moins, un scélérat farfadet se glissa si adroitement à côté de lui, qu'il lui enleva sa montre et sa tabatière en or.

Lorsque la prière fut finie chacun s'en fut chez soi. Le brave homme qui avait assisté à la bénédiction avec tant de recueillement, voulut se dédommager de la privation où il s'était trouvé de prendre du tabac pendant la prière ; mais quelle fut sa surprise lorsque sa tabatière ne se trouva plus dans sa poche ! Cette découverte malheureuse le conduisit à s'occuper de sa montre. Son chagrin fut on ne peut pas plus grand, lorsqu'il vit qu'elle avait suivi sa tabatière. Les farfadets lui avaient tout soustrait au moment qu'il priait Dieu.

Ainsi, que peut-on dire de plus concluant contre les maudits farfadets ? peut-on voir une race plus abominable ? Venir jusques dans les lieux saints commettre de tels forfaits ! s'attacher aux fidèles les plus zélés pour les devoirs de la religion ! Quelle doit être la punition d'un tel crime ? Celui qui a l'audace de souiller un

lieu saint mérite un châtiment exemplaire ; tous les tourmens réunis des enfers ne peuvent lui faire expier ce crime irrémissible.

Combien de fois mes infâmes ennemis n'auraient-ils pas fait l'enlèvement de ma montre et de ma tabatière en or, si je ne les surveillais pas comme je les surveille ? Ils n'ont aucune pudeur. Les farfadets mâles sont libertins, voleurs, méchans, cruels, insensibles ; les farfadets femelles sont impudiques, parjures, adultères ; enfin la réunion des deux sexes de la race infernalico-diabolique forme l'assemblage de tout ce qui est mal, de tout ce qui est criminel. C'est ce qui constitue l'être que Dieu nous a si bien désigné en nous révélant les méfaits du génie du mal.

---

## CHAPITRE XCV.

*Trait de Jeanne d'Arc, qui vient à l'appui du farfadérisme.*

Il n'est pas d'homme tant soit peu instruit, qui ne sache que chaque peuple a eu tour-à-tour ses faiblesses ; c'est aux mœurs du temps où ils vivent que nous devons les attribuer ;

c'est encore aux mœurs à qui nous devons nos penchans et nos habitudes ; et sous ce rapport, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est de nous voir influencer très-souvent par ceux qui nous gouvernent, ou qui sont susceptibles, par leur rang et leurs dignités, de nous servir d'exemples ou de modèles. L'histoire de tous les temps nous fournit des traits qui prouvent qu'heureux sont les peuples qui ont eu, comme les Français, des rois amis de la religion sainte.

L'histoire de France fourmille d'exemples superbes. Je rappellerai celui de notre Jeanne d'Arc qui, par un effet de la toute-puissance divine, se trouva inspirée par une apparition céleste, et parvint à couvrir de gloire sa patrie et son roi. Pour prix de ses exploits ne reçut-elle pas le châtiment qu'on aurait infligé au plus vil des mortels? N'est-ce pas la sorcellerie, la magie, qui l'ont sacrifiée par jalousie ? Quels hommes avait-elle conduits à la victoire ? Quels hommes l'ont fait périr ? De quel côté était l'aveuglement, l'erreur, le fanatisme ? Ah ! sans doute il était bien plutôt du côté de ceux qui font le mal que de celui où on croit aux sentimens religieux et à tout ce que l'esprit du bien peut nous révéler. Ainsi, pour nous faire une idée de l'empire des farfadets, il faut remonter à des temps très-reculés,

et voir les ennemis de Jeanne d'Arc entretenir à leur suite des magiciens, des sorciers, dont ils consultaient le savoir pour en tirer avantage contre l'héroïne qui les avait vaincus.

Je sais que quelques farfadets ont cherché à tirer avantage de tout ce qu'il y a de surprenant dans l'histoire de Jeanne d'Arc pour ridiculiser cette vierge. Mais les sarcasmes et les plaisanteries des méchans ne doivent servir qu'à faire ressortir davantage les vertus des êtres privilégiés du Dieu qu'ils attaquent.

Et moi aussi, je parlais de Jeanne d'Arc devant un de ces incrédules qui se plaisent à vouloir lui enlever le titre le plus beau que puisse ambitionner une jeune personne du sexe adorable. Comment, me disait le méchant, Jeanne d'Arc, qui était inspirée par la divinité, n'a-t-elle pas pu vaincre la puissance du génie infernal? Pourquoi ne s'est-elle pas soustraite au bûcher qui l'a dévorée? La raison en est toute simple: Dieu l'avait choisie pour être l'appui de son roi et de sa patrie; il l'avait distinguée parmi les autres vierges, parce qu'elle était la plus vertueuse parmi toutes celles qui possédaient des vertus. La mission divine qu'elle avait remplie devait lui procurer une récompense éternelle. Si Dieu n'a pas voulu qu'elle restât plus long-temps sur la terre, c'est qu'il l'a trouvée digne, après ses

exploits, de venir au ciel jouir de sa présence. Qu'aurait-elle fait sur la terre, après qu'elle eût illustré son pays? Elle aurait continué d'être persécutée, comme je le suis, par la race des farfadets qui se mirent réellement en opposition avec elle.....

Il est donc constant pour tous ceux qui ont lu l'histoire de Jeanne d'Arc, que les farfadets ont été ses ennemis comme ils sont les miens. Puisse *le fléau* de ces misérables être récompensé un jour comme le fut l'héroïne d'Orléans!

## CHAPITRE XCVI.

*Un homme puissant a recours aux Farfadets; il en est puni.*

Un homme puissant, des siècles passés, ayant dissipé sa fortune par des prodigalités sans nombre, et voulant combler son déficit, chercha vainement le secret de faire de l'or, et voulut pour cela parler au diable.

On connut sa folie, et on en profita pour faire apparaître devant lui, par les effets de la magie, un farfadet, émissaire du diable, qui vint avec deux coquins, ses affidés, lui faire signer un pacte, par lequel il s'engageait à donner tout

ce qu'on lui demanderait. C'était bien le moins qu'il pût faire, pour des scélérats qui lui promettaient de lui faire avoir une fortune brillante.

L'ambitieux eut la faiblesse de faire des offrandes, et même des sacrifices considérables, au démon. Mais sa crédulité fut trahie ; rien de ce qu'il avait désiré et de ce qu'on lui avait promis ne lui réussit. Le jour fixé pour l'entretien proposé, il vint au rendez-vous, et ne vit rien de ce qu'on lui avait fait espérer. Il se retira tout honteux.

Ce n'est pas tout, il paraît que la trop grande ambition du prince avait irrité Belzébuth, au point que l'ambitieux devint cruel jusqu'à faire périr d'innocentes victimes qui ne pouvaient se défendre de sa fureur. Et voilà à quoi l'on s'expose quand on cède au désir de voir des choses que l'on doit toujours chasser de sa pensée.

Que pouvait attendre ce misérable d'un entretien avec le diable ? Du mal, et rien de plus. Ne devait-il pas craindre que toute sa vie ne fût empoisonnée par cette entrevue ? Avec un tel guide on ne peut que faire le mal et devenir l'opprobre de l'humanité ; il suffit d'ouvrir les pages de l'histoire pour connaître que ceux qui avaient cédé à des penchans aussi criminels, avaient toujours fini par être la victime du diable.

Enfin l'ambitieux, après avoir commis toutes sortes d'horreurs, fut dévoilé. Il possédait le plus grand des vices, l'hypocrisie ; on le voyait avec des prêtres, parler d'un voyage qu'il projetait de faire en Terre-Sainte, tandis que le moment d'après il se livrait aux plus déshonorantes orgies.

Tant de crimes ne pouvaient rester impunis : on l'arrêta, on lui fit son procès ; et comme les êtres les plus corrompus sont aussi les plus lâches et les plus pusillanimes, il arriva que cet infâme, qui avait fait un pacte avec le diable, fut épouvanté non-seulement de la mort qu'il avait méritée, mais encore des tourmens préparatoires qu'il devait éprouver pour être contraint à l'aveu de ses crimes.

Malgré que dans tout le cours de son interrogatoire il ne voulût faire aucun aveu, il fut tellement effrayé par les préparatifs de la question extraordinaire, qu'il finit par tout déclarer avant qu'on la lui ait appliquée. Son arrêt le condamna à expier ses crimes sur un bûcher, au milieu d'une très-belle plaine, où tout le monde pût le voir expirer dans des souffrances qu'il avait plus que méritées. Ainsi fut consommé par le feu terrestre un être qui voulait se chauffer au feu infernal et s'associer à la secte farfadéico-diabolique.

J'ai voulu citer ce trait à la suite de celui de l'héroïne d'Orléans, pour prouver à tous ces prétendus savans qui font des commentaires sur la puissance de Dieu, que si ce divin maître permet quelquefois que des innocens périssent sur des échafauds, le plus souvent il inspire les juges d'ici-bas quand ils prononcent des punitions terribles et méritées.

Sans doute Jeanne d'Arc a péri sur un échafaud; mais c'était, comme je l'ai dit, pour qu'elle jouît plus tôt de la vie éternelle; tandis que le scélérat dont je viens de rappeler l'histoire, n'a vu séparer son âme de son corps qu'afin que ce qui est immortel brûlât dans les enfers, *in sæcula sæculorum. Amen, amen, amen.*

Voilà des raisonnemens qui sont sans réplique. Les Voltaire, les Rousseau, et tous ceux qui se sont dits philosophes, ne les ont pas détruits, et personne jamais ne pourra les détruire.

Tirons-en les conséquences qui en découlent.

La puissance de Dieu ne peut pas toujours se faire connaître par les mêmes moyens. Le maître de l'univers appelle quelquefois à lui les âmes vertueuses avant l'époque qui avait été fixée pour leur récompense; mais presque toujours

il dirige le fil qui est attaché à notre destinée. Si parfois aussi il permet aux farfadets de diriger la foudre, de faire fondre les nuages, de former la grêle et la neige qui doivent détruire nos récoltes, c'est pour nous prévenir qu'à côté de sa clémence il fait toujours marcher sa justice. Il faut bien qu'il nous avertisse que les méfaits ne restent jamais impunis.

J'en dirais bien davantage, si je ne craignais pas de fournir à mes contradicteurs le plaisir de pouvoir traiter mon style de métaphysique ; je dois être clair pour tout le monde, et je crois que jusqu'à ce moment j'ai rempli mon but.

Je n'écris pas seulement pour les savans, j'écris pour les gens du peuple, à qui je veux me faire comprendre. J'ai déjà prouvé aux savans que je ne crains pas leurs argumens, et que je suis en état d'y répondre toutes les fois qu'ils voudront m'en pousser. Mais je ne dois pas m'écarter de la route que je me suis tracée, je reviens aux faits qui justifient mes assertions et mon ouvrage.

Il est bon de faire parfois des raisonnemens scientifiques. mais les faits servent bien mieux mes projets ; j'y reviens.

## CHAPITRE XCVII.

*Les hommes tiennent trop à leurs préjugés, et ils traitent de fous ceux qui croient aux Farfadets. Anecdote.*

Tous les peuples ont leurs préjugés et leurs erreurs; mais ce qui est fondé sur des faits que la croyance ne peut révoquer en doute, cesse d'être préjugé. L'existence des farfadets est une vérité matérielle; écoutez :

Une jeune et belle personne, dont un malin farfadet s'était sans doute emparé par un maléfice criminel et diabolique, fut conduite pas à pas dans les bras d'un monarque qui finit par la chérir et l'aimer au point qu'elle se persuada de devenir son épouse. Mais il y a des lois établies pour les mariages des princes, qui ont été faites pour éviter les mésalliances qu'un esprit philosophique pourrait avoir le dessein de favoriser.

Le roi fut averti par une apparition céleste de ne pas s'écarter de la route que la sagesse avait prescrite aux souverains pour le bonheur des peuples. Cette voix, d'accord avec celle des

docteurs qui ont donné au monde savant des traités de morale, lui dit en deux mots de ne point céder à ce que pourrait lui proposer une femme qu'il pouvait aimer, mais non pas épouser; que son mariage compromettrait la gloire et le bonheur de ses sujets; car il était bien reconnu que c'était un malin esprit qui le poussait à commettre cette action coupable.

Malgré sa valeur et son courage ordinaire, le prince fut effrayé de cette apparition, et en fut tellement frappé, qu'il ne parla à personne de ce qu'il se proposait de faire en cette circonstance. Sa maîtresse, qui croyait à la ferme résolution de son amant, vivait dans l'espérance; mais comme ce qu'on a mérité ne peut rarement nous échapper, lorsque la providence voit la nécessité de punir ou de récompenser les bonnes ou les mauvaises actions, il arriva que cette belle demoiselle, tout occupée de son projet, se promenant dans les jardins du château qu'elle habitait par le consentement de son amant, se sentit frappée comme d'un coup de foudre si violent, qu'elle perdit dès cet instant la parole et la vue. Elle portait dans son sein le gage d'un amour qui ne pouvait être raisonnablement reconnu par la loi régulatrice des rangs, dignités et fortunes. Sa situation fut si cruelle, que l'on eut toute la peine du monde à la trans-

porter chez ses parens, où elle expira ainsi que le fruit des amours qu'elle ne devait considérer que comme un crime, et non pas comme la source d'un bonheur qui ne devait jamais lui appartenir.

Cette leçon de la main divine devrait bien corriger ou retenir les filles crédules qu'un malin esprit tente et s'efforce de conduire à leur perte; car, enfin, il ne peut résulter rien de bon de ce que nous fait faire le diable. Il y a tant de routes qui conduisent au bien, que l'on peut difficilement concevoir comment il se trouve des esprits assez faibles pour se laisser tenter à prendre la route du mal, dont on ne peut jamais sortir que chargé de la punition qu'elle nous a fait encourir.

Voilà, sans doute, un exemple bien triste de l'influence qu'exerce sur nous le malin esprit. Si l'on pouvait s'introduire dans toutes les maisons pour chercher les liens qui unissent telle ou telle personne avec lui, on connaîtrait bientôt les causes de telle maladie ou de telle mort subite, qui ne nous sont procurées que par le farfadérisme : on y verrait très-distinctement l'effet d'un maléfice bien certain ; car les sorciers et les farfadets sont en bien grand nombre parmi nous. Dans tous les temps on a fait des efforts pour les chasser de dessus la terre;

mais, comme, suivant le texte de l'évangile, on n'a pu arracher l'ivraie qui empoisonne la bonne herbe, et que toute mauvaise herbe croît toujours beaucoup trop, il en est résulté qu'il y a toujours eu des farfadets, et qu'il y en aura sans cesse.

Bien des gens me disent : Armez-vous de philosophie et ne croyez point au farfadérisme. Mais la philosophie n'est point une arme consolatrice, elle ne sert, au contraire, qu'à augmenter les plus grands malheurs, puisque, sans pudeur et sans honte, elle ne craint pas de se mettre en opposition avec les êtres privilégiés qui ont du sentiment et de la religion.

Ah ! si par le mot de philosophie on désignait l'homme vertueux, les philosophes ne chercheraient pas à détourner de la route du bien ceux qui depuis leur tendre enfance se sont fait un devoir de la suivre.

Mais, non ; Messieurs les prétendus philosophes d'aujourd'hui se sont fait une loi de détruire toute idée du vrai. Si on leur parle de la religion, ils veulent la mettre en contradiction avec elle-même. Si on leur cite Dieu, la plupart d'entre eux n'osent pas, par pudeur, nier son existence ; mais ils en parlent avec une telle ironie, qu'il vaudrait peut-être mieux pour eux qu'ils persistassent dans leur maté-

rialisme enraciné, que de dire ce qu'ils ne pensent pas.

Et, d'ailleurs, ne sont-ce pas les philosophes qui sont les plus cruels antagonistes des hommes persécutés par les farfadets? M. Pinel est un philosophe : il est médecin, il cherche dans le corps humain la place de l'âme immortelle. M. Moreau est philosophe : il voit dans des cartes ce qu'il ne devrait chercher que dans les livres saints. M. Chaix est un philosophe : il appartient à la société des francs-maçons, que la vraie religion condamne. M. Prieur est un philosophe : il est présomptueux, dissipé, libertin comme le sont aujourd'hui presque tous les étudians en droit et en médecine. La Mançot, la Jeanneton la Valette, la Vandeval, sont des philosophes à l'instar de M. Moreau.

Ainsi, il est bien prouvé que par le mot Philosophe, on ne peut plus désigner le mortel qui a des vertus : il ne peut y avoir d'êtres vertueux sur la terre que les hommes purs qui croient au farfadérisme, et qui n'accusent pas de folie ceux qui combattent les farfadets.

Je suis tellement plein du raisonnement que je viens d'esquisser, que je pourrais le porter jusqu'à l'infini ; mais je me contente maintenant de dire que le mot de philosophe est presque aussi odieux à mes yeux que celui de farfadet :

c'est au point que, lorsque désormais je voudrai mépriser quelqu'un, je lui dirai : Tais-toi, philosophe ! tais-toi ! infâme et cruel farfadet.

## CHAPITRE XCVIII.

*Je ne suis pas aussi malheureux qu'on le croit.*

Ne vaut-il pas mieux n'avoir que deux routes bien tracées plutôt que d'errer de sentier en sentier dans les labyrintes de la philosophie ? Récompenser les bons et punir les méchans doit être notre unique loi ; c'est celle de Dieu, et je n'en veux pas d'autre : elle seule me suffit, elle est ma consolation, mon refuge et mon souverain espoir. Je n'ai pas l'ambition de vouloir d'avance être payé des maux que j'aurai soufferts toute ma vie jusqu'au terme que Dieu a marqué à ma chétive existence ; je ne veux obtenir les bienfaits que je dois recevoir de sa bonté, qu'à la fin de ma vie exemplaire : je continuerai toujours à suivre les mêmes principes, et je pourrais déjà me croire le protégé du Créateur, en raison de la noble fermeté qu'il m'accorde pour repousser toutes les attaques des émissaires du barbare Satan.

Oui, je peux dès à présent me considérer, quoiqu'habitant parmi les hommes, comme placé dans les régions célestes, occupé tous les jours à chanter les louanges du Maître des maîtres, et à goûter dans une vie douce et salutaire tous les bienfaits de ce divin séjour, celui des bienheureux.

Convenez, cher lecteur, d'après ce raisonnement, que je ne suis pas aussi malheureux que vous pourriez le croire. Peut-on considérer comme un grand malheur les persécutions des farfadets? c'est par elles que nous sommes dignes de la clémence divine. Quelle joie pour moi quand je suis dans les griffes de mes ennemis, de penser au bonheur qui m'attend ! Je passerai la vie éternelle dans le paradis ; je pourrai me prosterner du matin au soir aux pieds de mon Créateur ; je verrai la mère de Dieu, cette vierge sainte qui fut trouvée digne de porter dans son sein pendant neuf mois le Rédempteur des hommes ; je verrai saint Joseph, l'époux de Marie ; je verrai saint Alexis, saint Charles, saint Vincent, mes patrons et mes protecteurs; je verrai les martyrs de la foi chrétienne ; je verrai saint Louis qui a sanctifié toute la famille des Bourbons ; je verrai saint Nicolas, le protecteur des voyageurs sur mer ; je verrai tous les anges et toutes les vierges qui ont été

trouvés dignes d'avoir une place parmi les élus.

Quel bonheur sera le mien ! rien que d'y penser je suis heureux d'avance ; je contemple mon avenir, et je chante des cantiques de remercîment !

Oh ! non, je ne suis pas aussi malheureux qu'on voudrait le croire, je regarde les farfadets comme la cause de mon bonheur futur. Il est vrai pourtant que ce n'est pas pour me procurer ce bonheur qu'ils me persécutent : mes compatriotes et mes contemporains connaissent leurs intentions ; mais je n'en suis pas moins certain de mon avenir, toutes les souffrances auxquelles je me suis résigné fortifient de plus en plus mon espérance.

## CHAPITRE XCIX.

*Encore deux faits qui prouvent combien les Farfadets sont infâmes.*

Je commence ce chapitre par citer un fait qui prouvera combien la malice infernale est en opposition avec tout ce qui est pur et digne du Très-Haut.

Un homme pieux, et par conséquent très-sain

et de corps et d'esprit, s'occupait entièrement de son salut. Pendant un jour de chaque semaine, qui, je crois, était le samedi, il se renfermait, et tout plein de l'objet qui l'animait, il se figurait être au nombre des élus que Dieu admet en sa présence : alors il se prosternait, parlait, chantait, le tout à la louange du Tout-Puissant ; son imagination exaltée lui faisait faire des cérémonies allégoriques, telles que l'accolade qu'il donnait à tous ceux des élus qui venaient à la rencontre d'un de leurs dignes amis ; discours, prières, oraison, hymne, cantiques, rien n'était oublié dans ce jour, qui pour lui était très solennel. Tout entier à l'objet qui l'occupait, il refusait de voir, de parler à qui l'interrogeait, et ne prenait même de nourriture que lorsqu'il avait terminé ses pieux exercices.

Comme il renouvelait cette cérémonie à des époques fixes, sa famille s'aperçut facilement de son délire : on lui fit des questions sur la nature de sa retraite ; il répondit avec un cœur plein d'une sainte ardeur, que ses instans étaient consacrés à des entretiens avec les êtres célestes. Cette réponse ne satisfit pas sa famille, qui conjectura que sans être aliéné on ne pouvait en faire une semblable. Enfin, on attendit encore quelque temps pour voir si la résolution de ce nouvel inspiré était bien prise, et s'il était

accoutumé à prendre des jours fixes pour un entretien idéal, qui, tout sage qu'il serait, leur paraissait incompréhensible.

Tel est l'empire du bien sur celui du mal, surtout lorsque des âmes corrompues et possédées du malin esprit jugent des actions des hommes inspirés par la divinité, que cet inspiré fit toujours les mêmes réponses aux diverses questions qu'on lui fit sur ses exercices. Croira-t-on que des réponses aussi sages le firent déclarer attaqué de folie ou de faiblesse d'esprit, enfin qu'on ne se fit aucun scrupule dans sa famille de tenir un conseil qui le déclara atteint de folie, susceptible d'être renfermé pour sa vie dans une maison de fou ?....

Ce malheureux, qui ne troublait aucunement la société, se vit privé de ses droits par la seule raison qu'il était plus que tout autre inspiré par les grâces que nous obtenons du Très-Haut, et auxquelles nous devons tous aspirer pour notre bonheur. Ainsi voilà un être vertueux enlevé de la société des hommes, privé de cette liberté naturelle, seul charme de la vie; et pourquoi? Parce que quelques idées saintes s'étaient emparées de lui, qu'il les avait embrassées plus fortement que bien d'autres qui ne les appréciaient sûrement pas. On eut la complaisance, cependant, d'aller quelquefois à sa

prison voir s'il se plaignait de son sort, car on ne se dissimulait pas que sa réclusion était une injustice; mais jamais il ne s'en plaignait, il recommandait seulement qu'on ne vînt pas le troubler les jours où il devait être présenté au Seigneur Dieu tout-puissant.

Il vécut toujours dans les mêmes sentimens, et l'on peut dire que sa résignation lui mérita une place parmi les martyrs dont on nous parle dans les livres saints qui remontent à la plus haute antiquité, et que nous devons considérer comme des monumens de la gloire que les chrétiens ont acquise pour l'amour de Dieu, de ce Dieu par qui nous respirons tous.

Voici la seconde anecdote qui vient corroborer la première et donner la preuve que les sorciers et les farfadets ont toujours été et seront de tout temps poursuivis par la raison, et que leur race est engendrée par le diable. On verra, par le sort que subit le fourbe dont je vais parler, le cas que l'on doit faire des disciples du diable.

Un de ces infâmes farfadets, venant on ne sait d'où, arriva dans une ville de France, où, pour mieux gagner l'esprit des fidèles, il fit courir le bruit qu'il était possesseur de reliques de deux ou trois saints très-renommés dans les fastes de la chrétienté. Ce bruit se répandit, et parvint

jusqu'aux oreilles du saint prélat qui dirigeait le siége épiscopal de cette ville : il le fit venir en sa présence ; mais ce malheureux n'ayant et ne possédant rien de ce qu'il avait dit avoir, fut renvoyé, avec ordre de ne jamais reparaître dans des lieux qu'il avait souillés de sa présence et de ses mensonges. Forcé de se retirer, il n'obéit qu'en vomissant un torrent d'injures contre celui qui avait assuré par un ordre bien sage le salut de l'âme de ses fidèles.

Le farfadet quitta ces lieux et chercha un autre théâtre pour exercer ses opérations diaboliques. Il arriva dans une autre ville, où on était occupé aux processions qui dans tous les lieux bien administrés se font à des époques fixes pour obtenir de Dieu la faveur d'une abondante récolte. Il s'annonça comme un des chefs du clergé, qui possédait des choses d'un grand prix pour l'Eglise, et il promit une récompense spirituelle et temporelle à celui qui voudrait bien en orner le temple des chrétiens. Le coquin ! il n'employait ce moyen que pour tromper ; car lorsqu'il vit qu'il ne saurait remplir la promesse qu'il avait faite, il crut pouvoir se laver de ses mensonges affreux par d'affreuses invectives, qui ne servirent qu'à le faire garotter pour s'assurer de lui.

Alors on visita tout ce qu'il possédait, et on

ne trouva que des os de bêtes venimeuses, des drogues dangereuses composées de racines, de graisse et de beaucoup d'autres ingrédiens vénéneux et plus dangereux qu'utiles.

Comme ce qu'il avait en son pouvoir avait été composé dans des intentions criminelles contre l'humanité, on s'empressa de les jeter à la rivière, afin de préserver le peuple de la contagion qui en aurait été la conséquence.

On crut, par ce premier jugement, avertir le farfadet de ne plus recommencer ses maléfices et ses tromperies, et on le laissa libre. Mais cette indulgence fut en quelque sorte coupable, car à peine fut-il rendu à la liberté, qu'il recommença ses indignes procédés ; tant il est vrai qu'un esprit enclin au mal ne peut que rarement faire un retour favorable sur lui-même. Alors il ne garda plus de ménagement. Il fut conduit en prison et resserré étroitement; mais pas assez encore, puisqu'il eut l'adresse de se sauver et de se réfugier dans une Eglise, qu'il remplit d'une odeur si infecte que les lieux les plus sales ne pouvaient lui être comparés : c'était au point, que personne n'osait en approcher pour délivrer le lieu saint du monstre qui l'avait infecté. Les apôtres de la foi, animés du saint zèle que donne toujours la divinité à ceux qui sont décorés des attributs du sacer-

doce, formèrent la résolution de tout braver pour chasser de l'Eglise celui qui l'avait plus que profanée ; ils prirent de très-grandes précautions pour se boucher les narines, et parvinrent à la purger en se réunissant au nombre de quatre pour en faire sortir le scélérat, qui n'aurait pas dû en approcher.

Le farfadet, couvert de crimes, fut traduit devant un tribunal, qui, après avoir rempli toutes les formalités en pareil cas requises, et avoir fait ressortir toutes les preuves de ses forfaits abominables et audacieux, le condamna aux plus affreux tourmens, qui, pour si cruels qu'ils fussent, ne l'étaient pas encore assez pour punir tant de crimes et d'atrocités ; car n'est-ce pas le farfadérisme qui conduit les hommes à la connaissance de tous les vices, et qui leur fait ensuite commettre des crimes en leur cachant l'intervalle qui sépare la vertu d'avec les forfaits? N'est-ce pas le farfadérisme qui les rend plus criminels qu'on ne pense, en les empêchant d'écouter la voix de Dieu, qui leur éviterait de devenir l'apanage du diable en entrant dans la société des Satan, des Lucifer et de tous autres réprouvés du ciel et de la terre? N'est-ce pas le farfadérisme qui a dirigé les bras de tous les assassins?

Les deux anecdotes que je viens de citer for-

ment un contraste bien frappant. Dans la première, ce sont les farfadets qui parviennent à contrarier la résolution d'un saint homme. Dans la seconde, ce sont, au contraire, les hommes de Dieu qui finissent par paralyser les efforts d'un associé du démon.

Quel sera celui de mes lecteurs qui ne verra pas dans cette opposition le but que je me suis proposé ?

J'ai voulu par mes citations prouver que les farfadets saisissent toutes les occasions de persécuter les âmes vertueuses. Ils voyaient dans l'homme inspiré un ennemi de leurs doctrines, et ils le firent persécuter ; de l'autre côté, ils voulaient empêcher les fidèles de remplir leurs devoirs religieux en infectant le lieu saint où ils se réunissaient toujours avec une ferveur nouvelle.

Et n'a-t-on pas déjà lu dans mon premier volume ce que les farfadets me firent pendant que je faisais mes prières dans l'Eglise de Saint-Roch ? Ne m'ont-ils pas passé sous le nez les odeurs les plus désagréables ? N'ont-ils pas conçu le projet de me faire passer pour fou ?

Or, il est constant que les deux anecdotes que je viens de citer prouvent que les farfadets sont des infâmes, puisqu'en deux occasions différentes ils se sont servis des mêmes moyens qu'ils ont employés ou veulent employer contre moi.

## CHAPITRE C.

*Un tour du diable. Un gentilhomme devient sa victime.*

Quoique bien des gens révoquent en doute l'existence du diable, qu'ils n'ont jamais vu, ils ne peuvent nier, cependant, qu'il est le principal agent du mal que nous éprouvons, soit par l'effet de nos passions, soit par les suites qui résultent de leur violence et de leurs déréglemens.

Il y a environ deux cents ans que le diable, ou l'un de ses agens, se déguisa en jeune demoiselle, et vint se placer à la porte d'un gentilhomme, distingué par son amour et sa galanterie pour les dames. Un soir, en rentrant chez lui, il trouva cette prétendue demoiselle qui s'impatientait, disait-elle, de ce que son laquais ne venait pas la chercher. Le galant chevalier aurait dû se défier d'une pareille confidence; mais il ne se doutait pas du déguisement et crut franchement que la frayeur seule avait dicté ses plaintes.

L'occasion était favorable pour un homme ga-

lant, il lui était loisible de faire une honnêteté à une personne qui lui paraissait assez bien née. Il l'engagea à entrer chez lui. Le diable fit bien quelques difficultés; mais après toutes les cérémonies d'usage, il accepta sous condition qu'il serait seul dans son appartement.

On pense bien qu'une pareille restriction n'était que pour la forme : si la prétendue demoiselle avait été véritablement une personne sage, elle n'aurait pas accepté; mais elle aurait prié le gentilhomme de la faire conduire ou de la conduire lui-même à sa famille.

L'heure du souper arrive, le gentilhomme la traite du mieux qu'il lui est possible, lui tient des propos galans et lui fait la cour sérieusement; ensuite il se retire et laisse coucher cette prétendue demoiselle. De son côté il se met au lit; mais l'idée de posséder dans son château un jeune objet enchanteur, l'empêche de dormir de la nuit : il s'agitait et ne pouvait prendre un seul instant de repos. Enfin, après avoir lutté fort long-temps contre ses désirs, il décida de se rendre à l'appartement où reposait sa toute belle; et par une adresse que le seul amour peut inspirer, il entra sous le prétexte de demander si elle avait besoin de quelque chose. Peu à-peu il devint plus hardi, et tout en causant avec intérêt, il agit de même. Il prend

quelques licences qui ne déplaisaient point ; enfin, après quelques tentatives un peu plus positives, il obtint tout ce qu'il désirait, si bien qu'il se crut le plus heureux des hommes.

Après cette entrevue, qu'il considérait comme le bonheur suprême, notre gentilhomme revint à son appartement, et passa le reste de la nuit dans des songes délicieux.

Le lendemain matin, son premier soin fut d'envoyer savoir des nouvelles de sa conquête. On lui dit que son aimable convive était fatiguée et qu'elle voulait dormir toute la matinée. Flatté de cette réponse qui lui faisait présumer qu'il devait posséder encore quelque temps chez lui celle dont il aurait regretté les faveurs, il se dispose à sortir de la ville pour faire un tour de promenade.

Il apprend, à son retour, que sa jeune étrangère n'était pas encore levée. Il entre en s'annonçant par un peu de bruit ; mais quel fut son étonnement, lorsque, s'approchant du lit où il avait goûté des douceurs infinies, il ne vit qu'un corps inanimé. Il fait appeler les gens de l'art pour connaître les causes d'un événement si extraordinaire : ceux-ci firent une réponse bien surprenante, ils déclarèrent que le cadavre n'était autre que celui d'une femme qui était morte la veille, et que ce ne pouvait être que

le diable qui, par ses maléfices ordinaires, l'avait apporté ou fait apporter dans sa maison, en l'animant assez pour tromper un malheureux chevalier, dont le cœur était naturellement enclin à la passion de l'amour, et pour le faire repentir d'avoir fait la cour à un être qui ne méritait que le mépris général.

Cet événement fut une leçon salutaire pour celui qui s'abandonnait trop à sa passion dominante, et qui mettait si peu de réflexion à des actions d'où dépendent le sort d'un honnête homme.

Ainsi le diable a donc été l'auteur de la faute de ce jeune gentilhomme, qui fut si honteux de son action, qu'il en conçut un chagrin qui s'accrut chaque jour davantage et le conduisit en peu de temps au tombeau. Voilà donc encore une victime innocente des éternels maléfices du diable farfadet !

Puisse encore ce même exemple prémunir tous les jeunes gens contre les embûches que les farfadets leur tendent à chaque instant ! Qu'ils sachent que la plupart des femmes publiques qui sont tous les soirs aux coins des rues ou dans les galeries du Palais-Royal, ne sont autres choses que des farfadets déguisés, qui leur tendent des piéges séducteurs.

Pour donner la preuve de ce que j'avance, je

n'aurais qu'à citer les scènes scandaleuses qui se renouvellent à chaque instant du jour dans les appartemens que ces messalines ont choisis pour être témoins de leurs déréglemens; mais comme mon livre doit servir d'instruction à la vierge ainsi qu'à la femme mariée, je ne veux pas le salir par des récits indignes de celles à qui je le destine. Qu'on sache seulement que les femmes publiques appartiennent toutes à la race des farfadets ; que les malheurs dont elles sont la cause, les maladies qu'elles procurent, ont été engendrés par Belzébuth leur maître.

Les filles ont des manières qui, quelquefois, peuvent paraître séduisantes aux jeunes gens qui sortent du collége, mais elles sont dégoûtantes pour les hommes qui sont éclairés par l'expérience.

Semblables à la magicienne Armide, elles n'ont d'autres désirs que de trouver de nouveaux Renaud qui se laissent endormir par leur magie diabolique.

Et une preuve qu'elles n'en veulent qu'à l'argent, c'est qu'elles ont établi une de leurs résidences affreuses dans le même local où les hommes possédés de la passion du jeu vont perdre leur honneur, leur santé et leur fortune: c'est là qu'elles convoitent un regard amoureux de ceux que le sort a momen-

tanément favorisés ; c'est là encore qu'elles insultent au malheur de celui qui vient de se ruiner et qu'elles repoussent, parce qu'il n'a plus le moyen de payer leurs caresses étudiées et trompeuses.

Ah ! si, du moins, ces dernières réflexions pouvaient faire apercevoir à nos législateurs le besoin où est la société de voir fermer tous les lieux proscrits par la morale, je m'estimerais encore heureux d'avoir écrit un chapitre, qui n'aura été inséré dans mon ouvrage que pour nuire, par tous les moyens que j'imagine, à cette clique infernale qui me persécute, et qui persécutera peut-être encore les hommes honnêtes qui ne veulent pas faire pacte avec elle !

Et, d'ailleurs, n'ai-je pas déjà prouvé par mille et un raisonnemens, que tous les joueurs et toutes les femmes publiques sont des farfadets desquels il faut se méfier ? Mon intention est satisfaite. Je dois m'estimer heureux, lorsque je parviens à dévoiler les farfadets, dans quelque lieu qu'ils se réfugient. Les tripôts et les maisons de débauche sont leurs principales habitations.

Les maladies que les femmes publiques communiquent ne peuvent pas avoir été apportées de l'Amérique par Christophe Colomb, c'est un farfadet qui les a tirées de l'enfer pour le malheur de l'humanité.

## CHAPITRE CI.

*La vertu doit toujours être notre guide dans quelque rang de la société que nous soyons nés.*

Dans quelque rang que nous puissions être nés, notre existence est nuisible à l'humanité, si nos vices l'emportent sur les vertus que nous devons avoir durant notre vie. On ne peut pas même compter au nombre des vertus celle d'être honnête homme, ce n'est là qu'un devoir que nous avons érigé en vertu par la raison que nous sommes si peu religieux, que nous nous vantons beaucoup plus que nous ne devrions le faire. L'homme né dans un rang élevé doit nécessairement faire usage de toutes les vertus, parce que ce n'est qu'en se possédant qu'il peut servir de modèle à ceux qui sont au-dessous de lui ; mais aussi plus on aurait eu d'admiration pour lui, si ses qualités eussent répondu à son rang, et plus on l'accable de haîne et de mépris, s'il n'en est pas doué.

Je me suis fait un devoir d'appuyer toutes mes réflexions d'une anecdote. Je dirai donc,

pour fortifier celles que je viens de faire, qu'une princesse, issue du sang royal, crut par cela seul pouvoir renoncer à la vertu, pour faire pacte avec les sorciers et les magiciens, qui lui persuadèrent qu'elle pouvait régner impunément. Un roi l'épousa, et crut, de son côté, que parce qu'elle était la fille d'un souverain, elle ferait le bonheur de ses sujets. Mais, hélas! il aurait peut-être mieux valu pour son peuple que le roi eût cherché sa compagne parmi ces jeunes beautés religieuses qui savent faire ressortir leurs attraits par la pratique de toutes les vertus, et par le bon exemple qu'elles donnent aux personnes qui les entourent.

La nouvelle reine, au contraire, avait pour société intime des magiciens, des sorciers, des empoisonneurs. Tant que son époux régna, sa conduite ne fut pas bien connue, parce que son mari se faisait un devoir de la cacher à ses sujets; mais lorsqu'elle fut veuve et reine souveraine, elle se livra à toutes les horreurs dont elle était capable, et auxquelles elle était poussée par la maligne influence des farfadets, qui l'encourageaient et la poussaient au mal en secondant ses propres desseins.

La sorcière était tellement glorieuse du pouvoir souverain, qu'elle souffrait et même engageait ses enfans à se livrer à tous les excès

imaginables, et leur défendait de s'occuper des études qui devaient les instruire pour l'avenir, afin de ne pas monter au rang suprême sans avoir les qualités requises pour y figurer.

Le règne de la magicienne fut horrible pour l'espèce humaine ; heureusement qu'il ne dura pas long-temps. Elle avait une telle confiance en la magie, que, malgré qu'elle fût entourée d'une bande de farfadets, qui ne la quittaient pas, et qu'elle consultait jour et nuit, elle portait encore sur elle des preuves convaincantes de sa cruauté, tels que des peaux d'enfans morts qu'elle faisait orner de figures, de lettres et de caractères hiéroglyphes, pour la garantir, disait-elle, de toute entreprise qu'on pourrait diriger contre sa puissance.

Enfin, après avoir rempli son règne de terreur et de forfaits sans nombre, dont elle trouvait l'excuse dans son imagination déréglée, elle mourut au grand plaisir et à la grande satisfaction des peuples sur lesquels elle n'aurait jamais dû être appelée à régner; personne ne la regretta, au contraire chacun bénit le jour qui le délivra de ce monstre farfadéen. Pour donner souvenance d'un règne aussi affreux on fit frapper une médaille sous la forme d'une divinité païenne, entourée des signes magiques dont la reine faisait un si fréquent usage.

Qui osera dire maintenant que la vertu n'est pas un des plus beaux attributs du pouvoir suprême ? les rois comme les sujets doivent donc être vertueux.

---

## CHAPITRE CII.

*Des Magiciens, Sorciers et Farfadets d'autrefois. Une dame de condition est victime de leurs conseils.*

Les sorciers et magiciens devaient autrefois être plus nombreux que de nos jours. Il est certain qu'on comptait parmi eux des rois, des reines, des princes et des potentats, qui partageaient leurs travaux ou les protégeaient. Aussi les ménages étaient presque toujours troublés et dérangés par l'approche de ces bandits, qui voyageaient par troupes ou isolément ; ils cherchaient à s'emparer des esprits les plus faibles ; et comme il y en a dans toutes les classes de la société, c'est parmi le peuple qu'il leur était plus facile de trouver des victimes ; cependant ils en cherchaient parmi les grands, et pour preuve je vais en donner un exemple :

Les misérables s'étaient emparés de l'esprit

d'une femme de condition, en lui persuadant qu'elle aurait beaucoup de plaisir et d'agrément à corriger son mari de la passion de la chasse, qui lui faisait passer des journées entières éloigné d'elle. Ils lui mirent dans l'esprit de prendre la forme d'un loup et de se jeter sur le chasseur quand elle le verrait entrer dans le bois, où il fallait qu'elle se cachât pour l'attendre.

L'épouse crédule dit à son mari qu'elle avait une visite à faire à une dame des environs ; et à l'aide des moyens magiques qu'on lui procura, elle prit la forme d'un loup et alla se mettre à la piste.

Par un hasard assez singulier son mari ne sortit pas ce jour-là ; il vit de sa fenêtre passer un de ses amis qui s'en allait chasser, et qui l'invita à partager ce plaisir. Il s'en excusa, et le pria de lui rapporter un peu de sa chasse. Ce que l'ami promit.

Le chasseur s'approchant du bois fut attaqué par un gros loup : il lui tira un coup de fusil qui ne blessa pas cet animal ; mais il s'approcha de lui, le prit par les oreilles, le renversa et lui coupa une patte, qu'il mit dans sa gibecière. Lorsqu'il eut fini de chasser, il revint chez son ami, et sortit de sa gibecière cette patte de loup, qui, à leur grand étonnement, se trouva être la main d'une femme, ornée d'un

anneau d'or, qui fut reconnu pour appartenir à la femme de celui qui n'avait pas voulu chasser. De violens soupçons s'élevèrent contre elle; on la chercha dans toute la maison, et on la trouva enfin près du feu de la cuisine, se chauffant et ayant soin de cacher la main dont elle ne pouvait plus se servir. Son mari la lui présenta; elle en fut déconcertée, et ne put nier ce qu'elle venait de faire : elle avoua qu'elle s'était effectivement jetée sur le chasseur, qu'elle croyait être son mari. Cette affaire causa beaucoup de rumeur dans le pays; la Justice s'empara de la femme, lui fit son procès, et l'on reconnut qu'elle avait été ensorcelée par les farfadets, dont elle avait suivi les conseils. Et pour avoir cédé à de tels moyens, qui prouvaient sa férocité et sa condescendance, elle fut condamnée à être brûlée pour crime de sorcellerie et de préméditation d'assassinat.

Convenons maintenant, sans détours, que si autrefois il y avait plus de sorciers, il y avait aussi plus de surveillance à leur égard : on les punissait bien vîte; tandis qu'aujourd'hui on ne démêle aucuns des motifs qui font agir ces scélérats, dont le nombre s'accroît chaque jour par l'impunité, quand on devrait les livrer aux flammes. Il est à croire que cela pourrait au moins intimider ceux qui sont tentés de les

imiter et de les suivre. Ce serait un bienfait pour tous les peuples; car si l'on ne réprime pas bientôt l'audace de cette race farfadéico-diabolique, on en sera tout autant infesté que les montagnes de la Bohême le sont de troupes de vauriens, de vagabonds, que rien ne peut réprimer, ni même arrêter, en raison des refuges favorables qu'ils trouvent dans leurs cavernes ensorcelées.

En écrivant je me sens soulagé, je procure aux braves gens bien des consolations !.... Ils ne savaient pas autrefois à quoi attribuer leurs chagrins, et ils sont instruits maintenant que la source de nos maux sort de l'antre infernal du farfadérisme.

---

## CHAPITRE CIII.

*Les Farfadets d'aujourd'hui sont, quand ils le veulent, invisibles; ils s'introduisent dans le corps des humains.*

Les ressources des farfadets sont bien grandes, puisqu'ils ont pour eux le pouvoir de l'invisibilité, et qu'ils peuvent nous tourmenter sans qu'on les voie, et à plus forte raison sans

qu'on puisse les saisir. C'est désespérant pour les infortunés qui souffrent; on doit donc considérer le mal farfadéen comme un mal moral, ce qui est bien plus dangereux qu'un mal physique, dont on peut connaître la cause pour le guérir. On dit vulgairement que le diable est partout; cela veut dire que tous les lieux de la terre lui sont favorables pour exercer les maléfices qu'il nous prépare et qu'il nous envoie.

Il se glisse sous telle forme qu'il lui plaît, contrefait le personnage qu'il veut, et se fait passer pour honnête. Ce qui explique sans doute ce proverbe vulgaire : *Que rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un coquin.*

Le démon, par exemple, s'introduisit dans le corps d'une mendiante, qui était constamment à la porte d'une Eglise : les desservans, qui la guettaient, s'aperçurent de ce qu'elle éprouvait, et obtinrent de leur chef la permission de l'exorciser. Ceci attira un concours prodigieux de monde qui se rendit à l'Eglise. Pendant les prières de l'exorcisme le diable se mit à chanter un hymne en l'honneur de la Vierge Marie. Les moines, de leur côté, pour satisfaire les désirs des fidèles, se mirent à chanter des hymnes en faux bourdon. Quand les chants eurent cessé, on interrogea la pauvre possédée, qui fit de telles contorsions, qu'on fut obligé de lui tenir les

pieds, de crainte qu'elle ne se renversât par terre.

Ces agitations prouvèrent que les malins esprits l'abandonnaient. Il en sortit plusieurs de son corps; ce qui fit l'éloge du prélat qui dirigeait l'Eglise du lieu, et en même temps celui de la virginité de Marie, mère de Dieu. Par suite de cet exorcisme la pauvresse consentit à reconnaître, comme chose admirable, les reliques des Saints innocens. La puissance et le règne de Satan étaient paralysés, par cela seul qu'on s'était servi du balai de la pénitence pour nettoyer le corps de la possédée.

Les hérétiques furent confondus par une cure aussi merveilleuse; les hommages les plus flatteurs furent rendus au digne ecclésiastique qui eut la gloire de proposer et d'opérer ce changement, en rendant à Dieu une âme dont le malin esprit voulait s'emparer; les farfadets s'étaient échappés de son corps comme on voit sortir d'une ruche un essaim d'abeilles.

Les Saints virent cette fuite avec tant de plaisir, qu'ils descendirent sur terre, dit-on, pour détruire l'influence des farfadets et en délivrer la société, qu'ils souillaient chaque jour par leurs bassesses et leurs crimes; mais la puissance du mal conserva encore une portion de son empire; Belzébuth, trop irrité du

triomphe du saint prélat, voulut étrangler l'exorciste ; mais heureusement que son crédit était diminué, et qu'il n'eut que la honte d'avoir tenté ce nouveau crime, et le temps de se sauver avec ses infâmes acolytes, qui depuis n'ont pas cessé de pulluler et d'empoisonner la terre de leur présence invisible ; car ce n'est que par les tourmens qu'ils procurent aux malheureux contre lesquels ils travaillent, que l'on peut reconnaître leur ouvrage.

Ils étaient, il y a quelque temps, en si grand nombre, qu'ils s'introduisirent dans un couvent de religieuses qui devinrent toutes possédées du démon, si bien qu'il fallut un mandement de l'archevêque pour faire exorciser ces infortunées.

L'exorcisme produisit tout son effet. Quel bonheur pour la supérieure du couvent de voir ses brebis, égarées pour un instant, rentrer toutes dans le sentier de la vertu par les remèdes salutaires de notre sainte religion !

On peut donc argumenter de là que rien n'est si utile, si persuasif, que la parole de Dieu ; que quiconque s'écarte de la route qu'il nous a tracée, et qui nous a été enseignée par ses apôtres, est indigne de vivre et devrait être à jamais rejeté de la société, à moins qu'il n'avouât ses faiblesses aux pieds des saints autels, et qu'il

n'obtînt la rémission de ses péchés. Il jouirait ensuite de l'inappréciable avantage d'être compté au nombre des enfans de l'Eglise, qui, comme Dieu, nous adopte dans son sein, aux conditions de remplir les devoirs qu'elle nous a imposés sous les peines prescrites par les divines lois qui sont expliquées par cette seule maxime : *Hors l'Eglise point de salut.*

Mais faisons trève un instant à toutes les citations qui n'ont pas de rapport à moi, *fléau des farfadets*, pour m'occuper encore de ce qui m'est personnel.

Je vais parler d'un jeune farfadet que j'ai catéchisé, et qui m'a révélé bien des atrocités que je ne connaissais pas encore. *Quelques-uns de ses aveux sont contradictoires avec ce que j'ai déjà dit dans mon ouvrage ;* mais je n'en dois pas moins les mettre sous les yeux de mes lecteurs ; ils jugeront, comme je l'ai fait moi-même, des points qu'il faut écarter de ses révélations. Peut-être que dans le moment qu'il me faisait ses confidences, il était encore poussé par le diable pour me tromper et me donner le change sur mes opérations ; mais je ne suis pas aussi confiant qu'on pourrait le croire, j'écoute ce que chacun dit, et j'en fais ensuite mon profit. *Il dit que farfadets ne volent pas.*

On ne me trompe pas au point de me faire

croire ce qui est incroyable. Je sais qu'on voudrait me faire trouver en contradiction avec moi-même ; c'est le désir de mes ennemis. Mais ils n'y parviendront pas.

Mon ouvrage aura bien quelquefois l'air d'un ouvrage fait, comme on dit proverbialement, *à bâton rompu*; mais il n'en sera pas pour cela moins utile : il n'est composé que pour nuire aux farfadets, et je leur suis préjudiciable toutes les fois que je déroule quelques-uns de leurs forfaits.

Or, que le jeune farfadet dont je vais parler, fût encore le disciple de Satan, quand il m'a fait ses révélations, ou qu'il fût réellement repentant, il ne m'en a pas moins parlé de sa société. J'ai recueilli tout ce qu'il m'en a dit, et je ne dois pas en faire un mystère aux personnes qui s'intéressent à moi.

J'aime mieux croire qu'il était de bonne foi lorsqu'il s'est présenté devant moi, que de lui supposer de mauvaises intentions. S'il était dans ce dernier cas, il deviendrait, en grandissant, un bien misérable coquin. Vous allez en juger, mes chers lecteurs, en commentant le chapitre qui va suivre celui que je termine ici sans autre préambule.

## CHAPITRE CIV.

*J'obtiens des révélations d'un jeune Farfadet.*

J'ai dévoilé aux souverains de la terre, j'ai dévoilé aux malheureux habitans de ce monde soumis aux fureurs des farfadets, j'ai dévoilé aux femmes, aux filles, les dangers auxquels nous sommes exposés ; j'ai fait mon devoir, j'ai rempli la tâche d'un bon chrétien, j'ai déchiré le voile qui cachait aux yeux des humains les crimes de nos ennemis communs.

J'ai préparé la chute d'un empire usurpé sur les droits de la divinité ; j'ai diminué l'influence de Satan, de Belzébuth et de toute la troupe infernale ; je ne crains plus rien maintenant, je me dévoue même, s'il le faut, à tous les genres de tourmens, puisqu'ils sont le gage du bonheur dont je dois jouir dans le ciel ; mais le tableau des souffrances que j'ai endurées ne suffit pas pour en donner la preuve aux incrédules, il m'a fallu chercher ailleurs de quoi les convaincre, il m'a fallu aller au-devant du chrétien qu'on voudrait opposer à mes preuves ; j'ai donc eu recours à des moyens qui ferme-

ront la bouche aux plus incrédules ; j'ai conjuré les efforts de mes ennemis, j'ai ramené dans le chemin de la vertu une jeune créature qu'on avait déjà entraînée jusqu'au bord du précipice ; j'ai arrêté ses pas au moment qu'elle était sur le point d'y tomber. Hélas ! jeune infortuné, tu as sans doute aperçu, à l'aide du Dieu qui veille sur ta destinée, que l'appât de l'or ne doit pas nous éloigner du chemin de la vertu ! On t'a enlevé cette maudite pièce de trente sols avec laquelle on avait déjà réussi à te séduire ; bénis ton Créateur de m'avoir amené auprès de toi, tu ne brûleras plus dans les flammes de l'enfer : tu seras obligé de travailler pour vivre ; mais du moins le pain que tu mangeras ne sera pas la nourriture du crime.

Tu pourras te présenter repentant devant celui qui t'a donné la vie ; il te pardonnera un moment d'erreur. C'est lui qui t'a ramené dans le chemin du salut ; c'est par sa volonté que je me suis présenté à toi, je n'ai été que son fidèle mandataire, je veux que tu reconnaisses sa toute-puissance. Il a été assez bon que de vouloir te détourner de la route que des parens trop ambitieux t'avaient tracée. Réjouis-toi, nous verrons ensemble celui qui a créé le ciel et la terre ! il a voulu peut-être que tu fusses le régénérateur de ta famille, il

t'est réservé de la faire revenir dans la voie de l'honneur, elle s'éloignera du tourbillon qui allait l'entraîner avec toi. Rien n'égale mon allégresse ; venez, monstres, renouveler auprès de moi toutes vos horreurs, je ne crains plus rien maintenant : je connais tous vos secrets, j'en ai reçu la clef de la bouche de l'innocence ; elle vous a divulgué, elle vous a montrés tels que vous êtes. Tremblez! le remords ne peut plus vous atteindre, celui avec lequel vous avez fait pacte convoite déjà vos âmes pécheresses, elles vont éprouver bientôt les tourmens auxquels vous serez condamnés. Pinel, Moreau, Prieur, Chaix, vous êtes connus ; les bijoux dont vous vous parez maintenant se métamorphoseront bientôt en insectes : ils vous dévoreront, votre corps ne redeviendra pas invulnérable, vous devez servir de pâture à des animaux carnassiers, vous devez être réduits au néant, vos âmes seules conserveront le souffle qui doit leur conserver la sensibilité nécessaire aux tourmens affreux auxquels vous êtes irrévocablement condamnés ; et comment vous pardonnerait-on ? Ecoutez l'innocence qui vous a dévoilés ! écoutez cet enfant que vous avez trop tôt initié dans vos exécrables mystères ! Je ne rappellerai pas ici toutes les demandes que je lui ai faites pour l'engager à parler, je vais

transcrire seulement toutes les révélations qu'il m'a faites. Tremblez ! tremblez ! votre imprudence vous a trahis, tant il est vrai que Dieu peut permettre un instant le triomphe du crime pour montrer ensuite la vertu avec tous ses charmes.

Cette digression était nécessaire avant de tracer ici en lettres de sang tout ce que cet enfant m'en a dit en présence de témoins. Il va parler, pardonnez-lui d'être en contradiction avec moi.

« Les farfadets ont recours à un bouc pour pouvoir monter dans les nues. Ce bouc, tendu par le moyen d'un soufflet infernal, a un tel mérite, qu'il peut élever ceux qui sautent dessus jusqu'à dix mille toises de haut ; c'est à son aide que la troupe infernale s'élève jusqu'aux nues, quelquefois même jusqu'à la lune; mais en ce cas les monstres doivent se métamorphoser en ânes, en tigres, en loups, en puces et en poux ; ils montent alors sur un manche à balai, qui leur sert de soutien, et qui est un talisman qui les met à l'abri des attaques des humains. Ce manche à balai en apparence, est une barre de soufre qui ne peut s'enflammer que par le feu électrique ; voilà pourquoi ils s'élèvent au-dessus de la région du tonnerre. C'est par leur influence que se forme dans les nuages la grêle qui dévaste nos récoltes. Pour parvenir à faire

gronder la foudre et à congeler l'eau qui se forme en grêle, Satan leur tient au-dessus des nuages un laboratoire, composé de machines électriques et de tous les instrumens de physique qui sont nécessaires à leurs opérations; tous ces instrumens ont été trempés dans la grande chaudière infernale, et ne peuvent se dessouder que lorsqu'on a prononcé à cent reprises différentes le mot *Mahin-Kan.* Les éclairs qu'on aperçoit sont les bluettes électriques qui sortent de la machine suspendue dans les airs, qui est attachée à une barre de fer si énorme que les Cyclopes y ont travaillé trois cents ans. C'est lorsqu'on monte un peu trop la machine, qu'on voit se former les tempêtes qui occasionnent les naufrages sur mer. Tous les vaisseaux dont le capitaine n'a pas dit en s'embarquant un mot mystique, sont exposés à faire naufrage. Pour préserver les marchandises d'être englouties dans les eaux, le grand Belzébuth des mers veut qu'avant de mettre à la voile l'armateur lui fasse un cadeau.

»Lorsque les farfadets terrestres, dont M. Moreau est le généralissime, veulent tourmenter leurs victimes dans leurs appartemens, leur âme quitte leur corps. Pour pouvoir opérer cette séparation, le grand *Lemahin*, qu'ils regardent comme leur grand-prêtre, fait une invocation

au maître de l'enfer. Cette invocation est ainsi conçue: « Grand-maître du pays d'en-bas, permets que nos âmes abandonnent nos corps momentanément ; c'est pour ta plus grande gloire, c'est pour aller faire endurer des tourmens affreux à tous ceux qui ne veulent pas se livrer à ta toute-puissance infernale. » C'est alors que leur corps devient inanimé, et est invulnérable. Si quelque honnête homme le découvrait dans ce moment, il lui serait impossible de pouvoir arrêter la magie ; on le poignarderait, qu'il n'en sortirait pas de sang ; on lui tirerait un coup de pistolet, que la balle s'arrêterait dans la première peau et ne pourrait jamais s'introduire dans son corps.

» Un farfadet qui se laisse condamner à mort pour un crime qu'il commet sur la terre, subit réellement sa peine ; l'instrument du bourreau opère sur lui comme sur les autres criminels. La raison en est, que le chef suprême de la cohorte de Belzébuth a décidé que celui qui était assez maladroit pour se laisser découvrir, lorsqu'il commet un crime, n'est pas digne d'être farfadet, parce que le farfadérisme dénote l'adresse, la subtilité, l'art de féerie, ou, en un mot, tout ce qui constitue l'homme qui s'est séparé de ses semblables pour faire un pacte avec les démons.

» Les farfadets qui ont été baptisés doivent, avant leur admission dans la cohorte, renoncer à l'effet de l'eau purifiante ; ils doivent consentir, lorsqu'on les enterre dans la terre sainte, à être, la nuit même après leur enterrement, enlevés du cimetière par leur compagnie n° 3, qui est dénommée, *compagnie des carnassiers.*

» On ne doit pas trouver étonnant que les disciples de Belzébuth s'introduisent dans les maisons, lorsque les portes et les fenêtres en sont fermées : par le pouvoir concédé au grand Belphégor, ils peuvent entrer par les pores des murailles, à plus forte raison par les trous des serrures et les crevasses des portes et fenêtres ; leurs corps s'allongent comme si on les passait à un laminoir dont le trou serait imperceptible. S'ils ne volent pas tout ce qu'il y a dans les armoires, c'est que le vol leur est défendu. La pièce magique leur suffit pour se procurer tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Celui qui, parmi eux, est convaincu de vol, est rayé des contrôles. Cependant nous pourrions nous enrichir, si nous le voulions, puisque nous avons le pouvoir de tout ouvrir, cadenas, serrures, etc. Sa pièce magique lui est enlevée, il est condamné à mourir de fièvre lente. Tous ceux qui meurent de cette maladie n'ont pas, comme on le croit, la poitrine attaquée, c'est

par suite de la condamnation du tribunal infernal qu'ils s'éteignent.

» Lorsque les disciples du maître de l'enfer se métamorphosent de toutes manières, c'est pour pouvoir se servir de tous les moyens de terreur. Une puce peut siffler comme une chauve-souris, un pou peut mordre en hurlant comme un loup. Se métamorphoseraient-ils en éléphans, qu'ils sont toujours invisibles et aussi légers qu'un zéphir ; il ne leur est permis de faire un peu de bruit que lorsque ceux qu'ils persécutent sont sur le point de s'endormir ; par ce moyen ils ont toujours la satisfaction de voir souffrir leurs victimes. Leurs droits d'invisibilité et de légèreté leur ont été concédés par le grand *Lemahin*, qui a lui-même fait un pacte avec *Atropos*, qu'ils regardent comme la divinité de la mort.

» Lorsqu'on veut empêcher qu'ils puissent dénouer les nœuds faits à une corde ou à tout autre objet, il faut que ceux qui font le nœud s'en servent ensuite, après l'avoir fait, pour faire trois fois le signe de la croix.

» Par décision nouvellement prise dans les enfers, il leur est maintenant défendu de mettre à mort une victime. Les moyens violens, comme ceux d'étouffer un homme ou une femme sous un matelas, leur sont maintenant

défendus, sous peine de déchéance de leurs droits et de mourir eux-mêmes de fièvre lente. C'est depuis que vos Mémoires s'impriment que plusieurs de ces décisions ont été prises, sur la requête de Pinel, de Moreau et de Chaix, qui ont demandé à leur grand-maître la permission de pouvoir vous mettre en contradiction dans vos propres écrits. Croyez-moi, M. Berbiguier, je suis bien repentant d'avoir appartenu à la secte des farfadets ; ils avaient abusé de mon âge, de mon inexpérience et de ma faiblesse. »

## CHAPITRE CV.

*Quelques détails préliminaires sur mes bouteilles. Conclusions.*

En dépit de Messieurs les farfadets nous voici arrivés à la fin du second volume de leurs exploits. Ils paraissent n'en être pas trop contens, car ils commencent à se taire et laissent un instant en paix les chrétiens. C'est déjà beaucoup ; mais ce n'est pas assez. Je veux ne pas les laisser tranquilles eux-mêmes. C'est à mon tour ! Ils ont voulu livrer aux sarcasmes, aux railleries,

les ennemis de leurs sortiléges. Le persifflage a été si long-temps l'arme qu'ils ont employée contre moi, qu'ils ne me sauront pas mauvais gré de me voir m'en servir contre eux. C'est la seule chose que je fasse profession d'avoir apprise de leur joyeuse académie. Je pense bien qu'ils ne me passeront pas avec la même complaisance les épingles, les clous, les pointes dont ils se sentent à chaque instant transpercés d'outre en outre; les fumigations, qui font plus que chatouiller leur odorat; enfin, mes bouteilles, où je les tiens à l'ombre, ainsi que le pauvre diable boîteux l'était malgré ses béquilles. Que voulez-vous? Ces Messieurs sont trop clairvoyans, et d'un autre côté ils aiment à pêcher en eau trouble. En leur enlevant la consolation d'exercer la première qualité par l'épaisseur noire et grossière des parois de la bouteille, je leur ai laissé la jouissance de la seconde, en épaississant le bain où ils nagent et où ils nageront encore long-temps, dans du tabac, du poivre et d'autres aromates dont les ingrats ne me sauront pas gré.

Quoi qu'il en soit, ma collection augmente chaque jour; j'en ai de toutes les espèces: les *bouteilles-prisons* vont faire bientôt de ma chambre un *Bercy* et une *Rapée*. Mes redoutables solitaires fermentent quelquefois, soit

ennui, soit colère ; on dirait alors que tous les grelots de la tour de *Nankin* s'agitent dans ma chambre ; et c'est le cas de dire qu'ils font un beau *sabbat*..... Les pauvres diables ! Que faire pour les consoler ? Je ne vois qu'un moyen, c'est d'entourer leurs *prisons-bouteilles* chacune d'une feuille d'impression de mon ouvrage, qui leur servira de gazette. Quant aux *cure-dents*, ils en sont entrelardés, ils en ont même à en revendre. Leurs confrères devraient bien les en décharger d'une centaine chacune ; ils offriront encore assez d'espace pour ceux que je leur réserve à leur tour.

Je ne m'arrêterai pas là : je veux faire cadeau de mes prisonniers au cabinet d'Histoire Naturelle, afin qu'on les y classe par *genre* et par *espèce*, entre les *serpens* et les *crapauds*, dont ils prennent souvent l'allure. Je me charge de donner les noms. Il est vrai que ces Messieurs sont bien petits dans mes bouteilles ; avec le temps ils deviendront grands, quand le diable aura repris leur âme. Ils ne resteront pas toujours raccourcis, cette position doit être très-fatigante, et il faut être un farfadet pour y résister. C'est alors qu'on pourra sonder leur organisation intérieure, et sur-tout leur cœur qui, certes, est plus dur que les cœurs de bœuf que j'entrelarde en leur honneur. Il est inutile

de dire aux anatomistes qu'ils trouveront dans leur cœur force épingles, et qu'ils prennent garde de ne pas les confondre avec le tissu intérieur des deux ventricules. Ce sont bien des épingles, et des épingles à l'*y grec*, qui m'ont passé par les mains. Si l'on veut savoir comment je suis parvenu à les y mettre, je puis dire cela très-confidentiellement, crainte des oreilles de ces Messieurs; oreilles qui sont bien longues, comme MM. les peintres le savent. Je pourrais encore dire autre chose que je ne puis confier à la plume.

Voyez, voyez comme ils font semblant de rire de mépris; comme ils se pressent les flancs; comme ils se chatouillent pour se faire pouffer de rire. Mais, Messieurs les farfadets, prenez garde d'étouffer, en éternuant vous nous arrosez d'une ondée, et vos éclats et vos ébats sont des détonnations pour les pauvres malheureux que vous n'avez pas associés à vos manœuvres. Prenez garde à vous, par pitié pour notre faiblesse; de grâce ne riez pas tant, l'on vous écoute, et j'ai appris aux hommes à vous écouter. J'ai encore un mot à vous dire, et ce mot sera la matière d'un volume, dont vous ne serez pas trop contens. Qu'y faire? Certes, on ne peut pas contenter tout le monde, et les diables et le bon Dieu; et nous autres, qui sommes des

bonnes gens, comme vous le savez, et vous autres, bêtes à cornes, comme chacun le sait, peut-être un jour serons-nous d'accord; mais ce sera lorsque vous cesserez d'être ce que vous êtes, et vous sentez que nous en avons encore pour long-temps, grâce à Dieu, qui ne vous aime guère. Pas tant de bruit, Messieurs! ne trépignez pas tant: quel fracas! vous me cassez la tête. Gare mes bouteilles! choisissez, laissez-moi vous jouer par des mots et m'amuser en paroles, où je vais vous jouer des tours qui valent bien les vôtres et qui ne coûtent pas si cher. Je n'ai pas besoin de mettre en mouvement des milliards de pieds cubes de nuages, de grêle et de grêlons, ni de renverser des maisons et des villes, et cela pour tourmenter un chétif mortel étendu sur son fumier. Il ne me faut qu'un pot d'un demi-pied de diamètre, quelques bouteilles vides, quelques douzaines d'aiguilles et de clous aigus, et avec cela je mets l'enfer en désarroi. Ainsi, je vous le conseille, permettez-moi de vous plaisanter un instant dans un gros volume; car un volume même *in-folio* n'est qu'un instant en comparaison de votre invisibilité, je ne dis pas bienheureuse. Après ce volume, je vous laisserai mettre le nez au vent, pourvu que vous n'abusiez pas du grand air, ou gare à mes bouteilles! Messieurs

les démons, Messieurs les démons, pas tant de bruit ! cela finira mal pour vous. Chut ! Paix ! vous dis-je. Ah ! enfin le calme se rétablit : mes chers lecteurs, vous serez plus patiens que cette canaille infernale, et vous voudrez bien parcourir avec sang-froid le troisième volume qui va suivre ; je crois que nous n'aurons à nous plaindre ni l'un ni l'autre.

Ne vous laissez pas intimider par leur clameur, ils sont à l'agonie, et depuis quelque temps je leur ai rogné les ongles et émoussé les dents ; je ne leur ai laissé que leurs cornes, l'honneur de leur front et la cocarde de l'enfer.

Prenez mon livre et méprisez leurs grimaces. Adieu, mes chers lecteurs, je vais vous tailler de l'étoffe et envoyer les farfadets aux diables.

*Fin du Second volume.*

# TABLE

## DES CHAPITRES

### DU SECOND VOLUME.

Chap. I. Introduction au second volume. Un mot du Belzébuth Michel. . . . . Pag. 5
Chap. II. Coco persécuté se réfugie sous mon bonnet de coton. On ne parlera de moi qu'en le citant; on dit Saint-Roch et son chien, on dira Berbiguier et son Coco. . . . . 9
Chap. III. Guérison de deux dames attaquées par les monstres ennemis des humains. . . . . 12
Chap. IV. Deux incrédules avec lesquels je m'étais lié d'amitié, finissent par se convaincre de l'efficacité du remède anti-farfadéen. . . . . 15
Chap. V. Conseils donnés à un vieillard, et efficacité de ces conseils. . . . . 19
Chap. VI. Fait arrivé dans une Eglise catholique de l'empire d'Allemagne. . . . . 22
Chap. VII. Nouvelles circonstances relatives aux guérisons que j'ai opérées par mon remède. . . 24
Chap. VIII. Circonstances qui devront faire connaître le moment où il faut employer le remède qui peut également servir pour conjurer le temps. 27
Chap. IX. Nouvel emploi de mon remède. Prières et stations qui en furent la suite. . . . . 33

Chap. X. Nouvelles stations ; j'aime les Bourbons ; l'emploi de mon remède est couronné de succès. 44
Chap. XI. Evénemens qui ont suivi la cérémonie religieuse que j'ai fondée à Saint-Roch. Je parviens à empêcher les farfadets de troubler la fête du Roi. 49
Chap. XII. Conférences avec des paysans et un militaire provençal en garnison à Vincennes. Mon remède est encore employé plusieurs fois avec efficacité. . . . . 57
Chap. XIII. Réflexions sur les vicissitudes humaines. Conseils à mes semblables . . . . . 63
Chap. XIV. Quelques mots de plus sur les planètes. Discussions scientifiques à ce sujet . . . . . 67
Chap. XV. Nouvelles preuves de l'efficacité de mes stations. Mon voyage au Calvaire et à Saint-Cloud . . . . . 72
Chap. XVI. Mon retour du Calvaire. Mort de mon fidèle Coco, dont les farfadets étaient jaloux. . 77
Chap. XVII. Menaces qui me sont faites par mon compatriote Chaix, de Carpentras. . . . . 80
Chap. XVIII. Le Cauchemar nous est procuré par la persécution des farfadets. . . . . 83
Chap. XIX. Mon remède guérit une dame qui m'est présentée par la propriétaire de la maison que j'occupe. . . . . 86
Chap. XX. Les farfadets rendent les femmes enceintes à leur insçu . . . . . 91
Chap. XXI. La Pie voleuse étoit un farfadet . . 94
Chap. XXII. Les farfadets possèdent une pièce de cinq francs avec laquelle ils abusent ceux qui ont à faire à eux. . . . . 100

Chap. XXIII. Réflexions sur la science des astronomes et des farfadets. . . . . 103
Chap. XXIV. Quelques réflexions nouvelles relatives à mes persécuteurs, à leur grand-maître et à leur grande-maîtresse. . . . . 110
Chap. XXV. La famille Prieur est sous l'influence des planètes et de la magie noire. . . . . 118
Chap. XXVI. Les farfadets se plaisent à enlever les effets et bijoux de ceux qui sont en leur puissance. . . . . 124
Chap. XXVII. Ce n'est que lorsque j'ai été forcé de le faire, que j'ai fait connaître les noms de mes ennemis les plus cruels. . . . . 127
Chap. XXVIII. Jeanneton Lavalette, la Mançot, sont mes premiers persécuteurs. . . . . 133
Chap. XXIX. Je suis sous l'influence de la grande Ourse et de plusieurs farfadets femelles. . . . 136
Chap. XXX. Les farfadets ont du pouvoir sur la terre, sur l'onde et dans les airs, ils ne parviendront pas à me soumettre à leur puissance. . . 139
Chap. XXXI. Le désir de connaître quel est le grand-maître des farfadets me passe souvent par la tête. . . . . 142
Chap. XXXII. M. Pinel s'est fait peindre en farfadet montant dans les nuages. Traits caractéristiques de quelques-uns des esprits infernaux. Ils ont employé plusieurs moyens pour pouvoir m'accuser de folie. . . . . 145
Chap. XXXIII. Les femmes font aussi partie de la race farfadéenne. Mon courage n'a pas encore désarmé mes ennemis. . . . . 152

Chap. XXXIV. Les farfadets affaiblissent l'esprit de ceux dont ils craignent les dispositions testamentaires. . . . . 161
Chap. XXXV. Evénemens extraordinaires arrivés à la succursale d'Avignon et à différens jardins de cette ville. Nouvelle preuve de l'efficacité de mon remède. . . . . 167
Chap. XXXVI. Réflexions qui découlent naturellement de la consultation de M. Moreau. Conversation avec ce magicien. . . . . 174
Chap. XXXVII. Je n'ai d'autre passion que l'amour de Dieu, je l'aime avec idolâtrie. Suite de mon entretien avec M. Moreau . . . . . 179
Chap. XXXVIII. Un de mes compatriotes s'introduit chez moi pour se joindre avec plus de succès à mes persécuteurs. Je vais visiter moi-même un autre de mes compatriotes . . . . . 181
Chap. XXXIX. Ma seconde visite à madame R..... Je trouvai encore chez elle M. Chaix, qui fut suivi d'une autre personne inconnue qui prit part à ma situation malheureuse. . . . . 190
Chap. XL. Autres visites faites à M. Chaix et à madame R..... Anecdote d'un évêque de Cologne. 195
Chap. XLI. Réflexions et examen de ma correspondance avec M. Chaix. . . . . 200
Chap. XLII. Récit de ce dont j'ai été témoin pendant le Carnaval. Réflexions qui en découlent. Les enfans sont enclins au farfadérisme. . . . 203
Chap. XLIII. Continuation du récit des événemens du Carnaval. Nouvelles réflexions sur les planètes. 208
Chap. XLIV. Les farfadets se gardent bien de dévoiler tous leurs secrets. Réflexions métaphysiques. 213

Chap. XLV. Fait arrivé en Espagne, qui prouve que tôt ou tard les disciples du diable sont punis. 216

Chap. XLVI. Différens livres très-estimés prouvent l'existence des farfadets. Mesures prises contre eux par un préfet. . . . . 219

Chap. XLVII. Tous les mauvais temps sont l'ouvrage des farfadets. Les journaux me fournissent souvent la preuve que les farfadets font du mal sur tous les points de la terre. . . . . 224

Chap. XLVIII. Réflexions sur les visites que Monsieur Etienne Prieur me faisait familièrement tous les soirs. Nouveaux entretiens avec ce jeune homme. . . . . 226

Chap. XLIX. Encore un mot de mon cher Coco. 229

Chap. L. Nouveaux crimes commis sur ma personne par les farfadets. Maladies cruelles qu'ils m'ont suscitées. . . . . 231

Chap. LI. Mon cher Coco ne s'effacera pas de longtemps de ma mémoire. . . . . 236

Chap. LII. Sur l'invitation du maître de l'hôtel Mazarin, où j'étais logé, j'ai passé plusieurs soirées chez lui; j'y confondis un nommé Sabatier, étudiant en médecine. . . . . 238

Chap. LIII. Nouveaux événemens qui me sont arrivés chez M. Rigal, à l'hôtel Mazarin. . . 241

Chap. LIV. Mon déménagement de l'hôtel Mazarin pour aller à l'hôtel de Limoges, rue Guénégaud, n°. 24. Les farfadets m'y persécutent encore: ils me volent Coco et finissent par me le rendre . . 244

Chap. LV. Anecdote arrivée en Normandie. . . 249

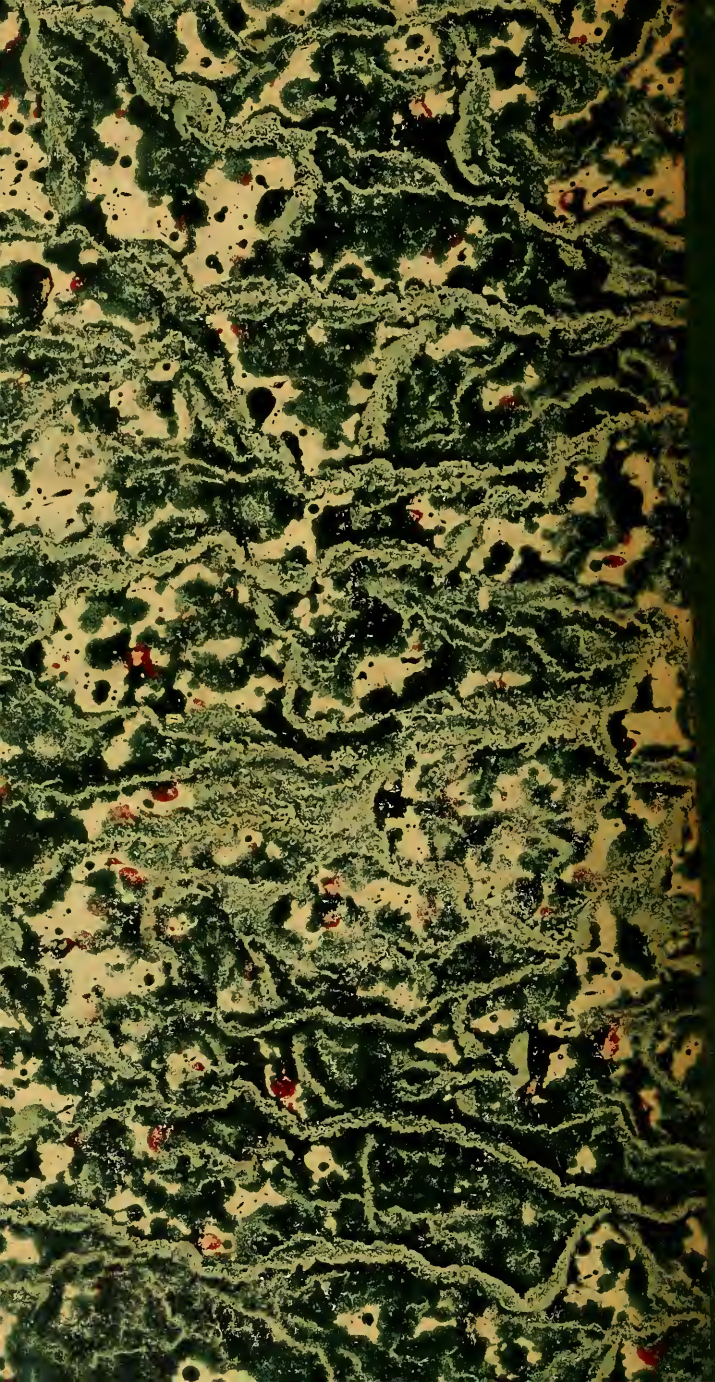
Chap. LVI. Autre anecdote arrivée en Italie. . . 254

Chap. LVII. Gentillesse de Coco, après que les farfadets me l'eurent rendu. . . . . 256
Chap. LVIII. Les farfadets me volent une pièce de trente sous, que je tenais dans la main. . . . 259
Chap. LIX. Réflexions philosophiques sur la corruption. Le fils finit par méconnaître son père. 261
Chap. LX. Rencontre de plusieurs personnes que j'avais connues à l'hôtel Mazarin . . . . . 264
Chap. LXI. Un homme instruit doit être convaincu de mes malheurs en lisant mon ouvrage. Le portier de l'hôtel Mazarin me fait observer les menées d'un de mes persécuteurs. . . . . 267
Chap. LXII. J'apostrophe un de mes ennemis que je rencontre sur le Pont-Neuf. . . . . 270
Chap. LXIII. Il m'est impossible de me soustraire aux fureurs des farfadets, soit en changeant de domicile, soit en me transportant de ville en ville. Les uns croient, les autres ne veulent pas croire à ce qui m'arrive. . . . . 273
Chap. LXIV. Je suis introduit dans une maison par mon remède. Je guéris le fils de la maison. . 276
Chap. LXV. Nouvelle guérison par l'effet de mon remède. La famille entière d'un graveur en fait l'heureux essai. . . . . 281
Chap. LXVI. Conversation que j'ai eue avec les secrétaires de mon avocat; je leur ai promis guérison pour une dame persécutée par les farfadets. . . . . 287
Chap. LXVII. Persécutions et réflexions qui furent la suite de mon entretien avec les secrétaires de mon avocat . . . . . 289
Chap. LXVIII. Les farfadets rendent les filles enceintes sans que leurs victimes s'en doutent. . . 292

Chap. LXIX. Autre fait de même nature que celui du chapitre précédent. . . . . 296
Chap. LXX. L'aiguillette, nouveau moyen employé par les farfadets pour s'emparer des humains. . 299
Chap. LXXI. J'ai mille preuves qui me font croire que mes opérations antifarfadéennes détruisent en partie le pouvoir des sorciers. Quelques traits caractéristiques de ces misérables. . . . . 301
Chap. LXXII. Les farfadets prennent souvent la forme d'un chat. . . . . 305
Chap. LXXIII. Quelques particularités relatives à la succession de feu M. Berbiguier, mon oncle. . 308
Chap. LXXIV. Suite du chapitre précédent, concernant les hommes d'affaires. Ce que j'ai vu sur le bas-relief du Palais de Justice, à Aix en Provence. . . . . 311
Chap. LXXV. Vous êtes orfevre, M. Josse ; vous êtes avocat, M. Grippesous. . . . . 316
Chap. LXXVI. J'ai toujours été l'ami de mon oncle. J'étais bien payé de retour. Mort de mon oncle. 321
Chap. LXXVII. La mort de mon oncle m'inspire des réflexions sur la perversité des hommes. . 328
Chap. LXXVIII. Les farfadets nous font parfois contracter de mauvais vices. Bohémiens et farfadets sont trompeurs, méchans et suborneurs . . . . 333
Chap. LXXIX. Les farfadets emploient toutes sortes de moyens pour ensorceler les personnes dont ils veulent s'emparer. . . . . 337
Chap. LXXX. Les farfadets m'écrivent. Je les ai reconnus. Sans être philosophe, j'ai aussi mes aphorismes. Mes jouissances. . . . . 340

Chap. LXXXI. Nouvelles imprécations contre mes ennemis. Conseils que je leur donne . . . . 345
Chap. LXXXII. Les farfadets ont une organisation infernale. . . . . 352
Chap. LXXXIII. Je voudrais que les farfadets ne fussent que des plaisans qui eussent voulu s'amuser de ma crédulité. . . . . 354
Chap. LXXXIV. Si les farfadets ont eu pour but de me faire persévérer dans l'amour de Dieu, ils ont réussi. La monomanie. . . . . 359
Chap. LXXXV. Fait arrivé dans le Brabant. Les farfadets sont partout. . . . . 365
Chap. LXXXVI. Il n'y a pas plus de bons diables sur la terre que dans l'enfer. . . . . 373
Chap. LXXXVII. Encore un mot sur la stérilité des femmes. . . . . 376
Chap. LXXXVIII. Les farfadets nous font éprouver toutes sortes de maux. . . . . 378
Chap. LXXXIX. Une troupe de sorciers et de diables a commis bien des crimes dans la Franche-Comté. 381
Chap. XC. Les insectes connus sous la dénomination de Puces, sont très-souvent des farfadets. . 383
Chap. XCI. Les grands, qui se donnent au diable, ne le font bien souvent que pour satisfaire leurs passions. . . . . 386
Chap. XCII. La passion du jeu nous entraîne dans tous les précipices. . . . . 392
Chap. XCIII. Les hypocrites sont des farfadets cachés sous des dehors trompeurs. . . . . 395
Chap. XCIV. Un bon chrétien est volé par les farfadets en assistant à la bénédiction du Saint-Sacrement. . . . . 398

Chap. XCV. Trait de Jeanne-d'Arc, qui vient à l'appui du farfadérisme. . . . . 400
Chap. XCVI. Un homme puissant a recours aux farfadets ; il en est puni. . . . . 403
Chap. XCVII. Les hommes tiennent trop à leurs préjugés, et ils traitent de fous ceux qui croient aux farfadets. Anecdotes. . . . . 406
Chap. XCVIII. Je ne suis pas aussi malheureux qu'on le croit. . . . . 413
Chap. XCIX. Encore deux faits qui prouvent combien les farfadets sont infâmes. . . . . 415
Chap. C. Un tour du diable. Un gentilhomme devient sa victime. . . . . 423
Chap. CI. La vertu doit toujours être notre guide dans quelque rang de la société que nous soyons nés. . . . . 429
Chap. CII. Des magiciens, sorciers et farfadets d'autrefois. Une dame de condition est victime de leurs conseils. . . . . 432
Chap. CIII. Les farfadets d'aujourd'hui sont, quand ils le veulent, invisibles ; ils s'introduisent dans le corps des humains. . . . . 435
Chap. CIV. J'obtiens des révélations du jeune farfadet. . . . . 441
Chap. CV. Quelques détails préliminaires sur mes bouteilles. Conclusions. . . . . 449

*Fin de la Table du second Volume.*

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
BF
1552
Pl.5